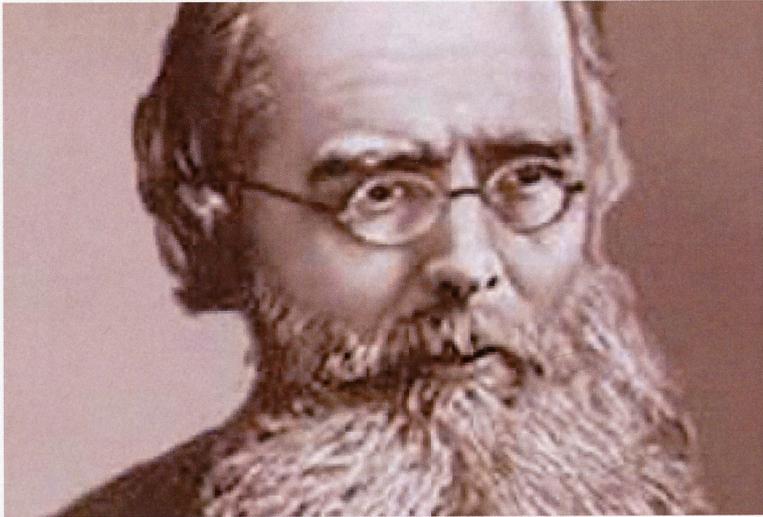


Potebnja, langage, pensée

édité par Patrick SERIOT
& Margarita SCHOENENBERGER



Cahiers de l'ILSL, n° 46, 2016

Unil
UNIL | Université de Lausanne

Présentation

Patrick SERIOT
Université de Lausanne

Personnage incontournable des sciences humaines en Russie et en Ukraine, Aleksandr Afanas'evič Potebnja (1835-1891) est mal connu dans le monde francophone. Le CRECLECO de l'université de Lausanne a voulu contribuer à combler une partie de cette lacune en rassemblant des spécialistes de cette question au bord du lac Léman en juin 2013. Le présent recueil rassemble les contributions du colloque. La diversité des approches et des points de vue faisait de cette rencontre une confrontation d'une grande richesse, où l'histoire et l'épistémologie comparée de la linguistique faisait entrer de plein pied la réflexion sur le langage en Europe orientale dans l'univers intellectuel francophone.

Ce n'était pourtant pas si facile... La terminologie de Potebnja est fluctuante. La langue intellectuelle russe de son époque est encore en construction, tendant à la fois à imiter l'allemand et à s'en démarquer. L'objet de ses recherches est incertain : linguistique ? philosophie du langage ? psycholinguistique ? L'image même de Potebnja dans les sciences du langage en Russie et Ukraine est malaisée à établir : figure magistrale pour les uns, dépassée pour les autres, inspiratrice des formalistes ou au contraire leur adversaire le plus manifeste, idéaliste ou matérialiste, voire positiviste selon l'époque de la critique, nationaliste ukrainien ou défenseur de l'Empire russe, pourvoyeur de l'historicisme ou bien de l'anti-historicisme...

Il était donc temps, autant que faire se peut, de mettre un peu d'ordre dans ce maelström d'opinions divergentes. Au lecteur francophone non slaviste de juger de notre travail, c'est à lui que nous nous adressons.

Potebnja nous frappe moins par son psychologisme, souligné par tous les auteurs, que par son approche sémiotique, qui nous interpelle. Sa triade *forme externe / forme interne / contenu* suscite de nombreuses analyses, elle est un jalon fondamental de l'interprétation toute particulière de Humboldt en Russie¹.

Une comparaison, explicite ou implicite, entre la tradition «occidentale» et la tradition russe, court dans tout le recueil. D. Ferrari-Bravo met en avant l'opposition entre une conception de la création artistique comme individuelle (en Italie avec B. Croce) et collective en Russie (Veselovskij, Šklovskij, Propp), tout en soulignant qu'on trouve chez Potebnja des éléments qui peuvent s'apparenter à Saussure : langue / parole, mais dans une hésitation constante entre une perspective gnoséologique ou ontologique.

¹ Sur le thème de «Humboldt en Russie», cf. le n°33 (2012) des *Cahiers de l'ILSL*.

C'est le Potebnja grammairien que présente R. Comtet, en le rattachant aux linguistes slavophiles par sa fascination pour le *verbe*, unité «dynamique» de la proposition, au détriment du *nom*, unité statique. Nous voilà confrontés à la thèse principale de Potebnja sur le verbo-centrisme du russe, où «la victoire de la verbalité sur la nominalité» reflète celle de l'action sur la substance. Il s'agit d'un recours à la psychologie sur des bases sémantiques.

Le couple forme/contenu chez Potebnja est un jalon incontournable dans la très longue discussion sur le rapport entre signe et référent, qui fait la singularité de la culture intellectuelle du monde russe, discussion qui prend ses sources dans les querelles sémiotiques byzantines sur l'icône, elles-mêmes héritées des interrogations platoniciennes. Mais cette tradition est revivifiée par l'apport du romantisme allemand, qui fascinait les intellectuels russes au XIXème siècle. La figure de Humboldt est alors omniprésente, réinterprétée dans une optique psychologue et anti-universaliste à travers la lecture de Steinthal. V. Feščenko présente ici cette problématique sous la métaphore de la guerre et de la paix.

C'est le rapport langue/nation chez les intellectuels romantiques tardifs d'Europe orientale qu'aborde A. Dmitriev, en démontrant que la création de nouvelles langues littéraires est en Europe orientale une *subversion politique*, qui entend affirmer et démontrer au plan idéologique le lien entre la langue du peuple et la haute littérature.

P. Flack entreprend l'étude d'un moment de rupture épistémologique avec le texte d'A. Belyj sur *Pensée et langage* de Potebnja, critique du psychologisme inspirée par l'épistémologie néo-kantienne.

La fonction magique du langage est le thème de l'article de T. Glanc, alors que L. Gogotišvili étudie la notion de *forme interne* revisitée par Bakhtine, cette notion fondamentale est reprise dans l'article très détaillé de I. Pilščikov. L. Heller propose de prendre au pied de la lettre le mot d'ordre formaliste sur le contenu devenant la forme, en passant par la théorie de l'art contemporain. M. Schoenenberger redécouvre un proche de Potebnja oublié : Nikolaj Kostyr', fournissant une clé nouvelle d'interprétation de notre héros ; P. Sériot décèle chez les post-marristes la question troublante du mentalisme dans une interprétation «matérialiste» ; S. Vakulenko (Wakoulenko) rappelle le rôle de Lazarus, souvent effacé par celui de Steinthal, quant à S. Zenkin, il propose une comparaison avec la sémiotique de Ju. Lotman.

Notre colloque avait pour but de rassembler des linguistes, philosophes et sémioticiens. Il prend sa place dans un renouveau des études sur l'histoire des mouvements intellectuels des XIXème et XXème siècles, indispensables pour comprendre notre propre modernité, mais où l'Europe centrale et orientale vient retrouver une place injustement négligée.

* * *

Le verbe dans la dernière partie des *Notes de grammaire russe*¹ d'Aleksandr Potebnja

Roger COMTET
Université Toulouse – Jean Jaurès

Résumé: Les deux derniers tomes des *Notes de grammaire russe* de Potebnja, publiés à titre posthume, appartiennent à la seconde époque de création dans l'œuvre de celui-ci, quand le savant, une fois posés les fondements théoriques de sa pensée, s'attache à mettre celle-ci en pratique sur des exemples concrets, la grammaire du russe dans le cas présent. Contrairement aux idées reçues, les *Notes de grammaire russe* pourraient bien se révéler plus importantes que *La pensée et la langue* dans l'héritage de Potebnja. Si les deux premiers tomes renferment encore beaucoup de positions théoriques générales (en particulier dans l'introduction du tome premier), le dernier révèle un grammairien érudit et un linguiste avisé attaché à la réalité des faits sur un sujet auquel les linguistes slavophiles avaient conféré à cette époque une portée hautement symbolique, celui du verbe russe.

Mots clés:

Potebnja, grammaire, langues slaves, le verbe, linguistique russe de la première moitié du XIX^e siècle, linguistes slavophiles.

¹ *Iz zapisok po russkoj grammatike IV/2*. Nous reprenons ici pour le titre la traduction consacrée (voir Fontaine 2006, p. 52; Sériot 2002, p. 54; Simonato 2010, p. 28). La traduction littérale serait «Extraits de notes sur la grammaire russe» ou «Notes choisies sur la grammaire russe»; on trouve aussi, selon les auteurs, «Extraits des mémoires sur la grammaire russe» (Jagić 1877) ou «Des notes sur la grammaire russe» (Larangé 2010, p. 19).

Et pourtant, ces Notes précisément constituent une recherche théorique poussée, audacieuse et pour beaucoup novatrice.
Budagov 1986, p. 4.

1. LE DERNIER TOME DES NOTES DE GRAMMAIRE RUSSE

On sait que Potebnja, alors âgé de 39 ans, a soutenu sa thèse de doctorat à l'université de Khar'kov en présentant la première et la seconde partie de ses *Notes de grammaire russe* [Iz zapisok po russkoj grammatike] déjà publiées en 1873 dans les *Filologičeskie zapiski* à Voronež², ce qui lui permit d'occuper jusqu'à sa disparition en 1891 la chaire de langue et littérature russe. De fait, sa réflexion grammaticale s'est prolongée dans ses cycles de conférences à l'université de Khar'kov délivrés de 1885 à 1890 et ceux-ci ont été publiés *post mortem* dans ce qui peut être considéré comme la suite des deux parties initiales des *Notes*. Le troisième tome, intitulé «Sur le changement de la signification et les commutations du substantif», parut en 1899 (Potebnja 1899) dans une version préparée par l'épouse de Potebnja, Marija Francevna, et préfacée par Vasilij Ivanovič Xarciev, cependant que le dernier tome devait paraître seulement en 1941, suite à la commémoration du centenaire de la naissance du savant en 1935. Ce dernier tome comprenait deux parties (*vypuski*); la première, préparée par Vira Jur'evič Frančuk sous la direction de F.P. Filin était consacrée au substantif, à l'adjectif, au numéral, au pronom, à l'article (*člen*), à la conjonction et à la préposition (Potebnja 1941a).

La seconde partie, quant à elle, préparée par la même Frančuk avec la collaboration de A.V. Vetuxov, M.D. Mal'cev et F.P. Filin traitait du verbe (Potebnja 1941b). C'est ce dernier texte que nous nous proposons de commenter en utilisant la réédition de 1977 (Potebnja 1977) qui se contente de reprendre pour l'essentiel le texte de 1941, vérifié et amendé sur certains points d'après le manuscrit original par F.P. Filin et V.I. Borkovskij, avec des ajouts : le chapitre V intitulé «A propos des classes des verbes», des remarques sur la voyelle thématique et l'ordre des mots dans les constructions appositives ainsi qu'une anthologie des jugements émis par les contemporains sur l'œuvre de Potebnja. L'ouvrage présente à la lecture certaines difficultés dues au fait que l'auteur n'avait pas toiletté son texte en vue d'une édition.

² Cette revue, fondée à Voronež par Aleksej Xovanskij en 1860, a existé jusqu'en 1917; elle publiait des articles de littérature et linguistique, n'étant longtemps concurrencée en ce dernier domaine que par le *Žurnal Ministerstva narodnogo prosvěščenija*; elle a publié dans les années 1860-1870 d'autres textes de Potebnja (Potebnja 1864; 1865) ainsi que des textes de Dmitrievskij et des autres linguistes slavophiles (A.A. Barsov en particulier); on y trouve aussi à la même époque la *Syntaxe comparée* de A.V. Popov, élève de Potebnja (Popov 1879-1881).

On relèvera ici que l'éditeur n'avait pas cru bon d'annoter le texte de Potebnja; il aurait pu par exemple gloser la terminologie qui est loin d'être évidente pour le lecteur d'aujourd'hui comme l'emploi constant de *xarakter* («désinence»), ou de *prexodjaščee* («imparfait») ou de *povelitel'noe naklonenie*, utilisé visiblement pour désigner le mode indicatif; certains vocables semblent relever du registre personnel de l'auteur, comme *proizvodnost'* pour *proisxoždenie* (Potebnja 1977, p. 214). Citons aussi *obstojnij* (Potebnja 1977, p. 11) ou même *predlog*, habituel au XIX^e siècle pour *pristavka*, qui demanderaient à être explicités. Les citations ont été adaptées aux nouvelles règles d'orthographe (comme pour l'ukrainien et les langues baltiques), la particule négative proclitique *ne* que Potebnja avait choisi délibérément de lier dans la graphie aux formes suivantes verbales, adverbiales ou adjectivales (au comparatif) (voir Potebnja 1953, p. 4, n. 1) suit désormais l'usage actuel, cependant que les termes de *maloruskoe narečie* et *beloruskoe narečie* ont été remplacés par *ukrainskij jazyk* et *beloruskij jazyk*, qu'on le déplore ou non³. On regrette l'absence aussi bien d'un index des auteurs cités que d'un index des notions linguistiques, alors qu'on les trouve dans les volumes I et 2⁴. Par contre, le répertoire de tous les ouvrages cités par Potebnja (p. 385-403) peut se révéler des plus utiles, comme dans le tome III⁵. Par ailleurs, dès 1941, les passages biffés par Potebnja dans son manuscrit ont été reproduits entre chevrons dans le texte, ce qui permet de mieux apprécier le cheminement de sa pensée. Cependant, visiblement, Potebnja n'a pu mettre au point certains chapitres qui évoquent des notes et des matériaux accumulés en vue d'une rédaction qui n'a pu se réaliser finalement (cela concerne, par exemple, le chapitre IV dédié aux *voix*). Il manque en particulier une préface où l'auteur aurait pu préciser ses intentions et, par ailleurs, bien des chapitres n'ont pas de conclusion et se terminent abruptement sur des listes d'exemples pléthoriques. On peut même trouver des chapitres limités à des listes d'exemples sans aucun commentaire de l'auteur (voir le chapitre 14 de la deuxième partie consacrée aux gérondifs et participes passés imperfectifs en valeur de perfectifs, p. 204-205).

On relèvera que Potebnja avait déjà abordé l'étude du verbe dans les autres tomes des *Notes de grammaire russe* ; dans les tomes un et deux, le verbe est étudié dans les constructions infinitives et participiales ainsi que dans la construction des semi-auxiliaires *byti, imati, xotěti, načati*. Dans le tome III, publié seulement en 1968, il est introduit par le biais de la syntaxe. Ses célèbres thèses sur le verbo-centrisme du russe, et de l'indo-européen en général, avaient déjà été formulées dans les tomes précédents,

3 Il semble que Potebnja ait utilisé indifféremment les termes de *jazyk* et *narečie*.

4 *Index nominum* et *index rerum* dans les tomes I et II, *index rerum* dans le tome III.

5 A noter que la partie en alphabet latin se conforme à l'ordre alphabétique de l'alphabet cyrillique, ce qui peut se révéler quelque peu déroutant (*W* comme *B* russe entre *B* et *D*, *H* comme sa transcription russe *Г* entre le même *W* et *D*...).

I, II et le tome III : on peut lire dans le tome II : «L'examen des composants de la proposition nous amène à constater qu'en russe et dans les autres langues se développe l'opposition entre le nom et le verbe et la tendance à concentrer la prédicativité dans le verbe aux dépens de celle du substantif et du participe.» (Potebnja 1953, p. 517; voir aussi Sériot 2002, p. 50; Simonato 2010); c'était en somme «la victoire de la verbalité sur la nominalité ou de l'action sur la substance» (Budilovič, «Nécrologue», in Potebnja 1977, p. 355). Rappelons que ces thèses allaient alors dans le même sens que celles de slavophiles comme Konstantin Aksakov dans son traité *A propos des verbes russes* (Aksakov 1855), Nikolaj Nekrasov dans *De la signification des formes du verbe russe* (Nekrasov 1865) ou Dmitrievskij dans ses «Remarques d'ordre pratique sur la syntaxe russe» de 1877-1880 (Dmitrievskij 1877; 1878a; 1878b; voir aussi Xrakovskij 1983, p. 115-119, et Gasparov 1995, p. 134-135).

Comment se présente le texte de la dernière édition du tome IV/2 des *Notes de grammaire russe*? Celui-ci est structuré en cinq chapitres ; le premier traite de la division du verbe en aspects (*Delenie glagolov na vidy*, p. 7-111); le deuxième examine les temps (*Vremena*, p. 111-206), le troisième les modes (*O naklonenijax*, p. 206-244), le quatrième les différentes voix ou diathèses) (*Zalogi*, p. 215-269); le cinquième et dernier chapitre (introduit dans l'édition de 1977) envisage la classification du verbe (*O glagol'nyx razrjadax*, p. 269-288). Avant d'examiner en détail chacune de ces grandes parties, nous allons tenter de caractériser la manière de l'exposé dans ses grands traits généraux, quitte à retrouver là des traits déjà présents dans les tomes précédents des *Notes de grammaire*.

2. LA MÉTHODE D'EXPOSITION DE POTEBNJA

2.1. LA PANCHRONIE

On relève d'abord que le surabondant corpus des matériaux cités et exploités est présenté dans une parfaite achronie. Pour illustrer un même fait, les exemples peuvent être empruntés en effet aussi bien «à la langue actuelle qu'à l'Évangile d'Ostromir et aux chroniques russes» (Potebnja 1977, p. 157); ailleurs Potebnja met sur un pied d'égalité «les dictionnaires des langues contemporaines et les monuments de la littérature vieux russe et de la littérature orale» (Potebnja 1977, p. 165); le dictionnaire de Dal' (Dal' 1863) est ainsi replacé comme en synchronie avec les dialectes russes, les textes vieux russes et les autres langues et dialectes slaves et baltes envisagés à différentes époques. Se reflète peut-être là l'idée de Potebnja selon laquelle le but de la linguistique n'est pas seulement de répondre à la question «d'où» mais aussi «où nous allons» (Potebnja 1968, p. 5), c'est-à-dire de lier rétrospective et prospective de la langue dans une même coupe

temporelle globalisante. Mais on retrouve aussi bien sûr dans cette démarche l'écho de l'atemporalité voulue des slavophiles, de leur anti-historicisme: «La construction sociale des slavophiles relève du pur utopisme rétro-projectif. Non seulement ils idéalisent la vieille Russie, mais ils forment à son image celle de la Russie future.» (Heller & Niqueux 1995, p. 127; voir aussi Comtet 2008b).

2.2. UN CORPUS ÉTENDU

De ce qui précède résulte un corpus extrêmement composite. C'est ainsi que Potebnja déclare à propos de l'usage du futur perfectif simple en serbe que sur ce point «l'ancienne langue serbe des XIII-XIV^{es} siècles ne diffère point sensiblement du russe et des autres langues slaves» (Potebnja 1977, p. 140); il précise aussi à la même page que cet usage est le même de nos jours dans le dialecte kajkavien, comme à Varaždin. Ailleurs, pour illustrer le fait que l'agent peut ne pas être exprimé avec les participes passifs, il juxtapose le russe contemporain «pis'mo napisano» et un extrait de la Première chronique de Pskov: «v tu nošč' byst' čjudo divno i straxa ispolne-no» (Potebnja 1977, p. 259). Les valeurs du futur sont illustrées à partir du serbe (p. 140-145), de l'allemand (p. 145-146, vers de Heine), de la «langue ancienne» (*starinnyj jazyk*, p. 146-167) et enfin des langues slaves (p. 167-170). Le corpus inclut plus généralement les «langues aryennes» (*arijskie jazyki*), en privilégiant l'allemand (Potebnja avait passé une année de stage à Berlin, Prague et Vienne d'août 1862 à août 1863) et les langues classiques, mais ne va pas au delà; tout cela suggère donc une vision génétique des faits de langue puisque l'on s'en tient toujours à la famille indo-européenne.

2.3. LA TRADITION HISTORICO-COMPARATIVE

Effectivement, Potebnja demeure strictement dans le cadre traditionnel historico-comparativiste des études indo-européennes, de la «tribu indo-européenne» selon son expression (*indo-evropejskoe plemja*); il s'appuie sur la tradition de la linguistique historico-comparative classique comme le prouvent les grands noms qui ont illustré ce courant et qui sont le plus volontiers cités comme ceux de Bopp, Schleicher, Curtius, Jacob Grimm (sa *Grammaire allemande*), Miklosich... ainsi que, dans le domaine slave, ceux de Vostokov, Dobrovský, Jungman, Sreznevskij, Buslaev, Gerasim Pavskij, Jagić...; on relèvera que déjà, dans *La pensée et le langage* de 1862, Potebnja déclarait que «l'idée de comparer toutes les langues est pour la linguistique une découverte aussi grandiose que l'idée d'humanité pour l'histoire» (Potebnja 1999, p. 45). La perspective génétique est ici appréhendée comme un acquis qui n'est aucunement remis en cause, notwithstanding la vision achronique qui est parallèlement mise en pratique (ce qui

est parfaitement contradictoire!) et il n'est fait allusion à aucune langue extra-indo-européenne, ce qui exclut de fait toute perspective relevant de la grammaire ou de la linguistique générale. On retrouve cette boîte à outils théorique dans bien des discussions de l'ouvrage, par exemple dans le débat de haute volée consacré à la «voyelle de liaison» (*Bindevokal*) dans le dernier chapitre. Sont convoqués dans cette discussion aussi bien le sanskrit que les langues classiques, grec et latin, l'allemand et, bien sûr, les langues slaves, les «langues aryennes» demeurant la référence habituelle (voir par exemple Potebnja 1977, p. 251). Pour donner un autre exemple, à propos des participes passés passifs imperfectifs du type de *ždannyj*, *želannyj* et ukrainien *nespodivaniј* ['inattendu'], Potebnja qui veut montrer que ces formes ont pu correspondre de tout temps à des verbes aussi bien «objectifs» (transitifs) que «moyens» (intransitifs) fait appel à l'ukrainien, au russe «littéraire», au polonais, au «polono-latin» *podgordzaćkim*, au tchèque, au lituanien, au grec classique et au latin (Potebnja 1977, p. 252-253), toutes langues placées sur un plan d'égalité et avec lesquelles Potebnja jongle avec une déconcertante facilité. L'impératif illustre de la même manière cet arrière-plan des études indo-européennes :

Ce point de vue sur l'origine de la valeur du mode impératif dans l'impératif slave et lituanien se fonde sur le fait que, du point de vue phonétique, ce mode correspond au *potentialis* sanskrit, à l'optatif grec (sur le thème du présent) et, pour le lituanien, aux formes du subjonctif présent (1^e et 2^e conjugaisons) et du futur 1 (conjugaisons 3 et 4) qui proviennent de la même forme que l'optatif grec. (Potebnja 1977, p. 214)

Cela remet du même coup en cause le titre de l'ouvrage qui suggère plutôt que l'on traite avant tout de la «grammaire russe». Un cas particulier de cette vision génétique des langues est constitué par ce que Potebnja désigne comme «la langue slave».

2.4. LA «LANGUE SLAVE» (*SLAVJANSKIJ JAZYK*)

A lire Potebnja, on a effectivement souvent l'impression qu'il traite d'une sorte de panslave appelé *slavjanskij jazyk* et qui transcende les différentes variantes; il utilise ainsi indifféremment pour appuyer son propos les autres langues slaves, ukrainien, polonais, tchèque, serbe, slovène (*xorutjanskij*, p. 222) et même le bulgare (qui sortait alors tout juste des limbes grâce à Venelin⁶...), sans oublier leurs différents dialectes; tout à fait logiquement, il veille à ne pas oublier l'ukrainien car «habituellement, lorsque l'on évoque le russe, on ne tient absolument pas compte de l'ukrainien» (Potebnja 1977, p. 215); et tout cela évoque l'image patriarcale d'une famille

6 Voir Andrieu 2011; Potebnja cite Bessonov, Erben et Duvernois qui contribuaient également à la promotion du bulgare.

slave idéale comme chez les slavophiles (voir Comtet 2008a). Conformément à l'opinion répandue à l'époque, il évoque aussi volontiers une communauté des langues baltes et slaves («la langue slavo-lituanienne» *slavjano-litovskij jazyk*, p. 220, 277...), comme chez Schleicher, Leskien, ou Kruszewski (qui utilisait pour sa part le terme de «lituanoslave»), etc. Le concept de «balto-slave» était en effet déjà intégré à la linguistique⁷. C'est ainsi que chez Potebnja le lituanien et le letton viennent enrichir dans les renvois la famille slave. On note aussi que Potebnja n'hésite pas à citer sur l'aspect des extraits de la grammaire que Križanić avait rédigés en 1666 en une espèce d'espéranto slave⁸ (!) et c'est exceptionnellement, vu la difficulté, qu'il a pris le soin de traduire ces extraits en russe contemporain.

On notera enfin qu'il utilise en général le terme *narečie*, selon l'usage flottant de l'époque, en concurrence avec celui de *jazyk* pour désigner les langues slaves, ce qui se vérifie sur une même page⁹. Par contre, Potebnja préfère le terme de *narečie* pour désigner les dialectes, juxtaposant par exemple *russkij literaturnyj jazyk* et *narodnye narečija* (Potebnja 1977, p. 212).

2.5. LA LITTÉRATURE ORALE

Un autre trait qui rapproche Potebnja des linguistes slavophiles est l'usage qu'il fait des matériaux de la littérature orale; il n'y a là rien qui puisse nous étonner, puisque ses premières recherches concernaient déjà le folklore, comme son mémoire de maîtrise soutenu en 1861 sous le titre de *De quelques symboles dans la poésie populaire slave* [O nekotoryx simvolax v slavjanskoj narodnoj poezii]¹⁰. Pour lui, qui enseignait la *slovesnost'* du russe (littérature et linguistique), et conformément à la tradition philologique qui commençait à s'imposer en Russie, il n'y avait pas de frontière entre ces domaines qui participaient d'une même conception large de la culture de la langue. Bien sûr, tout cela s'inscrivait aussi dans la tradition romantique germanique reprise en Russie depuis la quête du «caractère national», *narodnost'* (calque de l'allemand *Volkstum!*) qui aboutissait à idéaliser le peuple et son expression artistique; de la même inspiration est l'article publié à titre posthume «La langue et le caractère national» (Potebnja 1895), tourné vers l'Ukraine (l'université de Khar'kov abritait alors de nombreux slavophiles partisans de l'autonomie de l'Ukraine, comme Kostomarov qui y commença sa carrière universitaire); tout cela

7 Voir par exemple le terme déjà en usage dans les *Mémoires de la Société de linguistique de la ville de Paris*, 1875, II, p. 419.

8 Osip Bodjanskij l'avait publiée en 1848 et 1859 dans plusieurs numéros de la revue *Čtenija v Obščestve istorii i drevnostej rossijskix* avant de l'éditer à part (Bodjanskij 1859).

9 Voir par exemple *slavjanskije narečija* suivi de *drevnie slavjanskije jazyki, v drevneslavjanskom jazyke, vo vsech slavjanskix narečijax* (Potebnja 1977, p. 216)

10 Le recueil posthume *Extraits de cours sur la théorie de la littérature* (Potebnja 1894) est consacré à la fable, au proverbe et au dicton, genres éminemment populaires.

était à l'unisson de la pratique des slavophiles de l'époque ainsi caractérisée par Boris Gasparov :

Dans la conception des philologues slavophiles, le fait de se référer au système de la langue populaire, où ces propriétés de la langue russe s'incarnent de la manière la plus pure et la plus complète, présente les traits d'un acte symbolique expiatoire par lequel s'abolit le hiatus entre sujet et milieu, pensée et action, et, pour finir, entre "classe intellectuelle" et "peuple". (Gasparov 1995, p. 137)

Ajoutons que Potebnja ne faisait pas de différence entre poésie populaire et poésie savante, la première ayant enfanté la seconde. Précisons aussi que, pour trouver des exemples utilisables, il n'a eu qu'à puiser dans les anthologies de la littérature orale, fort à la mode, qui se multipliaient alors en Russie et en Ukraine (voir par exemple Metlinskij 1854). On notera par ailleurs qu'il ne cite aucun fait de langue individuel, aucun écrivain, ce qui semble bien être de sa part un choix délibéré (alors que la coutume de prendre les grands écrivains comme référence de l'usage était déjà bien établie, comme dans la *Grammaire historique du russe* de Buslaev de 1858, voir Buslaev 1858). C'est par exception qu'il se réfère à «la langue littéraire contemporaine» (p. 212) et c'est bien la création orale, populaire et collective qu'il privilégie.

2.6. UN TON PERSONNEL, POLÉMIQUE ET ENGAGÉ

On doit relever que Potebnja imprime souvent un ton personnel à son exposé, sortant ainsi du registre du discours universitaire traditionnellement neutre, en particulier quand il conteste certains points de vue de linguistes; il s'exprime à la première personne, et pas seulement avec le *nous* professoral (*vstrečаем; my ne smeem; zametim, čto...*) mais en ne revendiquant pas moins le *je* : *ja ne odobrjaju togo; ja dumaju; ja naxožu; otvečaju otricatel'no; kak nadejus'; kak mne kažetsja, vozvraščajus' k slavjanskomu* (p. 165)... Abondent aussi les connecteurs discursifs comme *nevozmožno čtoby; samo soboju, čto; sprašivaetsja; ne podležit somneniju; vřjad li sleduet dumat'; nel'zja prinjat' bez popravok togo...; očevidno čto..., dolžno byt' prinjato...* A noter aussi des interventions directes dans l'exposé, par exemple à propos de la formation de l'impératif où il cite Nekrasov pour ensuite s'exclamer en aparté «(comme si c'était évident! – *A.P.*)» (Potebnja 1977, p. 215). On relèvera aussi la vigueur de l'expression avec le recours à des tournures imagées; recommandant de tenir compte des nuances délicates des différents emplois de l'impératif, il dit qu'il «est impossible de les distinguer si on y taille à tour de bras, en assénant des coups de hache» (Potebnja 1977, p. 220).

Ce ton est d'autant plus présent que l'ensemble de l'ouvrage ressemble à une vaste évaluation de la littérature scientifique existant sur le

verbe russe, souvent polémique, et cette personnification de l'exposé permet de le rendre moins aride. Sur chaque point évoqué, Potebnja embraye la discussion à partir des thèses développées par un auteur donné ; par exemple, l'exposé sur les différentes valeurs du présent dans la langue ancienne (sous-chapitre 9 du chapitre II) rebondit à partir des thèses développées par Schleicher à propos des similitudes d'emploi du futur à date ancienne entre le slave, le gotique et l'ancien et moyen haut-allemand (p. 160-161). De la même manière, c'est l'exposé des thèses de Pavskij qui ouvre le sous-chapitre consacré à la distinction entre les différents degrés (p. 103-110). Ailleurs, ce sont les idées de Nekrasov qui servent de moteur à la discussion sur l'impératif (sous-chapitre 2 de la troisième partie).

2.7. À QUI POTEBNJA S'ADRESSE-T-IL ?

Mais à quel public Potebnja s'adressait-il ? On pourrait être tenté de répondre «à lui-même», tant ces volumineux écrits répondent visiblement aux questionnements de l'auteur qui cherche à se bâtir une opinion en confrontant différents points de vue ; la masse des matériaux rassemblés évoque ainsi le stade préparatoire à toute recherche philologique qui consiste à rassembler le corpus le plus complet possible en vue de l'exploiter et de théoriser, d'où une impression d'ébauches qui attendraient leur mise en forme définitive. Il n'en reste pas moins que Potebnja écrit aussi pour un public choisi, pour ses pairs.

Suivre la pensée de Potebnja suppose en effet un socle de connaissances partagé, ce que facilitait à l'époque l'unité du cursus universitaire russe bâti sur le modèle prussien de Humboldt avec les mêmes stages rituels dans les universités germaniques ; on sait que Potebnja avait pu ainsi suivre l'enseignement des universités de Berlin où il avait approfondi sa connaissance du sanscrit sous la direction de Albrecht Friedrich Weber, de Prague où il s'était initié au tchèque et de Vienne où il avait travaillé le tchèque et le slovène.

C'est cette complicité qui l'autorise à citer en langue originale, sans faire le moindre effort de traduction, toutes les langues slaves, sans parler du vieux slave, du vieux russe, du lituanien et du letton, de l'allemand, du grec et du latin ; il est exceptionnel qu'il traduise en russe, ce qui est le cas pour les extraits où Schleicher traite du mode en indo-européen (Potebnja 1977, p. 206-207). Et la discussion à propos de la négation par Schleicher de l'existence d'un mode indicatif et d'un mode impératif dans les langues indo-européennes réclame que l'on soit compétent en sanskrit puisque le débat porte sur cette langue. Relevons aussi les fréquentes gloses en latin qui demeurent encore à cette époque la grande langue scientifique de référence. Tout cela ne laisse voir aucun souci de vulgarisation et, par comparaison, la prose des linguistes slavophiles paraîtrait presque limpide. De

cette complicité avec un public universitaire témoigne également l'appareil de références.

2.8. L'APPAREIL DOCUMENTAIRE

La palette des auteurs cités recouvre pratiquement toute la linguistique slave et germanique, du XIX^e siècle jusqu'aux années 1890, et on relève que les auteurs ukrainiens y figurent en bonne place. Parmi les savants de langue allemande, on note que Bopp, Schleicher et Miklosich l'emportent désormais largement sur Humboldt et Steintal qui étaient bien présents dans les tomes I et II, ce qui montre que Potebnja s'intéresse désormais plus aux grammairiens qu'aux linguistes philosophes. Il demeure que l'*Essai de grammaire historique de la langue russe* de Buslaev (Buslaev 1858) et le traité sur le verbe russe de Nekrasov (Nekrasov 1865) sont le plus souvent invoqués ; parmi les linguistes russes cités, on relève ainsi d'une part le groupe de l'école historico-comparative avec Buslaev, Sreznevskij, Pavskij et d'autre part celui des linguistes slavophiles avec Konstantin Aksakov, Vladimir Dal', Hilferding, Nekrasov.

2.9. UNE DÉMARCHE SÉMANTIQUE

Cependant, une vision sémantique des faits de langue, teintée de psychologie, vient souvent tempérer la perspective historico-comparative de l'ensemble. On savait déjà que le tome III des *Notes de grammaire* était intitulé «Des changements de sens et des commutations du substantif». Dans le volume qui nous intéresse, Potebnja souligne à de nombreuses reprises que, lorsqu'un même mot admet des sens différents, il convient de considérer que l'on a affaire en ce cas à des entités différentes ; par exemple, il déclare à propos du mode :

En tout mode, comme en un mot véritable, nous n'avons affaire qu'à un mode unique. Nous disons aussi bien "*pisat'* pis'mo" (litteras scribere) que "*pisat'* kartinu" (tabulam pingere), mais nous sommes conscients de la différence qu'il y a entre le premier *pisat'* et le second, ce qui fait que nous avons affaire ici à deux mots et non à un seul. (Potebnja 1977, p. 248)

Un peu plus loin, il revient encore sur cette affirmation : «Aucun mot ne peut être utilisé pour un autre sans cesser d'être lui-même» (Potebnja 1977, p. 249).

De la même manière, comme nous allons le voir, dans le premier chapitre consacré aux aspects, il va distinguer soigneusement entre les «degrés» des aspects qui relèvent de la sémantique et l'aspect qui appartient au pur système grammatical. On peut enfin noter dans l'exposé le recours à la psychologie sur des bases sémantiques par association portant

à la fois sur la forme et les sens ; ainsi Potebnja note-t-il que la classification des verbes, loin d'être savante, correspond à des arborescences présentes dans la psychologie du sujet parlant :

Le fait est que les classes dans le sens que nous leur attribuons comme dans le sens commun n'existent point seulement dans l'usage savant mais comme un phénomène de la conscience du locuteur. C'est pourquoi dans une même conscience ces catégories composites prises dans leur ensemble sont complétées par d'autres classes de la même racine et parfois même d'une autre : *padu* de la manière la plus directe est associé avec *past'* et, comme membre de cette association, évoque les catégories de *padaju-padat'* et (*na, pri, pre, o* etc.) *padaju—padat'*. (p. 277)

On sait aussi qu'il distingue le gérondif et l'infinitif du verbe en en faisant des catégories distinctes à partir de leurs formes différentes.

3. LE VERBE RUSSE SELON POTEBNJA

Nous allons maintenant suivre l'exposé de Potebnja sur le verbe en entrant dans le détail de chaque chapitre.

3.1. L'ASPECT

Potebnja consacre tout d'abord un très long premier chapitre à l'aspect ; cette notion était à peu près fixée depuis la grammaire de Greč (Greč 1827) qui avait consacré le terme de *vid* pour la désigner ; on envisageait ainsi la représentation du procès ou le point de vue selon lequel il est envisagé (voir Archaimbault 1999, p. 229). L'importance du chapitre et le fait qu'il soit placé en tête de l'exposé font écho au débat que les linguistes slavophiles venaient de mettre sur le devant de la scène lorsqu'ils allaient jusqu'à nier que le verbe russe, doté de l'aspect, connût l'usage des temps, ce qui aurait constitué un trait éminemment spécifique de la langue russe par rapport aux autres langues de l'ensemble indo-européen. On peut citer ici Konstantin Aksakov qui, dans *À propos des verbes russes* (Aksakov 1855), jugeait ainsi des différentes formes verbales :

Non, toutes ces formes correspondent à un même verbe, mais elles indiquent non le temps mais la qualité de l'action ; la notion de temps, comme nous l'avons dit, n'est que dérivée de celle de la qualité de l'action [...]. Quant aux temps, présent, futur et passé, ce ne sont que des notions dérivées, qui ne possèdent pas de formes propres en russe, sont affaire d'usage et ne se manifestent qu'à travers les formes du verbe et le sens du discours. (cité d'après Ščeuilin & Medvedeva 1965, p. 175)

Dans le tome I des *Notes*, Potebnja relevait déjà que le couple perfectif / imperfectif était un attribut essentiel du russe : «La prégnance de ces catégories en russe contemporain est si générale qu'il n'existe pas un seul verbe qui ne s'y rattache» (Potebnja 1953, p. 39).

Dans son exposé, Potebnja, suivant en cela la tradition académique, commence par faire l'état des lieux de la littérature qui existe sur la question chez les linguistes slaves ; il annonce qu'il examinera les thèses de Vostokov (1781-1864), Jurij Križanić (1617-1693), Lomonosov (1711-1765), Šafranov (1820-1888), Boldyrev (1780-1842), Davydov (1794-1863) et Pavskij (1787-1863). S'il admet que tous ces linguistes ont correctement analysé les différentes applications de l'opposition aspectuelle, Potebnja critique néanmoins leur manque de perspective historique qui les conduit à postuler que les aspects auraient existé de tout temps et à analyser leurs emplois hors de toute chronologie :

La majorité de ceux qui ont écrit sur les aspects, bien qu'ils fussent en général que l'unique courant correct en linguistique fût historique et que, en particulier, il y ait eu une époque qui ignorait les aspects, les ont considérés comme des phénomènes à l'origine concomitants et les ont classés sans se demander ce qui existait avant et après, sans même se soucier de l'unité qui justifierait la classification. (Potebnja 1977, p. 7)

Il est clair qu'ici, d'emblée, Potebnja se rattache au humboldtisme contre le fixisme ambiant : le langage est une activité, et non quelque chose de tout fait, il relève du domaine du mouvant en remettant sans cesse en cause les catégories déjà établies. Dans le cas présent, Potebnja considère que l'aspect n'est apparu que tardivement en slave, ce que prouverait l'existence de verbes à double aspect dans la langue actuelle, qui seraient en somme une survivance du passé.

Si l'on ignorait que le vieux russe, tout comme le vieux slave, possède déjà des perfectifs dus à l'influence du préverbe, nous dirions que la dualité de sens de nombreux verbes témoigne de l'absence dans la langue des catégories du perfectif et de l'imperfectif ; maintenant, par contre, nous dirons que cette dualité est le vestige d'une absence complète dans la langue de ces catégories et ne fait que suggérer qu'en vieux russe elles n'étaient pas encore élaborées. Les verbes *priiti*, *poiti* pouvaient déjà être perfectifs, mais *iti* pouvait indiquer une action perfective et était utilisé quand le sens ne réclamait pas la nuance de sens introduite par les préverbes *pri*, *po*. (p. 195)

Mais, même à l'heure actuelle, il demeure une certaine dose de variabilité, puisque dans les langues slaves on trouve

une quantité d'exemples où la différence n'est aucunement exprimée formellement et où un même verbe, en fonction de son sens, est tantôt perfectif, tantôt imperfectif. Les langues contemporaines ne sont allées plus loin que la langue

ancienne, dont on trouve les modèles dans l'*Évangile d'Ostromir* et les monuments vieux russes, que dans la mesure où un verbe dans un cas donné doit obligatoirement être perfectif ou imperfectif, sans qu'il puisse en être autrement, et même si les catégories du perfectif et de l'imperfectif ne sont pas formellement exprimées. (Potebnja 1977, p. 158)

A l'appui de cette thèse, on peut rappeler comment Potebnja explique que certains verbes, tout d'abord indifférents à la notion d'aspect, se soient ensuite spécialisés dans tel ou tel aspect :

[...] le temps verbal est constitué du rapport entre l'action et l'état au moment de la parole et (du fait que la pensée est appréhendée par le sujet pensant tout d'abord uniquement au travers de la forme de celle-ci) de la conscience que l'on en a. L'action qui occupe un moment insécable ou un espace de temps plus étendu mais fini, ne peut coïncider avec la prise de conscience de cette action. Le coup de tonnerre a frappé mon ouïe, est entré dans ma conscience, mais, lorsque je m'en rends compte, ce coup de tonnerre n'est déjà plus audible et il ne me reste plus qu'à dire *il y a eu un coup de tonnerre* ou, si on en attend un autre, *il va tonner*. Je ne peux utiliser le présent que dans les cas où l'action semble si prolongée que, ayant débuté avant l'instant de cette prise de conscience, elle ne s'interrompt pas non plus pendant l'acte même de parole et de conscience : *il pleut* (soit maintenant, quand j'y pense). Ce que l'on vient de dire explique l'apparition des aspects et, en particulier, des verbes d'action momentanée, la *perte de la valeur du présent* dans ce genre de verbes. (Potebnja 1977, p. 166)

Mais, en bon philologue, Potebnja relève ensuite que le présent a pu prendre la valeur du futur à la faveur de la conscience de la proximité entre ces deux temps dans toutes les langues indo-européennes, avant même l'apparition du slave (Potebnja 1977, p. 167). Et de se référer au germanique :

C'est ainsi qu'en gotique et ancien haut-allemand, le présent sert aussi à rendre le futur du grec et du latin ; en haut-allemand moyen et moderne, le présent s'utilise aussi avec un adverbe exprimant le futur avec cette valeur, cependant que le présent du verbe *werden* a pris la valeur du futur très tôt et qu'il sert désormais à former le futur périphrastique. (Potebnja 1977, p. 167)

On retrouve donc là un raisonnement typiquement humboldtien : la langue est en perpétuel devenir, on pourrait ajouter en perpétuel progrès, c'est un phénomène dynamique, comme le rappelait Potebnja dans le second tome des *Notes de grammaire* : «Dans la vie de la langue, les catégories grammaticales apparaissent, se modifient, sont remplacées par d'autres et, ce faisant, c'est tout le système linguistique qui change» (Potebnja 1953, II, p. 534-535).

L'essentiel de l'exposé de Potebnja est consacré, comme nous l'avions annoncé, à l'examen des conceptions de l'aspect dans les écrits

d'une série de linguistes russes. Il leur reproche surtout d'avoir confondu des nuances de sens, les *stepeni* («degrés», notion introduite par Aksakov, soit les modalités d'action ou *Aktionsarten* d'aujourd'hui) avec l'essence de l'aspect qui est avant tout grammaticale. A chaque fois, pour chacun des auteurs envisagés, la critique est la même : des catégories comme l'inchoatif, le terminatif, le duratif etc. transcendent la division entre perfectif et imperfectif. Par exemple, les fréquentatifs une fois préverbes demeurent imperfectifs. Plus loin, en notant que inchoativité et terminativité se retrouvent aussi bien dans les verbes perfectifs qu'imperfectifs, qu'ils soient préverbes ou non, il qualifie de même ces différences de «nuances lexicales» (Potebnja 1977, p. 10). Il s'ensuit que «la division essentielle devrait être duelle : verbes imperfectifs et verbes perfectifs» (*ibid.*, p. 8).

En s'appuyant sur l'autorité de Schleicher, il conclut qu'en slave l'aspect est encore en construction.

3.2. LE TEMPS

Potebnja examine à la suite des aspects le problème du temps verbal en mettant en exergue à cette partie la célèbre question «Y a-t-il des temps en russe?» (Potebnja 1977, p. 111), qu'avait formulée le linguiste slavophile Nikolaj Nekrasov qui, comme on le sait, y répondait par la négative en intitulant «De l'absence de formes en russe pour désigner les temps du verbe» l'un des chapitres de son traité *De la signification des formes du verbe russe* (Nekrasov 1865, p. 117). Potebnja semble plus ou moins aller dans ce sens en montrant la relativité des temps grammaticaux par rapport au temps réel à partir de la forme du futur perfectif qui, comme l'avait déjà relevé Nekrasov, est loin de toujours désigner un futur (comme dans des séquences au passé pour désigner l'habitude ou des séquences de procès accélérées) ; le sous-chapitre 5 est ainsi intitulé «Le futur perfectif dans une narration dans le passé envisagée par rapport aux temps passé et présent» (Potebnja 1977, p. 128) ; Potebnja illustre cela entre autres par des exemples empruntés à la littérature orale (serbe), où la langue est la plus spontanée, la plus authentique, et il déclare à ce propos :

La langue est un art et la parole¹¹, comme toute production artistique, ne coïncide pas avec ce qui est représenté. Si nous excluons *a priori* la possibilité d'employer le futur pour le passé objectif, nous agissons comme si l'on affirmait que celui qui représente avec un crayon noir un arbre (qui, pour nous, doit toujours être figuré sur le papier en vert comme dans la nature) ne dessine pas un arbre mais le diable sait quoi, ou encore qu'un dessinateur ne peut absolument pas dessiner avec son crayon noir un arbre vert. Toute forme d'art a sa part de mensonge par convention qui, hormis les erreurs individuelles, fait par-

11 Nous traduisons ainsi le terme de *reč'*. [NdT]

tie de la nature de cet art et, d'un autre point de vue, constitue donc une vérité supérieure. (Potebnja 1977, p. 139)

Les développements que Potebnja consacre à la perte des anciens temps du passé, imparfait et aoriste, vont dans le même sens.

En relevant des incohérences dans l'imparfait ancien telles que sa formation sur des verbes semelfactifs (voir imparfait *pril'njašet'* de *pril'nuti*, p. 181), il en appelle à la relativité historique («Mais le point de vue actuel n'est pas de mise ici», p. 181) et admet une certaine dose de variabilité gratuite (que nous pourrions extrapoler en «liberté») dans le système de la langue : «La langue n'est pas du tout une totalité dans laquelle rien ne serait accessible. Les changements qui s'y produisent, l'abandon des formes anciennes et la création de nouvelles suggèrent tout le contraire» (p. 183). Là encore, donc, Potebnja semble insister sur la liberté dans la langue et sur la variation, ce qui irait dans le sens d'une certaine relativité des temps, comme chez les slavophiles, sans aller cependant comme eux jusqu'à la négation complète de la catégorie du temps en russe.

Le même relativisme est à l'œuvre pour l'aoriste et d'autres temps, où la correspondance avec l'aspect attendu est souvent mise à mal :

[...] Dans la langue ancienne, ce n'est pas seulement l'aoriste, mais aussi d'autres formes de verbes non préverbés ou même préverbés, mais qui de prime abord sont duratifs (l'impératif, les deux participes passé actifs, le participe passé passif, l'infinitif) qui correspondent dans bien des cas à des verbes perfectifs à préverbe dans la langue actuelle. (Potebnja 1977, p. 190)

De même, Potebnja relève que l'aoriste peut correspondre au présent ou au futur en serbe (Potebnja 1977, p. 195); puis il va s'attarder sur les formes de gérondif perfectif en *-ja* ou *-a* du type *postavja* dans le russe parlé, ce qui illustre une fois de plus l'incertitude des frontières entre les temps du slave.

3.3. LES MODES

En passant ensuite au problème des modes, Potebnja commence, comme pour les temps en russe, par se demander si cette catégorie y existe («Y a-t-il des modes en russe?», Potebnja 1977, p. 206). Cependant, la conception du «mode» chez Potebnja ne coïncide pas nécessairement avec les frontières formelles, morphologiques des modes en russe, ce qui relativise la notion même, qui se trouve répartie entre différentes «significations modales» (*modal'nye značenija*, Potebnja 1977, p. 220) selon plusieurs formes grammaticales; pour l'impératif, à partir de la proximité qui existe entre

l'ordre et la condition¹², Potebnja cite, en se référant longuement à l'ensemble des langues slaves, la valeur hypothétique (conditionnelle) et la valeur narrative au passé (surtout avec les perfectifs) qu'il relève d'abord en russe. Pour finir, Potebnja semble répondre à sa question initiale en posant l'existence de «modalités verbales» qui transcendent les formes morphologiques des modes considérés *stricto sensu*. Une fois de plus, il adopte une position moyenne, une sorte de compromis personnel.

3.4. LES VOIX

On voit le même relativisme s'exprimer à propos des voix dans un sous-chapitre visiblement demeuré à l'état d'ébauche que l'auteur a surchargé d'une masse d'exemples. Il y affirme : «La voix est le rapport nécessaire dans une langue donnée du verbe (au sens large, en y incluant les formes participiales), de l'adjectif et du substantif à l'objet» (Potebnja 1977, p. 249).

Le point de départ est ici la critique du manque de logique de Buslaev, déjà souligné par Nekrasov dans son traité sur le verbe ; Buslaev distinguait entre verbes transitifs et intransitifs et affirmait que chacune des ces catégories pouvait présenter les quatre voix, active, passive, moyenne et réfléchie. Potebnja souligne qu'avec des voix ou des sens différents des verbes homonymes doivent être considérés comme des verbes distincts. Même illogisme pour les verbes en *-sja* qui ne correspondraient qu'à des verbes transitifs, alors que les contre-exemples abondent (voir *belet'sja*). Potebnja examine ensuite la voix passive pour mettre en évidence la relativité de la distinction des voix à partir des formes participiales ; il cite ici les parlars populaires comme dans le proverbe «*v devkax siženo - plakano, zamuž vydano - vyto*» (Potebnja 1977, p. 256) où les participes passifs ont clairement une valeur active.

3.5. LA CLASSIFICATION DU VERBE

Potebnja termine l'exposé en examinant les classes verbales («O glagol'nyx razrjadkax»). Tout à fait logiquement, il commence par s'interroger sur le statut à accorder à ce qu'il appelle «voyelle de liaison» (*svjazočnaja glasnaja*)¹³, par exemple le «e» dans la forme *plet-e-si*, ou «a» dans *zdati* qui constituent justement le trait différentiel à la base de toutes les classifications verbales du russe. Comme toujours, la réflexion de Potebnja prend d'abord appui sur la littérature existante ; il envisage ici les opinions opposées de Miklosich d'une part, de Bopp et Schleicher de

12 Potebnja rend compte de cette proximité en écrivant que ces deux catégories «expriment, au contraire de l'indicatif, non pas un événement réel mais un événement idéal, qui n'est vu comme réel que dans la pensée du locuteur» (Potebnja 1977, p. 221).

13 On peut la considérer aussi comme un «suffixe différentiel» (Garde 1998, p. 345).

l'autre. Miklosich a d'abord considéré ces voyelles comme thématiques (participant du «thème», c'est-à-dire de l'ensemble [radical + voyelle thématique]). Quant aux deux autres linguistes cités, ils y voyaient une «voyelle de liaison» (*Bindevokal*), un phénomène de pure «épenhèse euphonique» (Potebnja 1977 p. 273), destiné à «faciliter la prononciation entre deux consonnes» (*ibid.*, p. 274). Potebnja passe en revue dans une perspective historique les différentes formes verbales du vieux russe et étend la discussion au sanskrit, au grec, au lituanien, au letton et aux autres langues slaves pour vérifier et modifier si besoin est le statut de ces voyelles chez les linguistes cités. On a là un exposé de spécialiste nourri d'érudition, une discussion typique de la grammaire comparée ou des néogrammairiens qui se perd un peu dans le détail. Sont envisagés d'ailleurs deux monuments de la grammaire comparée, le *Compendium* de Schleicher (Schleicher 1861) et la *Vergleichende Grammatik* de Bopp (Bopp 1857-1860).

Le développement suivant est consacré au classement des verbes ; Potebnja rappelle au passage qu'il a déjà, dans le tome I de ses *Notes*, défini le verbe par sa capacité à être le prédicat d'une proposition indépendante. Il soumet ensuite à la critique les positions de Lomonosov, Bopp, Buslaev, Schleicher, Pavskij, Duvernois, Semen Nikolaevič Šafranov en la matière ; les uns mettent en avant le thème verbal pour regrouper les verbes, tandis que d'autres privilégient la similitude des suffixes d'infinitif. Et Potebnja de conclure :

Depuis Bopp, on sait que les traits principaux qui règlent la répartition des verbes sont partagés par toutes les langues de la famille indo-européenne et que, en particulier, la division des verbes slavo-lituanien correspond pour l'essentiel à celle des verbes du sanskrit. (Potebnja 1977, p. 277)

CONCLUSION : LE VERBE CHEZ POTEBNJA ET CHEZ LES LINGUISTES SLAVOPHILES

Au terme de cet exposé, on voit mieux tout ce qui rapproche le traitement du verbe slave chez Potebnja et chez les linguistes slavophiles, avec des questionnements identiques : y a-t-il des temps en russe? y a-t-il des modes? Les réponses des slavophiles étaient en général négatives, mais celles qu'apporte Potebnja sont beaucoup plus nuancées, marquées de relativisme et prennent appui sur l'héritage des études indo-européennes.

Les réponses avancées par Potebnja sont effectivement différentes, car il a intégré l'héritage des études indo-européennes. Rappelons que les linguistes slavophiles étaient en la matière des amateurs éclairés, en aucun cas des universitaires, ce que Potebnja suggère à plusieurs reprises, rappelant que Dal' confond accusatif et génitif dans le complément de *ja tebjja ne*

bojus' (Potebnja 1977, p. 248) et que le même prétend construire une grammaire qui se révèle «pire que les précédentes» (*ibid.*, p. 246); il critique Nekrasov qui, suite à un contre-sens sur l'allemand, a cru pouvoir étendre les analyses des modes en sanskrit proposées par Schleicher au slave pour nier l'existence de l'indicatif et de l'impératif en russe. Et Potebnja d'évoquer avec amusement le «zèle patriotique de S. Šafranov propre à son époque, dressé contre l'intrusion des Allemands dans les affaires de ménage de la langue russe» (*ibid.*, p. 277). De fait, si l'arrière plan slavophile de Potebnja est évident, il est sérieusement tempéré par l'ancrage de celui-ci dans la linguistique indo-européenne, quitte à accumuler de ce fait des contradictions flagrantes.

Pour donner un exemple, nous avons vu que l'achronie apparente coexistait très bien chez Potebnja avec l'idée d'évolution. En fait, si, pour les slavophiles, le système du verbe slave était un aboutissement qui illustrait une fois pour toutes la spécificité, l'irréductibilité et la supériorité du russe sur les autres langues, pour Potebnja c'est une structure en perpétuelle évolution, ouverte sur l'avenir, et non figée dans une intemporalité qui servait de paravent à l'immobilisme et à l'archaïsme (cf. Comtet, 2008b); bien au contraire Potebnja affirme : «Le peuple, tant qu'il est vivant, ne cesse de transformer la langue, en l'adaptant aux besoins changeants de sa pensée» (*ibid.*, p. 165). Au total, Potebnja a réussi pour le verbe russe un savant équilibre entre les idées slavophiles et la solide tradition historico-comparative. Ce don de la synthèse, pétri en fait de contradictions, explique que l'on a pu appeler sa méthode «comparativo-historico-philosophique» et qu'on l'a rattaché à Jacob Grimm «dont l'esprit pénétrant et curieux ne pouvait se limiter au cadre d'une méthode unilatérale et qui a emprunté toutes les directions possibles dans le champ de la philologie germanique » (nécrologie rédigé par A.S. Budilovič en 1892, cité d'après Potebnja 1977, p. 352).

© Roger Comtet

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- AKSAKOV Konstantin Nikolaevič, 1855 : *O russkix glagolax* [À propos des verbes russes], Moskva : Tip. L. Stepanovoj.
- ANDRIEU Christina, 2011 : *La découverte de la langue bulgare par les linguistes russes au XIX^e siècle. Slavica occitania 32*, Toulouse.
- ARCHAIMBAULT Sylvie, 1999 : *Préhistoire de l'aspect verbal. L'émergence de la notion dans les grammaires russes*, Paris : CNRS éditions.
- BODJANSKIJ Osip Maksimovič (éd.), 1859 : *Gramatično iskazanie ob russkom jeziku popa Jurka Križanišča [...]* [Explication grammaticale de la langue russe par le prêtre Juraj Križanić ...], Moskva : Universitetskaja tipografija.
- BOPP Franz, 1857-1860 [1833-1852] : *Vergleichende Grammatik des Sanskrit, Zend, Griechischen, Lateinischen, Gothischen und Deutschen*, Berlin : Druckerei der königl. Akademie der Wissenschaften.
- BUDAGOV Ruben Aleksandrovič, 1984 : «A.A. Potebnja kak jazykoved-myslitel'» [A.A. Potebnja comme linguiste et penseur], *Voprosy jazykoznanija*, 3, p. 3-15.
- BUSLAEV Fedor Ivanovič, 1858 : *Opyt istoričeskoj grammatiki russkogo jazyka. Učebnoe posobie dlja prepodavatelej* [Essai de grammaire historique de la langue russe. Manuel pour les enseignants], 1-2, Moskva : Učebnye rukovodstva dlja voenno-učebnyx zavedenij.
- COMTET Roger, 2008a : «Aleksandr Gil'ferding [Hilferding] (1831-1872), son *Alphabet panslave* (1871) et la question polonaise», in R. Roudet & Ch. Zaremba (éds.), *Questions de linguistique slave. Etudes offertes à Marguerite Guiraud-Weber*, Aix-en-Provence : Publications de l'Université de Provence, p. 91-106.
- —, 2008b : «L'effacement de la catégorie du temps chez le slavophile Konstantin Sergeevič Aksakov (1817-1860)», in J. Breuillard & S. Aslanoff (éds.), *Construire le temps. Études offertes à Jean-Paul Sémon*, Paris : Institut d'études slaves, p. 207-225.
- DAL' Vladimir, 1862 : *Tolkovyj slovar' velikorusskogo jazyka*, [Dictionnaire raisonné de la langue grand-russe], 2^e éd., I-IV, Sankt-Peterburg, Moskva : Tip. M.O. Vol'fa.
- DMITRIEVSKIJ Aleksandre Afanas'evič, 1877-1878 : «Praktičeskie zametki o russkom sintaksise» [Remarques d'ordre pratique sur la syntaxe du russe], *Filologičeskie zapiski*, 1877, I; 1878, II, III, IV.
- FONTAINE Jacqueline, 2006 : «La 'innere Form' : de Potebnja aux formalistes», in *L'Allemagne des linguistes russes, Revue germanique internationale*, 3, p. 51-62.
- GARDE Paul, 1998 : *Grammaire russe. Phonologie et morphologie*, 2^e éd., Paris : Institut d'études slaves.

- GASPAROV Boris, 1995, «La linguistique slavophile», in P. Sériot (éd.), *Une familière étrangeté: la linguistique russe et soviétique. Histoire Epistémologie Langage*, XVII/2, p. 125-145.
- GREČ Nikolaj, 1827 : *Praktičeskaja russkaja grammatika* [Grammaire pratique du russe], Sankt-Peterburg : Tip. Spb. Vospitatel'nogo doma.
- HELLER Leonid & NIQUEUX Michel, 1995 : *Histoire de l'utopie en Russie*, Paris : PUF.
- JAGIĆ Vatroslav, 1877 : «A. Potebnja. Aus den Memoiren über die russische Grammatik», *Archiv für slavische Philologie*, 2, p. 164-168.
- LARANGÉ Daniel S., 2010 : «De la psycholinguistique slave au folklore ukrainien. Introduction à la pensée d'Aleksandr A. Potebnja», *Slavica bruxellensia*, 6, p. 19-30.
- METLINSKIJ Amvrosij Luk'janovič, 1854 : *Narodnye južnorusskie pesni* [Chansons populaires des Russes méridionaux], Kiev : Izd. Amvrosija Metlinskogo.
- NEKRASOV Nikolaj Petrovič, 1865 : *O značenii form russkogo glagola* [De la signification des formes du verbe russe], Sankt-Peterburg : Tip. I. Paul'sona. [Reprint 1984 : Leipzig : Zentralantiquariat der Deutschen Demokratischen Republik]
- POPOV Aleksandr Vasil'evič, 1879-1881 : «Sintaksičeskie issledovanija. Sravnitel'nyj sintaksis imenitel'nogo, zvatel'nogo i vinitel'nogo padežej v sanskrite, zende, grečeskom, latinskom, nemeckom, litovskom, latyšskom i slavjanskix narečijax» [Recherches sanskrites. Syntaxe comparée des cas nominatif, vocatif et accusatif en sanskrit, zend, grec, latin, allemand, lituanien, letton et dans les langues slaves], *Filologičeskie zapiski* 1879, IV-V, p. 1-42; VI, p. 43-76; 1880, I, p. 77-100; II, p. 101-146; II, p. 147-182; IV-V, p. 183-240; VI, 241-266; 1881, II, p. 267-308.
- POTEBNJA Aleksandr Afanas'evič, 1865 : «O zvukovyx osobennostjax russkix narečij» [Des particularités phonétiques des parlers russes], *Filologičeskie zapiski*, I, p. 49-94; II-III, p. 95-158.
- , 1871 : «Zametki o malorusskix narečijax» [Remarques sur les parlers petit-russiens], *Filologičeskie zapiski*, 1, p. 1-136.
- , 1894 : *Iz lekcij po teorii slovesnosti* [Extraits de cours sur la théorie de la littérature], Xar'kov : Tip. K. Sčasni. [Reprint : 1970, The Hague, Paris : Mouton].
- , 1895 : «Jazyk i narodnost'» [La langue et le caractère national], *Vestnik Evropy*, 9 (septembre), p. 5-37.
- , 1899 : *Iz zapisok po russkoj grammatike. Tom III* [Notes de grammaire russe. Tome III], Xar'kov : Tipografija i litografija Èl'berberg.
- , 1941a : *Iz zapisok po russkoj grammatike. Suščestvitel'noe, prilagatel'noe, čislitel'noe, mestoimenie, člen, sojuz, predlog. Tom IV-I* [Notes de grammaire russe. Le substantif, l'adjectif, le numéral, l'article, la conjonction, la préposition. IV/1], Moskva : «Prosveščenie».

- , 1941b : *Iz zapisok po russkoj grammatike.. Tom IV-II* [Notes de grammaire russe. IV/2], Moskva: Izd-vo Akademii nauk.
- , 1953 [1873, 1874] : *Iz zapisok po russkoj grammatike. Tom I-II* [Notes de grammaire russe. Tomes I-II], 1-2, Moskva : Gosudarstvennoe učebno-pedagogičeskoe izdatel'stvo Ministerstva prosveščeniija RSFSR.
- , 1968 [1899] : *Iz zapisok po russkoj grammatike. Tom III* [Notes de grammaire russe. Tome III], Moskva : «Prosveščenie».
- , 1977 [1941] : *Iz zapisok po russkoj grammatike. Tom IV-II* [Notes de grammaire russe. Tome IV/2], Moskva : «Prosveščenie».
- , 1999 [1862] : *Mysl' i jazyk* [La pensée et le langage], Moskva : Labirint.
- ŠČEULIN Vasilij Vasil'evič & MEDVEDEVA, V.I., 1965: *Xrestomatija po istorii grammatičeskix učenij v Rossii* [Chrestomathie pour l'histoire des théories linguistiques en Russie], Moskva : «Vysšaja škola».
- SCHLEICHER August, 1861 : *Compendium der vergleichenden Grammatik der indogermanischen Sprachen*, Weimar : Hermann Böhlau.
- SÉRIOT Patrick, 2002 : «Une syntaxe évolutive: l'opposition verbonominale et le progrès de la pensée chez A. Potebnja», in André Rousseau (éd.) : *Histoire de la syntaxe, 1870-1940, Modèles linguistiques*, t. XXIII-1, 2002, vol. 45, p. 41-54.
- SIMONATO Elena, 2010 : «La déflexivité dans la théorie de l'évolution langagière chez Aleksandr Potebnja (1832-1891)», in L. Baggioni, D. Bottineau (éds.), *Langage. La déflexivité*, 178, p. 21-28.
- XRAKOVSKIJ Viktor Samuilovič, 1983, «Istoki verbocentričnoj koncepcii predloženiija v russkom jazykoznanii» [Aux sources de la conception verbo-centrique de la proposition dans la linguistique russe], *Voprosy jazykoznanija*, 3, p. 110-117.



Franc Miklošič / Franz Miklosich (1813-1891)

Philosophie romantique et positivisme dans l'héritage de Potebnja : le contexte russe et ukrainien¹

Aleksandr DMITRIEV
Moscou

Résumé. L'œuvre d'A. Potebnja a été maintes fois étudiée dans le contexte de la tradition intellectuelle ukrainienne, à commencer par les articles de I. Ajzenštok et L. Bileckij dans la première moitié des années 1920, et la monographie de K. Čexovyč au début des années 1930. Parmi les travaux des dernières décennies, ceux de Ju. Ševel'ov, A. Danilenko et S. Vakulenko présentent un intérêt tout particulier. La spécificité des idées de Potebnja, apparues dans les années 1860-1880, au moment où les sciences humaines passent du romantisme au positivisme, où le contexte culturel et scientifique subit d'importants changements, ne peut être pleinement et adéquatement comprise qu'à condition de prendre en compte la réinterprétation de son œuvre dans les deux décennies post-révolutionnaires. Cette réinterprétation ne repose pas uniquement sur des bases idéologiques, l'époque historique de l'évolution scientifique a joué un rôle prépondérant.

Mots-clés : empire ; Humboldt ; langue ; littérature ; Lotze ; nationalisme ; philologie ; positivisme ; Potebnja ; psychologisme ; romantisme ; Russie ; Ukraine.

¹ Cet article a été préparé dans le cadre du programme «Fonds académique de recherche de la Haute école économique» en 2015-2016 (projet № 15-01-0134) et a bénéficié d'un subside de la Fédération de Russie pour la promotion de la recherche scientifique.

Pour le XX^{ème} siècle, Potebnja était un auteur ayant œuvré à l'unité d'une philologie incluant aussi bien l'étude des langues que de la littérature. Dès le début des Temps modernes, les études humanistes traditionnelles deviennent un des moyens de légitimation étatique et d'affirmation des différentes formes d'organisation politique (cf. l'exemple de l'Académie française aux XVII-XVIII^{èmes} siècles). D'un côté, dans le contexte impérial et national, l'étude des langues vivantes et des langues mortes, ainsi que des arts verbaux (surtout lorsqu'elle est appliquée à l'enseignement et au curriculum scolaire) est un moyen de consolider le *dissensus* culturel, selon le schéma que Miroslav Hroch a appliqué à la culture d'Europe centrale et orientale du XVIII^{ème} au XX^{ème} siècle. La façon dont, dans les domaines tchèque et russe, les débats sur l'authenticité des manuscrits anciens ou la question de l'enseignement scolaire des classiques latins peuvent susciter d'âpres controverses politiques a été amplement discutée à propos de la seconde moitié du XIX^{ème} siècle (cf. Ivanova et al. 2001 ; Sinel, 1973). De l'autre côté, on observe dans l'histoire des disciplines philologiques un regain d'intérêt pour l'engagement social et idéologique du savoir (il faut citer ici les importants travaux de Maurice Olender, Suzanne Marchand et des spécialistes de l'histoire des études littéraires en Allemagne : Reiner Kolk, Wilhelm Voßkamp et leurs disciples). Loin de se réduire à quelques questions pointues, discussions brûlantes et épisodes emblématiques, cet engagement se manifeste dans les domaines scientifiques les plus divers, qu'ils soient pratiques, techniques ou conceptuels². Ces deux façons d'analyser la «politique de la science» ouvrent de larges perspectives. Possédons-nous à l'heure actuelle suffisamment de matériaux et de bases théoriques pour envisager une synthèse ? Le cas de Potebnja (qu'il s'agisse de son apport original ou de sa réinterprétation postérieure) présente un intérêt tout particulier en ce qui concerne la fin du XIX^{ème} siècle et le premier quart du XX^{ème} siècle. Il permet d'étudier dans le cadre d'une seule et unique biographie le dispositif politique complexe et *entremêlé* des sciences humaines en Russie et en Ukraine entre les projets impérial, révolutionnaire et national³.

Les polémiques scientifiques et les controverses acerbes des essayistes au tournant des XIX^{ème} et XX^{ème} siècles sur le rôle de la science dans l'évolution de la culture de l'Empire russe dans ses aspects multinationaux trouvent leur origine dans les débats de l'époque qui a précédé les grandes réformes⁴. Les discussions sur la langue et la nation chez les romantiques tardifs, comme partout en Europe, eurent aussi une dimension

² Sur l'histoire de la philologie, v. Hummel 2000 ; Turner 2014.

³ Sur la politique linguistique en URSS, v. les travaux importants de Smith 1998 ; Alpatov 2000 ; Cadiot *et al.* 2010.

⁴ [Il s'agit des réformes d'Alexandre II (1818-1881), la plus importante étant l'abolition du servage (1861). *N.d.T.*]

scientifique⁵. Roman Szporliuk soulignait à propos des événements de 1848 le caractère combatif et subversif de ces débats :

Si les combattants polonais pour la liberté luttaienent contre leurs oppresseurs avec des moyens militaires, politiques et diplomatiques, les philologues des «nations non historiques» ébranlaient l'ordre existant en créant de nouvelles langues littéraires. [...] Tout récemment les chercheurs ont commencé à les appeler des «stratèges linguistiques», des «manipulateurs linguistiques» et même des «rebelles philologiques». [...] On peut tout aussi bien les dénommer «révolutionnaires-linguistes», dans la mesure où leurs théories (et les pratiques qu'elles induisaient) remettaient en cause, voire renversaient ouvertement, les hiérarchies et frontières religieuses, politiques et économiques de l'époque. (Szporliuk 1988, p. 156)

Vers les années 1880, cependant, ces mouvements devenaient moins dangereux, de révolutionnaires ils se faisaient réformistes, jusqu'à se confronter non plus à «l'ordre ancien», mais à ses concurrents, en Galicie orientale ou en Transylvanie. Dans l'Empire russe le principal nœud problématique était moins, à notre avis, la différente dynamique de développement des lointaines et dissemblables «périphéries» (de la Finlande et la Pologne à l'Extrême-Orient) que la grande hétérogénéité du «Heartland» lui-même : en premier lieu, la présence d'une composante «russe méridionale», ou «petite-russienne» dans l'Empire, de même que la complexité de la politique «russificatrice» dans les territoires de l'Ouest et l'intégration de la population musulmane des bords de la Volga. La majorité des biographes de Potebnja notent avec juste raison son changement d'orientation culturo-idéologique à la suite de la recrudescence de l'activité ukrainienne à la veille du soulèvement polonais de 1863. Plus importante pourtant est la mutation de ses intérêts scientifiques, de l'étude générale de l'évolution linguistique dans l'esprit de Humboldt (cf. son ouvrage de jeunesse *La pensée et le langage*, 1862) vers celle d'un matériau empirique historico-langagier varié. À côté de travaux consacrés au folklore et à la littérature, il commença à s'intéresser à la grammaire historique du russe et, à la suite des néo-grammairiens positivistes, à l'évolution phonétique du dialecte petit-russien (le point de départ pour Potebnja furent les travaux de P. Žytec'kyj (cf. Ovčarenko *et al.* 2004).

Par la suite, pour le projet national ukrainien, l'essentiel ne furent pas les travaux des spécialistes de langue et littérature, mais ceux de l'historien Mixail Hruševs'kyj (lequel n'écrivit l'histoire de la littérature ukrainienne qu'à la fin de sa carrière, dans les années 1920, cf. Dmitriev 2007). La spécialisation grandissante finit par provoquer la séparation de l'histoire et de la philologie : les méthodes philologiques d'analyse deviennent parfois une sorte d'auxiliaire pour les études proprement historiques (ou un polygone d'entraînement dans la biographie de l'historien, comme

⁵ Sur la dimension est-européenne de la naissance de la linguistique comparée, cf. Lemeškin 2008; sur Baudouin de Courtenay et la linguistique en Pologne, cf. Adamska-Salaciak 2001.

ce fut le cas pour le jeune Nikolaj Kostomarov). Mais il ne s'agissait pas seulement de l'émancipation de l'histoire par rapport à la philologie. Dans les disciplines philologiques elles-mêmes se déroulaient des processus identiques, partant dans différentes directions, mais se recoupant dans leurs grands traits : une recherche approfondie de leur objet spécifique en même temps qu'une ouverture vers l'extérieur, notamment dans les débats publics et les entreprises pédagogiques (Byford 2004 ; 2007). Il fallait, dans la seconde moitié du XIX^{ème} siècle, affirmer et démontrer au plan idéologique le lien entre la langue du peuple et la haute littérature. Quant au plan scientifique, il fallait retrouver l'unité de la langue et de la littérature nationales, c'est-à-dire le lien non seulement de l'étude, mais encore de l'existence même de la langue avec les textes littéraires écrits dans cette langue. L'étude de l'histoire de la langue et de la littérature nationales, comme partout en Europe dans la seconde moitié du XIX^{ème} siècle (G. Lanson en France ou V. Scherrer en Allemagne) avait une importance et une dimension politiques (Bloch 1985 ; Gumbrecht 1986 ; Spiering 1999). L'étude des littératures, de l'ethnographie et du folklore slaves, ainsi que le travail sur «l'histoire spirituelle» (du moine Nestor à Belinskij, mais principalement axé sur le XIX^{ème} siècle) furent les composantes essentielles de l'héritage philologique d'Aleksandr Pypin, l'une des plus hautes autorités scientifiques et collaborateur permanent de la revue libérale *Vestnik Evropy* [‘le Messager de l'Europe’]. Pypin fut l'auteur d'une remarquable série de livres sur l'histoire de l'ethnographie est-européenne, surtout ukrainienne (Aksenova 2006). En particulier, il publia dans un volume consacré à l'histoire de l'ethnographie ukrainienne la remarquable autobiographie de Potebnja, dans laquelle ce dernier souligne l'importance du *coloris local* et de la mentalité locale, reflétés jusque dans son activité scientifique.

Lorsqu'au début des années 1890, au moment du décès de Potebnja, Pypin lui-même s'exprime dans le *Vestnik Evropy* avec condescendance sur la qualité et les perspectives de la littérature «russe méridionale», il reçoit une réponse cinglante du linguiste Konstantin Mixal'čuk (qui était un linguiste «du dimanche», et gagnait sa vie comme comptable) :

Aucune séduction, aucun argument ne nous convaincront de préférer à notre propre littérature, toute indigente et opprimée soit-elle, une littérature étrangère, certes proche de nous et fière de sa richesse et de sa valeur universelle. Ce n'est ni l'abondance de sa production ni son importance au niveau mondial qui donnent à la littérature de la Russie méridionale sa valeur et sa force d'attraction, mais le fait que chaque âme du peuple russe méridional, fort de plusieurs millions d'habitants, trouve dans le contenu et la forme modestes de cette littérature ce qu'elle ne pourrait trouver dans aucune autre. C'est dans notre littérature et notre art indigènes que nous nous découvrons nous-mêmes, que nous trouvons notre vie propre, notre environnement naturel intime et domestique, nos mœurs, nos idéaux et nos goûts authentiques, notre âme vivante, notre génie populaire harassé de souffrances. Par le prisme de notre créativité nationale, nous voyons et sentons mieux et plus directement la personne humaine vivante, nous observons la moindre pulsation de son cœur vivant, nous nous émouvons au frémissement des joies et des peines quotidiennes, et nous pénétrons plus

profondément par l'esprit dans les pensées les plus chères, dans les désirs et les aspirations de l'humanité. (Mixal'čuk 1917, cité d'après Stebnyckij 2009, p. 351-352)

Cette citation de Mixal'čuk fut bien souvent reprise dans les discours publics des intellectuels ukrainiens dans les années 1910 et 1920. Elle touche, en vérité, une importante et parfois douloureuse thématique, qui va bien au-delà de la seule littérature, celle de savoir si l'on doit préférer ce qui est «à soi», même provincial et notoirement faible, à ce qui est «autre», même plus avancé, intellectuellement et culturellement. Pour les créateurs des études slaves occidentales et méridionales, en particulier en Prusse ou en Autriche-Hongrie dans la première moitié du XIX^{ème} siècle, semblable dilettantisme était un phénomène courant. En effet, à cette époque, pour de nombreux auteurs, aussi bien les limites que les critères du «nous» et du «eux», du proche et du lointain, du général et du particulier, étaient mouvants, loin d'être stabilisés, parfois se chevauchant et se superposant, par exemple dans le cadre d'une double loyauté (et, bien souvent, d'une double identité). Pour comprendre l'évolution intellectuelle de l'image de Potebnja, on doit tenir compte aussi bien de l'histoire de la publication posthume de ses propres ouvrages (le processus a duré jusque dans les années 1960 et n'est pas encore terminé pour la partie scientifique) que de l'interprétation contradictoire de son héritage, telle qu'on l'observe dans les mémoires de ses étudiants et jeunes collègues, qui souvent forcent les idées de leur maître dans un sens qui convient à leurs propres préférences et orientations.

Comme on le sait, de nombreux ouvrages de Potebnja (y compris ses notes de cours) ont été publiés par ses étudiants, qui appartenaient à l'école psychologique kharkovienne d'étude de l'art littéraire. Il se trouve parmi eux un petit texte, «La langue et la nationalité», publié en 1895 dans le *Vestnik Evropy*, qui présente pour nous un intérêt particulier. C'est dans celui-ci que Potebnja formule, en s'inspirant des idées de A. Gradovskij et l'exemple de Tjutčev, la thèse paradoxale que le développement du principe national organique est dû au «nivellement» apporté par la civilisation :

Mais un homme instruit, qui participe à l'élaboration de la littérature et de la science en russe, et qui se laisse porter volontairement et consciemment par leur courant, quel que soit l'anathème proféré contre lui par des fanatiques pour ses opinions et croyances différentes de celles d'un homme du petit peuple, non seulement cet homme instruit n'est pas séparé de ce dernier par un abîme, mais au contraire, il a le droit de se considérer plus russe que lui. Ils sont liés par l'unité de processus élémentaires de pensée, dont l'importance ne faiblit pas quelle que soit la complexité des travaux auxquels ils sont appliqués. Mais une personne de culture littéraire a un avantage devant une personne inculte du même peuple, à savoir que seule une partie minime des traditions du peuple influence cette dernière, presque exclusivement la tradition orale d'une région, alors que la première est en contact, dans des proportions diverses, avec le cours séculaire de la vie de son peuple, considéré aussi bien dans ses parties

constitutives que dans ses résultats finaux tels qu'ils sont reflétés dans la littérature de son époque.

Voilà pourquoi un homme cultivé est incomparablement plus fermement ancré dans l'esprit de son peuple qu'un homme inculte. [...] Ainsi, nous arrivons à la conclusion que, si la civilisation se traduit par, entre autres, la création et le développement des littératures et si l'éducation littéraire ou, plus exactement, si la partie de l'instruction élémentaire nécessaire pour se servir dans sa langue natale de livres de prières, de la Bible, du calendrier, est une arme très puissante pour préserver l'individu de la dénationalisation, alors la civilisation en tant que telle non seulement ne nivelle pas les peuples, mais contribue à les consolider. (Potebnja 1895, d'après Potebnja 1992, p. 99-100)

Dans une lettre au slaviste tchèque Adolf Patera (1836-1912) datée de décembre 1886, Potebnja écrivait :

Les circonstances de ma vie ont fait que dans mes travaux scientifiques le point de départ, parfois manifeste, parfois invisible pour les autres, a été la langue petite-russienne et la littérature populaire petite-russienne. Si ce point de départ et le sentiment qui y est associé ne m'avaient pas été donnés, et si j'avais grandi hors de tout lien avec cette tradition, je pense que je ne me serais pas occupé de science. (Potebnja 1962, p. 93)

Cette expression semble en parfaite contradiction avec les témoignages en sens inverse exprimés par des mémoristes faisant autorité à propos de l'engagement de Potebnja en faveur de l'idée d'une culture pan-russe (comprenant également les éléments petit-russien et biélorusse). Nous allons examiner un de ces témoignages, tiré du dernier chapitre des Mémoires de Dmitrij Ovsjaniko-Kulikovskij, écrites alors que la Guerre civile faisait rage. Si l'on admet la bonne foi de l'auteur, comment est possible ce paradoxe : Potebnja – ukrainophile / Potebnja – patriote grand-russien ? Jurij Ševel'ov lui-même, grand connaisseur de l'œuvre de Potebnja, a noté dans sa biographie une fracture manifeste liée aux événements de 1863, à savoir l'exécution de son frère insurgé, et le repli sur lui-même de l'ancien militant ukrainophile dans le silence de son cabinet de travail, sa désillusion quant aux perspectives non réalisées de la renaissance ukrainienne (Ševel'ov 1992). Il nous semble que, dans cet affrontement des principes (national-populaire *comme / ou* pan-russe) se font jour non seulement le dilemme de la biographie personnelle de Potebnja qu'on peut, au prix de certains efforts d'interprétation, présenter soit comme un ukrainophile extrême, soit comme un partisan convaincu de l'Empire, mais encore les vicissitudes méthodologiques et idéologiques de la linguistique et de la philologie en Russie jusqu'aux années 1930. Ces deux approches coexistent dans l'école même de Potebnja. Ainsi, c'est dans l'esprit du slavophilisme tardif que Vasilij Xarciev développait les idées de Potebnja sur la nation et l'esprit du peuple dans la revue conservatrice de Khar'kov *Mirnyj trud* (cf. Xarciev 1902). Dans le même temps, Nikolaj Sumcov, ethnographe et folkloriste, très proche des cercles ukrainophiles, fut l'un des premiers à donner des cours en «dialecte petit-russien» à l'Université de Khar'kov en

1906. Aleksej Vetuxov, l'éditeur de *Mirnyj trud*, qui partageait les aspirations de Xarciev, un proche de Pavel Florenskij au procès de Bejlis, a fortement défendu au début des années 1930 la spécificité et l'originalité des usages quotidiens du village. Mais, chez lui, cette transition s'est accomplie dans l'état d'esprit slavophile romantique tardif plutôt vague que Vetuxov lui-même associait au nom de Potebnja⁶. L'esprit national, loin de disparaître, s'accroît à mesure de l'avancement de la civilisation ; il peut se manifester et dans le cadre de l'isolement national et dans celui de l'Empire. Mais peu à peu, dans la période que nous considérons, le «et» est supplanté par le «ou», progressivement et sans qu'une approche ne renverse l'autre entièrement.

Dès les années 1880 Potebnja écrit un article intitulé «La langue littéraire et les dialectes locaux» (ce texte est resté inachevé, et ne fut pas publié avant 1960). Le professeur de Khar'kov y souligne le caractère unique et l'importance des particularités des dialectes locaux et de la littérature locale dans l'esprit de Hr. Kvitka (dont il a également publié des œuvres choisies), tout en reconnaissant leur infériorité devant le statut culturel de la langue écrite et des œuvres de l'ampleur de celles de Pouchkine. Mais cette langue écrite, pour Potebnja, n'est pas non plus celle des classes inférieures russophones, qui constituent pourtant une immense population :

... La langue écrite russe actuelle ne correspond à aucun dialecte grand-russien et ne peut en aucun cas être appelée le grand-russe. Ce par quoi elle nous est chère, à savoir sa capacité à être l'organe de la pensée écrite, ce n'est pas à ses traits grand-russiens qu'elle le doit, mais à tous les éléments pan-russes et non russes d'origine que l'intelligentsia de toutes les époques et de toutes les régions de la Russie y a importés. [...]

Nous devons nous rappeler que ce n'est pas par des constructions théoriques que les langues sont créées et se modifient, mais par l'usage oral et écrit, qui, dans sa complexité, échappe à notre volonté. Si nous désirons constituer la langue russe en une unité absolue, ou identifier le russe écrit avec l'un ou l'autre des dialectes, et guidés par ce désir, éliminer de l'étude certains parlars tout en en mélangeant d'autres, cela n'aura aucune conséquence conforme à notre désir, et ne fera que mettre en évidence le caractère erroné de nos propres raisonnements. Ce qui a été séparé dans la langue le restera. Au contraire, si nous pouvons saisir les particularités des dialectes, cela n'empêchera nullement de les mélanger dans la réalité. (Potebnja 1962, p. 70)

En fait, cette apparente contradiction, le développement entièrement libre du principe national qui, loin de mettre en péril, ne ferait que renforcer l'unité pan-russe (ou impériale), n'était pas propre au seul Potebnja. Une vingtaine d'années plus tard, après 1905, dans un article lui aussi inédit, symptomatiquement intitulé «Sur les tâches étatiques du peuple russe en rapport avec les objectifs nationaux des peuples vivant en Russie», le

⁶ Sur les interférences entre le slavophilisme et les courants fédéralistes précisément au début des années 1860, époque de formation des opinions de Potebnja, v. Karpi 2004.

célèbre philologue Aleksej Šaxmatov défendait un argument similaire en s'opposant à ses adversaires de droite qui prétendaient que le simple peuple voulait des écoles et des journaux entièrement russes, alors que seule l'intelligentsia nationale s'efforcerait de lui imposer sa culture particulariste artificielle.

Au contraire, pour Šaxmatov, l'intelligentsia petite-russienne et biélorusse concourrait à résoudre le problème du développement bigarré de la culture pan-russe, alors qu'il voyait l'effacement progressif du particularisme des «frères» du Sud et de l'Ouest dans l'élément grand-russien comme un nivellement peu souhaitable :

... Que l'intelligentsia biélorusse et petite-russienne parvienne à conserver le peuple biélorusse et le peuple petit-russien, ou qu'elles se fondent dans le peuple grand-russe, cela doit se décider au fil du temps, librement. Mais, pour le bien de la cause russe, je souhaite qu'aucune ethnie russe ne soit dépersonnalisée, que chacune bénéficie d'un ample et juste développement. Ce n'est qu'à cette condition que la Russie sera forte, que la nation russe se maintiendra pour le bien de toute l'humanité civilisée. (Šaxmatov 2006, p. 85)

En 1917 Šaxmatov et les autres scientifiques qui soutenaient la cause des «minorités» n'étaient pas les seuls à penser de la sorte, c'était aussi, comme le montre Vera Tolz dans son livre, la position des orientalistes de l'école de Rozen (par exemple Nikolaj Marr ou Vasilij Bartol'd).

Ce n'est pas par hasard que Potebnja fut amené à jeter les bases d'une future différenciation entre une philologie «impériale» et une autre «nationale», et cela non seulement en raison de sa biographie transfrontalière, entre la Grande Russie et la Petite Russie, pour utiliser la terminologie de ses contemporains. Dans son évolution intellectuelle il est passé, d'une part, de la philosophie du langage dans l'esprit de Humboldt et Lotze dans ses premiers écrits à des études historico-linguistiques plus scientifiques et conventionnelles de caractère positiviste, proches des néo-grammairiens, et, de l'autre, à une séparation entre études linguistiques et littéraires. Le «noyau» commun à ces projets divergents était le concept spécifique de *mot* [*slovo*]; il a permis, grâce à l'opposition que Humboldt avait établie dans le langage entre «ergon» et «energeia», devenue chez Potebnja «activité», de mettre l'accent sur cette dernière en tant que potentialité créatrice, et de voir dans la littérature (dans son lien avec la linguistique : *slovesnost'*) la réalisation des potentialités créatrices de la langue au sens le plus large, précisément la langue nationale dans la définition de l'esprit romantique (cf. Gasparov 1999 : Aumüller 2005). Mais l'impératif scientifique et positiviste poussait Potebnja et surtout ses étudiants à interpréter ce principe créateur à travers le prisme de la psychologie, selon les vues de Steintal. Ce n'est pas pour rien que la *psychologie de la créativité* est devenue la marque de l'école de Potebnja, le titre de la revue publiée à Kharkov de 1910 au début des années 1920. C'est également l'énergétisme qui fonde la conception linguistique d'Ovsjaniko-Kulikovskij, généralement moins étudiée que ses travaux plus populaires sur l'histoire de la littérature russe,

orientés, eux aussi, sur la psychologie (cf. Simonato 2005). Aleksandr Pogodin, professeur à Kharkov au milieu du XX^{ème} siècle, à la fois spécialiste de l'origine du langage et historien de la littérature et de la société polonaises, peut être considéré comme un exemple typique de cet universalisme, aussi bien dans les sujets abordés qu'en politique ; il est passé d'une polonophilie libérale dans les années 1905-1907 à une position proche de celle de Petr Struve et de son interprétation du danger séparatiste au début des années 1910.

L'époque de la Révolution fut marquée par une série d'expériences politiques sérieuses pour ce programme idéologique ambivalent lié au nom de Potebnja. L'ouvrage publié en 1919 à Odessa, *Recueil d'articles sur la question petite-russienne*⁷, peut être considéré comme une manifestation extrême de ce réflexe mental consistant à préserver ce qui risque de se perdre de l'héritage et de l'unité culturelle. On y trouve les essais anti-séparatistes de slavistes (ceux du philologue Boris Ljapunov, élève de Potebnja, et ceux, de style plus journalistique, des historiens Ivan Linničenko et surtout Andrej Savenko) qui parurent également sous forme de brochures séparées à Odessa occupée par les troupes de Denikin. Le recueil lui-même fut publié dans la série de travaux de la «Commission préparatoire sur les affaires nationales» de l'Assemblée spéciale de l'armée de volontaires. Le célèbre nationaliste de Kiev Vasilij Šul'gin jouait un rôle prédominant au sein de cette commission. Des chercheurs universitaires coopéraient dans ses différents bureaux nationaux, y compris le Caucase, parmi lesquels le professeur Alexander Pogodin et le tout nouveau conseiller de l'hetman Skoropadskij, l'ethnographe Nikolaj Mohyljans'kyj.

Les arguments du professeur d'Odessa Boris Ljapunov contre les «séparatistes galiciens» de la Société scientifique Ševčenko en faveur de la langue littéraire pan-russe différaient déjà fortement de ceux de Florinskij à la fin du XIX^{ème} siècle. Maintenant Ljapunov (dans l'esprit de l'essai de Potebnja, dont il n'avait vraisemblablement pas eu connaissance) insistait sur la différence entre le grand-russe parlé vivant et la langue littéraire correcte pan-russe et évoque de façon très positive le travail des auteurs populaires locaux : Taras Ševčenko ou le poète de Bucovine Jurij Fed'kovyč. Le précédent programme de russification totale fut par la suite remplacé, comme chez les dirigeants de droite à Kiev dans les années 1911-1914, par la défense originale d'un «petit-russisme» ethnographique, ou d'un «bogdanovisme» contre un mouvement ukrainien particulariste [*samostijnic'koho*] considéré comme un «mazépisme» dangereux et traître. C'est justement pendant la guerre civile qu'Ovsjaniko-Kulikovskij, qui, lors de la Première révolution, avait publié des articles dans la revue autonomiste *Ukrainskij Vestnik*, mentionne en 1919 dans ses mémoires son mentor Potebnja comme un défenseur de la culture «pan-russe» :

⁷ Il fut précédé par trois numéros du recueil *Malaja Rus'* [Petite Russie], publiés à Kiev sous la direction de V. Šul'gin en 1919. V. Pučenkov 2012, p. 193-198.

Son engouement pour la littérature pan-russe était pour lui une expression particulière de son engagement global envers la Russie comme entité politique et culturelle. Excellent connaisseur du monde slave en général, il n'en est pour autant devenu ni slavophile, ni panslaviste, malgré toute sa sympathie pour le développement des peuples slaves. Mais il était certainement — et par conviction, et par sentiment — un «pan-russiste», c'est-à-dire qu'il reconnaissait la réunion des nationalités russes (grand-russe, petite-russienne et biélorusse), non seulement comme un fait historique, mais aussi comme quelque chose qui était destiné à advenir, quelque chose de progressiste et de normal, comme une grande idée politique et culturelle. Personnellement, je n'ai pas entendu de ses lèvres le terme «panrussisme», mais un témoin fiable, le professeur M. Xalanskij, son élève, m'a dit que Alexandr Afanasevič s'exprimait précisément ainsi, et s'identifiait lui-même aux partisans les plus ardents de l'unité nationale pan-russe. (Ovsjaniko-Kulikovskij 1922, p. 124)

Or, cette unité au tournant des années 1910 et 1920 était déjà irrémédiablement perdue. Même Šul'gin faisait appel à l'idée autonomiste d'autogestion locale (mais pas à une fédération !), et Linničenko ou Ljapunov n'affirmaient plus leur ancien rejet total des droits de la langue ukrainienne dans l'esprit de Florinskij à la fin de 1899. Ljapunov devint même dans la première moitié des années 1920 l'éditeur des œuvres de son professeur, Potebnja (cf. Ljapunov 1892), dont le nom fut donné à l'Institut de l'instruction publique de Kharkov, qui avait remplacé l'ancienne université impériale.

Dans la première moitié des années 1920, la politique d'«indigénisation» en Ukraine produisit des effets divers dans la sphère intellectuelle : d'un côté, Potebnja est interprété à Kharkov par les spécialistes de sciences humaines comme un propagateur d'idées progressistes et de principes nationaux dans l'esprit des orientations du nouveau pouvoir (c'est l'ancien recteur de l'université, Dmitrij Bahalej, historien faisant autorité et homme politique local, membre fondateur de l'Académie ukrainienne des sciences nouvellement créée, qui fit le plus pour cette réinterprétation des idées de Potebnja). Mais de l'autre, le comité de rédaction créé pour la publication des œuvres de Potebnja⁸ était dissous dès 1922, en partie pour des raisons idéologiques, comme cela a été démontré dans des études récentes par S. Zaxarkin et S. Gal'čenko à propos de la biographie de Jeremija Ajzenštok (1900-1980), spécialiste de l'œuvre de Potebnja et membre actif de ce comité (cf. Ajzenštok 2003). La littérature ukrainienne se renforça, de même que la presse et l'édition. Ainsi, ce que Potebnja à la fin de sa vie appelait de façon pessimiste le «matériau ethnographique», (expression rapportée par Ovsjaniko-Kulikovskij), prenait de plus en plus conscience de lui-même et était éduqué par les hommes politiques du nouveau régime en tant que peuple à part entière dans la famille des nations

⁸ V. le bulletin d'information publié par ce comité (particulièrement intéressant est l'article de A. Beleckij) : *Bjulleten* '...', 1922. Sur les débuts de l'étude de Potebnja, v. l'important essai rétrospectif : Ajzenštok 1922.

soviétiques. La question de la réévaluation de l'héritage de Potebnja devint un sujet de débat au sein de la communauté des chercheurs, divisée par les préférences générationnelles, nationales et méthodologiques.

Petr Buzuk, étudiant de B. Ljapunov à l'université d'Odessa, réussit à publier pendant la Première Guerre mondiale un livre sur la linguistique générale, développant l'interprétation psychologique du langage par Potebnja dans sa première période (cf. Buzuk 1918). Au début des années 1920, dans la presse universitaire russe Buzuk fit une critique fort respectueuse des idées de Šaxmatov, récemment décédé, sur la patrie des Slaves (Buzuk 1921). Au milieu des années 1920, Buzuk, sans rompre ses relations scientifiques avec l'Ukraine, s'impliquait activement dans l'édification culturelle et linguistique biélorusse (cf. Buzuk 1932, ses premières œuvres avaient été également consacrées aux relations roumano-slaves) et dans son nouveau statut administratif protégeait les scientifiques de la vieille école, dont il était loin de partager les approches politiques ou méthodologiques, en premier lieu, Nikolaj Durnovo, de retour d'Europe. Dans ses recherches, Buzuk se référait aux dernières réalisations de la cartographie linguistique allemande, en essayant de les rattacher aux questions historiques de l'évolution des langues slaves orientales, en s'éloignant également du schéma de Šaxmatov et de sa thèse de la «langue vieux-russe unique» (Buzuk 1926 ; Gluščenko & Ovčarenko 2002).

Un épisode important de la réception ukrainienne de Potebnja fut l'affirmation dans la presse académique de Kiev du jeune philologue Viktor Petrov (1894-1969) que Potebnja, dans son premier ouvrage *La pensée et le langage*, aurait fait des crypto-citations et des emprunts implicites au célèbre philosophe allemand Hermann Lotze⁹ (que Potebnja cite néanmoins à plusieurs reprises, cf. Petrov 1923).

Cette accusation retient l'attention du fait que l'auteur devait bénéficier plus tard d'une notoriété méritée, mais au parfum de scandale, en tant qu'éminent archéologue et folkloriste, écrivain connu et essayiste (écrivain sous les pseudonymes de V. Domontovič et Viktor Ber), mais aussi agent de renseignement. Ce texte d'un récent diplômé de l'Université de Kiev, proche du cercle des futurs écrivains néoclassiques, est avant tout une réaction à la publication de *La pensée et le langage* en 1922, sous la direction de Ljapunov. Le compte rendu de Petrov provoqua à son tour de fortes objections du célèbre élève de Potebnja Vasilij Xarciev dans la revue populaire littéraire et sociale *Červonyj šljax* (№ 5, 1925, cf. Xarciev 1927).

Xarciev décelait avec raison, derrière les questions textologiques, un doute profond de Petrov sur le caractère original et révolutionnaire des idées de Potebnja pour une théorie générale du langage. Il ressentait aussi douloureusement les remarques sceptiques du jeune chercheur à propos des proclamations de «l'école de Khar'kov», laquelle attribuait à Potebnja le mérite d'un renversement radical dans la linguistique. Xarciev essayait de

⁹ Rares sont les récents travaux sur Lotze. Cf. Pester 1997 ; Woodward 2015.

contre la critique de Petrov dans toutes les directions à la fois : d'abord, en mettant en regard les positions de Petrov avec la critique que faisait à Potebnja le linguiste moscovite N. Sokolov au début du XX^e siècle (cf. Sokolov 1903, Hluščenko 2014), ensuite, en faisant indirectement appel à l'autorité de M. Gorky et à son intérêt pour Potebnja, et enfin en attaquant violemment l'Académie des sciences de Kiev, dont faisait partie le jeune scientifique. La vivacité de la réaction de Xarciev peut sans doute s'expliquer par la nécessité d'affirmer l'autorité de Potebnja dans la situation idéologique et scientifique trouble de l'époque et à la lumière de l'hégémonie du marxisme officiel en train de s'instaurer (comme essaiera de faire un peu plus tard Boris Lezin), mais elle pourrait aussi être dictée par l'hostilité «géographique» des scientifiques de Kharkov envers les diplômés de l'université de Kiev¹⁰.

Dans une réponse brève et mesurée, Petrov se contente de mettre en lumière un certain nombre d'emprunts discrets que Potebnja faisait au début des années 1860 au *Mikrokosmos*, l'œuvre principale de Lotze, totalement oubliée dès le début du XX^e siècle (cf. Petrov 1926). Ce texte de Petrov fut mentionné de façon polémique dans la préface que Xarciev fit pour la réédition de *La pensée et le langage* (Odessa, 1926). Mais ces remarques de Petrov sur la nécessité d'un réexamen critique des positions de Potebnja reçurent le soutien de J. Ajzenštok, déjà mentionné, dans son compte rendu détaillé du livre de Timofej Rajnov sur Potebnja (Ajzenštok 1924). Dans ce petit livre, Rajnov, proche du cercle des animateurs de la revue de Kharkov *Voprosy filosofii i teorii tvorčestva* [Questions de philosophie et de théorie de la création], qui avant la révolution avait consacré à Lotze plusieurs travaux, ne faisait que mentionner en passant le penseur allemand parmi les prédécesseurs de Potebnja. Ajzenštok, à l'inverse des louanges de Bahalej et de ceux qui partageaient ses idées¹¹, insiste moins sur l'adéquation des idées de Potebnja à l'époque nouvelle que sur la distance qui l'en sépare :

Je pense que le temps est venu de nous avouer à nous-mêmes que nous sommes passés à côté de Potebnja... Maintenant, c'est déjà pour nous du passé; les chercheurs vont encore le citer, il conviendra de l'étudier longuement et minutieusement, comme on étudie la *Poétique* d'Aristote. Mais la science de l'histoire de la littérature se fera sans lui. (Ajzenštok 1926, p. 35)

Petrov ne voulait en aucune façon accuser Potebnja de plagiat ou d'inconsistance scientifique, comme le pensaient Vetuxov (1926) et Xarciev. Il avait pu en partie puiser son approche critique de Potebnja chez son

¹⁰ Cf. les mémoires de Z. Tulub, qui faisait à l'époque ses études à Kiev et qui devint plus tard une écrivaine ukrainienne, sur l'attitude hostile des professeurs de Kiev envers Ovsjaniko-Kulikovskij (il s'agit en particulier de A. Loboda, enseignant de Petrov) : Tulub 2012, p. 356-357.

¹¹ Le jeune linguiste ukrainien K. Nimčynov avait lui aussi écrit un texte dénué de toute critique sur Potebnja : cf. Nimčynov 2000.

directeur universitaire Nikolaj Grunskij (1872-1951), spécialiste de syntaxe et auteur de plusieurs ouvrages sur Potebnja linguiste. La critique textuelle de Petrov, qui voulait, en quelque sorte, replacer Potebnja dans le contexte du XIX^{ème} siècle, était en porte à faux par rapport à la tendance de l'époque consistant à «actualiser» les travaux de Potebnja dans l'esprit du formalisme en vogue à l'époque (comme le faisaient non seulement Xarciev, mais encore Aleksandr Beleckij, historien de la littérature à Khar'kov, Ilja Plotnikov à Voronež, et bien d'autres). On trouvera un intéressant parallèle à cette décanonisation de Potebnja dans le nouveau climat intellectuel et politique des années 1920 avec les critiques faites à Bakhtine à la fin des années 1990 (cf. les emprunts non assumés de Bakhtine à Cassirer, mis en évidence par Brian Poole 1998). Petrov reprochait plutôt aux disciples khar'koviens et odessites de Potebnja leur incapacité et leur refus de voir dans l'œuvre de leur maître une approche remontant à la métaphysique rationnelle de Lotze, à l'enseignement scolastique et jésuite, et finalement à une vision du monde baroque. A cette époque, Petrov s'intéressait aux idées de Hryhorij Skovoroda et à la pensée platonicienne, anti-Lumières, de la seconde moitié du XVIII^{ème} siècle, et c'est précisément cette couche «archaïque» qu'il était important pour lui de mettre en évidence dans ses propres recherches¹². Petrov ne s'appuyait nullement sur Lotze pour prouver que la pensée de Potebnja fût limitée. Alors qu'il s'était tourné vers l'archéologie dans la seconde moitié des années 1930, Petrov continuait d'avoir recours non seulement aux thèses métaphysiques et romantiques de *La pensée et le langage*, mais encore aux travaux empiriques et factographiques de Potebnja. Potebnja était important pour Petrov comme un auteur particulièrement perspicace, qui avait tenté de discerner les principes de base du fonctionnement de la société tribale et son idéologie (dans le cadre du cycle du calendrier rituel, cf. Dmytrenko 2012). Potebnja représentait pour Petrov le juste milieu entre le programme d'analyse du mythe et de la religion primitive «par en haut», qu'il trouvait insatisfaisant, et celui du processus de travail et de développement purement économique «par en bas». Qui plus est, on trouvera chez Petrov les mêmes éléments d'ambivalence nationale au plan idéologique que chez Potebnja : l'un et l'autre manifestent un intérêt soutenu pour les éléments archaïques et l'ethnogenèse, la philosophie abstraite et la philosophie populaire, et une combinaison de loyauté forcée pour le principe impérial et de fidélité envers l'identité ukrainienne. L'article de Petrov sur Potebnja destiné à la *Brève encyclopédie littéraire* publiée à Moscou dans les années 1960 ne fut pas accepté, mais il commençait le résumé de sa thèse *Langue, Ethnie, Folklore* (1966) en relevant l'importance des allusions à Lotze dans l'évolution des idées de Potebnja et en citant ses propres travaux remontant à quarante ans en arrière¹³. Dans ce résumé, Petrov ne pouvait bien sûr pas se référer à son

¹² On trouvera une biographie intellectuelle de Petrov dans Andreev 2012.

¹³ Cf. les travaux inachevés de V. Petrov aux archives du musée de l'art et la littérature de Kiev : CDAMLMU. F. 243, op. 1, d. 4 («La folkloristique de l'époque de l'impérialisme»),

article détaillé sur Potebnja-folkloriste, paru dans la revue *Ukraïns'kyj zasiv*, fondée pendant la seconde guerre mondiale sur le territoire de l'Ukraine contrôlé par les Allemands, même si Petrov l'avait écrit dans la seconde moitié des années 1930, ce dont témoignent ses nombreuses références aux travaux de Victor Vinogradov et de Fedot Filin sur Potebnja, qui traitent également de la vision psychologique du monde de Lotze (Petrov, 1943 ; Filin 1935).

En Ukraine, à côté des observations critiques d'Ajzenštok, on peut signaler au nombre des analyses des idées philologiques et philosophiques de Potebnja celles des jeunes chercheurs de Khar'kov Aleksandr Rozenberg et Aleksandr Finkel', contemporains de Petrov et d'Ajzenštok (ils furent coauteurs du recueil de parodies littéraires *Parnas dybom*). En 1926 Rozenberg rejoignait les conclusions de Petrov sur la nécessité d'étudier l'influence non seulement de Humboldt, mais aussi de Steinthal et Lotze sur la vision du monde de Potebnja (Rozenberg 1926) ; quant à Finkel', à la veille de 1929, l'année du «Grand tournant», il essaya, en s'appuyant sur les idées linguistiques de V. Vološinov, de faire la part entre les indiscutables découvertes de Potebnja dans le domaine des études littéraires et ses conceptions déjà dépassées (Finkel' 1930).

Pour les formalistes de Petrograd, Moscou et Prague (en partie comme contreponds aux symbolistes), il était important de lutter d'emblée contre le psychologisme ; or Potebnja, avec son idée du mot-image, était perçu par eux avant tout comme un adversaire dépassé. Pourtant, dès le milieu des années 1920 (par exemple, dans la critique que Tynjanov faisait du livre de Rajnov, déjà mentionné) on peut trouver chez eux un regain d'intérêt pour les idées du penseur de Khar'kov. Un retour au romantisme (à une nouvelle étape idéologique) et la critique du positivisme chez les adeptes du formalisme à Prague se mettaient en place en même temps que la popularité croissante de l'eurasisme. Roman Jakobson, dont l'apport à cette question est considérable, tenait des propos favorables à Ljapunov en tant qu'adversaire des tendances culturelles séparatistes¹⁴ et écrivait dans la revue ukrainienne d'avant-garde *Vaplite*. Il n'y a là rien de contradictoire : il faut savoir déceler derrière les pôles idéologiques opposés les potentialités de médiation culturelle et scientifique de ces extrêmes. Très révélatrice est son attitude envers Potebnja telle qu'elle apparaît au milieu des années 1930 dans ses cours donnés à Brno sur les précurseurs de l'école formelle :

Les idées nouvelles des linguistes des années 1870-1880 ont bien sûr eu un impact sur Potebnja, mais seulement à distance. Le noyau de ses vues scientifiques fondamentales est étroitement lié aux stades plus anciens de la linguistique, de la science et de la culture, c'est-à-dire à l'époque romantique [...]

L. 21, 25, 28 (sur la phénoménologie et Husserl), d. 5, l. 23. Particulièrement intéressant est l'essai de 1918 (?) «La mystique platonicienne et la vision du monde des peuples primitifs», qui contient l'esquisse de nombreuses idées ultérieures de Petrov (d. 41).

¹⁴ Cf. Jakobson 1923, un texte écrit avec P. Bogatyrev.

Si Potebnja avait travaillé dans un environnement culturel plus progressiste, ces survivances auraient sans doute été recouvertes par les idées modernes dominantes. Mais, comme cela arrive souvent dans l'histoire de la culture, c'est précisément cette touche provinciale archaïque, le fait que sa personnalité créatrice n'ait pas été soumise à l'influence dépersonnalisante des notions modernes, qui se sont avérés des facteurs progressistes. [...] C'est bien cette originale combinaison, chez Potebnja, d'une nouvelle problématique, caractéristique de la seconde moitié du XIX^e siècle, avec la tradition romantique encore vivante qui a conduit au fait que ces travaux ont apporté tant d'idées neuves dans la science moderne. (Jakobson 2011, p. 29)

Le «provincialisme» est ainsi pour Jakobson un facteur permettant de dépasser le *mainstream* scientifique. Saussure était pour lui dans les années 1930 un personnage clé, mais Potebnja et Baudouin, anciennes figures répulsives, étaient peu à peu réinterprétés comme des compagnons d'armes. Le romantisme pour les révolutionnaires en philologie devint un allié dans la lutte contre le positivisme obsolète (ou plus exactement, l'évolutionnisme).

On peut trouver chez Petrov un cheminement similaire, allant du scepticisme à l'adhésion pleine et entière à Potebnja. Si le jeune Jakobson s'intéressait à la fois à Troubetzkoy et à Maïakovski, à l'archaïsme et à l'avant-garde, la réception ukrainienne de Potebnja était potentiellement plus riche. Dans la génération de Petrov, de Zerov, d'Ajzenštok ou Rozenberg, à ce mélange de radicalisme et d'académisme venait s'ajouter un conflit impérial/national, moins présent chez Jakobson. Pour les jeunes intellectuels ukrainiens (ayant souvent des racines juives ou russes), il s'agissait de la jonction d'un élément philologique latin, pour ainsi dire, du raffinement impérial et d'un élément ukrainien provincial turbulent et anarchique, qui est très rapidement apparue au grand jour après 1917.

Cette combinaison ukrainienne permit d'échafauder des conceptions parfois très risquées et de découvrir des similitudes entre l'idéologie primitive des Australiens de Durkheim, des Indiens de Morgan, et des cultures archéologiques des Slaves orientaux, d'une part, et, de l'autre, la mythologie antique, la philosophie de Platon et la pensée du début des Temps modernes (ce travail n'avait rien de superficiel, il s'appuyait sur de nombreuses citations). La clé de ce substrat intellectuel archaïque se trouve dans les réminiscences du platonisme chez Skovoroda, la culture intellectuelle du baroque, la métaphysique rationnelle et le psychologisme de Lotze et de Herbart et la phénoménologie contemporaine (non seulement celle de Husserl, mais aussi de Scheler).

En conclusion, il est important de noter qu'on peut trouver la plupart de ces idées chez le collègue ukrainien de Jakobson au Cercle linguistique de Prague, Dmitrij Čiževskij. Ce dernier professait lui aussi dans l'émigration une double loyauté, en ce qu'il appartenait en même temps aux cercles de la diaspora russe et ukrainienne, qui ne se recoupaient déjà presque plus. On trouvait dans les cercles émigrés ukrainiens des tentatives d'assimilation positive et de réinterprétation de Potebnja, rappelant les

efforts de Bahalej dans les années 1920 (mais en présentant un auteur non pas «rouge», socialiste, mais «jaune et bleu», doué d'une conscience nationale forte). C'est dans cet esprit qu'écrivaient Leonid Bileckij (étudiant de Perec) et surtout l'auteur d'un livre sur Potebnja Kost' Čexovyč (Čexovyč 1931a, 1931b). Mais l'approche de Čiževskij était bien plus complexe et distanciée ; particulièrement révélateur est le chapitre sur Potebnja dans ses *Essais sur l'histoire de la philosophie en Ukraine* (1931). Malgré son hostilité au positivisme «historique» et à la perspective réaliste de la seconde moitié du XIXème siècle, Čiževskij s'orientait comme Potebnja vers une analyse holistique du processus de création verbale (bien que fondée sur les principes de l'histoire de la philosophie de la culture, plutôt que de l'histoire de la langue et du folklore). La convergence de la philosophie, de la théorie du langage et de la réflexion littéraire, les lignes de croisement entre le structuralisme, la phénoménologie et la vision du monde baroque marquent également les vues de Viktor Petrov et Jurij Ševel'ov (que Čiževskij connaissait bien, respectivement, à partir des années 1920 et 1940). Pour comprendre Potebnja, il faut tenir compte de cette composante baroque, des soubassements rationnels et philosophiques de son psychologisme (et pas seulement d'une «vision du monde romantique» définie de façon intuitive et approximative). Mais cela doivent être également envisagés dans le contexte impérial et national. Tous les aspects de l'analyse historique et idéologique sont encore loin d'être convenablement analysés, même dans les meilleurs travaux ukrainiens et russes des dernières décennies (par exemple, A. Presnjakov, A. Čudakov, V. Frančuk et I. Fyzer). Ce sont ainsi de nouvelles découvertes et de nouveaux débats qui nous attendent dans l'étude de Potebnja.

© Aleksandr Dmitriev

(traduit du russe par Patrick Sériot)

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ADAMSKA-SALACIAK Arleta, 2001 : «Jan Baudouin de Courtenay's Contribution to General Linguistics», in Ernst F.K. Koerner, Aleksander Szwedek (eds.) : *Towards a History of Linguistics in Poland*, Amsterdam, Philadelphia : John Benjamins Publishing Company, p. 175-208.
- AJZENŠTOK Jeremija, 1924 : «rec. na kn. : Rajnov T. : A.A. Potebnja, Pg, 1924» [c.-r. du livre de T. Rajnov : A.A. Potebnja, Petrograd, 1924], *Červonyj šljax*, n° 8-9, p. 340-345.
- —, 1925 : «Potebnja i my» [Potebnja et nous], *Žittja j revoljucija*, n° 12, p. 25-36.
- —, 1992 : «Iz istorii naučnogo nasledija A.A. Potebni» [Sur l'histoire de l'héritage scientifique de A. Potebnja], in S.A. Hal'čenko (éd.) : *O.O. Potebnja i problemy sučasnoï filolohii : zbirnyk naukovyx prac'*, Kyïv, p. 194-242.
- —, 2003 : *Avtobiohrafija. Vybrani lysty (1910-i-1920-i roki)* [Autobiographie. Correspondance (années 1910-1920)], Kyïv : Kritika.
- AKSENOVA E.P., 2006 : *Pypin o slavjanstve* [Pypin et le monde slave], Moskva : Indrik.
- ALPATOV Vladimir 2000 : *150 jazykov i politika. 1917–2000. Sociolingvističeskie problemy SSSR i postsovetskogo prostranstva* [150 langues et la politique, 1917-2000. Les problèmes sociolinguistiques de l'URSS et de l'espace postsoviétique], 2ème éd., Moskva : Kraft.
- ANDREEV V., 2012 : *Viktor Petrov. Narysy intelektual'noj biohrafii včenoĥo* [Viktor Petrov. Essai de biographie intellectuelle], Dnipropetrovs'k : Herda.
- AUMÜLLER Matthias, 2005 : *Innere Form und Poetizität. Die Theorie Aleksandr Potebnjas in ihrem begriffsgeschichtlichen Kontext*. Frankfurt am Main, Berlin : Peter Lang.
- *Bjulleten' redakcionnogo komiteta po izdaniju sočinenij A.A. Potebni* [Bulletin du comité pour l'édition des œuvres d'A. Potebnja], č. 1, Xar'kov.
- BLOCH Howard, 1985 : «Naturalism, Nationalism, Medievalism», *Romanic Review*, n° 76, p. 341-60.
- BUZUK Petr, 1918 : *Očerki po psixologii jazyka* [Essais sur la psychologie du langage], Odessa : A.A. Ivasenko.
- —, 1921 : «Vzgljady akademika Šaxmatova na doistoričeskie sud'by slavjanstva» [La conception de l'académicien Šaxmatov sur le monde slave à l'époque préhistorique], *Izvestija Otdelenija ruskogo jazyka i slovesnosti Akademii nauk*, t. XXII, kn. 2, p. 150-159.

- , 1926 : «Vzaemovidnosyny miž ukraïns'koju ta bïlorus'koju movamy (metodolohičnyj narys)» [Les relations entre l'ukrainien et le biélorusse (Essai méthodologique)], *Zapysky istoryko-filolohičnoho viddilu Ukraïns'koj Akademii nauk*, kn. VII-VIII, p. 421-426.
- , 1932 : «Linhvističnaja heohrafija jak dapamožnyj metad pry vyvučenni historyi movy» [La géographie linguistique comme méthode auxiliaire pour étudier l'histoire de la langue], *Sbornik prací I sjezdu slovanských filologů v Praze, 1929*, Praha, 1932. sv. II. p. 458-475.
- BYFORD Andy, 2007 : *Literary Scholarship in Late Imperial Russia: Rituals of Academic Institutionalization*, London : Legenda.
- , 2004 : «Between Literary Education and Academic Learning: The Study of Literature at Secondary School in Late Imperial Russia (1860s–1900s)», *History of Education*, Vol. 33, p. 637-660.
- CADIOT Juliette, ZAKHAROVA Larissa; AREL Dominique (eds.), 2010 : *Cacophonie d'empire. Le gouvernement des langues dans l'empire russe et en URSS*, Paris : CNRS.
- ČEXOVIČ K., 1931a : *Dumky Oleksandra Potebni pro nacional'nist'* [Les idées d'A. Potebnja sur le mouvement national], Lviv.
- , 1931b : Oleksander Potebnja — ukraïns'kyj myslytel'-lingvist [Potebnja, penseur-linguiste ukrainien], Warszawa.
- DANILENKO A., 2003 : «Misce ukraïns'koj movy v lingvističnyx pogljadax Oleksandra Potebni» [La place de la langue ukrainienne dans la conception linguistique d'A. Potebnja], *Zapysky Naukovoho tovarystva im. Ševčenko*, t. 246: Praci filologičnoj sekciji, L'viv, p. 300-320.
- DMITRIEV Aleksandr, 2007 : «Ukraïnskaja nauka i ee imperskie konteksty (XIX-načalo — XX veka)» [La science ukrainienne et son contexte impérial (XIXème – début XXème s.)], *Ab Imperio*, № 4. p. 121-172.
- DMYTRENKO M., 2012 : *Oleksandr Potebnja jak fol'kloryst* [Potebnja comme folkloriste], Kyïv : Vydavnytvo Stal'.
- FILIN Fedot, 1935 : «Metodologija lingvističeskix issledovanij A.A. Potebni (K 100-letiju so dnja roždenija A.A. Potebni, 1835-1935)» [La méthodologie des recherches linguistiques de Potebnja, pour le 100^{ème} anniversaire de la naissance de Potebnja, 1835-1935], *Jazyk i myšlenie*, n° 3-4, Moskva-Leningrad, p. 121-160.
- FINKEL' A., 1930 : «Kritičeskoe vvedenie k Potebne» [Introduction critique à Potebnja], A.A.Potebnja : *Iz lekcij po teorii slovesnosti*, Kharkov : Gosudarstvennoe izdatel'stvo Ukrainy, p. 7-26.
- FOHRMANN Jürgen, VOßKAMP Wilhelm (Hrsg.), 1994 : *Wissenschaftsgeschichte der Germanistik im 19. Jahrhundert*, Stuttgart, Weimar : Metzler.
- GASPAROV Boris, 1999 : «Lingvistika nacional'nogo samosoznania (Značenie sporov 1860-1870 gg. o prirode ruskoj grammatiki v istorii filosofskoj i filologičeskoj mysli)» [La linguistique de la conscience nationale (Le sens des discussions des années 1860-1870 sur la nature de

- la grammaire russe dans l'histoire de pensée philosophique et philologique)], *Logos*, n° 4, p. 48–67.
http://www.ruthenia.ru/logos/number/1999_04/1999_4_05.htm_-_ftn1
- GUMBRECHT Hans Ulrich, 1986 : «Un Souffle d'Allemagne ayant passé: Friedrich Diez, Gaston Paris and the Genesis of National Philologies», *Romance Philology*, October, Vol. 40, p. 1-37.
- HAARMAN Harald, 2000 : «Nation und Sprache in Russland», in Andreas Gardt (ed.) : *Nation und Sprache: Die Diskussion ihres Verhältnisses in Geschichte und Gegenwart*, Berlin et al., pp. 747–824.
- HLUŠČENKO V., 2014 : «Metodolohija doslidžen' O.O. Poteni v interpretacij M.M. Sokolovy» [La méthodologie de Potebnja dans l'interprétation de M. Sokolov], *Naukovi praci. Filolohija. Movoznavstvo*, t. 221, n° 209, p. 16-19.
<http://linguistics.chdu.edu.ua/article/view/28136/25066>
- HLUŠČENKO V. ; OVČARENKO V., 2002 : «Problemy modelju-vannja istorii' sxidnoslovjans'kyx mov na Akademičnij konferencij z reformy bilorus'koho pravopysu ta azbuky 1926 r.» [Les problèmes de modélisation de l'histoire des langues slaves orientales lors de la conférence académique sur la réforme de l'orthographe et de l'alphabet biélorusses en 1926], *Teoretičeskie i prikladnye problémy russkoj filologii. Naučno-metodičeskij sbornik*, Vyp. X, č. 1, Slavjnsk : SGPU, p. 66-86.
- HUMMEL Pascale, 2000 : *Histoire de l'histoire de la philologie. Étude d'un genre épistémologique et bibliographique*, Genève : Droz.
- IVANOVA T.; LAPTEVA A.; TOPORKOV A. (eds.), 2001 : *Rukopisi, kotoryx ne bylo. Poddleki v oblasti slavjanskogo fol'klora* [Les manuscrits qui n'ont pas existé. Impostures dans le folklore slave, Moskva: Ladomir.
- JAKOBSON Roman ; BOGATYREV Petr, 1923 : *Slavjanskaja filologija za gody vojny i revoljucii* [La philologie slave pendant les années de la guerre et de la révolution], Berlin.
- JAKOBSON Roman, 2011 : *Formal'naja škola i sovremennoe russkoe literaturovedenie* [L'école formelle et la science littéraire russe contemporaine], T. Glanc (éd.), Moskva : Jazyki slavjanskoj kul'tury.
- KAMUSELLA Tomasz, 2009 : *The Politics of Language and Nationalism in Modern Central Europe*, Basingstoke : Palgrave MacMillan.
- KARPI G., 2004 : «Počvenničestvo i federalizm : A.P. Ščapov i žurnal *Vremja*» [Le mouvement d'enracinement dans le sol et le fédéralisme : A.Ščapov et la revue *Vremja*], *Voprosy literatury*, n° 4, p. 158–176.
- KARUNYK Katerina, 2014 : «Potebnijana ševel'ovska na tli Potebnijany ukrains'koï» [Le Potebnja de Shevelov et le Potebnja ukrainien], *Zbirnyk Xarkivs'koho istoryko-filolohičnoho tovarystva*, t. 15 (Nova serija), Xarkiv, 275-290.
- LEMEŠKIN Ilja, 2008 : «August Schleicher und Praha», *Lituanistinis Augusto Schleicherio palikimas / Das lituanistische Erbe August Schleichers*, Vol. 1. Hg. Von I. Lemeškin and J. Zabarskaitė. Vilnius: Lietuvių kalbos institutas, p. 103-149.

- LJAPUNOV Boris, 1892 : «Pamjati A.A.Potebni» [A la mémoire d'A. Potebnja], *Živaja starina*, vyp. 1, p. 136-149.
- MARCHAND Suzanne L., 2009 : *German Orientalism in the Age of Empire : Religion, Race, and Scholarship*. Cambridge, N.Y. : Cambridge University Press.
- MIXAL'ČUK Konstantin, 1917 : «Ukrainskij vopros» [La question ukrainienne], Petrograd, repris dans Stebnyckyj P., 2009 : *Vybrani tvorj*, Kyïv : Tempora.
- NIMČYNOV K., 2000 : «Značennja Potebni dlja Ukraïns'koho kul'turno-nacional'noho ruxu» [L'importance de Potebnja pour le mouvement culturel national ukrainien], Préface, O.S. Jurčenko & E.X. Širokorad (éd.), *Visnyk Xarkivs'koho nacional'nogo universitetu*, n° 49, ser. Filolohija, p. 151-159.
- OLENDER Maurice, 1992 : *The Languages of Paradise: Race, Religion and Philology in the Nineteenth Century*. Harvard.
- OVČARENKO V.N., GLUŠČENKO V.A. ; KALAMAŽ M., 2009 : *Jazyk kak sistema v istoriko-fonetičeskix issledovanjax učenyx xar'kovskoj lingvističeskoj školy* [La langue comme système dans les études historico-phonétiques des savants de l'école linguistique de Kharkov], *Al'manax sovremennoj nauki i obrazovanija*, n° 2, č. 3, Tambov : Gramota, p. 38-47.
<http://www.gramota.net/materials/1/2009/2-3/15.html>
- OVSJANIKO-KULIKOVSKIJ Dmitrij, 1922 : *Vospominanja* [Souvenirs], Petrograd : Vremja.
- PESTER R., 1997 : *Hermann Lotze. Wege seines Denkens und Forschens*, Würzburg : Königshausen & Neumann.
- PETROV Viktor, 1923 : «Potebnja j Lotce» [Potebnja et Lotze], *Zapysky Istorično-filolohičnoho viddilu VUAN*, kn. 4, p. 259-263.
- , 1926 : «Do pytannja pro Potebnju j Lotce» [Sur la question de Potebnja et Lotze], *Zapysky Istorično-filolohičnoho viddilu VUAN*, kn. 9, p. 367-368.
- 1943 : «Potebnja — fol'klorist (Sproba rekonstrukcii systemy metodolohičnyx pohljadiv Potebni) [Potebnja folkloriste : Essai de reconstruction des principes méthodologiques de Potebnja], *Ukraïns'kyj zasiv : Literaturnyj časopis*, č. 4, p. 110-130.
- , 2013 : *Rozvidky* [Recherches], Vjačeslav Brjuxovec'kyj (éd. et trad.), Kyïv : Tempora.
- POOLE B., 1998 : «Bakhtin and Cassirer: The Philosophical Origins of Bakhtin's Carnival Messianism», *South Atlantic Quarterly*, Vol. 97, n° 3-4, p. 537-578.
- POTEBNJA Aleksandr, 1895 : «Jazyk i narodnost'» [La langue et la nationalité], *Vestnik Evropy*, t. 9.

- POTEBNJA Oleksandr¹⁵, 1962 : *Juvilejnyj zbirnyk do 125-riččja naroždennja* [Recueil pour le 125^{ème} anniversaire de sa naissance], Kyïv : Vydavnytstvo Akademii Nauk URSS.
- , 1992 : *Mova. Nacional'nist'. Denacionalizacija. Statti i fragmenty* [Langue, nationalité, dénationalisation. Articles et fragments], New-York : Ukraïns'ka Vil'na Akademija nauk u SŠA.
- PUČENKOV A., 2012 : *Nacional'naja politika generala Denikina* [La politique des nationalités du général Denikin], SPb : Poltorak.
- ROZENBERG O., 1926 : «Do xarakteristyky filosofičnyx pohljadiv O-P-Potebni» [Les vues philosophiques de Potebnja], *Naukovyj zbirnyk Yarkivs'koï naukovo-doslidčoi katedry istorii Ukraïns'koï kul'tury*, t. 2-3 : *Pam'jati prof. O. Potebni*, Kharkov : Deržavne vydavnytstvo Ukraïny, p. 69-77.
- SINEL Allen, 1973 : *The Classroom and the Chancellery : State Educational Reform in Russia Under Count Dmitry Tolstoj*, Cambridge, MA : Harvard University Press.
- SIMONATO Elena, 2005 : *Une linguistique énergétique en Russie au seuil du XXe siècle. Essai d'analyse épistémologique*, Bern, Berlin etc. : Peter Lang.
- SMITH Michael G., 1998 : *Language and Power in the Creation of the USSR, 1917–1953*, Berlin/New York : Mouton de Gruyter.
- SOKOLOV N., 1903 : «Sintaksis russkogo jazyka v issledovanijax Potebni : izložil I. Belorussov, Orel, 1902» [c-r de I. Belorussov : 'La syntaxe du russe dans les travaux de Potebnja', Orel, 1902], *Izvestija Otdelenija russkogo jazyka i slovesnosti*, t. 8, kn. 2, p. 347-366.
- SPIERING Menno (ed.), 1999 : *Nation building and writing literary history*, Amsterdam & Atlanta, GA : Rodopi.
- SZPORLUK Roman, 1988 : *Communism and Nationalism : Karl Marx versus Friedrich List*, New York : Oxford University Press.
- ŠAXMATOV A., 2006 : «O gosudarstvennyx zadačax russkogo naroda v svjazi s nacional'nymi zadačami plemen, naseljajuščix Rossiju» [Sur les tâches étatiques du peuple russe en rapport avec les objectifs nationaux des peuples vivant en Russie], *Voprosy filologii*, n° 2 (23).
- ŠEVEL'OV Jurij, 1992 : «Oleksandr Potebnja i Ukraïns'ke pitannja (Sproba rekonstrukcii cilisnoho obrazu naukovcja)» [Oleksandr Potebnja et la question ukrainienne (Essai de reconstruction de l'image intégrale du savant)], in *Potebnja*, 1992, p. 7–46.
- TULUB Z., 2012 : *Moja žizn'* [Ma vie], Kiev : Kiev–Parizh–Dakar.
- TURNER James, 2014 : *Philology : The Forgotten Origins of the Modern Humanities*, Princeton, Oxford : Princeton University Press.
- VAKULENKO Serhij, 2012 : «Transfert d'autorité en linguistique : Potebnja et Saussure dans l'Ukraine des années 1920 et 1930», *Studien zu Sprache, Literatur und Kultur bei den Slaven : Gedenkschrift für*

¹⁵ *Aleksandr Afanas'evič* est la forme russe du prénom et patronyme de Potebnja, *Oleksandr Opanasovyč* sa forme ukrainienne. [N.d.T.]

- George Y. Shevelov aus Anlass seines 100. Geburtstages und 10. Todestages*, München, Berlin, p. 309-338.
- VETUXOV O.V, 1926 : «Do rozuminnja Potebni» [Pour comprendre Potebnja], *Naukovyj zbirnyk Xarkivs'koj naukovo-doslidnoj katedri istorii ukrains'koj kul'tury*, t. 2-3, p. 11-38.
- WOODWARD William R., 2015 : *Hermann Lotze : An Intellectual Biography*, Cambridge : Cambridge University Press.
- XARCIEV Vasilij, 1902 : «Učenie A.A. Potebni o narodnosti i nacionalizme» [L'enseignement de A. Potebnja sur la nation et le nationalisme], *Mirnyj trud*, vol. III, Xar'kov, p. 170-181.
- , 1927 : «Potebnja i 'lapky'» [Potebnja et les 'citations'], *Červonyj šljax*, n° 12, p. 116-134.
- ZAHRA Tara, 2008 : *Kidnapped Souls: National Indifference and the Battle for Children in the Bohemian Lands, 1900-1948*, Ithaca, NY, and London : Cornell University Press.



Dmitrij Nikolaevič Ovsjaniko-Kulikovskij (1853-1920)

La signification sémiotique du concept de 'forme' : Potebnja et alii

Donatella FERRARI BRAVO
Université de Pise

Résumé : L'objet de mon exposé concerne le concept de forme élaboré par Potebnja et par d'autres philologues en rapport avec la catégorie de la sémioticité. Dans la théorie de Potebnja la forme est l'élément central du mot, de l'œuvre littéraire et folklorique, vu qu'il considère comme isomorphes ces trois expressions de la verbalité. Potebnja identifie et décrit, avec de nombreuses variantes terminologiques, une structure triadique composée de la *forme externe*, le *contenu*, la *forme interne* ou représentation, ou signe interne du signifié.

La forme, en particulier la «forme interne», est ce par quoi l'individu arrive à connaître l'objet, à travers une comparaison entre ce qui est connu et ce qui est inconnu.

Chez Potebnja, on peut mettre en évidence un autre concept de forme, moins important, peut-être au niveau purement linguistique, mais non moins significatif au niveau d'une théorie générale de l'art et de la narrativité : la forme conçue comme «toute prête», fixe, constante, immuable qui, par son invariabilité, se transforme en canon ; les formules que se répètent représentent un gage de la continuité culturelle d'une communauté (tradition). C'est justement à travers ce canon qu'on peut reconstruire le dépôt mémoriel du vivre humain ; les «formes toutes prêtes» comme grammaire d'une culture.

Si la «forme interne» de la structure du mot concerne le processus cognitif au niveau de la conscience individuelle, la «forme toute prête» porte sur l'aspect collectif, donc social.

Si l'on voulait traduire ces deux aspects de la forme en termes saussuriens, on pourrait dire que la forme interne correspond à la *parole* et la «forme toute prête» à la *langue*. On analyse comment ce dernier concept se révèle fondamental pour les théories des philologues russes, à commencer par le contemporain de Potebnja, Veselovskij, jusqu'à Propp, et Florenskij, et on en souligne l'importance dans la poétique théorique, historique, structurale et théologique.

Les deux significations du concept de forme peuvent être lues comme catégories sémiotiques dans la mesure où le premier suppose que le mot est un *signe*, et le second représente un *pattern* et appartient donc à la langue.

De plus, on relève que les deux concepts présupposent que la langue est le modèle originnaire de chaque phénomène culturel et anthropologique, c'est-à-dire, en termes modernes, de chaque mécanisme sémiotique.

Enfin, on portera un regard sur la question ontologique du signe linguistique.

Mots-clés : Forme interne, formes toutes prêtes, signe, langue/parole, narrativité, constance, transformation, mot, archétype, sémioticité, ontologie.

La complexité de la pensée scientifique de Potebnja est notoire. On peut difficilement être assuré de l'avoir saisie pleinement. L'obstacle pour y parvenir est constitué par les fréquentes incohérences de terminologie comme de contenu. Ces dernières, cependant, ne vont pas jusqu'à mettre en danger le bien-fondé et la logique de ses postulats, lesquels se démarquent par une forte originalité et un caractère transdisciplinaire.

Les constructions théoriques de Potebnja s'inscrivent entièrement dans une problématique gnoséologique : c'est la question de la connaissance qui parcourt l'ensemble de son œuvre. Sa pensée théorique englobe également l'art, ou, pour utiliser une définition de Potebnja lui-même, la *création*, ce qui sous-entend l'activité verbale, si l'on considère comme langage (ou incarnation du langage) toutes les formes d'arts.

Potebnja a posé les fondements d'une théorie universelle de l'art et de la littérature en essayant de comprendre l'histoire de la *création* artistique par l'analyse des relations entre le mot comme essence psychique d'une part et de l'autre la typologie variée de l'activité verbale (la fable et le conte, l'œuvre poétique, etc.). Il était attiré par le phénomène de l'affabulation parce que, à son avis, c'est là qu'il faut chercher l'explication de nombreux phénomènes psychiques comme de la création artistique. Le point de départ est l'affirmation que *la poésie, la pensée et la langue* (les termes fondateurs de sa théorie) ont en commun le *mot* [*slovo*]. Le mot, structuré en trois niveaux, est fondamental pour comprendre comment fonctionne le mécanisme du langage et de la pensée, de même que de la poésie, envisagée comme expression verbale. Effectivement, «la poésie et la prose sont des phénomènes langagiers».

1. Les questions au cœur des intérêts scientifiques de Potebnja sont nombreuses et la plupart interdépendantes. Je vais les énumérer sans chercher à établir un ordre particulier : la langue comme système de signes, le mot comme signe, la poésie comme phénomène verbal, l'isomorphisme entre le mot et l'œuvre littéraire, le déchiffrement du mythe comme définition, des recherches fondamentales dans le domaine de la grammaire et de la sémantique, ainsi que le concept d'image, les catégories esthétiques, les processus psychiques et cognitifs, le potentiel créatif de la langue, et, bien sûr, le rapport entre le langage et la pensée. Tous ces thèmes sont imbriqués dans un système de langage complexe, qui est devenu le point de départ de nombreux sémioticiens russes. Il ne fait pas de doute qu'aussi bien la pensée sémiotique russe que les écrits formalistes des années 1920 ont trouvé en grande partie leur origine dans les écrits de ces philologues russes de premier plan que sont Potebnja et Veselovskij, géants de l'étude du patrimoine folklorique. Et il est significatif que Jakobson et Bogatyrëv considéraient le folklore, en tant que phénomène *collectif* et non individuel, comme domaine le plus accessible à la formalisation et à la lecture sémiologique, au moins au sens où l'entendait Saussure.

Parmi l'ensemble des concepts qui relient la pensée linguistique de Potebnja et la sémiotique russe (et pas seulement russe), nous allons en sélectionner un, celui de *forme*. Notre choix n'est pas motivé par la seule importance théorique du concept, mais par le fait qu'il est traité de façon équivalente par un grand nombre de chercheurs de renom : le concept de *forme* est et restera une prémisse théorique de première importance.

En discutant ce concept fondamental pour la théorie linguo-poétique de Potebnja, je ne m'arrêterai pas sur l'aspect le plus connu, à savoir son rôle dans la formation du mot (*forme externe*, *forme interne* et *contenu*), c'est à dire sa position dans la triade. Je laisserai également de côté l'opposition forme/contenu, ainsi que la question de l'activité langagière, connue sous le nom d'*énergie*. Je vais m'intéresser à un aspect plus large mais non moins intéressant, il s'agit de la forme dans son lien avec la description de la tradition littéraire, concept que Potebnja considère de façon analogue à Veselovskij, sans toutefois arriver à une analyse complète et organique.

Il convient d'explicitier que la forme est comprise ici comme transmission et conservation d'information, pour parler en termes contemporains, comme élément fondateur de l'œuvre littéraire, non pas dans son auto-suffisance, comme l'affirmaient les formalistes, mais comme gage de continuité culturelle. La forme comme *convention*, élément constant, inchangeable et inchangé (*ergon*). Autrement dit, la forme comprise non comme déchiffrement d'une œuvre ou d'un texte particulier (ce qui est l'objet des études littéraires), mais la forme comme manifestation collective, autrement dit, la *langue*.

Précisons notre pensée. Ce que nous avons en vue n'est pas ce qui constitue le point central des réflexions linguistiques et philosophiques de Potebnja, qui reste actuel et déterminant. Nous visons deux aspects du même concept, à savoir la *forme*. Après avoir mis en évidence ces deux significations différentes, nous voulons en souligner l'importance théorique sur deux plans, en traçant une limite entre des fonctions et des significations particulières. L'une d'entre elles n'est pas dans un lien exclusif avec la théorie de Potebnja.

Reprenant les idées de Humboldt, Potebnja distingue la *forma formans* et la *forma formata*, réinterprétées respectivement comme *energeia* et *ergon*. En russe on dira *forme interne* (constituant l'unité du mot avec la *forme externe* et le *contenu*), et les *formes toutes faites* (*gotovye formy*). Ces deux aspects distincts du même concept de forme correspondent à deux approches théoriques différentes qui néanmoins, comme nous allons le voir, sont pertinentes du point de vue sémiotique.

Pour parler en termes généraux, la première direction (la *forme interne*) relève plus d'une analyse philosophique et linguistique, alors que la seconde (la *forme toute faite*) présente une empreinte littéraire nettement marquée, mais toutes deux, répétons-le, font partie de la sphère sémiotique.

La première approche concerne l'activité cognitive. Effectivement, c'est bien la forme interne qui permet, au moyen de comparaisons mentales, de connaître l'objet, la réalité (bien que, comme nous allons le voir par la suite, tout cela soit fort relatif). La forme interne est la représentation abstraite (allusion, trait spécifique, substitution, symbole) que le locuteur active dans la conscience ou le psychisme de l'auditeur et qui a pour objectif la compréhension. La seconde approche, en revanche, s'intéresse à la forme comme élément *stable, immuable*, transmis par la tradition écrite, qu'on peut mettre en parallèle avec le concept actuel de modèle (*pattern*). La première concerne le concept de signe ou, plus exactement, le lien entre *la chose, le concept et le symbole*, la seconde concerne la langue dans son opposition à la parole. La première est individuelle, la seconde est collective et relève de la norme. La première est liée à la *transformation de la forme*, la seconde à la *tradition* de la forme (linguistique, littéraire, folklorique). A l'intérieur du mot, la forme est *energeia*, à l'extérieur elle est *ergon*.

La première façon de voir appartient à la sémiotique philosophique, la seconde à la linguistique saussurienne. Je ferai remarquer que Potebnja s'avère en quelque sorte un prédécesseur de cette dernière : je veux parler de l'opposition *langue / parole* (sous sa forme russe *jazyk / reč'*), que l'on ne peut se permettre d'ignorer. La première relève de la philosophie du langage, la seconde de l'étude littéraire d'orientation sémiotique.

Dans les deux cas, toutefois, nous sommes en présence du concept de signe. Ces deux orientations coexistent dans la pensée scientifique de Potebnja.

2. Examinons maintenant les positions de base à partir desquelles on peut mettre en lumière deux aspects d'un même concept.

Potebnja accorde une importance particulière à une conception dynamique de la réalité et de la culture, dans la mesure où le dynamisme représente l'essence de la vie dans toutes ses manifestations. La connaissance est une permanente création de mots (une activité, une *energeia*), et les mécanismes qui sous-tendent ce processus se révèlent dans la forme, ou, plus exactement, dans la *transformation* de la forme. La création, en tant que transformation de la pensée, s'incarne dans *l'acte de comparaison* de ce qui est à connaître avec ce qui est déjà connu. Le processus de connaissance consiste essentiellement en une *nominatio*, c'est-à-dire en l'attribution d'un nom à une chose au moyen de toute une série de transferts [*pere-nosy*], ou transformations, du *connu* vers l'*inconnu*. On trouvera une explication détaillée au chapitre VIII, mais, comme elle extrêmement prolixe, nous allons en donner une autre définition, même si elle ne concerne pas le *mot* seul, mais aussi l'œuvre poétique, que Potebnja considère comme lui étant isomorphe. Il affirme :

Quelle que soit sa complexité, le mot se réduit à ceci. Quelque chose (x), qui est obscur pour l'auteur lui-même, se présente à lui comme une question. Il ne peut trouver la réponse que dans le passé de son âme, dans son contenu (A), déjà acquis, ou expressément élargi. Dans cet A , pour parler de façon figurée, sans trop toutefois s'éloigner de la vérité, sous l'influence de la question « x (quoi ?)» apparaît une certaine inquiétude, une agitation, un trouble ; x écarte de A tout ce qui ne lui convient pas et sélectionne ce qui lui est semblable. Cet élément semblable se cristallise en une image A , constituée d'éléments errants.

Il se forme alors le jugement ' x est a (de A)', et en même temps un apaisement, qui achève l'acte d'évolution [de la pensée]. (Potebnja 1905, p. 32)

En dehors de ce schéma de base, il est digne d'intérêt de noter la certitude qu'a Potebnja qu'il est impossible de transmettre entièrement un contenu x à une autre personne (destinataire). Seuls les mots et les images sont accessibles : «toute compréhension est en même temps incompréhension, tout accord en pensée est en même temps un désaccord» (Potebnja 1989, p. 443).

Potebnja ne poursuit pas le but de décrire la naissance et les origines du langage, puisqu'il tient ce problème pour inconnaissable. Ce qu'il essaie de décrire est la *transformation*, ou le *changement* de la forme. Il s'intéresse à l'acte créateur (de la pensée, ou du mot, ou de l'œuvre littéraire) qui se réalise au moyen de la forme.

Je cite :

Qu'est-ce que la création [*sozdanie*] ? Nous ne pouvons imaginer une création *ex nihilo*. Tout ce que l'homme fait est une transformation de ce qui existe déjà. De même, la création d'une pensée est en quelque sorte sa transformation. (Potebnja 1894, p. 129)

A côté de la création dans un contexte essentiellement linguistique (je n'aborderai pas ici la question complexe du lien entre forme et contenu, qui donne lieu à des bien des difficultés terminologiques), Potebnja aborde la création littéraire et folklorique, en partant du principe qu'il existe un isomorphisme absolu entre le mot et l'œuvre littéraire. Comment créent les poètes ? Selon Potebnja, ils font usage de «formes déjà existantes». Ce sont elles, pense-t-il, qui constituent le fondement de l'œuvre poétique.

Les vrais poètes utilisent très souvent des *formes toutes prêtes* pour leurs œuvres. Mais bien sûr, comme le contenu de leur pensée recèle nombre de singularités, ils introduisent nécessairement dans ces formes toutes prêtes un contenu nouveau, modifiant par là-même ces formes. (Potebnja 1894, p. 148)

L'expression même de «formes toutes prêtes» [*gotovye formy*] nous renvoie inmanquablement au concept, ou, plus exactement, à une conception particulière de la forme (qui se distingue de la notion de forme interne

examinée plus haut) que revendiquent aussi bien, et de façon identique, Veselovskij (dans le fondement théorique du *motif* comme unité narrative, in *Istoričeskaja poëtika* [Poétique historique], 1860-1880), V. Propp in *Morfologija skazki* [Morphologie du conte, 1928], P. Florenskij (*Ikonoostas* [L'iconostase], 1922), et bien d'autres. Il ne s'agit nullement du concept de forme qu'on va trouver à la base de la théorie des Formalistes comme élément unique de construction de l'œuvre littéraire. Cette forme n'est ni un *procédé*, ni la *littérarité*, ni une *étrangéité*, autrement dit, aucun de ces concepts formalistes caractéristiques, «sortis du manteau de Potebnja». Il s'agit d'une forme comprise comme élément *tout prêt, fixe, répétable, constant et immuable*, conditionné par la tradition.

Veselovskij appelle ces formes «formules» :

D'autres poètes, moins originaux, sont inspirés non seulement par une impression personnelle, mais encore par une impression étrangère, déjà vécue poétiquement ; ils s'expriment par une formule toute prête.
(Veselovskij 1940, p. 377)

Il est clair ici que les positions de Potebnja et de Veselovskij coïncident.

C'est donc moins dans le fonctionnement et le caractère prioritaire du concept de forme que cette question présente de l'intérêt, que dans un regard nouveau sur l'œuvre aussi bien littéraire que folklorique, bien éloigné des schémas et des catégories psychologiques et sociologiques, tout comme d'une orientation idéaliste dans l'esprit de Benedetto Croce. Ici est présent le potentiel de la *forme*, constructif et sémiologiquement significatif, de la forme, examinée dans la perspective de sa *continuité*.

Ainsi, cette approche s'inscrit parfaitement dans une perspective sémiologique dans la mesure où la langue, à la fois système formel et matériau concret de l'œuvre littéraire et folklorique, est envisagée sur deux plans différents : la *langue* en tant que telle (au niveau social et collectif, sémiotique), et la *parole*, fait individuel. Du reste, Bakhtine lui-même, en traitant la question de la relation entre les études littéraires et l'histoire de la culture, affirme que «La littérature dans l'évolution historique est arrivée au déjà-prêt : prêtes sont les langues, prêtes sont les manières fondamentales de penser». Et il juxtapose au nom de Veselovskij le terme de *sémiotique* (Baxtin 1979, p. 344).

3. J'aimerais compléter ces considérations par une courte digression sur la différence entre la théorie *esthétique* occidentale et la théorie *poétique* russe. La première, du moins en Italie, s'identifie aux conceptions idéalistes qui, à la suite de B. Croce, considèrent que c'est l'individualité qui est signifiante, alors qu'à l'inverse la seconde donne la préférence au collectif. Si l'on se tourne vers la tradition écrite et iconographique russe médiévale, on peut voir à quel point ce n'est pas l'aspect individuel qui do-

mine ici, de l'artiste ou du poète en tant que tel, mais le caractère anonyme, en train de se constituer en norme. Une sorte de lien de filiation, dans lequel les philologues et les sémioticiens, à commencer par Potebnja et Veselovskij, ont fixé dans leurs recherches des éléments exceptionnels, aussi bien au plan théorique qu'à celui du matériau écrit.

Il est curieux que même les formalistes, indépendamment de la discussion sur la forme et le contenu, en dépit de leurs déclarations fracassantes sur leur intérêt pour la spécificité du texte littéraire, ne refusent pas cette interprétation de la forme, qui souligne l'importance de l'aspect collectif. Effectivement, V. Šklovskij écrit :

Plus vous mettez une époque en lumière, et plus vous vous rendez compte que les images que vous considérez comme ayant été créées par un certain poète ont été prises par lui chez les autres et presque inchangées. Tout le travail des écoles poétiques se réduit à une accumulation et à une mise en évidence de nouveaux procédés d'arrangement et d'élaboration de matériaux verbaux, et, en fait, beaucoup plus à un arrangement d'images qu'à leur création. Les images sont données, et il y a en poésie beaucoup plus de souvenirs d'images que de pensée par images. (Šklovskij 1925, p. 8)

Par là-même, Šklovskij souligne l'importance de la convention.

Il est bon d'évoquer ici un autre représentant du formalisme mentionné plus haut : V. Propp, dont les recherches, il est vrai, se situent sur un autre plan. Il met en évidence dans son analyse morphologique du conte (1928), en s'appuyant sur la reconstruction d'un schéma compositionnel unique des structures narratives, les éléments *constants* et répétitifs d'un côté, et les éléments variables de l'autre. Ce faisant, l'analyse formelle choisie par Propp acquiert une valeur théorique, sémiologique, dans la mesure où elle a pour objectif de faire apparaître les éléments (motifs) qui se répètent. Effectivement, Propp s'avère un continuateur du grand philologue Veselovskij : le socle théorique fondateur de ses réflexions est un fragment de la *Poétique des sujets* de ce dernier, dans laquelle figure bien l'expression «formules toutes prêtes». Il s'agit des «schémas qui se transmettent à travers les générations comme des formules toutes prêtes» (Veselovskij 1898, p. 494).

En étudiant dans l'immense matériau folklorique, accessible à tous, les lois qui sous-tendent la création poétique, Veselovskij relève un petit nombre d'*éléments*, ou de *types* formels stables et inchangés, passant d'une culture à une autre.

[...] la création poétique n'est-elle pas limitée à certaines formules déterminées, à des motifs stables, que chaque génération reçoit de la précédente, et cette dernière d'une troisième, dont nous trouverons nécessairement les archétypes [*per-voobrazy*] dans une antiquité épique et plus loin encore, au niveau du mythe, dans les définitions concrètes du mot primitif ? (*ibid.*, p. 51)

Je donnerai encore une citation :

Dans la plupart des cas [...] la création du poète se résume à une combinaison consciente ou inconsciente d'anciens schémas et de sujets les plus simples... Le poète dispose de ce *dictionnaire* stylistique [...], son originalité est limitée... (*ibid.*, p. 455)

Ces formules stables et immuables, ces formes de nécessité, ces motifs qui passent d'époque en époque constituent l'essence même de la théorie poétique de Veselovskij. Pour lui la forme est elle-même la structure de support de la culture de l'humanité, en parfaite conformité avec les vues de Potebnja. Elle est au fondement de l'existence de chaque peuple, même si Veselovskij n'est pas indifférent à l'autre aspect, qui associe la création poétique à la liberté et à l'innovation, c'est-à-dire à ce que Saussure définit comme la *parole*. Ainsi, il écrit :

[...] observer la façon dont un *nouveau contenu de vie*, cet élément de liberté, qui afflue à chaque nouvelle génération, pénètre les *anciennes images*, ces formes de nécessité, dans lesquelles s'exprimait fatalement toute évolution précédente. (Veselovskij 1898, p. 52)

On peut en conclure que le contenu se modifie en fonction de l'histoire et de la culture de la société, alors que les formes se maintiennent, se transmettent, passant d'un monde à l'autre, et que les lois qui gouvernent cette successivité s'observent précisément grâce à cette stabilité et immutabilité de la forme.

Tout en occupant des positions théoriques différentes, à la fois Propp, Veselovskij et Potebnja dans leurs études respectives sur la poétique (*formelle, historique, théorique*), ont souligné l'importance de la «norme», de la «grammaire», de la «tradition» (ce qui s'appelle «langue» dans la linguistique saussurienne).

Pour ce qui est de la comparaison de Potebnja et Veselovskij de façon plus générale, je vais m'arrêter sur d'autres analogies encore.

L'étude de la forme ou des formes, quelles que soient les dénominations employées (*formules, motifs, images, schémas, types, lieux communs, sujet, ossature*, etc.), possède un sens double : d'un côté un sens technique, qui se réfère à la notion de structure narrative, et de l'autre un sens culturel, à large échelle, mais étroitement lié au premier, dont il est issu. C'est cette signification culturelle qui caractérise la poétique (historique) de Veselovskij et la poétique (théorique) de Potebnja. En effet, tous deux sont loin de se cantonner au texte poétique proprement dit ou à la sphère purement littéraire. L'un comme l'autre, quelles que soient leurs divergences, s'orientent vers les catégories gnoséologiques. Veselovskij traduit cette nécessité de connaissance en une structure culturologique, dans laquelle le concept de *motif*, compris au sens de structure formelle, est pour lui ce qu'est la *langue*

pour Saussure : Veselovskij s'efforce de reconstituer les formes culturelles et historiques de la société ; Potebnja, quant à lui, par le concept de «forme interne du mot», décrit les formes mentales et psycholinguistiques de l'humanité, sur les bases desquelles il construit la structure et la dynamique de la culture.

Mais l'important est que le concept de forme ait établi leurs positions respectives sur un principe linguistique, c'est-à-dire structural et formel, ou, en définitive, sémiotique.

Du point de vue de la forme comme du contenu sur la base de relations historiques déterminées, la poésie prolonge l'activité du mythe, tout comme le mythe est le développement du mot». (Veselovskij 1959, p. 103)

Ce passage montre à quel point est important pour Veselovskij le facteur linguistique. Le modèle de tout système sémiotique est linguistique. Potebnja, comme nul autre, en était persuadé : il suffit de rappeler qu'il définit la langue comme *archétype* [*pervoobraz*] : «la langue est l'outil principal et archétypal de la pensée mythique» (Veselovskij 1905, p. 589). En fait, c'est la langue qui est le système principal, au niveau de l'histoire comme de la culture. Elle fait le pont entre les deux.

Ainsi, s'il ne fait pas de doute que les spéculations de Veselovskij, Potebnja et des autres ont une coloration sémiologique, en ce que la notion de «forme toute prête» correspond, on l'a vu, à la *langue* saussurienne, l'interprétation que fait Potebnja du concept de forme, y compris de *forme interne*, témoigne d'un plus haut index de sémiotité, du moins au plan de la variation, dans sa théorie linguistique. Effectivement, le concept de «forme interne» est dénommé «signe de signe», ce qui est déjà en soi significatif. Par l'expression «signe de signe», Potebnja a en vue un signe-signal (un trait), qui permet de comprendre une signification, mais en même temps, sous *signe* il entend *mot*. Et l'interprétation du mot comme signe est à la base de la sémiotique (cf. Charles Peirce).

Après ces parallèles entre Potebnja et Veselovskij, nous pouvons revenir à la forme, et plus exactement à la *forme toute prête*. On va trouver dans l'ouvrage que P. Florenskij consacre à l'iconostase la même idée, exprimée dans les mêmes termes, que toute œuvre d'art se définit par sa répétitivité formelle.

En s'élevant à la hauteur atteinte par l'humanité, la forme canonique libère l'énergie créatrice de l'artiste pour atteindre de nouvelles réalisations, des élans créateurs et lui évite de devoir répéter de façon créatrice des choses connues : les exigences de la forme canonique, ou, plus exactement, le don que l'humanité fait à l'artiste de la forme canonique n'est pas une contrainte, mais bien une libération.

L'acceptation du canon revient à sentir le lien avec l'humanité et à se pénétrer de l'idée qu'elle n'a pas vécu en vain et en dehors de la vérité, et qu'elle a fixé

dans le canon la compréhension de la vérité, vérifiée et purifiée par le rassemblement des peuples et des générations. [...] Cette tension que l'on ressent en faisant entrer sa raison individuelle dans les formes de l'humanité en général ouvre la source de la création. (Florenskij 1985, p. 236)

Tout comme Potebnja, Florenskij considérait comme importants deux aspects de la forme : l'activité (*energeia*) et la stabilité (*ergon*), mais à la différence de Potebnja, c'est à ce dernier aspect qu'il donnait la préférence.

Notons que même M. Bakhtine, théoricien de la littérature, s'est penché de nombreuses fois sur la question de la forme. En luttant contre «deux dragons étroitement associés l'un à l'autre», à savoir la forme et le contenu, il écrit :

Le contenu comme quelque chose de *nouveau*, la forme comme contenu ancien (connu), figé, devenu cliché. [...] La forme est un pont nécessaire vers un contenu nouveau, encore inconnu. [...] La forme était une sorte de contenu implicite ; le contenu de l'œuvre développait le contenu déjà inclus dans la forme et ne le fondait pas comme quelque chose de nouveau, dû à une initiative créatrice individuelle. Le contenu, par conséquent, préexistait dans une certaine mesure à l'œuvre. L'auteur n'inventait pas le contenu de son œuvre, il se contentait de développer ce qui appartenait déjà à la légende. (Baxtin 1979a, p. 368)

Tout cela nous permet de constater des échos de la pensée de Veselovskij, sans fermer les yeux sur leurs divergences : dans les «formes toutes prêtes», Bakhtine voit non seulement une forme, mais encore un contenu.

4. Passons maintenant de la question de la forme constante, fixe, comme a) garant de la culture et b) matériau nécessaire à la création poétique et littéraire individuelle, à un autre aspect, qui, dans une certaine mesure, s'inscrit dans la même vision anthropologique que Veselovskij et Potebnja. Il s'agit de l'opposition que fait ce dernier entre formes constantes (ou éléments fixes, anciens) et formes variables, qu'il décèle dans la structure de la fable. Le rôle de la répétitivité, trait différentiel, caractéristique de la tradition culturelle au niveau de la *langue*, se déplace au profit de l'opposition *constante / variable*, propres respectivement à la forme et au contenu.

Ces deux concepts sont pertinents du point de vue de la sémiotique, et c'est sur leur base, comme le considère Potebnja, que se constitue la structure de la fable. Mais ils sont en même temps deux principes sur lesquels repose soit la réalité humaine, soit la réalité de la science.

Les lois, ou généralisations, sont constantes, immuables, alors que les faits concrets à partir desquelles elles sont induites sont variables. (Potebnja 1894, p. 68)

Potebnja revient sur cette thématique dans ses *Notes sur la théorie de l'art verbal* (p. 99), où il a recours de nouveau à ces mêmes catégories oppositives : fixité et variabilité.

Potebnja a consacré plus d'une page à la fable, à sa description et sa valeur cognitive ; il a proposé de nombreuses définitions selon le point de vue adopté pour l'analyse de ce type de narration. La fable, comme toute autre œuvre poétique, possède la même structure que le mot, et le même élément central : le *signe*, la *forme*, ou plus exactement le *signe de signe* (bien sûr, différents dans leur manifestation : représentation dans le mot et image dans l'œuvre poétique), et c'est précisément cet élément qui mène au *sens*. Image, représentation, forme interne, trait, signe, autant de synonymes de ce *quid*, qui permet de connaître et de rechercher le sens d'une inconnue *x*.

Pour Potebnja, on peut considérer que la fable est «un prédicat constant pour des sujets changeants, pris dans le domaine de la vie humaine» (Potebnja 1894, p. 12).

Potebnja va revenir régulièrement sur cette opposition dans chacune de ses *Leçons* et de ses *Notes* sur la théorie de l'art verbal. Il écrit, par exemple :

La propriété de l'œuvre poétique est la relative immutabilité de l'image (A) et la variabilité de son sens x_1, x_2, x_3 , etc. (Potebnja 1905, p. 57)

En dehors de l'importance épistémologique de cette opposition, il faut prêter attention à la source de la différence que fait Propp entre les éléments constants et variables, même s'il l'applique à un autre genre du folklore : le conte merveilleux. Tout aussi important est le lien avec le «motif» de la théorie de Veselovskij.

A la lumière de notre analyse, on notera l'identification des deux concepts, *constance* et *variation*, respectivement avec un *prédicat* (verbe ou, en d'autres termes, action), et avec un *sujet*, c'est-à-dire l'analogie qu'établit Potebnja avec les énoncés verbaux. Une fois de plus se confirme le rôle central que joue la langue pour Potebnja. Et non seulement la langue en tant que telle, mais en tant que *modèle*, qu'archétype du système de l'univers et de tout autre système de signes, à commencer par celui de la littérature.

5. Le signe linguistique, le mot, dans lequel dominant la «forme interne» et ses diverses hypostases, internes et externes, constitue, selon Potebnja, le nœud central de ses spéculations, dans lequel coexistent et s'entrecroisent différentes perspectives : *théorique* (langue = modèle), *pratique* (réalité de l'expression linguistique, littéraire et folklorique, déduite à partir d'une masse énorme de matériaux), et *philosophique* (liée à la philosophie du mot, c'est-à-dire de la forme interne).

La perspective philosophique, à orientation gnoséologique, et remontant aux principes et méthodes positivistes, est en dernière analyse déplacée sur un plan *ontologique*, lié précisément à la forme interne, et par conséquent au mot. Voyons en quel sens. Le mot dans sa fonction de connaissance (rappelons la formule $x = A > a$: x égale petit a issu de grand A), se manifeste comme un procès continu, comme quelque chose de changeant. La *forme interne*, ou l'*image de l'image* est une pure activité, qui ne cesse et ne s'incarne en quelque chose de concret qu'au moment de l'acte de perception dans la conscience du locuteur. Le mot n'est que la désignation sonore d'un trait spécifique, et, de surcroît, non d'un trait d'objet, mais d'un ensemble psychologique complexe relié à l'objet. En fait, la forme est quelque chose d'éphémère et fuyant. Effectivement, l'homme saisit ce trait spécifique grâce au fait que dans sa conscience la *représentation* ou la *forme interne* liée à telle qualité est déjà présente dans un autre objet. Le mot est défini par l'image du deuxième objet, celui-ci renvoie à un troisième, et ainsi de suite. Le mot se trouve dans un état transitoire, il n'a pas de réalité objective, il est semblable à une structure imaginaire. Tout se passe dans le processus de comparaison, consistant à mettre en évidence la présence d'un trait spécifique, ou *signe*, ou forme interne. L'homme crée ses catégories (images, concept) pour connaître un objet, mais l'objet lui reste inconnaisable. Ce n'est qu'un ensemble de traits distinctifs : ce qui est déplacé, ou se transforme en une sorte d'instabilité, et donc de précarité ontologique. C'est alors que se pose une question : le mot, en tant que signe, existe-t-il, ou bien ce n'est qu'un devenir, une succession de moments de concrétude mouvante ?

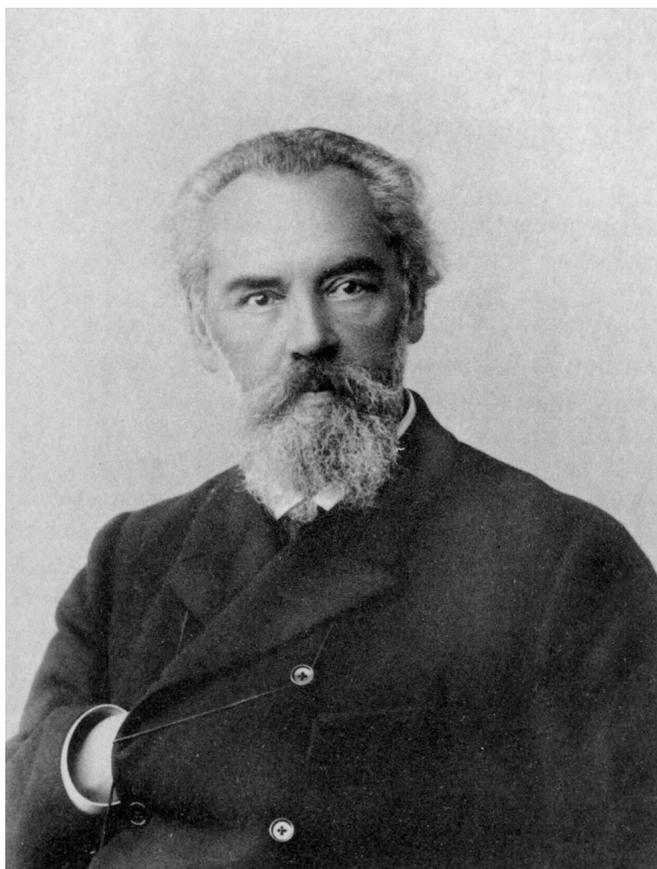
Il est clair qu'ici le fondement théorique de Potebnja, marqué par une très sensible orientation gnoséologique, se déplace vers une orientation ontologique dans laquelle le signe, la forme, au moment où ils s'actualisent et se concrétisent dans l'acte de parole, se dissolvent instantanément, mettant ainsi en lumière un lien curieux entre présence et absence : la forme, c'est-à-dire le mot, existerait seulement comme *éveil*, comme *allusion* ? Mais tout cela, c'est-à-dire la question ontologique, assurément de grande importance, est un tout autre type de raisonnement, différent du sujet de préoccupation de ce travail, il s'agit de la sémiotité des deux catégories du concept de *forme*, qui peut être conçue comme une partie de l'épistémologie.

© Donatella Ferrari-Bravo

(traduit du russe par Patrick Sériot)

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BAKHTINE (BAXTIN) Mixail, 1979 : *Estetika slovesnogo tvorčestva* [L'esthétique de la création verbale], Moskva : Iskusstvo.
- , 1979a : *K metodologii gumanitarnyx nauk v èstetike slovesnogo tvorčestva* [Pour une méthodologie des sciences humaines dans l'esthétique de la création verbale], Moskva : Iskusstvo.
- FLORENSKIJ Pavel, 1985 : *Ikonoostas, Sobranie sočinenij* [Iconostase, Œuvres], vol. I, Paris : YMCA-PRESS.
- POTEBNJA Aleksandr, 1894 : *Iz lekcij po teorii slovesnosti* [Leçons sur la théorie de l'art verbal], Xar'kov : K. Sčasni.
- , 1905 : *Iz zapisok po teorii slovesnosti* [Notes sur la théorie de l'art verbal, Xar'kov : Zil'berberg.
- ŠKLOVSKIJ Viktor, 1925 : *O teorii prozy* [Sur la théorie de la prose], Moskva-Leningrad : Krug.
- VESELOVSKIJ Aleksandr, 1940 : *Istoričeskaja poëtika* [Poétique historique], Leningrad : Xudožestvennaja Literatura.
- VESELOVSKIJ Aleksandr, 1959 : *Neizdannaja glava iz «Istoričeskoj poëtiki» A. Veselovskogo* [Chapitre inédit de *Poétique historique* de A. Veselovkij], *Russkaja Literatura*, n° 3.



Aleksandr Nikolaevič Veselovskij (1838-1906)

Forme et contenu comme guerre et paix (la philosophie russe du langage après Potebnja)¹

Vladimir FEŠČENKO
(Institut de linguistique, Moscou)

Résumé : Cet article examine comment ont évolué les idées des linguistes et philosophes russes du langage sur la relation entre la forme et le contenu. Après une période *pacifique* de fraternité et d'harmonie entre forme et contenu dans les travaux linguistiques d'A. Potebnja, se met en place une période de *guerre* contre le «contenutisme» et le «psychologisme» en linguistique sous la bannière de l'école formaliste (V. Šklovskij, B. Ejxenbaum). Contre quoi et au nom de quoi combattent les insurgés ? A quel prix se paye la victoire de la forme dans l'art verbal, la littérature ? S'ensuit-il un armistice entre la forme-vainqueur et le contenu-vaincu ? Pour répondre à ces questions, nous examinons les arguments des défenseurs et des compagnons de route de la ligne de Potebnja après la victoire du formalisme russe. Il s'agit de A. Belyj, S. Askol'dov, I. Plotnikov, R. Ivanov-Razumnik, entre autres.

Mots-clés : forme ; contenu ; philosophie du langage ; Potebnja ; A. Belyj ; école formaliste

¹ Cette recherche a été réalisée avec l'aide d'une bourse du Fond scientifique russe, projet № 14-28-00130.

1. L'HARMONIE DE LA FORME ET DU CONTENU : LA LITTÉRATURE RUSSE CLASSIQUE ET A. POTEBNJA

Dans ses cours à l'université de Brno, récemment publiés en russe, R. Jakobson note que «l'épanouissement du formalisme en Russie est fortement lié à des prémisses historiques spécifiquement russes», et que le formalisme est apparu sur la base d'une tradition exceptionnellement riche (Jakobson 2011, p. 13). En réponse aux critiques occidentaux de son époque qui regrettaient le peu de cas que la culture russe faisait de la forme littéraire, il attire l'attention sur le rôle de la forme dans la littérature et l'art du Moyen-Âge russe. Même à l'époque du réalisme, selon lui, les questions de forme étaient certes déclarées secondaires, mais en fait, la littérature russe, de Pouchkine à Leskov a toujours été préoccupée non point tant par le contenu des œuvres que par le lien entre forme et contenu. Jakobson prend la défense de L. Tolstoï, souvent accusé de nier toute valeur artistique [*xudožestvennost'*] : «Même lorsque Tolstoï entreprend une lutte opiniâtre contre la perfection classique de la forme, qu'il semble en nier l'importance, [...] en réalité il ne s'agit pas d'une destruction de la forme littéraire, mais bien de la négation d'une certaine forme [...] au nom de la recherche de formes nouvelles» (*ibid.*, p. 20).

Une telle apologétique de la part d'un des chefs de file du mouvement formaliste a bien quelque fondement. C'est précisément dans la littérature russe classique du XIX^{ème} siècle que la question du rapport entre forme et contenu dans l'art acquiert sa plus grande acuité, anticipant l'intérêt que va plus tard porter la science poétique aux éléments formels. Ainsi, par exemple, chez le même Tolstoï dans l'épilogue de *Guerre et paix*, texte dans lequel les formalistes vont puiser des exemples d'*étrangéité* [*ostranenie*], apparaît l'idée du lien entre forme et contenu. Au cours d'une réflexion sur la relation entre liberté et nécessité dans le monde humain, l'auteur utilise ces notions pour illustrer sa pensée :

Dans le premier cas, s'il pouvait y avoir nécessité sans liberté, on en viendrait à définir la loi de nécessité au moyen de la nécessité elle-même, c'est-à-dire comme une forme sans contenu.

Dans le second cas, si était possible une liberté sans nécessité, on arriverait à une liberté absolue, en dehors de l'espace, du temps et de la causalité, et qui, par cela même qu'elle serait inconditionnée et exempte de limites, ne serait que néant, ou un simple contenu sans forme. (Tolstoï 1981, p. 349)

Dans l'esthétique tolstoïenne, une forme sans contenu est inadmissible, et toute tentative pour les séparer est pour lui incompatible avec la nature de l'art. On trouve la même idée dans une autre formule bien connue de son traité «Qu'est-ce que l'art ?» [*Čto takoe iskusstvo ?*], où il est dit que la propriété principale d'une œuvre d'art est son caractère «intégral» et

«organique»², et que «la forme et le contenu [doivent] constituer un tout inséparable» (Tolstoj 1983, p. 132). Il semble que l'idée que la forme et le contenu doivent se trouver dans une relation intime et harmonieuse a été pour la première fois exprimée par le linguiste et critique littéraire K. Aksakov dans son article de 1839 «De quelques questions proprement littéraires contemporaines» [*O nekotoryx sovremennyx sobstvenno literaturnyx voprosax*] :

Lorsque l'extérieur (la forme) est l'expression proportionnée de l'intérieur (l'idée), on a devant soi un phénomène vivant, dans lequel les deux côtés se marient en un accord indissoluble, un phénomène complet, authentique, où la forme exprime totalement l'idée, où l'idée se dévoile totalement dans la forme ; mais dès que se rompt ce lien harmonieux, le phénomène perd sa validité ; l'extérieur cesse d'exprimer l'idée, laquelle n'existe plus, devient abstraite, il doit alors disparaître, comme tout ce qui est faux. (Aksakov 1990, p. 158)

Cette idée de «totalité indissoluble», d'union et d'harmonie entre la forme et le contenu, va devenir dominante également dans la science du langage en Russie, à partir des travaux du premier philosophe russe du langage, A. Potebnja. C'est elle qui va imprégner la fascination de la culture russe pour le lien entre forme et contenu.

Dans le cours de Jakobson déjà mentionné «L'école formelle dans les études littéraires en Russie», Jakobson s'arrête longuement sur le rôle de première importance qu'a joué Potebnja dans l'établissement des principes du formalisme russe. Il souligne que l'idée de l'«autonomie du mot», un des principaux acquis théoriques de Potebnja, a été rendue possible grâce à l'adjonction d'un nouvel élément dans la problématique de la forme et du contenu : la *forme interne*, laquelle permet de faire un bond qualitatif significatif dans la théorie du langage. Jusqu'alors, la forme et le contenu étaient considérées comme des catégories en opposition, qui, idéalement, devaient être reliée en un tout unique, mais sans que les modalités de cette union soient clairement définies. La notion de *forme interne* a ouvert une dimension nouvelle dans l'étude du mot, du langage et de l'art. En lieu et place de la diade dialectique de l'esthétique classique «forme / contenu» apparaît une triade : «l'œuvre d'art est la synthèse de trois éléments : la forme externe, la forme interne et le contenu» (Potebnja 1999, p. 173). L'idée du lien dynamique du son et de la signification, du mode d'expression du contenu dans le message, de «la relation du contenu de pensée à la conscience», vient remplacer la traditionnelle juxtaposition statique de la forme et du contenu. La question du changement de la forme interne du mot est assimilée par Potebnja dans son traité *La pensée et le langage*

² Le mot *cel'nost'* correspond à l'allemand *Ganzheit*. Il désigne non pas une totalité au sens de *somme*, mais le caractère de ce qui est indivis, insécable, compréhensible seulement dans son «entièreté». En couple fréquent avec «organique», c'est ici l'image romantique du *corps* qui s'impose, dans son opposition à l'image dépréciative de la *machine* (et du cartésianisme en général). [*N.d.T.*].

[*Mysl' i jazyk*] à ce qui se passe en poésie dans la relation du langage à la forme littéraire. Potebnja ne considère pas comme forme proprement dite la seule forme interne ou la seule forme externe, mais leur unité, laquelle à son tour est pénétrée de l'idée de l'œuvre, c'est-à-dire de son contenu. Plus encore, il précise que forme et contenu sont des notions relatives : «B, qui était le contenu par rapport à sa forme A, peut devenir forme par rapport à un nouveau contenu, que nous appellerons C» (*ibid.*, p. 159).

Il n'y a rien d'étonnant à ce que le modèle que Potebnja propose du langage soit construit par analogie avec celui de l'art. La terminologie elle-même est empruntée à la théorie de l'art et c'est justement dans l'étude des textes littéraires qu'elle va par la suite être conceptualisée. Il nous semble que c'est bien la raison pour laquelle les premiers échos constructifs à la théorie de Potebnja au début du XX^{ème} siècle ne se sont pas fait entendre du côté de la linguistique académique, mais dans le monde artistique. La vulgarisation des idées de Potebnja, dont il a longuement été question par la suite, a eu pour conséquence que la problématique de la forme interne est passée chez ses disciples de Khar'kov au second plan, pour laisser la place à une analogie générale entre le langage et l'art, identifiant la forme interne avec l'image sensible. Caractéristique à cet égard est l'affirmation de A. Gornfel'd, selon qui «dans ce qui s'appelle forme il n'y a rien qui ne soit pas contenu» (cité d'après Podol'skij 1925, p. 869). Dans ce cas, la conception de Potebnja est ramenée à l'ancienne opposition de la forme et du contenu comme deux essences mécaniquement réunies, ou, au mieux, la notion de forme interne est réduite à l'image artistique traitée psychologiquement.

2. «L'UNITE DE LA FORME ET DU CONTENU» : LE SYMBOLISME RUSSE ET L'ECOLE MOSCOVITE DU POTEBNISME

Les symbolistes russes ont accompli une avancée dans la diffusion des idées de Potebnja. Comme il a été publié à ce jour un grand nombre de travaux sur cette question³, je me contenterai de signaler les idées du symbolisme russe qui concerne le rapport entre forme et contenu. C'est précisément autour de ces deux catégories que s'édifie la conception linguistique du successeur le plus conséquent de Potebnja : Andrej Belyj.

Dans l'un de ses premiers articles : «Le principe de la forme en esthétique» [*Princip formy v èstetike*] (1906), Belyj, faisant la critique de deux courants en théorie de la connaissance, à savoir le positivisme logique et le psychologisme idéaliste, déclare : «Il ne faut pas séparer la forme du contenu. Et inversement» (Belyj 2010, p. 140). Il projette ce même principe sur sa propre théorie de l'art symbolique, dans une formule : «L'unité symbolique est l'unité de la forme et du contenu». Il développe cette théorie

³ Voir, p. ex., parmi les principaux : Weststeijn 1979; Cassedy 1990; Aumueller 2005, etc.

dans son article de 1909 : «L'emblématique du sens» [*Ėmblematika smysla*]. Selon cette conception, le symbole artistique s'incarne dans l'unité d'interaction entre les deux côtés de l'art. La forme et le contenu sont pensés comme le moyen pour parvenir au but recherché : l'incarnation d'une image. Du côté de la forme, le symbole artistique n'est pas le simple réceptacle du contenu, comme le proclame l'esthétique classique depuis le temps des Grecs. Il est une «série de formes et de normes s'enfuyant dans les profondeurs de l'inconnaissable ; le contenu apparent n'est que l'ordre dans la dislocation de la forme ; le contenu de l'image artistique est une unité inconnaissable, c'est-à-dire une unité symbolique» (*ibid.*, p. 114)⁴.

Si, comme le pense Belyj, le contenu du symbole est inconnaissable, que reste-t-il pour analyser l'art ? Quel est cet ordre dans la dislocation de la forme ? Voici le modèle que Belyj établit pour le mouvement de la forme vers le contenu de l'image : la forme comme essence empirique est prédéterminée par le «procédé de travail» (remarquons que dès avant les formalistes a été introduit le terme «procédé», mais que, à la différence de ces derniers, Belyj ne le considère pas comme l'élément principal de l'œuvre littéraire). Pour lui, le procédé, à son tour, est prédéterminé par «les conditions de l'espace et du temps», ces dernières elles-mêmes par «la forme du processus créatif», celle-ci — par «la forme de l'expérience individuelle», et, enfin, à la base de tout cela se trouve «la norme de la création» (*ibid.*). C'est cette gradation complexe des niveaux de la forme qui constitue, aux yeux de Belyj, la nature du symbole dans l'art. Il considère comme une haute réalisation du symbolisme le fait de mettre en avant «la forme de l'œuvre d'art», comme il est dit dans l'article «Le problème de la culture» [*Problema kul'tury*] (1909, *ibid.*, p. 30). C'est à ce postulat que vont quelques années plus tard s'accrocher les pionniers de la méthode formelle, tout en laissant de côté les fondements esthétiques de cette conception.

Après avoir formulé ces principes relativement abstraits dans ses premiers travaux des années 1900, Belyj va chercher à renforcer son argumentation en s'appuyant sur les travaux de Potebnja, qu'il appelle «philosophe du langage», en consacrant à sa théorie un traité éponyme : «La pensée et le langage» [*Mysl' i jazyk*] (1910). C'est à ce dernier que Belyj emprunte sa thèse initiale, à savoir que «le mot, en tant que tel, est un phénomène esthétique» (Belyj 2006a, p. 205). Belyj était un lecteur attentif du linguiste de Kharkov, il a pleinement assimilé son idée que le langage est porteur d'une création continue de la pensée. En transposant les thèses de Potebnja dans un contexte proprement esthétique, Belyj leur apporte une argumentation solidement argumentée, de même qu'il a grandement con-

⁴ On peut comparer avec la même mise en rapport du contenu et de la forme dans la théorie de l'art de V. Kandinsky, dans son article 1910 «Contenu et forme» : «Une œuvre d'art est une *combinaison* reliant indissociablement, nécessairement, inévitablement des éléments internes et externes, c'est-à-dire un contenu et une forme» (Kandinskij 2001, p. 83).

tribué à introduire les réalisations de la pensée linguistique dans le domaine de la création artistique.

Une thèse importante du traité de Belyj concerne les relations de la forme externe et de la forme interne du mot et de la langue : «La réunion de la forme sonore et de la forme interne constitue le symbolisme vivant, essentiellement irrationnel, du symbolisme de la langue. [...] Le symbolisme de l'œuvre littéraire est le prolongement du symbolisme de la langue» (*ibid.*, p. 206). C'est ici que Belyj passe à la formulation de son programme esthétique-verbal du «mot autonome», autrement dit, du mot-symbole. Le lien interne de la forme et du contenu du mot est pensé ici comme «vivant». Belyj oppose au formalisme «stérile» des théories logiques du langage la force «vivifiante» du symbole. Il y voit «l'épanouissement maximal de la forme interne, qui s'exprime dans la multiplicité des sens figurés qui se découvrent dans le son du mot : le mot ici devient symbole ; l'autonomie du mot se réalise dans la création artistique ; cette dernière est le foyer de la formation des mots» (*ibid.*). L'idée d'«autonomie» du mot dans la parole poétique, autrement dit, sa valeur intrinsèque [*samo-cennost'*], ne sera développée que plusieurs années plus tard dans les théories du formalisme russe et dans la poésie futuriste («le mot en tant que tel», «le mot auto-tressé»).

Une fois qu'il a affirmé l'autonomie du mot-symbole, Belyj, à la suite de Potebnja, fait un pas théorique supplémentaire, consistant en ce que «à partir de la réunion de la forme externe et du contenu on proclame l'unité de la forme et du contenu aussi bien dans le symbole verbal que dans le symbole artistique» (*ibid.*, p. 207). En tirant cette conclusion à partir de son exposé des idées de Potebnja, Belyj anticipe et étaye l'un des principaux slogans du symbolisme russe. En même temps il pose les fondements pour comprendre la nature linguistique du signe artistique en tant qu'unité synthétique de forme et de contenu. La forme interne acquiert chez Belyj des propriétés telles que «fluidité», «variabilité», «irrépétabilité chez les différents individus». Le principe de Potebnja de la relation entre le côté interne et le côté externe du mot est assimilé par Belyj à la poétique romantique avec ses rêves de «signification indicible, fluide, fugace et intransmissible rationnellement, qui, en quelque sorte, s'écoule des profondeurs de chaque mot» (*ibid.*, p. 206). Belyj considère la théorie de Potebnja comme intermédiaire entre les romantiques et les symbolistes français, par exemple Stéphane Mallarmé. Ce traité sur Potebnja rappelle à nouveau le postulat de base de l'école symboliste : «la forme de l'œuvre artistique est inséparable de son contenu : c'est cette unité qui est le symbole de l'art» (*ibid.*, p. 211). Dans un essai plus tardif, résumant les réalisations du symbolisme, est déjà mentionné «le slogan de l'école symboliste sur la forme et le contenu», qui «donne de nouveaux critères dans l'analyse des formes linguistiques, la théorie du mot, la théorie des styles, la théorie du mythe, la psychologie, la critique, etc.» (Belyj 1994, p. 447). Vers 1928, date de cet essai, l'école formaliste russe, en effet, a étendu l'application de ce principe

à toutes ces disciplines, et Belyj lui-même fut appelé par les formalistes l'annonciateur d'une nouvelle approche en philologie.

La création au début du XX^{ème} siècle d'une école particulière de potebnisme, celle de Moscou, dont le chef de file était Belyj, a été décrite par son contemporain, le philologue russe B. Engel'gardt. C'est lui, d'ailleurs, qui a appelé la théorie de jeunesse sur la parole et la connaissance poétique de Belyj un «symbolisme linguistique» (Engel'gardt 2005, p. 127). Toutefois, il a souligné que le concept humboldtien de «forme interne du mot» signifie «cette énergie interne spécifique, au moyen de laquelle se forme l'unité indécomposable du mot-signification et qui, en tant que principe dynamique du mot, conditionne la suite de son développement créatif» (*ibid.*, p. 105). C'est ce symbolisme linguistique, couplé avec la philosophie du langage de Potebnja, qui caractérisait la conception de la forme interne comme symbole chez Belyj⁵.

Caractéristique est l'évolution des conceptions d'un autre poète symboliste, V. Brjusov, sur le problème de la forme et du contenu. En 1907, alors que Belyj publie ses travaux sur le symbole comme unité de la forme et du contenu, Brjusov, assez conservateur sur cette question, écrit dans une manière très tolstoïenne : «Dans une œuvre d'art, la forme fusionne inextricablement avec le contenu, elle en découle, elle est déterminée d'avance par lui» (Brjusov 1987, p. 288). En premier lieu se tient le contenu, il donne forme au matériau et lui donne sens. Cependant, sept années plus tard, en 1914, la position de Brjusov se modifie et se rapproche de celle des formalistes, émergeant la même année : «Ce qui est communément appelé forme en poésie est, en substance, son 'contenu', et ce qu'on appelle contenu (le sujet, les pensées, les images) n'est que 'forme'» (*ibid.*, p. 354). Maintenant, pour lui, la véritable poésie va «de la forme au contenu», «des mots aux images et aux pensées». Le contenu n'est plus le moteur de la forme, mais l'inconnue, qui est trouvée dans la forme poétique : «le contenu, qui naît dans les combinaisons verbales, en fait, est toujours revêtu de la seule forme possible pour lui» (*ibid.*). C'est ici que se font face deux écoles de pensée et deux systèmes artistiques : d'une part, le symbolisme, couplant forme et contenu, et de l'autre, le post-symbolisme, formel.

3. «LA LUTTE DE LA FORME ET DU CONTENU» : L'ECOLE FORMELLE ET LE FUTURISME.

Jusqu'à présent nous avons examiné l'étape d'évolution des notions de forme et contenu dans la pensée russe sur le langage au cours de laquelle les deux catégories se trouvaient en une unité «indissoluble», «organique», et où la notion de forme interne servait de lien profond réunissant le son et la signification en un tout unique, le symbole. On pourrait définir ainsi les

⁵ Pour plus de détails sur la relation entre le formalisme et l'esthétique dans la théorie russe des années 1910 à 1930, voir Feščenko 2007 et Zenkin 2004.

limites temporelles de cette étape : du livre de Potebnja *La pensée et le langage* (1862) au traité de Belyj «Langage et pensée» (1910). Cette période, pourrait être appelée «paix et harmonie» entre la forme et le contenu.

C'est ensuite qu'advient une étape de révolution de la forme et de guerre entre la forme et le contenu. Son apparition coïncide avec les premiers manifestes et déclarations de l'OPOJAZ, du futurisme et des courants avant-gardistes en peinture. En 1914, K. Malevitch (Malevič) crée son *Carré noir* et l'intitule «Le zéro de la forme». En poésie une manifestation radicale de cette révolte est le slogan de A. Kručenyx «la nouvelle forme verbale crée un contenu nouveau», inséré dans le manifeste de 1913 *Déclaration du mot en tant que tel*. Un an plus tôt, c'est un défi encore plus extrême envers le contenu du mot qui retentit dans le texte de I. Zdanevič «Sur l'écriture et l'orthographe» (1912). Il propose de supprimer toute l'orthographe moderne, parce que l'écriture, selon lui, est porteuse du «mot à l'agonie» et doit être remplacée par un nouvel alphabet transmental [*zäumnyj*]. L'orthographe actuelle est aléatoire et n'est en rien justifiée, elle met à mort le mot en le démembrant en signes inanimés. Zdanevič appelle à de nouveaux «tracés», nécessaires pour assurer la liberté d'une «langue appropriée pour l'art» (Zdanevič 1912b, p. 98). Selon lui, l'orthographe moderne sépare le mot de son sens, parce qu'elle n'attache pas d'importance au lien vivant du son et du contenu. «Le mot est dynamique, l'écriture est statique» (Zdanevič 1912a, p. 10b), dit-il dans le manifeste. Contre «la notation de signes» [*znakopis'*] comme moyen conventionnel pour fixer le mot, Zdanevič propose la conception d'une «notation de sons» [*zvukopis'*]. Il entend par là «un mode d'écriture consistant à créer des traces tangibles pour reproduire directement la parole» (*ibid.*, p. 36). Le son lui-même est destiné à noter la forme pure, à l'inverse du signe, indiquant le contenu.

Les prophéties des futuristes et des «transmentalistes»⁶ au sujet du «mot pur» trouvent un écho immédiat dans les théories littéraires et linguistiques de leurs contemporains. C'est dans le même cabaret «Au chien errant» où se produit le jeune I. Zdanevič, que le non moins jeune V. Šklovskij fait sa première déclaration publique. Dans son manifeste «La résurrection du mot», publié en 1914, il s'efforce de se démarquer de façon ostentatoire de la poétique symboliste. Ses munitions sont ni plus ni moins des métaphores de vie et de mort : «Les mots sont morts, et la langue est semblable à un cimetière», «seul est vivant le mot nouveau-né» (Šklovskij 1990, p. 36). A l'aide de citations de Potebnja et des principaux représentants de son école (A. Gornfel'd, D. Ovsjaniko-Kulikovskij et A. Veselevskij), il s'en prend aux mots «pétrifiés» du langage ordinaire, devenus «routiniers», et dont «la forme interne (imagée) et la forme externe (sonore) ont cessé d'être ressenties» (*ibid.*). Ce sont des «mots vivants» et de

⁶ Il s'agit des poètes écrivant dans une langue «transmentale» (*zäum'*), accumulation de consonnes et de syllabes ne correspondant à aucun sens apparent, mais censées véhiculer un sens supérieur. [*N.d.T.*]

nouvelles «formes vivantes» qui doivent venir prendre leur place. Dès ce premier manifeste, le concept de forme constitue le fondement de tout le courant, dont la thèse principale est ainsi formulée : «la réception ‘artistique’ est celle dans laquelle est ressentie [*pereživaetsja*] la forme» (*ibid.*, p. 36-37). Dans ses textes ultérieurs, Šklovskij renoncera au concept potebnien de «forme interne» et formulera ses raisonnements sur la «forme compliquée» [*zatrudnennaja forma*] et la «forme pure de l’œuvre littéraire» à partir d’une critique de Potebnja.

Et pourtant, cette démarche poursuivait plutôt des buts tactiques de fondation d’un nouvel art d’avant-garde ; en réalité, la pensée de Šklovskij prolongeait les principes de la poétique de Potebnja, qu’il refusait de façon apparente⁷. La rhétorique belliqueuse des formalistes, à coup sûr, était renforcée par l’esprit du temps : leurs premières déclarations coïncidaient avec le début de la guerre mondiale, les suivantes, avec la révolution puis la lutte de classes dans la société soviétique. V. Lénine lui-même est intervenu à propos de la relation entre forme et contenu, écrivant dans ses *Cahiers philosophiques* sur la nature de la dialectique : «Lutte entre la forme et le contenu, et inversement. Renverser la forme, modifier le contenu» (cité d’après Timofeev 1939, p. 815). C’est par les catégories de forme et de contenu qu’était évalué l’ensemble du processus artistique. D’un côté retentissaient les attaques de L. Trotsky contre l’«école formelle de poésie», de l’autre A. Lunačarskij (Lounatcharski) tenait des raisonnements sur le caractère inséparable de la forme et du contenu dans l’art en citant V. Maïakovski : «En voilà, des gens ! Pour eux la forme et le contenu dans l’art, c’est comme un général en uniforme». Et Lunačarskij de commenter : «Dans cette définition notre pensée peut sembler bien ridicule à première vue. Pourtant, en réalité, il en est bien ainsi. Il y a des artistes dont le travail est comme un uniforme sans général, ceux pour lequel c’est un général en uniforme, et il y a des œuvres qui sont un général sans uniforme» (Lunačarskij 1921, p. 204). La controverse entre les formalistes et leurs opposants était exacerbée même dans des articles d’encyclopédies. Par exemple, dans le *Dictionnaire des termes de littérature* de 1925 il est dit : «Nous avons deux positions de base : les partisans de la forme et les partisans du contenu» (Stoljarov 1925, p. 1035). Cette atmosphère militante est évoquée de façon éloquente par le titre d’une publication de documents du Cercle linguistique de Moscou : «Comment le Cercle linguistique de Moscou a combattu contre Brjusov et Potebnja» (Gindin & Mankovskij 2007).

B. Ejxenbaum a résumé les différences dans la façon dont les formalistes et les symbolistes abordaient la relation entre forme et contenu dans son article «La théorie de la méthode formelle» (Ejxenbaum 1925) :

Les symbolistes, faisant leur la théorie générale de Potebnja parce qu’elle justifiait la domination des images-symboles, n’ont pas pu dépasser la fameuse théorie de l’«harmonie de la forme et du contenu», alors même qu’elle était ma-

⁷ Voir à ce sujet : Plotnikov 1923; Cassedy 1990, Zenkin 2004, Suxix 2011.

nifestement contraire à leur propre propension aux expérimentations formelles et la dénaturait, lui donnant un caractère d'«esthétisme». Les formalistes, en se démarquant du point de vue de Potebnja, se sont libérés de la corrélation traditionnelle 'forme-contenu' et de la conception de la forme comme une coquille, comme un récipient dans lequel est versé un liquide (le contenu). Les faits artistiques ont montré que sa spécificité ne relève pas des éléments mêmes qui font partie de l'œuvre, apparaissant dans le produit, mais dans la façon particulière de les *utiliser*. Par là même, le concept de 'forme' prenait un sens tout différent, et n'exigeait à côté de lui aucun autre concept, aucune autre corrélation. (Ejxenbaum 1987, p. 384)

Dans un article précédent, «Sur les sons dans le vers» [*O zvukax v stixе*] (1920), la rhétorique d'Ejxenbaum était plus militante. Considérant l'«intégralité» [*celostnost'*] et la «fusion» comme erreur fatale des théoriciens du type de Belyj, il note : «En art, il ne peut pas exister une simple harmonie pacifique des éléments, l'œuvre d'art est un ensemble complexe. Elle est toujours le résultat de la *lutte* entre les éléments» (Ejxenbaum 1920, p. 2-3). Il est symptomatique que le mot «lutte» est souligné par Ejxenbaum. Cependant, si en 1920, encore portée par la vague de la «décennie militante» du formalisme russe, cette «lutte des éléments» avait un caractère encore romantique, à partir de 1925 les formalistes eurent à mener de sérieux combats face à la formation idéologique soviétique qui les encerclait.

4. «UNE QUESTION DE COMBAT» : LA «GUERRE CIVILE» ENTRE FORMALISTES ET CONTENUTISTES

Quelques années après les déclarations belliqueuses des premiers formalistes contre «l'harmonie de la forme et du contenu», apparaissent dans la science et la pensée sociale en Russie toute une série d'attaques de représailles contre les formalistes eux-mêmes. Il faut, du reste, faire ici une distinction entre deux lignes de confrontation: 1) entre les formalistes et les tenants de la ligne potebnienne de la philosophie russe du langage, et 2) entre la critique socialiste officielle et les formalistes.

La seconde ligne de confrontation est à l'heure actuelle mieux étudiée, alors que la première a encore besoin d'un examen approfondi. On y trouvera la conception de scientifiques tels que G. Špet, B. Engel'gardt, M. Bakhtine, P. Medvedev, N. Žinkin, etc. Je vais aborder brièvement trois sujets liés à cette controverse parmi les moins étudiés : 1) l'article de Belyj «Le sceptre d'Aaron» (1918); 2) la discussion sur la méthode formelle dans le *Vol'fila*⁸ à Petrograd en 1922 ; et 3) l'article de S. Askol'dov «La forme et le contenu dans l'art verbal» (1925).

⁸ *Vol'fila* (abréviation de *Vol'naja filosofskaja asociacija* [Association libre de philosophie] était un groupe d'intellectuels qui se disaient prêts à accepter la Révolution d'octobre mais affirmaient que pour construire une nouvelle société il fallait aussi réaliser une révolution

Il est à noter que presque immédiatement après la publication des manifestes de Šklovskij, Belyj prend connaissance des travaux de «l'école formelle», qui, comme nous l'avons indiqué ci-dessus, était sortie du «manteau» de Belyj, mais en opposition à lui. Dans son traité «Le sceptre d'Aaron» portant comme sous-titre «Sur le mot dans la poésie», écrit en prose rythmée et publié en 1918 dans le cadre de l'almanach *Les Scythes*, on peut voir des traces manifestes de cette connaissance et une vive réaction contre l'approche formaliste de la poésie.

Partant d'une critique de la grammaire abstraite des linguistes de la vieille école et opposant à la «forme figée» la «parole vivante», Belyj prend position dans le débat contemporain sur la forme et le contenu. De son point de vue, les nouvelles tendances en poésie et leurs théoriciens respectifs pèchent par leur incompréhension des relations entre les deux facettes du mot. D'une part il y a ceux qu'il appelle «esthètes, linguistes et grammairiens», en y incluant les futuristes et les formalistes, pour lesquels seule la forme compte. La phonétique pour eux est dépourvue d'idéologie (c'est-à-dire d'une sémantique profonde selon Belyj). Dans l'école opposée, celle des mystiques, il voit l'extrême du contentutisme : «Tout en reconnaissant l'unité, ils la pensent dans le sens que l'énoncé du contenu est vrai dans la forme qui lui est propre ; dans cette école, la forme est insérée bon gré mal gré à l'intérieur de la sphère du contenu» [Belyj 2006b, p. 388]. Ces deux positions extrêmes, selon Belyj, ne correspondent pas aux «tâches de la nouvelle littérature», dont il est lui-même l'annonceur. Les deux facettes du mot, son idéologie et sa sémantique, doivent être l'unité de la forme et du contenu, sans avoir à donner la priorité exclusive à l'un ou à l'autre. Cette «unité», cette «fusion» de la forme et du contenu, il la pense sur un plan différent : «Je rejette fermement le bien-être de l'union précipitée : le contenu et la forme sont les deux moitiés de la pierre cassée de la littérature; pour réunir les deux morceaux de la pierre il faut un ciment» (*ibid.*, p. 389). Ni les futuristes, ni les logiciens, ni les spécialistes d'esthétique ne se soucient de ce «ciment qui relie». On voit que l'argumentation de Belyj pour la défense du symbole, qui s'appuyait précédemment sur la théorie potebnienne de la forme interne, s'étend au fil du temps au domaine entier de la littérature de son époque.

À cet égard, on trouvera un grand intérêt aux informations concernant les contacts de Belyj avec la linguistique et la poétique linguistique, données dans les matériaux publiés par Belous dans un article intitulé «Discussion sur la méthode formelle» (Belous 2005, p. 801-842). On y trouve la réaction directe de Belyj, datée de 1920, à la méthode formelle dans la science du langage.

Dans son article «Étude de la théorie du langage poétique» V. Šklovskij écrivait de façon polémique contre Belyj : «Les symbolistes ont su prêter attention à la forme dans l'art, mais ils n'ont vu dans l'art que

spirituelle. Le Vol'fila a existé de 1919 à 1924, A. Belyj en fut le président de 1919 à 1921.
[Ndt]

l'énoncé ... Le développement de la science linguistique ne s'est pas reflété dans la poétique symboliste, leur système est une puce anglaise clouée au sol par les armuriers de Tula⁹ : cette puce ne pouvait pas sauter bien loin [...]» (Šklovskij 1919, p. 2). Cette polémique avec Belyj a continué dans la même direction avec B. Ejxenbaum et B. Tomaševskij. Belyj lui-même, cependant, ne voyait pas de contradiction entre son approche et la méthode formelle :

Ce qu'on a coutume d'appeler contenu dans l'œuvre d'art n'est rien d'autre qu'un approfondissement de l'élément formel, et vice versa : la forme est la cristallisation du contenu. [...] Lorsque l'on considère la forme et le contenu non pas comme un figement définitif, mais comme quelque chose de dynamique, on peut établir une certaine unité où les deux problèmes s'interpénètrent. [...] L'histoire de la littérature est la science de l'individuel, de l'inséparable et de l'intégralité. (Belous 2005, p. 806)

Dans la discussion qui a eu lieu en 1922 au Vol'fila, on fit aux formalistes une réception plutôt sévère. B. Tomaševskij prit la parole en commençant par dire : «La méthode formelle est morte. Mais cette mort subite va me permettre de dire quelques mots au sujet du défunt» (*ib.*, p. 812). La métaphore nécro-vitaliste affleure tout au long du débat. Ainsi, R. Ivanov-Razumnik fait valoir contre le formalisme la défense de l'œuvre littéraire comme «organisme vivant» (*ibid.*, p. 829). Le sociologue Ja. Gordin parle de «l'organisme vivant de la culture» et de son «unité intégrale» (*ibid.*, p. 833). Un rapprochement des deux positions semble se trouver chez Ju. Tynjanov, qui tente de fonder le concept de «forme dynamique» (*ibid.*, p. 841). Ce faisant, il répond à la critique selon laquelle la méthode formelle se concentre sur le «moment statique» dans la science de la littérature.

Un autre écho polémique, peu connu, aux travaux des formalistes russes est l'article de S. Askol'dov «La forme et le contenu dans l'art verbal» [*Forma i sodržanie v iskusstve slova*], publié dans l'almanach *Literaturnaja mysl'*, n° 3, 1925. L'auteur commence son texte avec cette phrase caractéristique de l'époque : «La question de l'importance de la forme et du contenu dans l'art verbal est devenue une question de combat dans la critique littéraire moderne» (Askol'dov 1925, p. 305). En outre, la question de la forme et du contenu est devenue, selon Askol'dov, «récemment symptomatique pour la vie en général.» Philosophe de formation, Askol'dov rappelle immédiatement les origines philosophiques des catégories de forme et de contenu, et entreprend leur analyse philosophique. Comprenant la forme comme «structure interne», il répartit son analyse entre les différentes composantes de cette catégorie. Il sépare : le contenu pragmatique (c'est-à-dire, le sujet de l'œuvre), le contenu psychologique (analogue au pragmatique dans la lyrique), la forme (tout le reste dans l'œuvre). Par

⁹ Cette expression correspond à peu près à «chasser les mouches avec un bazooka». [N.d.T.]

«forme» Askol'dov entend tous les éléments formels des textes, depuis la phonétique jusqu'au rythme. En élargissant de la sorte la notion de forme, il essaie de mettre au clair en quoi les revendications de l'école formelle sont excessives. Son principal reproche consiste en ce que l'approche formelle, isolant la forme, en fait l'unique matériau digne de signification artistique.

La «valeur artistique», voilà un terme clé de S. Askol'dov, qu'il développera plus tard dans sa théorie des concepts poétiques¹⁰. Il entend par là que l'unité formée par la réunion de la forme et du contenu est un acte axiologique : «La valeur artistique est bien une valeur, et non une grandeur, le processus de sa formation possède un caractère constitutif plutôt qu'additif» (*ibis.*, p. 313). La séparation de la forme et du contenu ne peut pas, selon le philosophe, évaluer la forme artistique dans l'intégralité du texte. Chaque forme doit être évaluée selon son degré de valeur artistique. Plus loin, Askol'dov analyse diverses formes possédant des degrés différents de valeur artistique en prose et en poésie. L'apothéose des «excès de la forme» est pour lui la poésie transmentale des futuristes, bien qu'il en reconnaisse la valeur de laboratoire, tout en niant son importance artistique.

A la thèse formaliste selon laquelle la forme remplace essentiellement la valeur du contenu, S. Askol'dov répond par l'idée que la forme ne fait que mettre en évidence le contenu d'une façon particulière. La forme et le contenu «constituent une unité indivisible aussi bien dans processus créatif en général que dans celui de la perception artistique» (*ib.*, p. 330). C'est comme si Askol'dov cherchait à concilier deux approches opposées : formelle et contentuiste. A la fin de l'article il lance un appel pathétique aux formalistes pour qu'ils se reprennent, et nous retrouvons la rhétorique «belliqueuse»: «Si le formalisme est un courant qui souhaite placer l'étude de la forme à la même hauteur que celle du contenu, on ne peut que s'en féliciter. Mais si son slogan n'est pas l'étude conjointe de la forme et du contenu, mais le refus de contenu à tous les égards [...], alors il faut lui déclarer une guerre sans merci, en tant qu'ennemi mortifère de l'art» (*ibid.*, p. 341).

Après cela il est légitime de se demander si c'est une «réconciliation» de la forme et du contenu qui succède à la période «belliqueuse» du formalisme, ou bien une nouvelle guerre, cette fois dirigée contre la forme elle-même.

On peut dire que ces tentatives de compromis, malgré leur grand nombre, perdirent rapidement leur utilité pour l'idéologie dominante de la science soviétique. Dans la nouvelle étape, la «guerre civile» entre les formalistes et les contentuistes fut remplacée par l'hégémonie totale de l'antiformalisme. Le formalisme fut étouffé, et la plupart de ses critiques en provenance du flanc potebnien furent dispersés ou défaits. Le mot même de «formalisme», d'école philologique est devenu une étiquette péjorative, qui servait à la bureaucratie soviétique pour réduire au silence les défenseurs

¹⁰ Pour plus de détails, voir Feščenko 2013.

de la forme, de D. Chostakovitch à A. Akhmatova et bien d'autres. Dès 1925, le début de cette campagne fut fixé dans un éloquent article d'encyclopédie : «forme et contenu», dans la bouche d'un des champions de l'antiformalisme : «En Union soviétique le formalisme a été la théorie la plus tenace et la plus active formulée par les idéalistes bourgeois contre le marxisme-léninisme. La liquidation définitive des tendances formalistes est l'une des tâches les plus urgentes auxquelles est confronté l'art soviétique» (Dynnîk 1939, p. 812). Quant au diktat du contenu sur la forme dans la linguistique soviétique, il fut définitivement établi dans les années 1950, comme en témoigne le passage suivant : «La théorie marxiste-léniniste enseigne que tout ce qui existe a un contenu et une forme, que ces deux catégories sont en unité dialectique et en interaction l'une avec l'autre, et que dans cette interaction le rôle directeur, déterminant, appartient au contenu» (Galkina-Fedoruk 1957, p. 354).

EN GUISE DE CONCLUSION

En conclusion, je voudrais mentionner l'exemple d'un scientifique soviétique, dont l'intitulé des œuvres permet de juger du dynamisme des notions de forme et de contenu dans les études littéraires russes des années post-révolutionnaires. Il s'agit du spécialiste de littérature M. Grigoriev. A en juger par sa biographie scientifique, il a commencé à travailler à l'Institut supérieur d'art et de littérature de V. Brjusov, et ses premiers travaux, consacrés à une poétique extrêmement idéaliste et psychologique dans l'esprit de A. Potebnja et M. Geršenzon, étaient orientés vers une critique de la méthode formelle. En 1927, il fit un compte-rendu positif du livre de B. Engel'gardt, intitulant sa note dans la revue *Na literaturnom postu* «La théorie formelle mise à nu» [*Obnažennaja formal'naja teorija*]. Un autre de ses articles de la même année s'intitulait «La crise du formalisme». En 1929, il publiait un livre avec un titre encore plutôt idéologiquement innocent pour l'époque : *Forme et contenu de l'œuvre littéraire* [*Forma i sodержanie literaturno-xudožestvennogo proizvedenija*]. On apprend plus tard, dans un article d'encyclopédie qui lui est consacré, que ce scientifique «se rapproche maintenant d'une formulation marxiste des problèmes littéraires» (Lunačarskij 1930, p. 10). Finalement, en 1959, il publie un livre *Sur l'histoire de la lutte pour le réalisme socialiste*. En somme, il fait une carrière caractéristique de son époque. Partant de Potebnja et d'une critique du formalisme, il s'engage dans la voie de la lutte pour le contenu socialiste en littérature. Par son exemple, on voit comment dans la science soviétique officielle de la langue et de la littérature le contenu a remporté la guerre civile contre la forme.

© Vladimir Feščenko

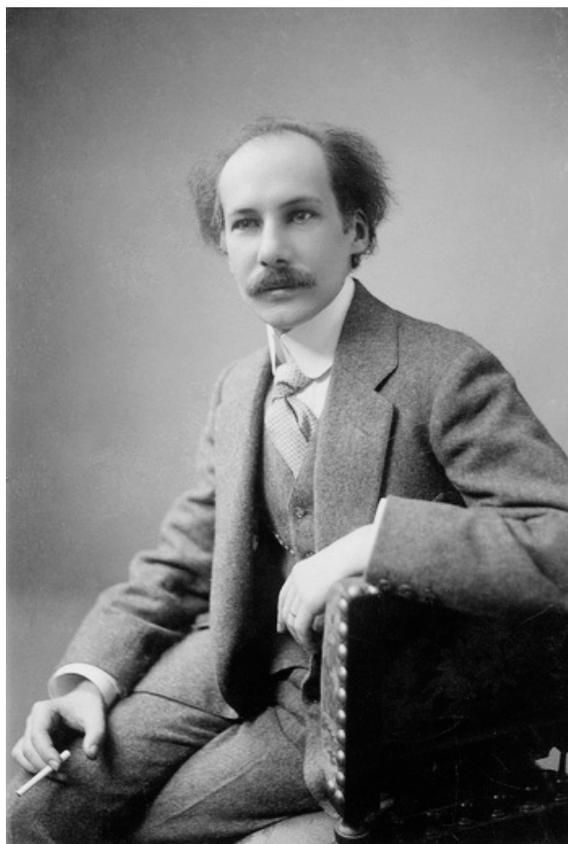
(traduit du russe par Patrick Sériot)

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- AKSAKOV Konstantin, 1990 : «O nekotoryx sovremennyx sobstvenno literaturnyx voprosax» [Sur quelques questions proprement littéraires], *Voprosy filosofii*, n° 2, p. 158-174.
- ASKOL'DOV Sergej, 1925 : «Forma i soderžanie v iskusstve slova» [La forme et le contenu dans l'art verbal], *Literaturnaja mysl'. Al'manax III*, Leningrad, p. 305-341.
- AUMUELLER Mathias, 2005 : *Innere Form und Poetizität: Die Theorie Aleksandr Potebnjas in ihrem begriffsgeschichtlichen Kontext*, Frankfurt a. M.: Peter Lang.
- BELOUS Vladimir, 2005 : *VOL'FILA (Petrogradskaja Vol'naja Filosofskaja Associacija) : 1919-1924* [VOL'FILA (Association philosophique libre de Petrograd) : 1919-1924], Moskva : Modest Kolerov & Tri kvadrata.
- BELYJ Andrej, 1994 : *Simvolizm kak miroponimanie* [Le symbolisme comme vision du monde], Moskva : Respublika.
- —, 2006a (1910) : «Mysl' i jazyk (Filosofija jazyka A.A. Potebni)» [La pensée et le langage (la philosophie du langage de A. Potebnja)], in *Semiotika i avangard. Antologija*, Moskva : Akademičeskij proekt. Kul'tura, p. 199-211.
- —, 2006b : «Žezl Aarona (O slove v poèzii)» [Le sceptre d'Aaron (sur le mot en poésie)], in *Semiotika i avangard. Antologija*, Moskva : Akademičeskij proekt. Kul'tura, p. 376-426.
- —, 2010 : *Sobranie sočinenij. Simvolizm. Kniga statej* [Œuvres choisies. Le symbolisme. Recueil d'articles], Moskva : Kul'turnaja revoljucija ; Respublika.
- BRJUSOV Valerij, 1987 : *Sočinenija v 2-x t. T. 2* [Œuvres en 2 vol., t.2], Moskva : Xudožestvennaja literatura.
- CASSEDY Steven, 1990 : *Flight from Eden. The Origins of Modern Literary Criticism and Theory*, Berkeley : University of California Press.
- DYNNIK Mixail, 1939 : «Forma i soderžanie. I. Istoričeskij očerk» [La forme et le contenu. I. Esquisse historique], in *Literaturnaja ènciklopedija*, t. 11, Moskva : Xudožestvennaja literatura, 808-814.
- EJXENBAUM [Eichenbaum] Boris, 1920 : «O zvukax v stixe» [Les sons du vers], *Žizn' iskusstva*, 23 janvarja, n° 349–350, p. 2-3.
- —, 1987 : *O literature* [Sur la littérature], Moskva : Sovetskij pisatel'.

- ENGEL'GARDT [Engelhardt] Boris, 2005 : *Fenomenologija i teorija slovesnosti* [Phénoménologie et théorie de l'art littéraire], Moskva : Novoe literaturnoe obozrenie.
- FEŠČENKO Vladimir, 2013 : «Aux sources de la conceptologie russe: la philosophie du mot de Sergej Askol'dov», *Cahiers de l'ILSL*, n° 37- E.Velmezova (éd.), *Histoire de la linguistique générale et slave : « sciences » et « traditions »*, p. 103-116.
- GALKINA-FEDORUK Evdokija, 1957 : «O forme i sodržanii v jazyke» [La forme et le contenu en langue], in *Myšlenie i jazyk*, Moskva : Gospolitizdat, p. 352-406.
- GINDIN Sergej, MAN'KOVSKIJ Arkadij (éd.), 2007: «Kak moskovskij lingvističeskij kružok voeval s Brjusovym i Potebněj» [Comment le cercle linguistique de Moscou a combattu contre Bjusov et Potebnja], *Novoe literaturnoe obozrenie*, n° 86, p. 70-78.
- JAKOBSON Roman, *Formal'naja škola i sovremennoe russkoe literaturovedenie* [L'école formelle et la théorie littéraire russe contemporaine], Moskva : Jazyki slavjanskij kul'tur.
- KANDINSKIJ Vasilij, 2001: «Soderžanie i forma» [Le contenu et la forme], in *id.* : *Izbrannye trudy po teorii iskusstva, t. 1, 1901-1914*, Moskva : Gileja, p. 83-87.
- LUNAČARSKIJ Anatolij, 1921 : «Dostojevskij kak xudožnik i myslitel'» [Dostoïevsky comme artiste et penseur], *Krasnaja nov'*, n° 4, p. 204-211.
- —, (éd.), 1930 : *Literaturnaja enciklopedija*, t. 3, Moskva : Izd-vo Kom. Akad., p. 10.
- PLOTNIKOV Il'a, 1923: «Obščestvo izučeniya poëtičeskogo jazyka i Potebnja» [La société d'étude du langage poétique et Potebnja], *Pedagogičeskaja mysl'*, n° 1, p. 31-40.
- PODOL'SKIJ Jurij, «Stil'» [Le style], in *Literaturnaja enciklopedija : Slovar' literaturnyx terminov*, v 2 t. 2, Moskva-Leningrad : Frenkel', p. 867-870.
- POTEBNJA Aleksandr, 1999 : *Polnoe sobranie trudov : Mysl' i jazyk* [Œuvres complètes : La pensée et le langage], Moskva : Labirint.
- STOLJAROV Mixail, 1925 : «Forma», in *Literaturnaja enciklopedija : Slovar' literaturnyx terminov*, v 2 t. 2, Moskva-Leningrad : Frenkel', p. 1034-1037.
- SUXIX Stanislav, 2011 : «Stoletie neponimaniya : koncepcija xudožestvennosti v teorii slovesnosti A.A. Potebni i formal'noj školy» [Un siècle d'incompréhension : la conception de l'art dans la théorie de l'art littéraire chez A. Potebnja et l'école formelle], *Vestnik nižegorodskogo universiteta im. N.I. Lobačevskogo*, n° 6 (1), p. 353-359.
- TIMOFEEV Leonid, 1939 : «Forma i sodržanie. II. Teoretičeskij očerk» [La forme et le contenu. II. Esquisse théorique], in *Literaturnaja enciklopedija*, t. 11, Moskva : Xudožestvennaja literatura, 814-823.

-
- TOLSTOJ Lev, 1981 : *Sobranie sočinenij v 22 tomach. T. 7 : Vojna i mir* [Œuvres, en 22 vol. T. 7 : Guerre et paix], Moskva : Xudožestvennaja literatura.
 - , 1983 : *Sobranie sočinenij v 22 tomach. T. 15 : Stat'ji ob iskusstve i literature* [Œuvres, en 22 vol. T. 15 : Articles sur l'art et la littérature], Moskva : Xudožestvennaja literatura.
 - ŠKLOVSKIJ Viktor, 1919 : «Izučenie teorij poëtičeskogo jazyka», *Žizn' iskusstva*, 21 oktjabrja, n° 273, p. 2.
 - , 1990 : *Gamburgskij sčet* [Le compte de Hambourg], Moskva : Sovetskij pisatel'.
 - WESTSTEIJN Willem, 1979 : «A.A. Potebnja and Russian Symbolism», *Russian Literature*, Vol. 7, p. 443-454.
 - ZDANEVIČ Il'ja, 1912a : «Manifest o pravopisanii» [Manifeste sur l'orthographe], in *Fonds d'archives OR GRM*, f. 177 (Fonds Ilja Zdanevič), u. 10.
 - , 1912a : «O pis'me i pravopisanii» [Sur l'écriture et l'orthographe], in *Fonds d'archives OR GRM*, f. 177 (Fonds Ilja Zdanevič), u. 13.
 - ZENKIN Sergej, 2004 : «Forma vnutrennjaja i forma vnešnjaja (Sud'ba odnoj kategorii v rusškoj teorij XX v.)» [Forme interne et forme externe ((Le destin d'une catégorie dans la théorie russe du XXe siècle)], in *Russkaja teorija : 1920-1930-e gody. Materialy 10-x Lotmanovskix čtenij*, Moskva : RGGU, p. 147-167.



Andrej Belyj (1880-1934)

Andrej Belyj lecteur de Potebnja : un jalon néo-kantien de l'approche poétique du langage en Russie

Patrick FLACK
Université Charles, Prague

Résumé : Cet article place le compte-rendu du livre d'Aleksandr Potebnja *La pensée et le langage* [*Mysl' i jazyk*] publié par Andrej Belyj en 1910 dans le contexte du développement des approches poétiques originales du langage menées par le poète symboliste et, à sa suite, les formalistes russes. Il s'agit ainsi d'apporter des éléments précis à une hypothèse générale qui postule que l'élaboration d'une nouvelle poétique et d'une «théorie de la littérature» en Russie s'est faite pour une part importante sur la base d'une critique méthodologique du paradigme psychologiste fortement inspirée par l'épistémologie néo-kantienne. Les références explicites à Rickert et à l'école de Bade dans le texte de Belyj – lui-même un jalon essentiel entre le psychologisme de Potebnja et la théorie formaliste – éclairent de façon déterminante leur rôle dans ce processus de critique et de transformation épistémologique.

Mots clés : Aleksandr Potebnja, Andrej Belyj, Heinrich Rickert, formalisme russe, psychologisme, néo-kantisme, épistémologie des sciences humaines

L'analyse proposée ici n'équivaut en un sens à rien de plus qu'à une reprise des arguments exposés par Andrej Belyj dans son compte-rendu de *La pensée et le langage* [*Mysl' i jazyk*] d'Aleksandr Potebnja, publié en 1910 dans le journal *Logos*. Je souhaite en effet m'en tenir strictement à ce seul texte, esquivant les tâches plus complexes d'explicitier les prises de position théorique du linguiste et philosophe du langage ukrainien ou d'évaluer en tant que tels les mérites et les défauts de l'interprétation qu'en donne Belyj. Hormis pour relever l'incontestable importance de la pensée de Potebnja non seulement pour Belyj lui-même, mais aussi pour des figures telles que Valerij Brjusov ou Innokentij Annenskij (cf. Lagunov 2004a, 2004b), je ne m'attarderai pas non plus sur sa pérennité ou l'ampleur de son impact sur les poètes et théoriciens du symbolisme russe. Les seuls éléments qu'il m'importe d'ajouter sont : de souligner d'une part les similarités flagrantes entre les positions théoriques exposées dans le compte-rendu de *La pensée et le langage* et dans le premier chapitre du grand ouvrage théorique de Belyj publié la même année, *Le Symbolisme* [*Simvolizm*] ; de rappeler d'autre part le rôle décisif de ce dernier ouvrage pour le premier formalisme russe (Thompson 1971, p. 11-13, Hansen-Löve 1978, p. 43-58). Ce faisant, je souhaite mettre en avant la pertinence de la critique de Potebnja par Belyj pour le développement de la théorie littéraire des formalistes russes et, partant, éclairer le rôle de cette critique comme jalon déterminant dans l'émergence des nouvelles approches poétiques du langage en Russie.

Tout l'enjeu de la reprise linéaire de la critique de Potebnja par Belyj que je me propose d'effectuer ici repose en d'autres termes sur sa contextualisation dans une dynamique scientifique historique précise, celle de la cristallisation de nouveaux discours théoriques sur le langage et la littérature dans la Russie du début du XXème siècle, en particulier dans les travaux des symbolistes et des formalistes russes. Pour être tout à fait précis, c'est même avant tout comme un témoignage direct et comme un élément de preuve à l'appui d'une interprétation historiographique forte de cette dynamique scientifique que je compte solliciter et instrumentaliser le texte de Belyj. En toute logique, je me propose donc tout d'abord de formuler clairement la perspective interprétative censée donner son sens et son intérêt à mon traitement sinon très limité des arguments du poète symboliste.

Mon hypothèse – qui n'est d'ailleurs pas entièrement originale (cf. Erlich 1955, Thompson 1971 ou Pomorska 1968) – est que l'émergence et le développement de nouvelles théories du langage et de la littérature en Russie au cours des premières décennies du XXème siècle ont résulté pour bonne part d'une critique productive du psychologisme (et plus généralement du paradigme psychologique) fortement inspirée par l'épistémologie des néo-kantiens, en particulier celle des représentants de l'école de Bade (Wilhelm Windelband et Heinrich Rickert). Formulé ainsi, cet argument a bien sûr une portée très générale qu'il conviendrait de nuancer puisqu'il est clair que tous les porteurs de nouvelles idées sur le langage ou la littérature en Russie n'ont pas adhéré ou été réceptifs aux idées néo-kantiennes. Je

tiens néanmoins à maintenir cette formulation générale, dans la mesure où le geste d'une critique productive du psychologisme inspirée par l'appareil théorique si ce n'est du néo-kantisme *stricto sensu*, du moins d'une forme d'idéalisme transcendantal post-kantien, n'a pas été l'apanage seulement des linguistes et philologues russes mais est caractéristique à cette époque d'autres disciplines (dont la philosophie et la psychologie elles-mêmes, je pense ici respectivement à la phénoménologie et à l'école de Würzburg) et d'autres centres intellectuels (Allemagne, Autriche, Prague). En ce sens, le travail de critique des symbolistes et formalistes russes s'inscrit effectivement dans un processus intellectuel très large et diffus – celui d'une émancipation des paradigmes de la science du XIX^e siècle (positivisme, naturalisme, psychologisme) et de l'institution de nouvelles disciplines (histoire de l'art, linguistique, psychologie, sociologie, théorie littéraire) sur la base d'une interrogation du statut même de la connaissance et de la méthode des sciences «exactes».

Il va sans dire que cette perspective historiographique – qui engage non seulement l'histoire des sciences du langage et de la littérature en Russie, mais bien celle des sciences humaines européennes – soulève un nombre important de questions, notamment en ce qui concerne les modalités précises de l'influence qu'elle prétend attribuer à l'épistémologie néo-kantienne sur les penseurs symbolistes et formalistes russes. Elle peut s'appuyer néanmoins sur un nombre d'éléments qui, sans forcément être très homogènes dans l'éclairage ou le degré de preuve qu'ils apportent, invitent à l'explorer plus avant. De façon générale, rappelons ainsi que l'enchevêtrement des milieux intellectuels et académiques russes du début du XX^e siècle avec le principal vecteur de l'émergence et des transformations des sciences humaines européennes, la science allemande du XIX^e siècle, n'est plus à démontrer. Comme le constate très justement Nikolaj Plotnikov dans un commentaire sur le journal *Logos* (lui-même une manifestation tangible des échanges russo-allemands), «il faut reconnaître qu'il n'est pas possible de retirer au tissu de la culture et de la pensée russe du début du siècle sa fibre allemande sans déchirer entièrement ce tissu.» (Plotnikov 2005, 9). Dans son brillant ouvrage *L'ambre et le fossile* (2014), Michel Espagne a montré par ailleurs à quel point le contexte scientifique russe a pu constituer un lieu privilégié où les idées de nombreux penseurs allemands (Humboldt, Lotze, Wundt, etc.) ont été non seulement récupérées et adaptées, mais où leur potentiel a parfois été mieux compris ou plus productivement exploité que dans leur pays d'origine (où elles ont au contraire eu tendance à être négligées ou délaissées). De façon plus spécifique, le rôle majeur du néo-kantisme à la fois comme véritable moteur des transferts intellectuels et culturels entre l'Allemagne et la Russie et comme catalyseur de l'établissement d'une vraie philosophie «académique» russe a été étudié et bien mis en évidence notamment par Nina Dmitrieva (2007). La présence d'un substrat psychologique d'origine allemande (Herbart, Wundt, Neumann) à l'origine des théories formalistes à quant à lui été

révélé par Ilona Svetlikova (2005) et repris par David Romand et Sergej Tchougounnikov (2009).

Par contraste, il importe aussi de relever ici que l'un des points faibles de mon hypothèse réside dans l'absence d'une démonstration claire de l'existence d'une filiation intellectuelle entre néo-kantisme et formalisme russe. Alors que les liens de figures telles que les poètes Belyj et Boris Pasternak avec le néo-kantisme sont avérés (cf. Dmitrieva 2007), il est beaucoup moins évident d'isoler les traces d'un impact de la philosophie néo-kantienne sur la théorie littéraire ou la «méthode» formaliste. L'obstacle principal empêchant une telle mise en évidence est d'ailleurs de taille : il s'agit du manque de références explicites au néo-kantisme et à son influence putative dans les textes des formalistes russes. Cette pénurie n'est certes pas totale, puisqu'on trouve chez Eichenbaum en particulier des remarques qui corroborent clairement l'idée d'une proximité de vues entre formalisme et néo-kantisme sur le terrain méthodologique :

S'appuyant sur Rickert, on constate que les méthodes des sciences naturelles doivent être appliquées à l'histoire des arts... lorsqu'on traite de la 'nature' du matériau dont une œuvre est faite. Dans [ce domaine] la construction de lois et de définitions est tout à fait concevable. (Ejxenbaum [1919] cité par M. Čudakova dans Tynjanov 1977, p. 455, ma traduction)

De plus, comme j'ai tenté de le montrer dans un précédent article (Flack, à paraître), il est possible de trouver un certain nombre d'indications implicites quant à l'origine néo-kantienne des fondements méthodologiques du formalisme russe. Dans ses explicitations de la méthode formelle, «Les 'formalistes' en question» (1924) [Vokrug voprosa o 'formalistax'] et *La théorie de la méthode formelle* (1927) [*Teorija formaln'ogo metoda*], Eichenbaum propose par exemple une définition des objectifs fondamentaux du formalisme qui fait très clairement écho à des thèses centrales du néo-kantisme rickertien. Quoi qu'il en soit, il ne saura être question ici de démontrer catégoriquement l'influence du néo-kantisme sur les formalistes russes. Au vu des réticences de ces derniers à rapprocher leurs théories de quelque modèle philosophique que ce soit et de l'impératif idéologique toujours plus pressant au cours des années 1920 de se distancier de toute association avec l'idéalisme, il faut bien admettre qu'ils n'ont pas commenté explicitement leur dette éventuelle envers le néo-kantisme et n'en ont donc pas laissé suffisamment de preuves directes et détaillées. Cela étant, il me semble que la difficulté d'obtenir une démonstration directe et sans équivoque d'un impact putatif du néo-kantisme sur le formalisme russe n'est nullement rédhibitoire pour ma volonté de l'explorer (et le défendre) ici dans une perspective élargie.

En premier lieu, et ce malgré le manque relatif d'indicateurs concrets, quasiment tous les commentateurs du formalisme russe (Troickij 1924 ; Engelhardt 1927 ; Erlich 1955 ; Hansen-Löve 1978 ; Pomorska 1968 ; Thompson 1971 ; Steiner 1984) présument au moins une vague et diffuse influence de la philosophie néo-kantienne sur les formalistes. Vic-

tor Erlich remarque ainsi que le nouveau climat philosophique créé par les néo-kantiens avait à l'époque forcément affecté l'étude de la littérature (Erlich 1955, p. 32-33.). La plausibilité d'une affinité conceptuelle entre formalistes et néo-kantiens n'est donc en soi pas à défendre. En second lieu, la nature profondément éclectique et centrifuge du formalisme russe dicte par avance que l'influence du néo-kantisme n'a pu être que partielle et complexe. Le rôle et l'impact précis du néo-kantisme doivent en d'autres termes de toute façon être nuancés et mis en relation avec le large spectre des autres sources auxquelles ont eu recours les formalistes. La remarque suivante de Catherine Depretto, formulée en réponse à l'importance accordée récemment au substrat psychologique allemand dans l'appareil terminologique du formalisme russe, mérite certainement d'être appliquée et discutée dans le cas du néo-kantisme:

Le tableau des sources du formalisme russe qui se dégage des études d'histoire inclusive est, en effet, un paysage éclectique dans lequel une référence, pertinente pour un texte, un auteur, ne l'est pas pour l'ensemble du mouvement. C'est plus en termes de concurrence de métalangages qu'il faut voir les choses, me semble-t-il. A chaque fois, nous avons affaire à des emprunts terminologiques et pas vraiment au transfert d'un système de pensée, ou à la reprise de conceptions d'ensemble. (Depretto 2012, p. 10)

En résumé, il apparaît clairement que l'intérêt du lien entre néo-kantisme et formalisme russe ne réside pas tant dans une démonstration univoque de son existence – qui est à la fois acquise et restera forcément fragile – mais plutôt dans la forme précise que ce lien a pu prendre. Plus exactement, il s'agit en fait de comprendre comment le néo-kantisme est intervenu dans la genèse du projet (formaliste et symboliste) russe d'une nouvelle théorie de la littérature et, partant, de mieux situer ce projet lui-même dans le contexte général de transformation et d'émergence des sciences humaines européennes au début du XX^{ème} siècle. Comme j'espère le montrer maintenant, le compte-rendu de *La pensée et le langage* par Belyj offre un éclairage pertinent à ce double titre, non seulement de par ses références à Rickert et à l'école de Bade, mais aussi par la mobilisation explicite de leur perspective épistémologique pour mener à bien une critique fondamentale du modèle psychologisant du langage de Potebnja.

Bien que le commentaire critique de Belyj se tienne à vrai dire assez fidèlement au texte et aux arguments de Potebnja, son compte-rendu revêt une structure complexe – fonctionnant comme une sorte de mise-en-abyme de l'histoire de la linguistique ou de la philosophie du langage. Belyj, en effet, présente les idées de Potebnja comme une étape essentielle du développement de la pensée linguistique sur la voie menant à une conception symboliste du langage. Il s'attache ainsi non seulement à souligner les intuitions et l'apport indéniablement positif du linguiste ukrainien, mais aussi à proposer des critiques et des corrections qui à ses yeux pourront permettre aux idées de Potebnja d'atteindre «toute leur force» (Belyj 1910,

p. 256) et de prendre la forme d'une théorie symboliste du langage. Or, la méthode adoptée par Belyj fait écho à celle adoptée par Potebnja lui-même dans *La pensée et le langage* pour construire et justifier sa propre conception du langage et de la linguistique : Potebnja, en effet, reprend pour mieux les dépasser les arguments de Wilhelm von Humboldt ou Heymann Steinthal – tout en soulignant de plus l'inscription des arguments de ce dernier dans un processus historique de développement de la pensée linguistique par critiques successives. Dans le compte-rendu de Belyj, les critiques de Potebnja à l'encontre de ses prédécesseurs se superposent et s'entremêlent ainsi avec les modifications et les références additionnelles (à Nietzsche, Karl Vossler, Lotze, Rickert, etc.) qu'apportent Belyj autant à la pensée de Potebnja lui-même qu'à la reconstruction par ce dernier de l'histoire des sciences du langage depuis Humboldt.

Hormis le fait qu'elle est imposée de façon naturelle par le tour historique des arguments de Potebnja, cette lecture de *La pensée et le langage* permet à Belyj de détacher les éléments originaux de sa propre vision symboliste tout en l'inscrivant de manière très forte dans la tradition humboldtienne : présentée ainsi, la théorie symboliste du langage apparaît comme la véritable culmination des intuitions de Humboldt après leurs améliorations successives mais encore partielles par Steinthal et Potebnja. Ce souci de Belyj de souligner la continuité de ses idées et de les inscrire explicitement dans un processus de transformation et de maturation historique fait évidemment contraste avec l'attitude «révolutionnaire» des formalistes russes consistant à se mettre en porte à faux et à polémiquer avec les traditions précédentes – y compris d'ailleurs avec le symbolisme de Belyj. L'orientation continuiste de Belyj ne l'empêche pas pour autant d'apporter des corrections radicales à la tradition humboldtienne et aux idées de Potebnja. Ces corrections d'ordre anti-psychologiste – et ce n'est pas là le moindre des paradoxes – seront d'ailleurs assimilées et suivies plus par ces virulents critiques de Potebnja qu'étaient les formalistes russes que par des théoriciens du langage (Gustav Špet, Rozalija Šor, etc.) proches eux de l'enseignement potebnien de la «forme interne».

D'emblée, Belyj ne laisse planer aucun doute sur sa profonde admiration pour Potebnja et sa contribution scientifique : «A. A. Potebnja n'est pas seulement un des plus grands chercheurs russes : on peut le désigner à juste titre comme l'un des plus proéminents linguistes européens» (Belyj 1910, p. 241 [ma traduction]). L'impact des idées de Potebnja s'étend d'ailleurs pour Belyj bien au-delà du champ des sciences du langage : «Grande est l'importance de Potebnja pour les futures études gnoséologiques dans le domaine de l'esthétique» (*ibid.*, p. 257). L'apport de Potebnja, en d'autres termes, est pertinent autant à la théorie de la connaissance – conçue par Belyj, on le voit, dans le sens d'une gnoséologie plus que d'une épistémologie, c'est-à-dire une théorie de la cognition (*poznanie*) plutôt que du savoir (*znanie*) – qu'à l'esthétique – entendue elle aussi dans une perspective qui attribue à l'expression poétique (du langage, du mythe, du symbole) un pouvoir de révélation et donc une fonction d'outil

de connaissance du monde. A tous ces titres, Potebnja est évidemment très proche des symbolistes, comme le constate Belyj lui-même: «de nombreuses vues de Vjačeslav Ivanov sur l'origine du mythe à partir du symbole artistique ou encore celles de Brjusov sur la valeur artistique autotélique des mots et des compositions verbales constituent un prolongation directe, et parfois même juste un remaniement de la pensée de Potebnja [...]» (*ibid.*, p. 245).

L'admiration de Belyj pour Potebnja n'est nullement aveugle et repose sur un certain nombre de contributions théoriques précises apportées par le linguiste ukrainien lui-même ou adaptées plus ou moins fidèlement des idées de Humboldt et Steinthal. Ainsi, la pierre angulaire de la pensée potebnienne, aux yeux de Belyj, est son rejet de l'assimilation du langage et de la pensée: «Avant tout, le domaine du langage ne correspond pas à celui de la pensée» (*ibid.*, p. 245). Potebnja, à la suite de Humboldt s'oppose en effet aux logiques rationalistes "cartésiennes" et aux projets de grammaire universelle du XVII^{ème} siècle, reconnaissant au contraire le langage comme un phénomène spécifique et concret qui apparaît à la fois comme un objet d'étude distinct et comme une source première d'expression et de connaissance. Dans les mots de Belyj, «Potebnja exprime ici ses vues sur l'émancipation du mot de sa dimension logique dans la philologie historique et comparative; nous devons partir du donné concret du mot, et non de son donné logique» (*ibid.*, p. 243).

Ce premier acquis est lié chez Potebnja à un second constat essentiel aux yeux de Belyj, la découverte d'un soubassement irrationnel dans le langage, ou plus précisément, dans le mot: «sous le couvert de son sens ordinaire, le mot renferme en lui-même une force élémentaire primitive et invocatoire; les profondeurs irrationnelles de la personne (*ličnost'*) rayonnent même dans le langage le plus ordinaire» (*ibid.*, p. 251). Belyj voit dans cette détermination du mot «au-delà de son sens rationnel», un rapprochement évident avec le symbolisme: il lui semble même que ce n'est plus «le professeur de Kharkov qui parle avec nous, mais le symboliste Verlaine qui, tout comme Potebnja, exige du mot la musique de l'insaisissable». En fait, ce soubassement irrationnel semble s'imposer à Potebnja par sa lecture du nouveau rapport posé entre langage et pensée par l'approche humboldtienne:

Le mot est l'aspiration de l'activité de l'esprit à se saisir elle-même: voilà la leçon que tire Potebnja de la théorie de Humboldt; Potebnja interprète l'esprit (*dux, Geist*) de Humboldt dans le sens d'une activité mentale consciente qui se forme au moyen du mot; Potebnja conclut ainsi que le langage est quelque chose d'autonome par rapport à l'activité mentale, historiquement indépendant d'elle; les formes de la création dans le langage diffèrent des formes de la création mentale; les formes génétiques de la création dans le langage sont premières; le langage et l'esprit (dans le sens de Humboldt) dérivent pour Potebnja des irrationnelles 'profondeurs de la personnalité'. (*ibid.*, p. 245-246)

Belyj rejoint la théorie du langage de Potebnja encore sur un double point crucial: l'union de la forme et du contenu d'une part, la nature fondamentalement «poétique» du langage qui résulte de cette union d'autre part. L'union de la forme et du contenu s'opère dans la théorie de Potebnja au moyen de l'idée de «forme interne» (*vnutrennaja forma*): «L'association de la forme externe et du contenu du fait de leur conditionnement réciproque par la forme interne proclame l'unité de la forme et du contenu tant dans le symbole linguistique que dans le symbole artistique.» (*ibid.*, p. 252). La théorie de la forme interne elle-même est convoquée par Potebnja comme réponse à la question – rendue désormais problématique par sa propre théorie – des rapports entre langage et pensée. Elle lui permet en effet non seulement d'expliquer comment le langage s'institue progressivement et de façon «génétique» (i.e. selon un processus psychologique concret) à partir des impulsions irrationnelles de l'esprit individuel cherchant à se saisir lui-même mais aussi, surtout, de théoriser le rôle de cette nécessaire composante ou origine irrationnelle dans le fonctionnement symbolique du langage. Belyj résume ainsi la conception potebnienne: «l'union d'une forme sonore avec une forme interne constitue le symbolisme vivant et fondamentalement irrationnel du langage ; chaque mot en ce sens est une métaphore, il recèle toute une série de significations dérivées [...]; si la forme interne ne respire plus dans le son d'un mot, son symbolisme disparaît (*ibid.*, p. 250). Or, comme le constate Potebnja lui-même, une des implications les plus immédiates de cette théorie est d'attribuer un caractère fondamentalement poétique au mot :

Ayant trouvé que l'œuvre artistique est la synthèse de trois moments (forme externe, forme interne et contenu), le résultat d'une création inconsciente ainsi que le moyen de développement de la pensée et de la conscience de soi, autrement dit, ayant vu en elle les mêmes attributs que dans le mot, et ayant découvert par ailleurs dans le mot l'idéalité et l'unité qui sont propres à l'art, nous concluons que le mot est lui aussi art, c'est-à-dire poésie. (Potebnja 1903, p. 198, cité par Belyj 1910, p. 252-253)

Belyj accueille évidemment de manière très favorable cette inflexion dans la conception même du langage chez Potebnja. Il reprend ainsi complètement à son compte la thèse que «le mot, en lui-même, est un phénomène esthétique» (*ibid.*, p. 249) et rappelle «le conditionnement même de la pensée scientifique par la poésie du mot» (*ibid.*, p. 254). Comme je l'ai mentionné plus haut, Belyj souligne l'apport décisif et original de Potebnja à une étude «poétique» du langage, lui rendant de plus hommage en conclusion de son article pour avoir transformé le caractère même de la grammaire et de la linguistique en les faisant entrer de plein pied dans le domaine de l'esthétique (*ibid.*, p. 257).

Malgré la proximité de vues évidente entre Belyj et Potebnja – autant quant à la prémisse de leur argument (l'incommensurabilité du langage et de la pensée) que sa conclusion (la nature poétique et symbolique du langage) –, le compte-rendu de *La pensée et le langage* est marqué toute-

fois par une critique aussi persistante que fondamentale du premier à l'encontre du second. Belyj décèle en effet une lacune essentielle dans l'approche de son prédécesseur en ce qui concerne sa manière de concevoir de façon psychologique et génétique la problématique de l'origine et du développement du langage dans l'individu :

Soulignons à l'avance que nous nous heurtons ici à une erreur fondamentale de Potebnja dans la justification de sa théorie du langage ; nous nous efforcerons plus bas de démontrer que les idées justes qu'il a placées au fondement de sa théorie ne peuvent être prouvées avec l'aide des données de la psychologie scientifique. (*ibid.*, p. 247)

Aux yeux de Belyj, le recours de Potebnja à la psychologie expérimentale pour asseoir sa vision du langage est erroné et menace de compromettre des intuitions et des idées au demeurant tout à fait valides : «les fondements psychologiques de la théorie de Potebnja ne résistent pas à la critique : il n'en reste pas moins que le noyau de sa pensée est absolument correcte» (*ibid.*, p. 254). Le poète symboliste conclue donc : «le psychologisme de Potebnja est un habit malheureux pour sa pensée profondément juste (*ibid.*, p. 255).

Il est très intéressant de constater que la critique de Belyj ne concerne pas tant l'appareil conceptuel déployé par Potebnja (en particulier la notion de forme interne) ou la visée générale de son ouvrage (que Belyj, nous venons de le voir, partage presque entièrement), mais bien ses fondements méthodologiques. Cette orientation très particulière est confirmée par l'articulation spécifique des critiques de Belyj à l'encontre du psychologisme de Potebnja. Au lieu de discuter ou de réfuter les arguments de Potebnja lui-même, Belyj remet ainsi en question la pertinence des *modèles* sur lequel Potebnja s'appuie, ou plutôt, sur lesquels il croit s'appuyer. Ainsi, Belyj s'attaque dans un long passage à la représentation confuse que se fait Potebnja de la psychologie et de son propre recours à des arguments psychologiques. Selon Belyj, alors que Potebnja prétend fournir une explication génétique et psycho-physique du développement du langage, il s'appuie en fait sur le paradigme de la psychologie herbartienne et se rapproche dès lors plus de la philosophie transcendante de Lotze que du modèle psycho-physique de Wundt dans son rejet de «l'influence des forces mécaniques sur les mouvements de l'esprit» (*ibid.*, p. 247). Pour Belyj, la théorie de Potebnja n'aurait de ce fait «nullement besoin d'un fondement psychologique ; la systématisation du contenu [irrationnel du mot] relève du domaine de l'esthétique : Potebnja était d'ailleurs enclin à l'envisager ainsi, mais il s'est perdu dans les théories psychologiques de son temps (*ibid.*, p. 248).

La perspective méthodologique de Belyj se manifeste aussi dans le fait que, au lieu de s'en tenir à une pure critique négative du psychologisme de Potebnja, il cherche à expliquer le recours erroné de ce dernier au paradigme psychologique et trace clairement la voie sur laquelle il convient dès lors d'engager les intuitions potebniennes. Sans surprise, le psychologisme

malvenu de Potebnja se laisse expliquer historiquement, en relation donc aux problèmes spécifiques rencontrés par le penseur ukrainien et tout particulièrement à son besoin de se distancier à la fois des apriori du rationalisme et des tendances métaphysiques de la linguistique humboldtienne :

La 'psychologisation' de la grammaire ne constitue pour nous ni l'essence ni le noyau de la théorie de Potebnja ; [...] luttant avec le mauvais arrière-goût de rationalisme dans les théories du mot, il a déplacé – plus de manière polémique qu'en conséquence d'une nécessité de principe – la question de la signification du mot sur le terrain de l'analyse psychologique. (*ibid.* p. 255)

Que Potebnja ait effectué ce déplacement anti-rationaliste et anti-métaphysique de la théorie du langage précisément sur le terrain de la psychologie s'explique par ailleurs par l'absence d'alternatives théoriques au moment de la rédaction de *La pensée et le langage* : «la confusion méthodologique des recherches de Potebnja ne doivent pas nous surprendre : la méthode des sciences particulières n'avait pas encore été élaborée à son époque» (*ibid.*, p. 255). Et Belyj de rajouter : «[Potebnja] se trouvait dans la situation d'un maçon privé de marteau et forcé de travailler à la scie» (*ibid.*, p. 256).

Par contraste, Belyj est persuadé quant à lui qu'il dispose désormais d'un bien meilleur appareil théorique et méthodologique pour faire fructifier les intuitions esthétiques de Potebnja, celui de «la théorie de la valeur du mot». Pour Belyj, en effet, «la psychologie de la littérature [*slovesnost'*]» suggérée par Potebnja «est en essence une théorie de la valeur du mot, considéré dans la perspective de son contenu irrationnel» (*ibid.*, p. 248). A vrai dire, il n'est pas entièrement clair ce qu'entend Belyj par «théorie de la valeur», notamment parce qu'il invoque le nom de plusieurs philosophes (Nietzsche, Lotze, Vossler) dans ce contexte. De nombreuses influences (auquel manque encore l'anthroposophie de Rudolf Steiner – source qui sera bien présente dans *Le symbolisme*) semblent converger sur ce point et il ne fait à ce titre pas de doute qu'on touche ici au cœur même du modèle symboliste du langage développé par Belyj. Dans le contexte de sa critique du psychologisme de Potebnja, la théorie de la valeur de Belyj prend toutefois un sens relativement précis qui concerne la possibilité et les modalités d'une investigation spécifiquement *scientifique* du langage. Sur ce point, c'est très clairement sur l'épistémologie néo-kantienne que s'appuie Belyj.

On trouve un premier indice de l'inspiration néo-kantienne de la thématique de la valeur chez Belyj dans sa remarque suivante au sujet de la «naïveté» épistémologique de Potebnja : «le problème de la valeur en tant que problème gnoséologique n'avait pas encore été développée en son temps telle qu'elle est développée maintenant, par exemple à Fribourg» (Belyj p. 249). Cette référence encore relativement cryptique à l'école de Bade prend son sens surtout en regard de la partie conclusive du compte-rendu de Belyj, où il ébauche sa propre solution aux limitations rencontrées par le modèle psychologique potebnien. Dans cet argument conclusif, Belyj

commence par rappeler qu'en «prouvant la substance concrète et indivisible du mot, en soulignant son développement historique indépendant de la logique, [Potebnja] a démontré en substance *l'indécomposabilité par les méthodes de la science exacte des événements historiques subis par le mot* (*ibid.*, p. 254, [c'est moi qui souligne]). En d'autres termes, la découverte par Potebnja de l'autonomie du langage par rapport à la pensée nous oblige aussi à aborder le langage dans une perspective scientifique qui ne peut être celles des sciences naturelles (et notamment de la psychologie expérimentale invoquée par Potebnja), puisque celles-ci sont fondamentalement incapables selon Belyj de rendre compte du développement historique propre du matériau linguistique.

L'argument de Belyj contre l'application d'une méthode «génétiste» comme il le dit, autrement dit d'une méthode tirée des sciences empiriques, est d'ordre éminemment épistémologique et est tiré directement des traités néo-kantiens. En résumé, selon Belyj, si l'on accepte avec Potebnja que le langage est l'expression autonome et inscrite dans un processus de développement historique d'un esprit individuel cherchant à se saisir lui-même, on ne peut ni réduire ce processus à sa causalité psychologique et ni le décrire adéquatement au moyen des lois générales des sciences exactes. Au contraire, il faut l'expliquer en fonction de normes transcendantales qui rendent compte de son individualité historique autant que de sa forme universelle :

[...] en se considérant un «génétiste» et en opposant la psychologie à la logique de la linguistique, [Potebnja] a opposé en essence un principe de l'individualité de l'Histoire au principe de la généralité scientifique ; le mot dans l'Histoire nous apparaît indivisible, entier, concrète : il est comme un «individu». Mais s'il est possible de déterminer un principe de causalité individuelle, si dans l'Histoire se détermine une relation quelle qu'elle fût, cela doit être une forme, relative autant à l'universel qu'à l'individuel ; une telle forme n'est pas une forme universelle, elle est le principe même de cette universalité ; un tel principe ne peut être qu'un principe transcendantal. (*ibid.*, p. 255)

En toute logique, au vu de cette remise en question de la pertinence du modèle des sciences naturelles, Belyj suggère ainsi que «la pensée de Potebnja ne déploie toute sa force qu'à condition d'opposer la diversité de la réalité en tant qu'objet de la science exacte à la diversité de la réalité comme objet des études historiques». Pour ne laisser aucun doute sur l'origine de cette perspective, il rajoute : «une telle opposition a été élaborée et explicitée en détail pour la première dans l'œuvre capitale de Rickert» (*ibid.*, p. 256).

En conclusion, la pertinence même de la critique de Belyj à l'encontre de Potebnja se laisse évidemment discuter. On peut par exemple se demander si elle ne s'adresse pas plutôt aux élèves de Potebnja (Dmitrij Ovsjaniko-Kulikovskij, Arkadij Gornfel'd), qui ont eu tendance à accentuer l'aspect psychologique de son œuvre (Lagunov 2006, p. 162). De

même, il faudrait montrer de manière plus détaillée dans quelle mesure les arguments néo-kantiens déployés ici contre Potebnja et en faveur d'une théorie de la valeur esthétique du mot ont véritablement été déterminant pour le développement de la pensée de Belyj, et en particulier pour la formulation qu'il en donne dans *Le Symbolisme*. Enfin, il faudrait interroger la réception du symbolisme de Belyj dans le formalisme russe à l'aune de sa critique épistémologique de Potebnja, car cette critique – comme je l'ai suggéré plus haut – apparaît comme un véritable point de divergence entre les formalistes russes (qui la reprennent) et les membres du GAXN (qui restent plus fidèles à Potebnja). Il n'en reste pas moins – malgré toutes ses nuances et les recherches encore à entreprendre qu'elle impliquent – que le compte-rendu de Belyj offre en lui-même un aperçu tout à fait précis du «point d'impact» et de l'apport théorique de l'épistémologie néo-kantienne à l'élaboration d'une nouvelle poétique en Russie. On le voit en effet très clairement : c'est le recours explicite à une approche «transcendantale» du mot comme «valeur» historique et esthétique qui permet à Belyj de se débarrasser du carcan du psychologisme et de la psychologie expérimentale qui grève encore la théorie linguistique de Potebnja – et donc d'ouvrir la voie à une approche poétique du langage.

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BELYJ Andrej, 1910 : «‘Mysl’ i jazyk’ : Filosofija jazyka A.A. Potebni» [La pensée et le langage : la philosophie du langage de Potebnja], *Logos* (2), p. 240–258.
- , 1910 : *Simvolizm: Kniga statej* [Le symbolisme : recueil d’articles], Moskva : Musaget.
- DEPRETTO Catherine, 2012 : «L’appareil terminologique du formalisme russe et la science de l’époque», In : Galmiche, 2012, pp. 1-15.
- DMITRIEVA Nina, 2007 : *Russkoe neokantianstvo: "Marburg" v Rossii* [Le néo-kantisme russe ; ‘Marburg’ en Russie], Moskva : Rosspen.
- ENGEL’GARDT Boris, 1927 : *Formal’nyj metod v istorii literatury* [La méthode formelle dans l’histoire de la littérature], Moskva : Academia.
- ERLICH Victor, 1955 : *Russian Formalism: History - doctrine*, The Hague, Paris : Mouton.
- ESPAGNE Michel, 2014 : *L’ambre et le fossile: Transferts germano-russes dans les sciences humaines (XIXe-XXe siècle)*, Paris, Armand Colin.
- GALMICHE Xavier (éd.), 2012 : *Les enfants de Herbart: Des formalismes aux structuralismes en Europe centrale et orientale. Filiations, reniements, héritages*, Paris : formesth.com.
- HANSEN-LÖVE Aage Ansgar, 1978 : *Der russische Formalismus: Methodologische Rekonstruktion seiner Entwicklung aus dem Prinzip der Verfremdung*, Wien, Verlag der Österreichischen Akademie der Wissenschaften (Veröffentlichungen der Kommission für Literaturwissenschaft, 5).
- LAGUNOV Aleksandr (2004) «Idei A. A. Potebni v estetičeskix koncepcijax russkix simvolistov» [Les idées de Potebnja dans les conceptions esthétiques des symbolistes russes], *Vjunik KhNU* 607 (39).
- 2004 : «Idei A. A. Potebni v estetičeskix trudax Andreja Belogo» [Les idées de Potebnja dans les travaux esthétiques d’A. Belyj], *Vjunik KhNU* 631 (41), pp. 231-235.
- 2006 : «Stat’ja Andreja Belogo ‘Mysl’ i jazyk (Filosofija jazyka A. A. Potebni)’ kak programmyj dokument russkogo simvolizma» [L’article d’A. Belyj ‘La pensée et le langage (La philosophie du langage de Potebnja)’ comme document programmatique du symbolisme russe], in : *Oleksandr Potebnja: sučasnij pogljad*, Khar’kiv : Majdan, pp. 155-166.
- 2006 : *Oleksandr Potebnja: sučasnij pogljad* [A. Potebnja : un regard contemporain], Khar’kiv : Majdan.

-
- PLOTNIKOV Nikolaj (éd.), 2005 : *"Logos" v istorii evropejskoj filosofii: Proekt i pamjatnik* ['Logos' dans l'histoire de la philosophie européenne : projet et document], Moskva : Territorija buduščego.
 - POMORSKA Krystyna, 1968 : *Russian formalist theory and its poetic ambiance*, The Hague, Paris : Mouton (Slavistic printings and reprintings, 82).
 - POTEBNJA Aleksandr, 1913 : *Mysl' i jazyk* [La pensée et le langage], Kharkiv : Mirnyj trud.
 - ROMAND David; TCHOUGOUNNIKOV Sergueï, 2009 : *Psychologie allemande et sciences humaines en Russie: Anatomie d'un transfert culturel (1860-1930)*, Auxerre, Ed. Sciences humaines.
 - STEINER Peter, 1984 : *Russian formalism: A Metapoetics*, Ithaca, NY : Cornell University Press.
 - SVETLIKOVA Iona, 2005 : *Istoki russkogo formalizma* [Les sources du formalisme russe], Moskva : Novoe literaturnoe obozrenie.
 - THOMPSON Ewa Majewska, 1971 : *Russian formalism and Anglo-American new criticism: A comparative study*, The Hague : Mouton (De proprietatibus litterarum, 8).
 - TROCKIJ Lev, 1924 : *Literatura i revoljucija* [Littérature et révolution], Moskva : Gosudarstv. Izdat.
 - TYNJANOV Jurij, 1977 : *Poetika; Istorija literatury; Kino* [Poétique, histoire de la littérature, cinéma], Moskva : Nauka.

**«Ils s'opposaient à tout le monde»
Le statut de la pensée chez Potebnja
vu par Jakobson**

Tomaš GLANC
(Zurich)

Résumé : La forme interne du mot et le rapport entre le langage et la pensée, deux formes centrales dans la réflexion de Potebnja, préoccupent Jakobson dès le début de ses activités scientifiques. Dans sa première monographie *La poésie russe contemporaine*, elles sont déjà implicitement présentes (incluant la relation entre la notion de «littérarité» et la forme interne du mot), comme l'a démontré Viktor Vinogradov dans son compte-rendu de cet ouvrage, où il qualifie Jakobson de subjectiviste dilettante pour ses emprunts à Potebnja. Des mentions explicites de Potebnja et de son rôle dans la pensée philologique formaliste et structuraliste de Jakobson prennent chez celui-ci diverses formes, à commencer par un refus catégorique à l'époque du Cercle linguistique de Moscou jusqu'à donner à Potebnja, dans les travaux de Jakobson des années 1930, le statut de précurseur du formalisme, au même titre que Andrej Belyj et Aleksandr Veselovskij. Dans mon article, j'entreprends de dégager et de repenser certaines appréciations des textes de Potebnja dans les travaux de Jakobson, appréciations qui témoignent aussi bien des méthodes qu'emploie Jakobson pour soumettre les apports intellectuels des prédécesseurs à ses propres intentions que de sa critique créatrice d'images et de contenus des conceptions adverses (psychologisme, herbartisme, etc.).

Mots-clés :

Jakobson – Potebnja – formalisme – psychologisme – forme interne du mot
- «littérarité» - herbartisme – Baudouin de Courtenay – fonction poétique

Il ne fait guère de doute que Potebnja a été l'un des plus puissants défis intellectuels de Jakobson, surtout durant la première partie de sa carrière scientifique : de la seconde moitié des années 1910 jusqu'au milieu des années 1930.

Dans l'attitude de Jakobson à l'égard de son illustre prédécesseur saute aux yeux un changement radical d'appréciation. Si, au début, Potebnja est quasiment le plus grand ennemi des formalistes, il se transforme avec le temps en leur précurseur. Or, cette ambivalence apparaît, après un examen plus attentif, tout à fait organique et témoigne plutôt d'un effort intellectuel authentique et sans parti pris de Jakobson, qui ne revenait pas à Potebnja dans le but de lui coller des étiquettes.

Dans la façon dont Jakobson a envisagé les travaux de Potebnja, c'est moins le changement d'appréciation qui est curieux que celui du statut de la pensée. Ce dernier apporte des informations implicites intéressantes pour comprendre comment le programme formaliste structuraliste des sciences humaines a affirmé ses positions, sur quoi il s'est appuyé et ce qu'il a rejeté.

Pour reconstituer la façon dont les partisans de l'OPOJaz traitaient les théories de Potebnja, il est judicieux de revoir le fameux exposé de Jakobson à la séance du 3 octobre 1919 du Cercle linguistique de Moscou, où l'auteur désigne l'adversaire comme ceci :

Désormais, Potebnja est pour nous un vestige du passé. Il considère le fait langagier comme pensée et non comme expression. En poétique, cela a amené à une distinction entre la forme et le contenu, en linguistique à une définition incorrecte de la signification

(c'est-à-dire à une non-distinction entre la référence, «Bedeutung» d'après G. Frege, ou les objets de la réalité extralinguistique, et la signification en tant que formation psychique idéale, comme le précise Igor' Pil'sčikov dans le résumé de son article du présent recueil). Pour Jakobson, la critique de Potebnja est un objectif programmatique [*programmnaja zadača*] : «Il [Potebnja] est utilisé dans un but polémique» (Gindin 2007). Rappelons qu'en 1917 Viktor Šklovskij a fait de Potebnja le principal héros négatif de son légendaire article «L'art comme procédé», en reprochant à Potebnja d'avoir opposé la pensée et la perception :

Potebnja et ses nombreux disciples considèrent la poésie comme une pensée de nature particulière, une pensée en images, et conçoivent que ces images ont pour but de regrouper des objets et des actions hétérogènes, et d'expliquer l'inconnu par le connu. [...] ¹

¹ Suite de la citation : «Cette conclusion provient en partie du fait que Potebnja ne distinguait pas entre la langue de la poésie et celle de la prose. Ce qui implique qu'il n'a pas prêté attention au fait qu'il existe deux sortes d'images, à savoir : l'image comme moyen pratique de la pensée, comme moyen de regrouper les objets, et l'image poétique, visant à renforcer une impression. [...] Autrement dit, la différence entre notre point de vue et celui de Po-

Le reproche principal de Jakobson semble se concentrer dans la phrase citée plus haut : «Il considère le fait langagier comme pensée et non comme expression». Cette formulation nous renvoie indéniablement à l'ouvrage canonique de Potebnja *La pensée et le langage* (Potebnja 1862 [1976]) et attire implicitement notre attention sur le problème posé par la traduction du mot *mysl'* : désigne-t-il la pensée en tant que processus (all. *das Denken*) ou bien une pensée (all. *der Gedanke*, ce que Potebnja a l'air de concevoir en s'appuyant sur Humboldt) ? En tout cas, pour ses critiques, Potebnja porte la responsabilité de son illustre maître Humboldt, que Jakobson a réduit à la thèse de la primauté de la langue par rapport à la pensée, thèse confirmant explicitement sa vétusté, bien que correspondant implicitement à la position de Jakobson selon qui «le langage / la langue est un organe qui forme la pensée».² Pour mieux comprendre les sources de l'attitude sceptique de Jakobson à l'égard de la pensée, il est judicieux de mentionner également Baudoin de Courtenay, linguiste qui avait joué un rôle difficile à surestimer dans la formation intellectuelle de Jakobson et de ses collègues compagnons de lutte :

Potrzeba będzie wprowadzać do językoznawstwa coraz więcej myślenia ilościowego, matematycznego i w ten sposób zbliżać się coraz bardziej do nauk ścisłych.³

Selon le visionnaire Baudoin, la pensée nécessite une réinterprétation et une reconfiguration profondes, car la linguistique a besoin de données quantitatives, démontrables mathématiquement. En ce sens, un des obstacles pour inclure immédiatement Potebnja dans le nouveau panthéon scientifique a bien pu être son engouement pour la fonction magique du langage, bien que je n'aie pas connaissance d'une critique explicite sur ce sujet. Quand Potebnja dit que la poésie est une connaissance, ce n'est pas seulement la composante épistémologique du mot comme expression ou œuvre artistique qu'il envisage, mais également sa composante magique. Potebnja théorise à l'échelle de vastes pratiques culturelles, y compris dans

tebnja peut être formulée comme ceci : une image n'est pas un sujet constant de prédicats changeants. Le but d'une image n'est pas de rapprocher sa signification de notre compréhension, mais de créer une perception particulière de l'objet, une 'vision' et non une 'reconnaissance'» (Šklovskij 1917).

² «Le fait de définir la langue comme un travail de l'esprit et de présenter le mouvement, le progrès comme son trait essentiel place Humboldt au dessus de toutes les théories antérieures. Cependant, la relation entre le langage et la pensée reste peu claire. Ce manque de clarté est comblé par la thèse suivante, que Humboldt place au fondement de la nouvelle orientation qu'il donne à la linguistique : "La langue est l'organe formateur de la pensée" ("Das bildende Organ des Gedanken")» (Potebnja 1862 [1976], p. 57).

³ «Il faudra recourir de plus en plus souvent à un raisonnement quantitatif et mathématique en linguistique, en se rapprochant ainsi de plus en plus des sciences exactes» (Baudoin de Courtenay 1904, p. 21. Cité d'après Pilszszikow 2011, p. 294)

leur dimension supraterrestre.⁴ Les symbolistes ont canonisé Potebnja précisément pour sa conception du lien entre l'art et la connaissance (Aumüller 2005, p. 217).

La seconde démarche conceptuelle fondamentale de Potebnja consiste en sa conviction qu'un objet esthétique se réalise dans l'acte de perception (Aumüller 2005, p. 79–80), ce qui est en contradiction avec l'orientation [*ustanovka*] de Jakobson vers l'aspect formel, structurel et constructif de la langue et de la littérature. Même si Ilona Svetlikova a, dans sa monographie, formulé de façon convaincante des doutes sur l'antipsychologisme des formalistes (Svetlikova 2005), Jakobson se contente, au niveau déclaratif et surtout au sujet de la réception de Potebnja, de renvois au contexte littéraire et intertextuel, à la tradition, aux conventions dominantes, autrement dit au cadre n'entretenant que des liens indirects avec l'acte de réception.

Un autre élément qui ne semble pas être pertinent pour Jakobson s'avère pour Potebnja une force organisatrice dans sa théorie du mot, d'une œuvre littéraire ou de toute œuvre artistique : il s'agit de la mémoire culturelle et de l'oubli de la forme interne, phénomène dont les racines remontent à Hermann Steinthal et Moritz Lazarus, d'après Aumüller.⁵ Du reste, la thèse de la perte de la forme interne est à la base de la nouvelle vision opposée à la (re)connaissance, telle que l'a formulée Šklovskij.

Pourtant, en dépit de ses désaccords avec Potebnja, le fait linguistique en tant qu'expression ramène, chez Jakobson, au langage comme composante de la pensée, bien que cette pensée soit d'une autre nature et ait d'autres intentions : il s'agit d'une pensée poétique, variante de la «pensée linguistique». Et c'est entre guillemets que Vinogradov mentionne la «pensée linguistique»⁶ dans son compte-rendu critique de la *Poésie russe contemporaine*, où il traite Jakobson de «subjectiviste dilettante qui fait entrer de force des faits sémasiologiques hétérogènes dans des schémas logiques formels, de surcroît empruntés fréquemment à d'autres, par exemple, à Potebnja.» (Vinogradov 1976, p. 464)

L'exigence de techniciser, de préciser la pensée cohabitait sans accroc avec l'idée d'une pensée sans images, qui passionnait les avant-

⁴ Potebnja 1862 [1976], p. 159-160 : «Le mot en tant qu'essence de la chose acquiert dans la prière et dans l'action [*zanjatie*] un pouvoir sur la nature. (...) ces mots ont ce pouvoir non seulement dans une incantation mais aussi dans la poésie (...), car la poésie est aussi une connaissance. On ne se représentait pas le pouvoir du mot comme une conséquence de la force morale de celui qui parle (ce qui aurait supposé la séparation du mot et de la pensée, or cette séparation n'existait pas) ni des rites qui accompagnaient le mot.»

⁵ Aumüller 2005, p. 82–83, 89; *Verdichtung*, p. 133; *Verdichtung des Denkens*, p. 135.

⁶ «La conception du mot comme un des maillons dans la chaîne des associations psychiques reste dans l'ombre. On ne voit pas qu'il ait entrepris d'établir les voies par lesquelles passent les associations entre les mots et les images dans la 'pensée linguistique' de Xlebnikov.» (Vinogradov 1976, p. 464)

gardistes, comme le décrit Ilona Svetlikova.⁷ Par son rejet du fait linguistique en tant que pensée, Jakobson marie dans ses premiers travaux la linguistique et son orientation vers une expression «pure», d'une part, et le discours de l'art contemporain, de l'autre. Mais son opposition à Potebnja se transforme peu à peu en apologie.

Dans les formulations de Jakobson, la catégorie de la pensée est soumise à des variations plastiques, qui concernent moins ses propres prises de position que le remodelage de celles de ses adversaires dans la polémique. Que veut dire, au juste, «considérer l'acte linguistique comme une pensée»? Selon Potebnja, le mot ne sert pas à exprimer une pensée toute faite, mais à créer et développer une pensée.

Tout à la fin de sa vie, Jakobson examinait rétrospectivement le même problème, ce que relève Ilona Svetlikova dans son ouvrage mentionné plus haut :

Alors que l'édition russe des *Œuvres choisies* de Roman Jakobson était en préparation, l'auteur prévoyait de prendre pour épigraphe les lignes suivantes : "L'école linguistique de Moscou, fidèle aux préceptes de son fondateur Filipp Fedorovič Fortunatov, avait et a pour vocation de comprendre, d'approfondir et de développer la théorie de Fortunatov que la langue / le langage n'est pas une simple 'enveloppe par rapport aux phénomènes de la pensée' et non seulement un 'moyen pour exprimer des pensées toute faites', mais est avant tout 'l'instrument de la pensée', c'est-à-dire, comme le précise courageusement F.F.F., que 'les phénomènes du langage font partie eux-mêmes, sous certains aspects, de ceux de la pensée', et que la langue elle-même 'quand nous parlons pour exprimer nos pensées, existe parce qu'elle existe dans notre pensée'". (Svetlikova 2005, p. 37)

Le caractère plus déclaratif que consistant des affirmations de Jakobson sur Potebnja se manifeste clairement dans son emploi de la terminologie de ce dernier (sans mentionner l'auteur) : forme interne, forme externe et objectivation [*predmetnost'*] (ou plutôt leur perte), pour parler de la poésie de Xlebnikov, et cela, non seulement dans la lointaine perspective des années 80, lorsqu'il fait le bilan de sa brillante carrière en insistant sur l'universalisme, mais également dans sa première monographie *La poésie russe* contemporaine (Jakobson 1921 [1979], p. 299–354), comme l'a démontré Aumüller (Aumüller 2005, p. 253). Le nouveau traitement du langage poétique dans la poésie transmentale suppose également une nouvelle conception de la pensée linguistique. Jakobson associe cette dernière à l'usage pratique, banal de la langue. Il cite un manuel de syntaxe, dans lequel Peškovskij affirme que le verbe est la forme centrale de notre pensée linguistique et il ajoute, en se référant à Fet et Xlebnikov, que le propre du langage poétique est une tendance à la non-verbalité. Le langage poétique

⁷ «Ainsi, on trouvait tout à fait vraisemblable l'hypothèse que les formalistes, tout en insistant sur la pensée artistique sans images, ne faisaient que reproduire dans une théorie scientifique les thèses des tenants de la langue transmentale et des *bespredmetniki* ['non-figurativistes'].» (Svetlikova 2005, p. 10)

serait ainsi gouverné par un système de coordonnées différent, et qui engendrerait un autre type de pensée.

L'évaluation explicite que Jakobson fait de Potebnja se modifie radicalement vers le milieu des années 1930, quand l'ethnographe de Khar'kov⁸ devient une des sources principales du formalisme. On trouve cette observation chez les formalistes eux-mêmes, ainsi que chez leurs contemporains (y compris les critiques). En dehors de Jakobson et Ejxnenbaum⁹ on peut citer, par exemple, Il'ja Plotnikov (Plotnikov 1923, p. 31-40) qui affirme que les formalistes n'ont rien inventé de ce qui n'avait déjà été présent chez Potebnja (Aumüller 2005, p. 231) ou Nikolaj Čukovskij.¹⁰ Plus tard, les historiographes du formalisme, Viktor Erlich en premier, partagent la même opinion.¹¹

Dans ses cours, devenus canoniques, du milieu des années 1930 sur le formalisme, Jakobson relie les phénomènes et les étapes hétérogènes de la culture russe pour en faire une unité et inscrit le formalisme, grâce à une historisation rétrospective, dans une histoire culturelle millénaire en construisant un «pont» depuis le Moyen Âge byzantin¹² en passant par Lomonosov, Pouchkine et Černyševskij jusqu'à Andrej Belyj, Potebnja, les œuvres de Lénine et les discours de Boukharine. Cette systématisation d'envergure de la culture russe montre que dans son histoire sont contenus des vecteurs susceptibles d'être déchiffrés, qui ont un sens et un but, autrement dit que cette culture est téléologique.

Jakobson analyse très en détails l'œuvre des trois auteurs qu'il proclame prédécesseurs de l'école formelle, à savoir : Aleksandr Veselovskij, Aleksandr Potebnja et Andrej Belyj. Quelques allusions isolées se rencon-

⁸ Rappelons que Potebnja a soutenu sa thèse de doctorat *Sur quelques symboles de la poésie folklorique slave* (1856) et qu'il s'est consacré à l'étude du folklore jusqu'à la fin de sa vie (1891). Jakobson le cite à plusieurs reprises dans ses propres travaux précisément comme un connaisseur scrupuleux du folklore, de la mythologie et du *Dit d'Igor* (voir plus loin).

⁹ Ejxnenbaum 1926 [1987], p. 375-408. Cf. aussi Aumüller 2005, p. 233.

¹⁰ Nikolaj Čukovskij, fils de l'écrivain Kornej Čukovskij, a pris part au travail de l'atelier littéraire «Le coquillage parlant» [*Zvučšačaja rakovina*] dirigé par Nikolaj Gumilev. Il est devenu un proche du groupe «Les frères de Sérapion» et a publié ses poèmes dans les années 1922-28 (parfois sous le pseudonyme de «Nikolaj Radišev») qui ont reçu l'approbation de Gumilev, Xodasevič et Gorkij. A partir de 1928, Čukovskij n'a fait paraître que ses traductions de E. Seton Thompson, R.L. Stevenson (*L'île au trésor*), M. Twain, S. Petőfi, Ju. Tuwim. Dans ses mémoires (1989), il écrit : «Šklovskij a transplanté dans les locaux spacieux de la Maison des arts les séances de la célèbre OPOJaz (Société pour l'étude du langage poétique), citadelle du formalisme dans les études littéraires. De nombreux membres curieux de l'atelier, dont parfois moi-même, venaient assister à ces séances. Mis à part Šklovskij, je me souviens d'y avoir vu Ejxnenbaum, Polivanov, Roman Jakobson, Vinokur. Ils s'opposaient au monde entier et n'honoraient, parmi tous les savants d'ailleurs, que Potebnja». (Čukovskij 1964 [1976])

¹¹ Erlich 1955, p. 26. Cf. Aumüller 2005, p. 221.

¹² «[...] la musique russe ancienne et la littérature vieux-russe ont atteint leur maturité dans le domaine de la forme et créé des valeurs d'importance mondiale». (Jakobson 2011, p. 14)

trent par ailleurs dans d'autres de ses travaux.¹³ Cependant, il ne s'agit là que de mentions rapides. Dans ses cours des années 1930, Jakobson présente longuement la conception de la langue et de la littérature chez Potebnja en dressant une ligne de démarcation entre son plus célèbre travail *La pensée et le langage* (1862), qui porterait encore une forte empreinte de psychologisme, et ses derniers écrits, par exemple *Notes sur la théorie de l'art du mot [slovesnost']* (paru en 1905 à titre posthume, cf. Potebnja 1905), où Jakobson qualifie de découverte majeure la thèse de Potebnja selon laquelle la poésie a une importance capitale pour les recherches linguistiques et, à l'inverse, qu'une étude poétique est impuissante sans une analyse linguistique professionnelle. «La poésie est la manifestation suprême de la langue», voilà comment Jakobson conclut son examen de Potebnja (Jakobson 2011, p. 36).

Jakobson considère que Potebnja a anticipé la conception de la fonction poétique comme une orientation de la langue vers elle-même, «énoncé orienté vers l'expression» (et non vers la pensée...). «L'idéal d'un

¹³ Voici quelques exemples éclairants : une connaissance approfondie de la poésie et des essais de Belyj ressort des citations de Jakobson dans sa monographie sur le vers tchèque (Jakobson 1923 [1979], p. 34, 105). Dans le même ouvrage, l'auteur mentionne l'opinion de Veselovskij sur l'épithète (p. 107). Par ailleurs, dans l'article «La statue dans la mythologie poétique de Pouchkine», écrit en tchèque en 1937 (Jakobson 1937, p. 2-24 ; Jakobson 1979, p. 260), il cite le livre de Belyj *Le rythme comme dialectique*; dans la première monographie de Jakobson *La Poésie russe contemporaine* (Jakobson, 1921 ; 1979, p. 314), le roman de Belyj *Kotik Letaev* est mis en comparaison avec la langue poétique de Maïakovski. La citation de Belyj tirée de son *Symbolisme* est en tête de «L'introduction» du 5^e volume des *Œuvres choisies* de Jakobson (Jakobson 1979, p. 569), quelques mentions de Belyj se rencontrent dans les *Dialogues avec Krystyna Pomorska* (Jakobson 1980). Une référence au livre de Belyj *L'art de Gogol*, très apprécié par Jakobson, apparaît dans «An Unknown Album Page by Nikolaj Gogol» (Jakobson 1972 [1980], p. 694) ; Belyj et Potebnja apparaissent furtivement dans les notes de l'article «The Kernel of Comparative Slavic Literature» paru en 1953 (Jakobson, 1985, p. 17, 47, 63). Jakobson mentionne à plusieurs reprises le travail de Potebnja sur *Le dit d'Igor* dans son volumineux ouvrage rédigé en 1948 *La Geste du Prince Igor* (Jakobson, 1966), qui contient également des renvois au travail de Veselovskij «Nouveau regard sur *Le dit d'Igor*» (1877). En rapport avec le même texte littéraire, Potebnja est cité dans l'article de 1973 de Jakobson sur le faucon dans les mythes, connu sous l'intitulé anglais «When a Falcon Has Moldet» (Jakobson 1985_a, p. 323). Jakobson se réfère encore plus fréquemment au travail de Potebnja «Explications des chansons de Petite Russie et apparentées [srodnye]», édité en 1887 à Varsovie, notamment dans son article «Slavic Epic Verse» (Jakobson 1966, p. 427), intitulé initialement en 1952 «Studies in Comparative Slavic Metrics». On retrouve les recherches de Potebnja sur le folklore dans la bibliographie de «The Slavic God Veles' and his Indo-European Cognates» (1969, dans Jakobson 1985_a, p. 47), l'article de Potebnja sur les symboles dans la poésie folklorique (1860) est cité dans l'ouvrage médiéviste *Silesian-polish Cantilena Inhonesta* (1935, dans Jakobson 1985, p. 762). Une autre brève allusion à Potebnja apparaît dans l'article «Gengo to bunka», publié au Japon dans le recueil *Kotoba no uchu* en 1967 et dont le titre original est «Language and Culture» (dans Jakobson 1985_a, p. 111). Les conclusions grammaticales de Potebnja sont présentées dans «Beitrag zur Allgemeinen Kasuslehre, Contributions to the General Theory of Case» (1936, dans Jakobson 1971, p. 23), mais aussi dans «Importance de la philologie russe pour la bohémistique» (1938, dans Jakobson 1985, p. 795) et, bien entendu, dans l'article «Kruszewski's Part in the Development of Linguistic Science», rédigé d'abord en polonais en 1967 (Jakobson 1971, p. 430), mais également dans «Louange de Konstantin à [Grigorij Bogoslov]» (1970, dans Jakobson 1985, p. 214).

mot est son autonomie, son plein droit, l'actualisation maximale de ses formes interne et sonore» (Jakobson 2011, p. 35). Jakobson donne l'impression de ne pas bien comprendre, ou d'exposer de manière tendancieuse ladite «forme interne», concept central de la pensée potebnienne. En effet, Potebnja ne parlait pas de la relation entre un mot et ses significations secondaires, synonymiques, homonymiques, etc., ce que laisse entendre la périphrase de Jakobson, mais de la relation entre le contenu de la pensée et la conscience¹⁴.

Chez Potebnja, Jakobson apprécie tout particulièrement son apport à la théorie de la signification et le compare aux découvertes de Veselovskij :

Le grand mérite de Veselovskij consiste en ce qu'il a compris la différence essentielle entre l'intrigue [*fabula*] d'une œuvre poétique, d'une part, et qui a un rapport à la réalité, au monde objectif et, d'autre part, son sujet qui est une composante de la forme artistique, un des moyens qui crée l'œuvre littéraire. Seuls les travaux de Veselovskij des années 1890 développent pleinement cette assertion, non moins importante pour la science moderne que la découverte de Potebnja, à savoir que la signification est une composante du signe. (Jakobson 2011, p. 36)

Dans l'exposé de Jakobson, le psychologisme, principal défaut incriminé à Potebnja, est attribué à Herbart. Le rejet idéologique de la théorie de Johann Friedrich Herbart peut se comprendre comme le combat contre le kantisme de ce dernier, auquel Jakobson oppose les notions hégéliennes d'aspiration [*ustremleinnost'*], d'orientation vers un but [*celenapravlennost'*] de tous les phénomènes et événements, mais aussi comme une lutte contre le rationalisme des Lumières et contre le «formalisme» de Herbart, qui a influencé ses perspicaces lecteurs tchèques, prédécesseurs du formalisme russe et du structuralisme pragois, notamment Otakar Hostinský, Josef Durdik et Otakar Zihá. Il faut noter que, même dans les cours pour ses étudiants tchèques, Jakobson ne mentionne pas ces sources du formalisme, mise à part une seule mention de Durdik en rapport avec la nocivité des théories herbartiennes (l'ignorance de Herbart dans la lignée du structuralisme a été critiquée plus tard par Jan Mukařovský). L'explication probable est que, pour Jakobson, le formalisme de Herbart est «passif», positiviste, autrement dit vieillot, car «dépourvu de dimension téléologique» (Glanc 2012).

Dans sa thèse de doctorat, Aumüller adopte une stratégie différente : il ne cherche pas les points positifs ou négatifs, mais établit un lien entre la conception de la forme interne du mot et la notion de «littérarité» [*literaturnost'*] chez Jakobson. En s'appuyant sur les travaux de Rente Lachmann du début des années 1980 (Lachmann 1982, 1952), l'auteur établit que Potebnja a joué un rôle clé dans la formation de cette conception jakobsonnienne de «littérarité» (Aumüller 2005, p. 13). Il parle à ce propos d'une

¹⁴ Cf. Zenkin 2003 sur la réception de la théorie de la forme interne du mot par les formalistes.

conception romantique de la littérature («Romantische Literaturauffassung», *ibid.*). Il souligne que la forme interne a toujours été pour Potebnja analogue à une œuvre artistique, et que le glissement d'un signe linguistique vers un artéfact résulte essentiellement de la stratégie de Potebnja déjà présente dans sa première monographie *La pensée et le langage* (Aumüller 2005, p. 79), mais également, sous une forme plus radicalisée, dans son ouvrage *Cours sur la théorie de l'art du mot : Fable. Proverbe. Dicton*, et dans d'autres textes du début du XX^e siècle. Il en ressort que la grammaire de la poésie et la poésie de la grammaire développent et glorifient le concept de Potebnja. Cette formulation élargit grandement les problèmes qui préoccupaient Jakobson dès les années 1910. Or, la pensée et l'expression semblent y cohabiter harmonieusement. Les racines de cette cohabitation sont profondément enfouies dans l'histoire de l'intérêt qu'a porté Jakobson à l'œuvre de Potebnja.

© Tomáš Glanc

(traduit du russe par Margarita Schoenenberger)

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- AUMÜLLER Matthias, 2005 : *Innere Form und Poetizität. Die Theorie Aleksandr Potebnjas in ihrem begriffsgeschichtlichen Kontext*. Frankfurt/M.: Peter Lang.
- BAUDOUIN DE COURTENAY Jan Niecisław, 1901 [1904] : «Językoznawstwo czyli lingwistyka w wieku XIX» [La linguistique au XIX^e siècle], in *Szkice językoznawcze*, Warszawa : Piotr Laskauer, p. 1–23.
- ČUKOVSKIJ Nikolaj, 1964 [1976] : *Literaturnye vospominanja* [Mémoires littéraires], Moscou : Sovetskij pisatel'. 1989.
<http://lib.rus.ec/b/221251/read> (01.02.2014)
- EJXENBAUM Boris, 1926 [1987] : «Teorija formal'nogo metoda» [La théorie de la méthode formelle], in *O literature. Raboty raznyx let*. Moskva : Sovetskij pisatel', p. 375-408.
- ERLICH Victor, 1955 : *Russian Formalism : History-Doctrine*. The Hague: Mouton.
- GINDIN Sergej, 2007 : «Kak Moskovskij lingvističeskij kružok voeval s Brjusovym i Potebněj» [Comment le cercle linguistique de Moscou combattait Brjusov i Potebnja] (édition, préface et commentaires de S.I. Gildin, rédaction des textes de A.B. Man'jakovskij), in *Novoe literaturnoe obozrenie*, n° 86, fasc. 4.

- GLANC Tomáš, 2012 : «Un embargo intellectuel : canonisation du formalisme et antiherbartisme sélectif chez Roman Jakobson», in *Les enfants de Herbart, Des formalismes aux structuralismes en Europe centrale et orientale. Filiations, reniements, héritages*, éd. Xavier Galniche, Formalisme esthétique en Europe centrale, formesth.com (01.02.2014).
- JAKOBSON Roman, 1921 : *Novejšaja russkaja poëzija. Nabrosok pervyj*. [La poésie russe contemporaine. Première esquisse.] Prague : «Politika».
- 1923 [1979] : «O češskom stixu : preimuščestvenno v sopostavlenii s russkim» [Sur le vers tchèque, essentiellement en comparaison avec le vers russe], in *Selected Writings*, vol. V. The Hague, Paris, New York : Mouton, p. 3-130.
- 1937 : «Socha v symbolice Puškinově» [La statue dans le symbolisme de Pouchkine], *Slovo a Slovesnost*, n° 3, p. 2-24.
- 1952 : *Studies in Comparative Slavic Metrics*. Oxford slavonic papers.
- 1966 : *Selected Writings*, vol. IV. The Hague, Paris, New York : Mouton.
- 1967 : «Gengo to bunka» [Langue et culture], in *Kotoba no uchu 2*, n° 11, p. 34-37.
- 1971 : *Selected Writings*, vol. II. The Hague, Paris : Mouton.
- 1979 : *Selected Writings*, vol. V. The Hague, Paris, New York : Mouton.
- 1972 [1980] : «An Unknown Album Page by Nikolaj Gogol'», in *Selected Writings*, vol. III. The Hague, Paris, New York : Mouton.
- 1985 : *Selected Writings*, vol. VI. The Hague, Paris, New York : Mouton.
- 1985a : *Selected Writings*, vol. VII. Berlin, New York, Amsterdam : Mouton.
- 2011 : *Formal'naja škola i sovremennoe russkoe literaturovedenie* [L'école formelle et les études littéraires russes contemporaines]. Moskva : Jazyki slavjanskix kul'tur.
- JAKOBSON Roman & POMORSKA Krystyna, 1980 : *Dialogues*. Paris : Flammarion.
- LACHMANN Renate, 1952 : «Zur Frage einer Dialogischen Poetizitätsbestimmung bei Roman Jakobson», *Poetika* 14, p. 278-293.
- 1982 : «Der Potebnjasche Bildbegriff als Beitrag zu einer Theorie der ästhetischen Kommunikation (Zur Vorgeschichte der Bachtinschen 'Dialogizität')», in Dies. (Hg.): *Dialogizität*. München : Wilhelm Fink, p. 29-50.
- PIEŠČIKOV Igor', 2016 : «La forme interne du mot dans l'interprétation des formalistes russes (OPOJaZ, CLM, GAXN)», *dans ce même volume*.
- PILSZCZIKOW Igor, 2011 : «Dziedzictwo rosyjskiej szkoły formalnej. OPOJAZ i Moskiewskie Koło Lingwistyczne a współczesna filologia» [L'héritage de l'école formelle russe. L'OPOJAZ, le Cercle linguistique de Moscou et la philologie contemporaine], *Przestrzenie Teorii*, n° 16, p. 279-298.

- PLOTNIKOV Il'ja, 1923 : «Obščestvo po izučeniju poëtičeskogo jazyka i Potebnja» [La Société d'étude du langage poétique et Potebnja], in *Pedagogičeskaja mysl'*, fasc. 1, p. 31-40.
- POTEBNJA Aleksandr, 1862 [1976] : «Mysl' i jazyk» [La pensée et le langage], in *Estetika i poetika*. Moscou: Iskusstvo, p. 35-220
- 1894 : *Iz lekcij po teorii slovesnosti : Basnja. Poslovica. Pogovorka*. [Cours sur la théorie de l'art du mot : Fable. Proverbe. Dicton] Khar'kov : Tip. K. Sčasni.
- 1905 : *Iz zapisok po teorii slovesnosti* [Notes sur la théorie de l'art du mot]. Khar'kov : Parovaja tipografija i litografija M. Zil'berberg i synov'ja.
- ŠKLOVSKIJ Viktor, 1917 : «Iskusstvo kak priem» [L'art comme procédé], in *Sborniki po teorii poëtičeskogo jazyka*, fasc. II, Petrograd, p. 3-14. <http://www.opojaz.ru/manifests/kakpriem.html> (12.02.2014)
- SVETLIKOVA Ilona, 2005 : *Istoki ruskogo formalizma. Tradicii psixologizma i formal'naja škola* [Les sources du formalisme russe. Traditions du psychologisme et école formelle.]. Moscou : Novoe literaturnoe obozrenie.
- VINOGRADOV Viktor, 1976 : *Poëtika ruskoj literatury* [Poétique de la littérature russe], Moscou : Nauka.
- ZENKIN Sergej, 2003 : «Russkaja teorija i intellektual'naja istorija» [Théorie russe et histoire intellectuelle], in *Novoe literaturnoe obozrenie*, n° 61.



Roman Jakobson (1896-1982)

La forme interne immanente dialogique chez Bakhtine comme alternative à Humboldt et Potebnja

Ljudmila GOGOTIŠVILI

Inst. de philosophie, Académie des sciences, Moscou

Résumé :

M. Bakhtine a réinterprété à sa façon les principales idées de Humboldt et de Potebnja (sur la «forme interne», le rapport entre pensée, langage et mythe, et entre poésie et prose). Considérant comme une fiction la notion d'«unité de la langue littéraire» (et par conséquent de sa forme interne), Bakhtine rejette l'idée que la forme interne soit propre à la langue envisagée comme un tout. Ce faisant, Bakhtine retourne le tranchant de l'idée d'une spécificité nationale et axiologiquement hiérarchisée de la forme interne et de l'organisation externe de chaque langue, en la transformant en la thèse que chaque langue, envisagée comme un tout ou dans ses variantes, est, par principe, une entité relative.

Mots-clés : Bakhtine ; Humboldt ; Potebnja ; forme interne ; aspect énergétique du langage ; relativisme linguistique

1) Bakhtine fait des allusions directes à Humboldt et Potebnja, mais celles-ci ne sont ni nombreuses ni développées. Pourtant, dans la mesure où les thématiques humboldto-potebniennes ont grandement contribué à former le champ de discussions des sciences humaines en Russie au début du XXème siècle, on a toutes les raisons de supposer qu'il a interprété à sa façon les idées de Humboldt et de Potebnja (sur la «forme interne», l'aspect énergétique du langage, le rapport entre pensée, langage et mythe, ainsi qu'entre prose et poésie), en leur donnant un sens et une forme conceptuelle fort spécifiques.

2) Bakhtine a élaboré ses idées linguo-philosophiques dans le domaine des études littéraires, comprises de façon extensive, entrant par là-même en une dispute implicite avec Humboldt et Potebnja, en particulier au sujet du rapport entre prose et poésie. Si pour ces derniers, qui considéraient que l'étape ultime d'évolution de la prose est sa forme *scientifique*, la *fusion* volontaire de la langue et de la pensée qui s'y faisait jour était un phénomène naturel et positif (pour Humboldt, la langue doit, «renoncer à faire valoir sa propre indépendance pour ne plus connaître que la pensée et s'accorder à elle aussi étroitement que possible» (Humboldt 1974, p. 353), pour Bakhtine au contraire, existe une béance entre la langue et la pensée : pour lui, l'auteur ne possède pas son propre mot [*slovo*], il n'exprime sa position qu'avec des réserves, dans une langue «éloignée de ses lèvres». ¹ Si en poésie, du point de vue de Potebnja, «le lien entre une image et une idée n'est pas à prouver» et que dans la prose scientifique «la soumission du fait à la loi doit être démontrée et la force des preuves est la mesure de la vérité» (Potebnja 1913, p. 166), si pour lui l'essence de la prose «consiste dans la complexité et l'abstraction de la pensée» (*ibid.*, p. 182), pour laquelle «les mots qui entrent dans la prose ne sont que des signes de significations et non, comme dans la poésie, des images concrètes éveillant des significations» (*ibid.*, p. 183), du point de vue de Bakhtine en revanche, la preuve en prose n'a aucune valeur constitutive, alors que les images au contraire conservent leur signification, mais sous une autre forme, comme images de langues particulières ou de «sous-langues» (voir *infra*).

3) L'attraction des idées bakhtiniennes pour le territoire de la littérature, cependant, ne bloque nullement la possibilité d'en donner une interprétation entièrement *linguistique*. En opérant une reconstruction fine de la ligne directrice des transformations que Bakhtine opère sur les traditions humboldtienne et potebnienne, on peut indiquer les pistes suivantes.

¹ «Même si nous faisons abstraction des propos des personnages et des genres intercalaires, le discours même de l'auteur demeure un système stylistique de langages : des masses considérables de ce discours stylisent (directement, parodiquement ou ironiquement) les langages d'autrui et les propos d'autrui y sont disséminés, nullement entre guillemets, et appartenant formellement aux propos de l'auteur, mais distinctement éloignés de ses lèvres par une intonation restrictive, ironique, parodique, ou autre» (Baxtin : «Slovo v romane», trad. par Daria Olivier, dans Bakhtine 1978, p. 227).

4) En analysant en détail le problème de l'interaction des forces centripètes et centrifuges de la langue littéraire, Bakhtine considère que l'idée d'«unité de la langue littéraire» est une fiction, ou plus exactement (pour utiliser une terminologie néokantienne, proche de Bakhtine) — comme une visée idéologique, et non une donnée factuelle.²

5) Cela signifie, en dehors de ce qui vient d'être dit, qu'avec l'idée de l'unité de la langue Bakhtine désavoue également la notion humboldtienne de forme interne comme inhérente à la langue dans sa totalité.

6) Estimant la notion de «langue littéraire commune» comme fiction, Bakhtine examine comme donnée réelle la «polyglossie» (*raznorečie*), c'est-à-dire l'état de la langue qui est le résultat d'un «pillage» intentionnel, se déroulant en permanence, de toutes ses données (lexicales, grammaticales, syntaxiques, stylistiques, expressives, etc.). Ce pillage intentionnel amène à la stratification de la langue en de nombreux styles ou genres, «sous-langues» sociales, professionnelles, de vision du monde, etc. (le terme de «sous-langue» est ici conventionnel; Bakhtine lui-même dit «langues» professionnelles, religieuses, de vision du monde, de genre, etc.).

7) Par là-même Bakhtine, d'une part, intensifie au maximum, de l'autre — inverse l'idée de spécificité nationale et de valorisation hiérarchique de la forme interne et de l'organisation externe de chaque langue. Le grand nombre des sous-langues, leurs constantes collisions dans la lutte pour posséder de la force de désignation du référent amènent Bakhtine à conclure au relativisme de principe aussi bien de toute langue en totalité, que de toutes ses variétés (sous-langues) discursives, et donc au relativisme de la forme interne de la langue et de ses variétés (à condition, bien sûr, d'en reconnaître l'existence).

8) La conscience littéraire et linguistique se comprend, par conséquent, comme entièrement *décentralisée*, c'est-à-dire comme «ressentant vivement» les frontières (ou la limitation) de la langue et de toutes ses formes discursives particulières par rapport aux intentions concernant le sens et les objets.

9) La notion de «forme interne» (ici, c'est mon interprétation) a également subi chez Bakhtine des modifications importantes. En la croisant avec la «forme architectonique» kantienne, Bakhtine (avançant dans la même direction que Špet, mais selon un itinéraire radicalement différent), renvoie la notion de forme interne non vers les langues dans leur intégralité (comme chez Humboldt), non vers le lexème (comme chez Potebnja), mais

² «Une langue unie n'est pas donnée, mais en fait toujours à faire, et à chaque moment de la vie langagière elle s'oppose à un multilinguisme réel.» (Baxtin 2012, p. 24).

pas non plus vers les types de discours stratifiant la langue (ce qui, à première vue, aurait pu servir de prolongement organique de sa théorie du pillage intentionnel), mais bien vers l'œuvre de parole, ou énoncé [*vysskazyvanie*]. Bakhtine transforme la forme interne en stratégie de construction des énoncés (ou œuvres) en tant que tous. Dans un sens proche, on parle parfois de stratégies d'engendrement de textes ou de stratégies discursives.

10) On peut arriver à cette conclusion de la thèse, non formulée explicitement par Bakhtine mais sous-entendue, que la polyphonie est la forme interne des romans de Dostoïevski (dans la littérature critique on peut rencontrer cette façon de voir, cf., par exemple, le travail de P. Bicilli, dans lequel aussi bien l'interprétation de V. Ivanov de la structure du roman de Dostoïevski comme «roman-drame» ou «hybride artistique», que la polyphonie bakhtinienne sont appelées formes intérieures du roman, Bicilli 1996).

11) Puisque la polyphonie est bien, en y regardant de plus près, une stratégie d'engendrement de textes, que Bakhtine définit qualitativement, son interprétation en tant que forme interne acquiert une dimension de processus énergétique (qui correspond à l'accent que met Humboldt sur *energeia* au détriment de *ergon*).

12) En examinant chaque conscience parlante comme remplie de types discursifs délibérément reconnus et, par conséquent, d'instances immanentes, également relatives, d'origine du sens, entrant dans diverses et complexes combinaisons mutuelles, et participant par cela même à la réalisation de la stratégie polyphonique, Bakhtine introduit un nouveau critère pour mettre en évidence la forme interne de l'œuvre : le *dialogisme intérieur*. Ce qui est ici en vue n'est pas tant la communication avec le lecteur, qu'avant tout, lié avec le pillage et la stratification de la langue, le caractère inéluctable du dialogue intérieur entre diverses voix relativisées, immanentes à l'énoncé en construction et correspondant à la conscience langagière, ou plus exactement entre *différentes instances internes d'émanation du sens* (ou *lieux d'énonciation* [*govorenje*]).

13) Selon Bakhtine, dans tout énoncé se trouvent toujours, au minimum, deux lieux immanents d'énonciation, puisque l'acte de conception de son objet par le mot est toujours dialogique (c'est-à-dire, dans le cas le plus simple, dirigé aussi bien vers l'objet de discours que sur le mot étranger sur le même objet).

14) En tant que matrices langagières de dialogisme immanent, Bakhtine introduit les notions de «mot à deux voix» et de «construction hybride». Cette dernière, tout en possédant tous les signes formels d'appar-tenance à une «voix» unique, est interprétée comme contenant au moins deux ins-

tances immanentes d'émanation du sens, différentes par le ton et le contenu, dont l'une entre avec l'autre en relation dialogique.

15) Puisque les constructions hybrides à deux voix sont comprises par Bakhtine comme *non* marquées par des formes linguistiques externes (objectivées), la forme dialogique intérieure est comprise de la même manière — comme linguistiquement *non* marquée. On voit apparaître ici un compromis inattendu que fait Bakhtine avec la forme interne de Humboldt et de Potebnja : un des mots de la structure hybride, pris à la manière de Potebnja, c'est-à-dire de façon isolée, peut être perçu comme une abréviation du point d'énonciation étranger utilisé comme un tout et devenir porteur de sa forme interne au sens humboldtien.

16) On peut comprendre la thèse générale de Bakhtine dans ce sens que chaque énoncé de grande taille est construit comme partant, alternativement ou par accumulation, de plusieurs lieux d'énonciation, différents de par leur remplissage sémantique et leur orientation vers un but, entrant entre eux en de nombreuses et diverses relations dialogiques.

17) Les aspects typologiquement signifiants des rapports entre tous ces lieux immanents d'énonciation à l'intérieur d'une même œuvre constituent, selon Bakhtine, la stratégie de construction des différentes «formes internes» des œuvres.

18) Ce sont deux types limites de forme dialogique intérieure qui se détachent : monologique et polyphonique (il faut, cependant, avoir en vue que Bakhtine considérait le monologisme comme une des variétés du dialogisme).³

19) Ce qui vient d'être dit ne signifie pas que Bakhtine relativisait les intentions sémantiques : en fin de compte, s'il a entrepris une relativisation de principe de la langue en totalité et de toutes ses variétés discursives particulières, c'est bien pour fonder la possibilité de ces formes internes, et par conséquent des stratégies discursives. Celles-ci, en articulant, en opposant, en opposant, en redistribuant, etc., les lieux d'énonciation relatifs immanents à l'énoncé, surmontent le relativisme de la langue par les forces du relativisme lui-même, en débouchant de la sorte sur un nouveau type d'adéquation, n'ayant d'analogue ni chez Humboldt ni chez Potebnja.

© Ljudmila Gogotišvili

(traduit du russe par Patrick Sériot)

³ Pour plus de détails, cf. Gogotišvili 2013.

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BAKHTINE Mikhaïl, 1978 : *Esthétique et théorie du roman*, Paris : Galimard.
- BAXTIN Mixail, 2012 : «Slovo v romane» [‘Le mot dans le roman’, souvent traduit en français comme ‘Le discours romanesque’], in Baxtin M.M. : *Sobranie sočinenij*, t. 3, Moskva : Jazyki slavjanskix kul’tur, p. 7-179.
- BICILLI P., 1996 : «K voprosu o vnutrennej forme romanov Dostojevskogo» [La forme interne des romans de Dostoïevsky], in *Izbrannye trudy po filologii*, V. Vomperskij et al., éd., Moskva, p. 483-549.
- GOGOTIŠVILI Ljudmila, 2013 : «K situacii vokrug polifonii» [La situation autour de la polyphonie], in *Revue philosophique électronique VOX*, n° 15 : <http://vox-journal.org/content/vox15/Vox15-GogotishviliLA1.pdf>
- HUMBOLDT Wilhelm von, 1974 : *Introduction à l’œuvre sur le kavi et autres essais*, trad. par Pierre Caussat, Paris : Seuil. [orig. : 1835]
- POTEBNJA Aleksandr, 1913 : *Mysl’ i jazyk* [La pensée et le langage], Kharkov : Tipografija Mirnyj trud, Devičja ulica, n° 14 (1^{ère} éd. 1862).



Mixail Baxtin / Mikhaïl Bakhtine (1895-1975)

Les mystères du quatrième élément, ou les composantes du signe selon Potebnja. Le problème du matériau dans l'art.

Leonid HELLER
Lausanne-Paris

Résumé : En s'appuyant sur le modèle «mot≈signe≈œuvre artistique» élaboré par Potebnja nous avons cru possible de rapprocher sa conception de celle des formalistes russes, de démontrer qu'elles participent du paradigme différentialiste remontant à Herbart et qu'elles introduisent dans la composition du signe (mot, œuvre) le procédé et le matériau, indices de la pratique artistique. Le mot d'ordre formaliste sur le contenu devenant la forme cesse d'être une boutade et rejoint la tradition où la théorie des formes touche à celle des signes. Nous vérifions l'applicabilité du modèle à quatre composantes à la lecture de l'art contemporain (sur l'exemple de la peinture de Simon Hantaï) et concluons que sa persistance s'expliquerait par le fait qu'il conserve en lui la mémoire de la causalité aristotélicienne avec ses quatre causes — formelle, matérielle, efficiente et finale.

Mots-clés : Potebnja, sémiologie, formalisme russe, linguistique, interdisciplinarité, art contemporain

Une raison particulière m'a conduit à accepter l'invitation à un débat dont le sujet n'entre pas vraiment dans la sphère de mes compétences. J'ai voulu saisir cette occasion pour exprimer publiquement ma reconnaissance à Patrick Sériot, l'un des organisateurs du colloque, pour tout ce qu'il avait apporté aux études russes à Lausanne et ailleurs.

En profitant de la même invitation, je me permets de présenter ici quelques remarques basées sur une lecture certainement très réductrice de *La pensée et le langage* (*Mysl' i jazyk*, 1862) d'Aleksandr Potebnja et qui concernent des possibilités combinatoires que suggère une telle lecture.

Par le passé, lorsque je préparais mes cours d'introduction à la théorie littéraire, je percevais Potebnja avant tout au travers de la révolte que les jeunes savants formalistes avaient fomentée contre lui, révolte déclarée fondatrice pour leur méthode d'études littéraires. Aujourd'hui, je crois opportun de changer d'optique. Récemment, lors d'une conférence sur Johann Friedrich Herbart et son héritage dans différentes variantes du formalisme en Europe¹, j'ai tenté de faire entrer les formalistes russes dans le paradigme scientifique du différentialisme. Celui-ci appelle à examiner les phénomènes non pas isolément, en tant qu'essences, mais dans leurs relations avec d'autres, au sein de réseaux d'oppositions, de divergences, d'assimilations, ainsi que la phonologie de Troubetzkoy traite la définition des phonèmes. Initiée par Herbart, l'approche différentialiste en linguistique et en sciences artistiques et littéraires conduit à ce qui en est sans doute le résultat essentiel : l'analyse fonctionnelle. Un des ponts entre la tradition herbartienne et le formalisme russe est jeté par Broder Christiansen, auteur de *La Philosophie de l'art* (Christiansen 1909) dont la traduction russe paraît presque immédiatement après sa publication en Allemagne. Or, en relisant Christiansen pour la conférence herbartienne, j'ai cru y déceler nombre de recoupements avec la pensée de Potebnja. J'en conclus qu'il faudrait ménager à ce dernier une place de choix dans le paradigme différentialiste, ce qui ne manquerait pas de poser la question de sa proximité avec les formalistes.

En effet, Potebnja considère Herbart comme «l'un des penseurs les plus profonds de notre siècle» (Potebnja 1862 [1999], p. 27, n. 10) et s'en inspire largement. Le fondateur de l'«esthétique scientifique» semble se trouver à l'origine du respect de Potebnja pour les mathématiques, dont il aime tirer ses exemples. Il se tourne vers la théorie de l'aperception de Herbart, vers sa théorie de l'inconscient, et plus précisément, vers son idée du refoulement hors de la conscience d'une partie des données sensibles, de leur oubli et de leur rappel possible dans des circonstances nouvelles. Potebnja formule sa version de cette théorie lorsqu'il affirme que «l'oubli de la forme interne peut être déduit [...] de la répétition réitérée du processus de combinaison de mots [...]» (Potebnja, *op. cit.*, p. 139): on peut voir là,

¹ Colloque *Les enfants de Herbart, Des formalismes aux structuralismes en Europe centrale et orientale. Filiations, reniements, héritages* (2012), http://formesth.com/actualites_detail.php?id=47 (relevé le 27 février 2014).

me semble-t-il, la source première des idées šklovskiennes sur l'automatisation et sur la «résurrection du mot» (*voskrešenie slova*).

Si je commence par cette évocation de Herbart et de son influence, c'est précisément pour persuader le lecteur habitué à tenir les formalistes éloignés de Potebnja, comme je l'étais moi-même pendant longtemps, que ladite influence marque un lieu où ils se croisent. Ce constat justifie la recherche d'autres rapprochements possibles.

Avec cet objectif en vue, je vais pousser plus en avant l'analyse déjà entamée² des modèles structurels de l'œuvre d'art que proposent Christianesen d'une part et les formalistes, de l'autre. Je les mettrai en regard du schéma potebnien du *mot-signe-œuvre d'art* qu'il définit lui-même comme une «unité de trois composantes».

Ce schéma est bien connu, je me permets cependant de rappeler comment Potebnja présente la composition ternaire du mot.

Dans le mot, nous distinguons : la *forme externe*, c'est-à-dire le son articulé, le *contenu* objectivé par l'intermédiaire du son et la *forme interne*, ou la signification étymologique immédiate [*blizajšee*] du mot, moyen avec lequel s'exprime le contenu. [...] Une œuvre d'art contient les mêmes éléments... (*Ibid.*, p. 157)

Notons que malgré la prédilection de Potebnja pour le terme *stixija* (élément), ni la structure ternaire du vocable n'est simple, ni ses composantes ne sont élémentaires. La structure de l'œuvre d'art, censée être analogue (isomorphe) à celle du mot, révèle la complexité des rapports entre ces composantes, reliées par la catégorie bien différenciée de l'*obraz* (image) :

...dans une œuvre poétique, et donc dans toute œuvre artistique en général, se trouvent les mêmes éléments que dans le mot : un *contenu* (ou une idée) correspondant à l'image sensorielle ou au concept qui se développe à partir d'elle ; une *forme interne*, l'*image* qui indique ce contenu et correspond à la représentation (qui n'a, elle non plus, d'importance qu'en tant que symbole, allusion à un ensemble de perceptions sensorielles ou à un concept) et, enfin, une *forme externe*, dans laquelle l'image artistique est objectivée. (*Ibid.*, p. 161)³

Voilà donc trois manifestations différentes de l'iconicité (*obraznost'*) propre au mot et à l'œuvre d'art. Une *image sensible* (*a*), résultat de l'aperception, du processus d'appropriation de données par la conscience, équivaut au *contenu*. Le signe de ce contenu, autrement dit le signe de

² Cf. Heller 2010.

³ «... в художественном произведении есть те же самые стихии, что и в слове : содержание (или идея), соответствующее чувственному образу или развитому из него понятию ; внутренняя форма, образ, который указывает на это содержание, соответствующий представлению (которое тоже имеет значение только как символ, намек на известную совокупность чувственных восприятий или на понятие), и, наконец, внешняя форма, в которой объективируется художественный образ.»

l'image sensible, est la *forme interne* qui apparaît encore comme une *image psychique* (b). Enfin, cette dernière se matérialise dans la *forme externe* qui correspond à une *image artistique* (c).

Il s'avère en outre que la structure iconique de la forme interne est également complexe, elle combine l'aspect purement indicateur, cognitif, du signe avec la nature émotionnelle du symbole. Plus encore : corroboré par d'autres déclarations de Potebnja, le texte cité ci-dessus permet de conclure que c'est la forme interne qui détermine l'adéquation harmonieuse, au sein de la structure du mot ou de l'œuvre d'art, aussi bien entre ses différents «éléments» qu'entre eux et le monde réel. C'est cette harmonie qui s'incarne dans la forme externe; et c'est la conscience de cette harmonie qui s'efface à la suite de multiples répétitions et que l'art peut ressusciter.

En d'autres termes, à l'instar de l'«unité de trois composantes» constituée par le mot ou l'œuvre, la forme interne est une unité composite réunissant trois aspects, ou éléments : intellectuel (cognitif), affectif (émotionnel) et esthétique (artistique, poétique).

Dans ses *Notes sur la théorie de l'art du mot (Iz zapisok po teorii slovesnosti)*⁴, Potebnja expose d'une manière quelque peu différente l'analogie qu'il établit entre la structure du mot et celle de l'œuvre d'art :

A l'unité des sons articulés (à la forme externe du mot) correspond la forme externe de l'œuvre poétique que nous devons entendre comme une forme non seulement phonique, mais plus généralement verbale, signifiante dans ses composantes. [...] A ce qui constitue la représentation dans le mot correspond dans l'œuvre poétique une image (ou une certaine unité d'images). On peut qualifier l'image poétique des mêmes termes que l'image dans le mot, c'est-à-dire le signe, le symbole qui est la source de la représentation, la forme interne. La signification de l'œuvre poétique qu'on appelle d'habitude leur idée correspond à la signification du mot. [...] L'image poétique sert de lien entre la forme externe et la signification. La forme externe détermine l'image. L'image est appliquée, elle s'ajuste; [...] on peut dire que l'image est '*exemplum*', apologue, en vieux-russe *pritča*, mot qui vient du fait de coller, s'ajuster à quelque chose et en reçoit diverses significations. Ainsi s'établit la frontière entre les formes poétiques interne et externe. Tout ce qui vient avant l'application lors de la compréhension de l'œuvre poétique est encore la forme externe.⁵ (*op. cit.*, p. 139-140)

4 Réunies en volume et publiées en 1905.

5 «Единству членораздельных звуков (внешней форме слова) соответствует внешняя форма поэтического произведения, под коей следует разуметь не одну звуковую, но и вообще словесную форму, знаменательную в своих составных частях. [...] Представлению в слове соответствует образ (или известное единство образов) в поэтическом произведении. Поэтическому образу могут быть даны те же названия, которые приличны образу в слове, именно : знак, символ, из коего берется представление, внутренняя форма. Значению слова соответствует значение поэтических произведений, обыкновенно называемое идеей. [...] Поэтический образ служит связью между внешнею формою и значением. Внешняя форма обуславливает образ. Образ применяется, "примеяется"; [...] образ может быть назван примером, в ст.-рус. притьча, потому что она притычется, применяется к чему-либо и этим получает значения. Этим устанавливается граница между внешнею и внутреннею поэтическими формами. Все пред-

Ce fragment, que sa densité rend difficile à abrégé, éclaire l'importance du rôle que jouent l'image (*obraz*) et la symbolisation dans le mot (et dans l'œuvre d'art). Le texte confirme que la forme interne possède sa propre charge poétique, différente de la teneur artistique de la forme externe et qui attend d'être dévoilée. La complexité que le savant discerne dans l'unité constituée par le mot ou l'œuvre va croissant : il s'agit maintenant non pas d'une combinaison statique d'éléments, mais d'un processus de perception qui, comme nous dit le fragment cité, va non pas de l'intérieur vers l'extérieur, mais dans la direction opposée, de l'extérieur vers l'intérieur. C'est que l'image poétique de l'œuvre (la cohérence des images qui la composent et qu'elle génère, sa «séquence poétique») est déterminée par la forme externe et c'est en se faisant ajustée (*primerjajas'*) à celle-ci que cette image fait naître le contenu en tant qu'ensemble de signes-symboles. Et c'est dans ces derniers que la forme interne est renfermée. «Puisée» (*beretsja*) dans le signe-symbole, elle se révèle au moment où l'on peut saisir le mécanisme de l'«ajustage» (où transparait le sens de l'apologue, *pritča*), autrement dit, si je comprends bien, le mécanisme de la symbolisation.

Sous la plume de Potebnja, le «symbole» est en règle générale synonyme de l'indication qui renvoie au sens profond du vocable; cependant, dans ses exemples, il prend, comme je l'ai déjà suggéré, le sens du signe non seulement arbitraire, mais aussi doté d'une expressivité particulière, d'une vivacité propre à la forme interne.

La dynamique ainsi décrite ressemble à une séquence de trois boucles de rétroaction, comme le montre le schéma suivant :

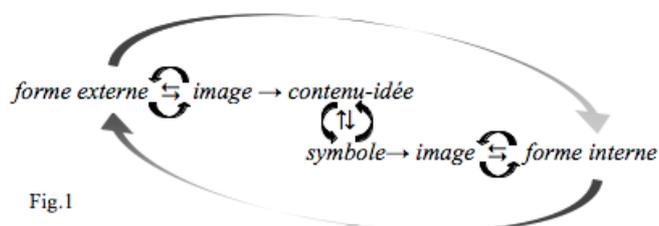


Fig.1

Avançons. Certains énoncés de Potebnja amènent à penser que le symbolisme peut parfois déterminer le contenu du mot et que, dans l'œuvre d'art, le contenu peut jouer le rôle dominant en exigeant telle ou telle autre forme externe : «[...] pour celui qui ressent la beauté d'une statue, son contenu (par exemple, l'idée d'une divinité supérieure, de Jupiter Tonnant)

шествующее применению при понимании поэтических произведений есть еще внешняя форма.»

se trouve dans un rapport nécessaire avec l'ensemble des plis qu'on décèle sur la surface du marbre». (Potebnja 1862 [1999], p. 158)⁶

Potebnja généralise lui-même son modèle au delà de l'art verbal. On connaît l'exemple, partiellement emprunté à Steinthal : «Une œuvre d'art contient les mêmes éléments [...] c'est une statue en *marbre* (forme externe) d'une femme avec un glaive et une balance (forme interne) représentant la justice (contenu)»⁷ (*Ibid.*) Potebnja souligne que la forme externe n'est pas, «dans le cas de la statue, un grossier bloc de marbre, mais du marbre taillé d'une certaine façon [...] La forme externe du mot n'est pas non plus une simple matière sonore, mais un son déjà formé par la pensée.»⁸ (*Ibid.*)

On peut remarquer, entre parenthèses, que la nécessité absolue et univoque du lien entre le contenu et les «courbes» de son incarnation, telle que Potebnja l'affirme, reste discutable. Cette idée, comme celle de l'omniprésence de l'image, est écartée par les formalistes. Ils croient avec les futuristes et d'autres représentants de l'art de gauche ou de l'avant-garde que la forme n'est pas définie par le contenu, c'est au contraire le matériau et la forme qui le font naître (ce postulat se devine d'ailleurs en filigrane dans la pensée de Potebnja sur la symbolisation : cf. fig. 1).

Revenons à l'exemple tiré de Steinthal : son interprétation potebnienne montre bien que la forme externe est complexe à son tour. De même dans la création verbale:

...la forme extérieure du proverbe 'pas de neige, pas de traces' (*ne bulo snigu, ne bulo slidu*) comprend non seulement les sons et la métrique, mais aussi la signification la plus immédiate.⁹ (Potebnja 1905, p. 151-155)

Une formulation qui laisse entrevoir trois composantes d'un processus se déroulant dans le temps : le matériau sonore brut, le même matériau organisé par le rythme et l'intonation, la signification (du mot). Si l'on examine de cette manière la forme interne, une semblable dynamique ternaire fait également son apparition : le *matériau* initial (les données sensibles), sa première *mise en forme* (l'organisation de ces données par la conscience), la *signification profonde* qui devient étymologique en cours de l'évolution du mot (l'image sensible dans sa totalité). Là encore, pour découvrir la forme interne il faut faire appel à une archéologie du sens et de la forme elle-même. De telles fouilles, on le voit, nous mettent de plus en

6 «[...] кто чувствует красоту статуи, для того ее содержание (например, мысль о верховном божестве, о громовержце) находится в совершенно необходимом отношении к совокупности замечаемых в ней изгибов мраморной поверхности».

7 «[...] те же стихии и в произведении искусства [...] это — мраморная статуя (внешняя форма) женщины с мечом и весами (внутренняя форма) [...], представляющая правосудие (содержание).»

8 «[...] Внешняя форма слова тоже не есть звук как материал, но звук, уже сформированный мыслью.»

9 «...В пословице "не було снігу, не було сліду" ко внешній формі відносяться не тільки звуки і розмір, но і найближче значення.»

plus souvent en présence de la notion de *matériau*. Potebnja évoque le matériau travaillé et, parfois, bien élaboré ; ainsi, dit-il, le mot est *matériau* de l'œuvre poétique. Mais il parle souvent du matériau brut :

L'intention de l'artiste et le matériau brut n'épuisent pas l'œuvre artistique, tout comme l'image sensorielle et le son n'épuisent pas le mot. En règle générale, chacun des deux éléments se modifie considérablement à la suite du contact avec le troisième, à savoir la forme interne.¹⁰ (Potebnja 1862 [1999], p. 163)

Cette citation est incomplète, la forme externe y est omise. Mais elle reste bien présente et le matériau devient un *quatrième élément* qui s'invite dans la chaîne des triades formant l'«unité de trois composantes». Ses interrelations peuvent être résumées dans une figure qui offre une nouvelle perspective de la structure dynamique de l'œuvre artistique (ou du mot) et qui, sans annuler le schéma proposé plus haut, le complète.

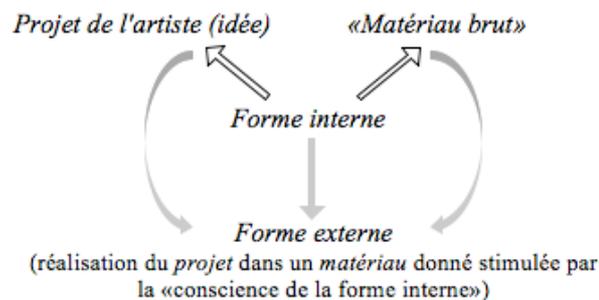


Fig.2

Il semble désormais légitime de donner une variante quaternaire de la formule potebnienne: *Forme interne—Contenu—Matériau—Forme externe*.

J'ouvre une autre parenthèse. En septembre 2013 eut lieu à Paris une exposition rétrospective de Simon Hantaï. Ce peintre hongrois, mort il y a quelques années, est considéré depuis peu de temps comme l'un des plus grands peintres abstraits de la fin du XX^e siècle. D'abord compagnon de route des surréalistes, il a inventé dans les années 1960 une technique de *pliage* qui consistait à rabattre de nombreuses fois sur lui-même une toile, la couvrir de couleurs et ensuite la déployer en découvrant ainsi des endroits non peints. Hantaï expliquait que sa technique lui permettait de réaliser une action d'artiste qui nie le statut de l'artiste. Sa création se réduisait à

10 «Замысел художника и грубый материал не исчерпывают художественного произведения, соответственно тому как чувственный образ и звук не исчерпывают слова. В <обоих> случаях и та и другая стихии существенно изменяются от присоединения к ним третьей, то есть внутренней формы.»

une opération purement mécanique, ne nécessitant aucun savoir-faire et ne faisant que libérer le potentiel créateur renfermé dans le matériau.¹¹

Dans une œuvre de Hantai, la toile et les couleurs préparées par le peintre constitue le *matériau*. Sa *forme interne* sera sans doute le geste de l'artiste, ce pliage qui fait travailler le matériau et ses forces particulières : ce sont elles qui causent la toile se déplier de telle ou telle autre façon, réagir à la peinture, s'en imprégner, sécher, etc. La *forme externe*, c'est une toile monumentale tendue et encadrée, avec ses alternances de plages colorées et vides, ses ramages d'interstices et de traces de plis, son labyrinthe de couches et d'interstices qui cachent le mystère de la forme interne (*comment cela est-il fait?*). L'ensemble compose une œuvre, un tableau dont le contenu est précisément son jeu de répétitions et de leurs modifications aléatoires qui figure la tension et l'harmonie des forces cosmiques, le monde sublimé non pas au travers de la vision de l'artiste, mais au moyen du mouvement créateur libéré, propre au monde lui-même et qui ne doit pas être très éloigné de l'élan vital bergsonien.

On peut débattre de l'interprétation ; avec cet exemple, je voulais montrer à quel point le travail d'un créateur contemporain correspond à la conception potebnienne de l'œuvre artistique, enrichie de son «quatrième élément», le matériau. Et à quel point ce dernier varie son apparence — autant que la forme interne d'après Potebnja —, tantôt mis en lumière, souligné, tantôt dissimulé, caché par le geste artistique, tantôt encore masqué ou modifié, tel le béton de Gaudi qui prétend être minéral ou organique.

Je ferme la parenthèse et m'avance vers la conclusion. Viktor Šklovskij déclare dans sa *Théorie de la prose*:

L'œuvre littéraire est une forme pure, elle n'est ni objet ni matériau, elle est un rapport de matériaux. Et comme tout rapport, il est d'une dimension nulle. C'est pourquoi l'échelle de l'œuvre est indifférente, comme l'est la valeur arithmétique de son numérateur et de son dénominateur ; c'est leur rapport qui importe. Les œuvres humoristiques, tragiques, universelles, intimes, l'opposition d'un monde à un autre ou d'un chat à une pierre, — tout cela est de même importance.¹² (Šklovskij 1925, p. 162)

Polémique autant vis-à-vis de l'attitude classique que du «réisme» (*veščizm*) productiviste de l'avant-garde, cette déclaration inscrit la pensée de Šklovskij dans le paradigme différentialiste herbartien. Elle envisage clairement la forme comme une *inégalité* de différents matériaux. Ce fai-

11 Cf. <http://mediation.centrepompidou.fr/education/ressources/ENS-Hantai/> (relevé le 27.02.2014).

12 «Литературное произведение есть чистая форма, оно есть не вещь, не материал, а отношение материалов. И как всякое отношение и это — отношение нулевого измерения. Поэтому безразличен масштаб произведения, арифметическое значение его числителя и знаменателя, важно их отношение. Шутливые, трагические, мировые, комнатные произведения, противопоставления миру мира или кошки камню — равны между собой».

sant, elle n'en exclut nullement le contenu qui trouve sa place parmi les matériaux dont le rapport conduit à la naissance de la forme. Bien au contraire, représentations, conventions, objets, êtres — mondes, pierres, chats — restent autant de composantes indispensables de la forme qui sont réunies et mises en relation par ce qui n'est pas mentionné dans le fragment cité mais reste omniprésent dans les écrits de Šklovskij et que Roman Jakobson appelle, dans son célèbre article sur la poésie de Xlebnikov, «héros unique de la science littéraire», à savoir par le «*priem*» ou procédé technique (Jakobson 1987, p. 275).

Une telle configuration formaliste ressemble fort à la synthèse de différents aspects de l'acte créateur — procédé (*Hantierung, Methode*), forme (*Form*), matériau (*Material*), objet ou contenu (*Gegenstand*) —, cette synthèse que se réalise, selon Broder Christiansen, dans l'*objet esthétique*. Il suffit d'un coup d'œil sur le schéma potebnien et sur notre analyse du travail de Simon Hantaï pour voir leur proximité. Le procédé ou un ensemble de procédés — le geste de l'artiste —, prendrait dans ce schéma la place de la forme interne, la forme correspondrait à la forme externe, tandis que le contenu et le matériau garderaient leurs rôles. Comment ne pas remarquer la ressemblance entre ce schéma et le modèle quaternaire du signe qui a permis à Louis Hjelmslev de développer le modèle binaire saussurien? L'objet de Christiansen, le contenu des formalistes, l'idée de Potebnja trouvent un parallèle dans la substance du contenu du signe de Hjelmslev ; la substance de l'expression est analogue au matériau, la forme du contenu à la forme externe de Potebnja et à la forme des formalistes, alors que la forme de l'expression se trouverait à côté du système de procédés ou encore de la forme interne potebnienne:

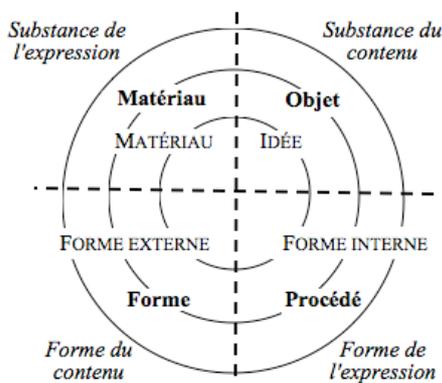


Fig. 3

A quoi servent de tels jeux combinatoires? Les catégories et les notions qui sont mises ensemble dans les schémas proposés ne sont pas identiques, c'est certain. Mais les schémas n'ont rien de rigide; ils permettent de

poser des questions sur les idées envisagées et d'en repérer des faiblesses. Ils servent par conséquent non seulement à illustrer mais aussi à modéliser. Nos manipulations ont démontré, j'espère, que les conceptions de Potebnja et des formalistes, mais aussi celle de M. Bakhtine (Baxtin 1975), qui établissent une isomorphie entre le mot et l'œuvre d'art et qui font appel à la notion du signe, peuvent en effet être rapprochées. Elles participent du paradigme différentialiste. Elles introduisent dans la composition du signe (mot, œuvre) le procédé et le matériau, indices de la pratique artistique. Le mot d'ordre formaliste sur le contenu devenant la forme cesse d'être une boutade et rejoint la tradition où la théorie des formes touche à celle des signes.

Quant au modèle à quatre composantes, il se peut que sa persistance et son efficacité s'expliquent par le fait qu'il conserve en lui la mémoire de la théorie de causalité aristotélicienne et de ses quatre causes — formelle, matérielle, efficiente et finale.

© Leonid Heller

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BAXTIN Mixail, 1975 : «Problema soderžanija, materiala i formy v slovesnom xudožestvennom tvorčestve» [Problème du contenu, du matériau et de la forme dans l'art des belles lettres], in *Voprosy literatury i èstetiki*, Moscou : Xud. Literatura, p. 6-71.
- CHRISTIANSEN Broder, 1909 : *Philosophie der Kunst*. Hanau : Clauss und Feddersen. Paru en russe sous le titre *Filosofija iskusstva* (traduit par Georgij Fedotov, édité par Evgenij Aničkov), Saint-Petersbourg : Šipovnik, 1911.
- HELLER Leonid, 2010 : «Viktor Šklovskij, Broder Xristiansen i formalistskaja semiotika» [Viktor Šklovskij, Broder Christiansen et la sémiotique formaliste], in *Mirgorod*, №2, pp. 29-48.
- JAKOBSON Roman, 1921 : *Novejšaja russkaja poèzija. Nabrosok pervyj*. [Poésie russe contemporaine. Première esquisse.], in: *id.*, *Raboty po poètike*. Moscou : Progress, 1987.
- POTEBNJA Aleksandr, 1862 [1999]: *Mysl' i jazyk* [La pensée et le langage]. Moscou : Labirint.
- , 1905 : *Iz zapisok po teorii slovesnosti* [Notes sur la théorie de l'art du mot]. Kharkov : Parovaja tipografija i litografija M. Zil'berberg i synov'ja.
- ŠKLOVSKIJ Viktor, 1925 : *O teorii prozy*, Moscou : Krug.

**La forme interne du mot dans
l'interprétation des formalistes russes
(OPOJaZ, CLM, GAXN)**

Igor' PIL'SCIKOV
(Tallinn – Moscou)

Résumé : Cet article est consacré au développement des idées de Potebnja dans les écrits des formalistes de Petrograd et de Moscou, en premier lieu aux interprétations divergentes du concept de «forme interne du mot». Ce sont les tentatives pour en saisir le sens qui ont contribué à la mise en place de la théorie formaliste du langage poétique et au développement des idées sur la spécificité de la sémantique poétique. En fait, toutes les variantes du formalisme russe ont eu en commun une conception *relationnelle*, remontant à Potebnja, de la forme en tant que telle et de la «forme interne» en particulier : par-delà leurs antagonismes, tous les formalistes la formulent, d'une façon ou d'une autre, de Šklovskij à Vinokur, et de Jarxo à Špet.

Mots-clés : forme interne du mot ; théorie du langage poétique ; sémantique poétique ; sémantique du vers ; formalisme russe ; OPOJaZ ; Cercle linguistique de Moscou ; GAXN (Académie d'Etat des sciences artistiques)

1.1.

Dans son compte-rendu du livre de Timofej Rajnov sur Potebnja (1924), l'un des chefs de file de l'OPOJaZ, Jurij Tynjanov, écrivait :

Potebnja est un nom d'une importance considérable aussi bien dans le domaine de la linguistique que dans celui de la théorie littéraire. Aucun des courants nouveaux dans ces deux domaines ne peut en faire abstraction ; ils s'appuient sur lui ou, d'une façon ou d'une autre, se situent par rapport à lui. (Tynjanov 1924 [1977, p. 167])

Or, l'une des principales remarques que formule Tynjanov à propos de ce livre est que «la notion de 'forme interne', essentielle pour la théorie littéraire de Potebnja, n'y est pas traitée, elle n'y est même pas mentionnée» (*ibid.*).

1.2.

Les linguistes néo-humboldtians allemands ont beaucoup utilisé la triade terminologique «forme externe / forme interne / contenu». En Russie, c'est Potebnja qui a introduit ce terme dans la science du langage. Dans son livre *La pensée et le langage*, il en a donné une définition restreinte : la signification étymologique, ou le mode d'expression du contenu. Mais il en a aussi proposé une interprétation élargie, en comparant la structure sémiotique du mot à celle de l'œuvre poétique :

Dans le mot, nous distinguons : la *forme externe*, c'est-à-dire le son articulé, le *contenu* objectivé par l'intermédiaire du son et la *forme interne*, ou la signification étymologique immédiate [*bližajšee*] du mot, moyen avec lequel s'exprime le contenu. (Potebnja 1862, CXIV, p. 89)

Dans une œuvre poétique [...] se trouvent les mêmes éléments que dans le mot : un *contenu* (ou une idée) correspondant à l'image sensorielle ou au concept qui se développe à partir d'elle ; une *forme interne*, l'*image* qui indique ce contenu et correspond à la représentation (qui n'a, elle non plus, d'importance qu'en tant que symbole, allusion à un ensemble de perceptions sensorielles ou à un concept) et, enfin, une *forme externe*, dans laquelle l'image artistique est objectivée. (*ibid.*, p. 95)

«Le syntagme *vnutrennjaja forma* [forme interne] est la traduction russe du terme humboldtien *innere Sprachform* (forme interne de la langue), écrit Anna Zaliznjak, il s'agit pourtant de deux choses différentes : par *forme interne de la langue*, Humboldt entendait une sorte de témoignage de 'l'esprit du peuple' inséré dans la structure de la langue» (Zaliznjak 2000). En revanche, l'opposition que fait Potebnja entre la forme in-

terne et le contenu peut être interprétée dans les termes de l'opposition *sens / référent*, ou *Sinn / Bedeutung*.

Dans cette interprétation élargie, la *motivation* de la signification du mot «par celle des morphèmes le constituant, ou par la signification initiale du mot» (Zaliznjak 2000), devient une simple variante particulière d'un phénomène plus général : la *forme interne du mot*. Celle-ci peut être interprétée comme la motivation de tout signifié par son signifiant¹. Potebnja a donné des explications détaillées de ce qu'il entendait par la «forme interne» d'un mot donné, mais il n'a illustré sa conception de la «forme interne» d'une œuvre poétique que par quelques exemples épars (tirés essentiellement du folklore), laissant par là le champ libre aux chercheurs futurs pour en donner une interprétation.²

1.3.

Les formalistes de Petrograd ont commencé avant ceux de Moscou à discuter l'héritage de Potebnja : l'article de V. Šklovskij sur Potebnja, dans lequel il critiquait l'essentiel des thèses de *La pensée et le langage*, date du 30 décembre 1916.³ Šklovskij ne réfute pas le parallèle fondamental que fait Potebnja entre la forme interne du mot dans la «prose» et l'image en «poésie», mais il récuse sa conclusion que «le symbolisme de la langue peut être appelé sa poéticité». Selon lui, la poéticité ne provient pas d'une sémantique particulière, mais bien d'une construction particulière : «Ce n'est pas par l'image ou le symbolisme que le langage poétique se distingue du langage prosaïque, mais par le fait que sa construction soit perceptible» (Šklovskij 1916 [1919, p. 4]). Dans «La théorie de la 'méthode formelle'», Ejxnenbaum écrivait que dans cet article de Šklovskij «a été définitivement exposé la rupture avec Potebnja» (Ejxnenbaum 1925 [1927, p. 121]).

C'est en suivant cette même ligne de pensée que Tynjanov critique Potebnja dans «Le problème du langage versifié» (1924). Bien que, à la différence de Šklovskij, Tynjanov pose le problème de la *sémantique poétique* (c'est bien ce titre que portait la première version du livre), pour lui cette sémantique *poétique* est une sémantique *versifiée*, elle a bien pour spécificité d'être engendrée par la construction versifiée et d'en être inséparable. Il faut souligner que dans son étude, publiée la même année que son compte-rendu du livre de Rajnov, Tynjanov n'utilise pas le terme de

¹ La forme interne est le signifié de la forme externe et le signifiant du contenu du mot (cf. Vinokur 1947, p. 4).

² Cf. Fontaine 2006; Zenkine 2006. Parmi les travaux récents sur la notion de forme interne du mot chez Potebnja, cf. Bibixin 1996; Kokochkina 2000; Aumüller 2005; Passarella 2007; Gasparov 2012.

³ Première publication dans *Birževye vedomosti* du 30 décembre 1916, (numéro du matin); reproduit dans le 3e volume des recueils sur la théorie du langage poétique publiés par l'OPOJaz (Šklovskij 1916 [1919]).

«forme interne». Mais dans son introduction, il formule sa problématique en se différenciant de Potebnja :

La question essentielle qui sous-tend l'étude du style poétique est celle de la *signification* et du *sens du mot poétique*. A. Potebnja a frayé le chemin pour travailler cette question grâce à sa théorie de l'image. La crise de cette théorie a été provoquée par l'absence de délimitation claire et de spécification de ce qu'il entend par image» (Tynjanov 1924, p. 6).

Le lien avec la théorie de Potebnja, noté par l'auteur lui-même, reste incomplètement explicité dans le livre de Tynjanov, ce qui a été souligné par G. Vinokur dans son compte-rendu :

La brillante étude de Tynjanov souffre de tous les défauts traditionnels de l'école de l'OPOJaz : elle repose entièrement sur la compréhension du langage poétique comme un langage [*reč*] pratique déformé, elle laisse complètement dans l'ombre la théorie de l'image verbale ; pourtant, son mérite exceptionnel est qu'elle pose, pour la première fois dans notre littérature, la question du vers en tant que question *sémasiologique* (Vinokur 1924, p. 269).

De ce point de vue, Vinokur considère avec intérêt

les réflexions purement sémasiologiques de Tynjanov au début de la deuxième partie de son travail, où, dans la composante sémantique du mot, sont singularisés les traits essentiels et secondaires de la signification. En revanche, un grave inconvénient de cette partie du travail de Tynjanov est l'absence d'analyse de la forme interne, ce qui est d'autant plus étrange que, dans la préface, l'auteur se réfère à Potebnja, lequel, selon ses propres dires, a pendant longtemps déterminé la façon dont on devait travailler le sens du langage poétique. Nous avons rendu obsolète le psychologisme de Potebnja, mais cela ne fait pas disparaître la nécessité d'une théorie de l'image. Or c'est bien cette théorie qui fait défaut chez Tynjanov. On se demande comment celui-ci ne voit pas qu'en analysant 'les marques oscillantes' du sens chez Blok, Xlebnikov, Tixonov, qu'en parlant de la 'signification apparente', de la 'sémantique apparente', il a bien affaire à des formes internes, à des images poétiques. (Vinokur 1924, p. 271).

Tynjanov a beaucoup apprécié ce compte-rendu de Vinokur (lettre datée du 7 septembre 1924), mais il rétorque à cette dernière remarque : «Sur la question de l'image, je suis en désaccord (mais c'est une longue histoire)» (Šapir 1990, p. 314, n. 10). Pour lui, l'image en poésie a d'autres fonctions que l'image en prose, et est créée par d'autres moyens que dans la prose. C'est pourquoi il estime que la tâche principale de son livre est «d'analyser les changements *spécifiques* de la signification et du sens du mot, en fonction de la structure du vers» (Tynjanov 1924, p. 6). En formulant sa conclusion principale, Tynjanov se réfère directement à Šklovskij :

Ainsi, le rôle constructif du rythme se révèle moins dans l'obscurcissement de l'élément sémantique que dans sa forte déformation. Cela résout en grande partie les problèmes liés à la théorie de l'image (Potebnja). La contradiction interne

au cœur de cette théorie, qui pose que l'un des effets secondaires de la poésie est son facteur constructif, se révèle dans la polémique de Viktor Šklovskij. (*Ibid.*, p. 117)

Il convient de noter que la spécificité linguistique de ce qu'on appelle la sémantique du vers n'est pas clairement définie jusqu'à présent. A cet égard, le premier critique de Tynjanov fut Boris Jarxo. Selon M. Gasparov, «lorsque Tynjanov fait valoir que la position métrique du mot lui donne un nouveau contenu sémantique, Jarxo demande avec scepticisme : 'lequel, au juste ?'» (Gasparov 1969, p. 514.). Visiblement, Gasparov avait en vue la citation que Jarxo avait faite des *Problèmes du langage poétique* : «Le mot [...] est rempli de traits oscillants qui s'y manifestent.» «Lesquels ?» demande Jarxo avec ironie en citant ces paroles de Tynjanov (Akimov 2001/2002, p. 211-212).

1.4.

Un autre critique conséquent de Potebnja fut, dans ces années-là, Roman Jakobson, qui, rappelons-le, était un membre actif à la fois de l'OPOjaz de Pétrograd et du Cercle linguistique de Moscou. Lors d'une réunion du CLM le 3 Octobre 1919, il évoque un « mal nouveau » : le «psychologisme» de Potebnja.

Potebnja n'est plus pour nous maintenant qu'une survivance. Il considère le fait langagier comme pensée et non comme expression. En poétique cela a conduit à la séparation de la forme et du contenu, et en linguistique, à une définition erronée de la signification. (Gindin & Man'kovskij 2007, p. 72)⁴

Dans son article sur «la versification de Brjusov», Jakobson critique les symbolistes pour avoir «considéré la poésie à la manière de Potebnja : non comme expression, mais comme une forme particulière de pensée» (Jakobson 1922, p. 223). A cette approche, Jakobson oppose sa propre définition de la poésie comme «un énoncé orienté vers l'expression» (Jakobson 1921, p. 10). Cette définition développe la thèse de Šklovskij sur la «perceptibilité de la construction»⁵ et anticipe celle que Jakobson donnera plus tard de la fonction poétique comme «message pour lui-même».

Il est à souligner que la fonction poétique élève le niveau de motivation du mot :

L'«animation» de la forme interne, la mise au jour de sens cachés, tels sont les procédés les plus caractéristiques du langage poétique, à côté de la mise en évidence de nouveau lien associatifs et dérivationnels. Notons, de surcroît, que

⁴ C'est-à-dire, comme je le comprends, à une non-distinction entre le signifié et le référent, et non une négation de la polysémie», comme le pense S. Gindin (Gindin & Man'kovskij 2007, p. 77. note 24).

⁵ Ce point est noté dès l'article anti-formaliste de P. Medvedev (1928, p. 121-123).

dans l'utilisation de la langue dans sa fonction poétique (au sens de Jakobson), la frontière est poreuse entre ces deux classes de phénomènes. (Zaliznjak 2000)

En fait, c'est dès son travail sur *La poésie russe contemporaine* que Jakobson que Jakobson pouvait interpréter l'«étymologie poétique» de Xlebnikov au prisme de la théorie de la forme interne (Jakobson 1921, p. 47 ; Šapir 1990, p. 305). Du point de vue de la structure de la forme interne, l'étymologie poétique ou le calembour ne se différencient en rien de l'étymologie populaire (*Volksetymologie*), laquelle remplace fort bien l'étymologie scientifique. Potebnja, à ce qu'il semble, ne liait la poéticité du mot qu'avec son étymologie authentique.⁶ Plus tard, au contraire, Jakobson assimile la poéticité à l'étymologie-calembour : «Phonemic similarity is sensed as semantic relationship. The pun, or to use a more erudite, and perhaps more precise term — paronomasia, reigns over poetic art» (Jakobson 1959, p. 238).

2.1

A la différence des membres «orthodoxes» de l'OPOJaz, l'«éclectique» Žirmunskij⁷ pensait que l'opposition de Šklovskij entre les lois du langage poétique (ou «artistique») et celles du langage prosaïque (ou «pratique») «ne contred[is]ait que de façon superficielle la théorie de Potebnja» (Žirmunskij 1928, p. 348). Selon lui, ce que Potebnja avait légué d'essentiel était «la méthode elle-même, à savoir un rapprochement entre la poétique et la linguistique, ou science générale du langage» (*ibid.*, p. 18). Cette méthode «s'est avérée extrêmement féconde et a reçu un large écho» (*ibid.*), ce qui fait de Potebnja, selon Žirmunskij, le fondateur de la «linguistique poétique», ou «poétique linguistique» (Šapir 1987, p. 231 ; *id.*, 1990, p. 257).

Au Cercle linguistique de Moscou, ce point de vue sur l'héritage de Potebnja était partagé par Jarxo, qui, plus tard, dans *Méthodologie d'une science exacte de la littérature* (1935), exprimait son accord avec une citation du début du 8^e cours de Potebnja sur la *Théorie de l'art verbal* : «Toutes les propriétés de l'œuvre poétique trouvent une correspondance dans celles du mot» (Potebnja 1894, p. 126 ; Jarxo 2006, p. 73, note *). En revanche, il considérait que le terme même de «forme interne» n'était «d'aucune utilité» (Jarxo 2006, p. 43). En 1924, lors d'une discussion à la GAXN (qui s'appelait encore RAXN à l'époque) sur un exposé de Špet «Sur les limites de l'étude scientifique de la littérature» il déclarait carré-

⁶ «Le symbolisme de la langue peut être appelé sa poéticité. Au contraire, l'oubli de la forme interne nous semble être son caractère prosaïque» ; «avec l'oubli de la forme interne les œuvres d'art perdent leur valeur» (Potebnja 1862, CXIII, p. 89, 98).

⁷ A l'OPOJaz, on considérait Žirmunskij comme un «éclectique typique, un conciliateur des extrêmes» (Ejxenbaum 1924, p. 8), et sa méthode comme un «éclectisme académique» (Tynjanov & Jakobson 1928, p. 36).

ment : «La distinction entre les formes interne et externe n'a pas lieu d'être»⁸.

Selon Jarxo, la notion de «forme interne», au lieu de jeter un pont entre la poétique et la stylistique, n'aboutit qu'à les mélanger et ne produit qu'un «embrouillamini» méthodologique (Jarxo 2006, p. 43). Il était partisan d'une distinction claire entre ces disciplines, et dans son article «Les bases essentielles de l'analyse formelle», il tentait de démontrer que «la stylistique n'a affaire qu'aux moyens d'introduire un symbole, uni-tés logiques, et non aux images elles-mêmes, qui sont des unités associatives» (Jarxo 2006, p. 43 ; cf. Jarxo 1927, p. 9-11). Il reprend dans *Méthodologie* le système qu'il avait élaboré dans cet article :

Les combinaisons de sons inhabituelles constituent l'objet de la *phonique*.
 Les formes grammaticales inhabituelles sont l'objet de la *stylistique*.
 Les formes de sens inhabituelles sont l'objet de la *poétique*.
 (Jarxo 2006, p. 73).⁹

A propos de l'expression «formes grammaticales, Jarxo fait la remarque suivante : «La grammaire est comprise ici dans son sens le plus large : phonétique, morphologie, syntaxe, lexicque, sémantique» (Jarxo 2006, p. 73, note **). Par «sémantique», il entend la sémantique grammaticale et toutes les tropes, qu'il propose de traiter comme des opérateurs logiques, «*indépendamment des images qui y sont contenues*, pour éviter toute confusion méthodologique» (Jarxo 1927, p. 10). Le résultat est que les modes de formation du sens sont séparés des sens eux-mêmes, et que la triade «forme externe / forme interne / contenu» est remplacée par une autre : «forme externe / forme grammaticale (logique) / forme imagée» (le contenu, selon Jarxo, ne fait pas l'objet des disciplines philologiques). C'est ainsi que la triade de Potebnja «perception / représentation / concept» devient chez lui «perception / pensée / imagination» :

[...] les éléments des trois domaines de la forme [...] agissent sur nous par trois différents canaux de notre psychisme [...] : le son, par la *perception* auditive ; les formes grammaticales, par les actes logiques, c'est-à-dire la *pensée* ; les images, par les actes associatifs, c'est-à-dire l'*imagination* (la fantaisie). On obtient ainsi le schéma suivant des subdivisions de la science littéraire :

<i>Stimulus</i>	<i>Intermédiaire psychique</i>	<i>Subdivision de la science littéraire</i>
Son des mots	Perception auditive	Phonique
Forme gram.	Pensée	Stylistique
Image	Imagination	Poétique

⁸ Archives RGALI, Moscou, f. 941, Gosudarstvennaja akademija xudožestvennyx nauk, op. 14, ed. xr. 9., l. 6 ob.

⁹ Ici et dans toutes les citations, l'espacement original est rendu par des italiques.

(Jarxo 2006, p. 77)

De plus, comme l'écrit Jarxo dans son article déjà cité «Les bases essentielles de l'analyse formelle» (1927) : «La stylistique a pour objet le style, c'est-à-dire *la forme du mot dans sa relation au sens*» (Jarxo 1927, p. 12). Cette définition coïncide presque littéralement avec celle que donnent de la forme interne comme «relation de la forme grammaticale à la forme logique» le grand philosophe husserlien russe Gustav Špet et ses élèves. La formulation donnée ici appartient à Maksim Koenigsberg, décédé en 1924, (Koenigsberg 1924 [1994], p. 161), mais Špet lui-même, dans son livre *La forme interne du mot*, dédié à la mémoire de Koenigsberg, préfère parler de la «forme interne» comme de la *relation* entre la forme externe comme vecteur de signification et la forme objectale [*predmetnaja*] du contenu chosique [*veščnyj*] : «Les formes internes [...] sont des *relations* dans lesquelles les termes sont des formes sonores externes et un contenu sémantique sous une forme objectale [*predmetno oformlennoe*]» (Špet 1927, p. 117, 128).

C'est dès la première moitié des années 1920 que Špet élabore ce genre de formulation, c'est-à-dire à l'époque où ces idées étaient discutées au Cercle linguistique de Moscou. Voici ce qu'on peut lire dans un texte écrit pendant cette période mais resté non publié jusqu'à récemment, «La langue et le sens» :

Les formes, ce *à travers quoi* et grâce à quoi se produit la *compréhension*, la signification, sont ce qui est compris [*samo ponimaemoe*]. Dans l'expérience vivante elles forment une *unicité* [*edinoe*], et leur unité est dans la forme. Le *concept*, comme moyen de compréhension, n'est pas la signification proprement dite, mais la signification *mise en forme*. La forme interne du mot, en tant que concept, n'est pas la signification elle-même, mais une certaine *relation* entre les termes de la corrélation : *mot – signification*. [...] Naturellement, en soi la sphère des mots n'est pas non plus homogène, et à côté du 'concept' se situe le domaine de formes telles que 'image', 'figure', 'symbole', etc. (Špet 1921-25 [2005], p. 620)

Potebnja lui-même conceptualisait déjà la forme interne comme une relation, mais il en donnait une interprétation psychologique individuelle : «La forme interne du mot est la relation du contenu de pensée à la conscience ; elle montre comment l'homme se représente sa propre pensée» (Potebnja 1862, n. 1, p. 87). En opposition au psychologisme de Potebnja, le formalisme de Petrograd en la personne de Šklovskij propose une formulation radicalement différente : «L'œuvre littéraire est une forme pure, elle n'est ni une chose ni un matériau, mais une relation de matériaux» (Šklovskij 1921, p. 4). Pourtant l'approche de Potebnja renferme la potentialité d'une interprétation sémasiologique, ou sémiotique, du concept de «relation» (la *relation* est un *signe*). Cette interprétation s'est avérée recevable pour les formalistes moscovites (y compris Jarxo), et c'est Špet qui, de la manière la plus approfondie, s'est occupé de son élaboration.

C'est ainsi que la conception *relationnelle* de la forme, remontant à Potebnja, put caractériser toutes les variantes du formalisme russe : sous une version ou sous une autre, elle est reprise par tous les formalistes, quels que soient leurs antagonismes, de Šklovskij à Vinokur et de Jarxo à Špet.

2.2.1.

C'est l'aile phénoménologique du Cercle linguistique de Moscou, formé autour de Špet, qui a manifesté un intérêt tout particulier pour le problème de la «forme interne». Après la dislocation du CLM, les «empiristes» et les «phénoménologues» ont poursuivi leurs activités à l'Académie des sciences artistiques de Russie (devenue Académie d'Etat par la suite).

Pour faire contrepoids aux positivistes-empiristes, qui dominaient au CLM en 1919-20, les jeunes phénoménologues (Aleksej Buslaev, Nikolaj Žinkin, Maksim Kenigsberg) s'efforçaient de faire reposer la poétique non sur des bases phonétiques ou phonologiques, mais sur celles de la sémasiologie (sémantique), car ils partaient du principe que le langage était avant tout un phénomène signifiant [*znakovoe*] sémiotique (Šapir, 1994, p. 75-77, 82-83). Les formalistes «empiristes» concevaient la poétique comme une branche de la linguistique, tandis que les formalistes «phénoménologues» en faisaient une branche de la sémiotique. Dans la dernière période de sa vie, Jakobson a fait la synthèse de ces deux approches, mais déjà à l'époque pragoise il appliquait conjointement les approches linguistique et sémiotique, ce qui semblait lever les contradictions entre les aspirations méthodologiques alternatives du CLM (Pil'ščikov 2011, p. 99). Dans une des conférences données en 1935 à l'Université de Brno, Jakobson affirmait :

Durant les premières années de l'existence de l'école formelle, il y a eu des débats enflammés sur la possibilité de ramener le problème de la poésie [...] à celui de la linguistique, autrement dit de se poser la question de savoir si nous avons le droit de réduire la problématique scientifique de la poésie à celui du langage dans sa fonction esthétique [...]

La forme poétique [...] contient des éléments qui [...] ne comportent rien de spécifiquement linguistique mais qui posent un problème sémiologique général. Ainsi, une conception intégrale [*celostnoe*] du signe permet d'intégrer la poétique [...] dans la sémiologie, science des signes (Jakobson 2005, p. 80).

Jakobson considérait la poétique comme une branche de la linguistique et la linguistique comme une branche de la sémiologie (cette position remonte en définitive à Saussure). En même temps, lors des conférences à Brno se produit une réinterprétation de Potebnja : ce dernier et Veselovskij sont désormais les principaux prédécesseurs du formalisme (Jakobson 2005, p. 38-58) ; pour plus de détails, cf. Glanc 2014). De même, Jakobson s'appuie sur les idées de Potebnja, telles qu'elles sont relatées et interpré-

tées par Andrej Belyj, pour élargir la notion de forme interne jusqu'en faire un concept d'étymologisation poétique (ou de calembour) :

Potebnja considère la forme interne du mot comme interaction entre une signification donnée et tout l'inventaire de ses significations potentielles, comme interaction entre la signification principale originelle de ce mot et ses significations secondaires, mais également comme son interaction avec des mots de la même racine, ainsi qu'avec ceux dont la forme sonore lui est semblable ou identique, c'est-à-dire avec ses homonymes, mais aussi avec les mots dont la signification lui est proche ou plus au moins identique, c'est-à-dire avec ses synonymes. [...]

[...] L'idéal d'un mot est sa propre autonomie, de plein droit, autrement dit floraison, réalisation et actualisation maximales de ses formes interne et sonore : là se renforce intensivement la signification du mot en tant que partie d'un faisceau [*pučok*] de mots apparentés, se renforce la diversité de ses significations, le mot entre en rapports divers et effectifs avec des mots proches par leur composition sonore ou par leur signification. Le mot devient alors [...] non un emblème univoque, mais un symbole au sens propre du terme, c'est-à-dire un signe ayant plusieurs significations, signe à plusieurs niveaux. Potebnja pose la question de savoir où cet idéal s'incarne de la façon la plus efficace et la plus conséquente. La réponse est évidente : dans l'activité littéraire, dans la poésie. Par conséquent, la poésie est la manifestation la plus sublime du langage. (Jakobson 2005, p. 41)

Comparons avec l'article de Belyj sur Potebnja :

[...] l'idéal de la pensée est l'autonomie, c'est-à-dire une mise à mort de la forme interne du mot, transformation du mot en un son emblématique ; l'idéal du mot est l'autonomie, c'est-à-dire un épanouissement maximal de sa forme interne ; il s'exprime par une diversité de sens figurés qui se manifestent dans la forme sonore du mot : là ce dernier devient un symbole ; l'autonomie du mot se réalise dans l'œuvre littéraire ; le mot est le focus de la formation de nouveaux mots.

Telle est la conclusion de la théorie de Potebnja sur le rapport entre la forme interne et la forme externe du mot. [...] (Belyj 1910, p. 250)

Dans ce contexte, le rapprochement des noms de Potebnja et Veselovskij ne relève pas d'un hasard et, suite à Boris Engel'gardt, nous pouvons faire remonter l'opposition entre les deux écoles formelles à la dichotomie des approches proposées par leurs prédécesseurs : l'OPOJaz et les «empiristes» du CLM peuvent être ramenés à la tradition de Veselovskij, tandis que les phénoménologues du CLM et de l'Académie des sciences artistiques à celle de Potebnja.¹⁰

¹⁰ Engel'gardt oppose les «futuristes contemporains» (c'est-à-dire les membres de l'OPOJaz), qui s'appuyaient sur Veselovskij, à «l'école moscovite» des adeptes de Potebnja dont le chef de file était, d'après Engel'gardt, Andrej Belyj (Engel'gardt 1921 [2005], p. 59-60).

2.2.2.

A la fin de 1923 et au début de 1924, lors de réunions du département de philosophie de l'Académie des sciences artistiques de Russie, ont eu lieu les exposés de Špet («La notion de forme interne chez Wilhelm Humboldt»), de Buslaev («La notion de forme interne chez Steintal et Potebnja») et de Koenigsberg («La notion de forme interne chez Antoine Marty»). Par la suite, l'exposé de Špet a donné naissance à une théorie originale de la forme interne exposée dans le livre *La forme interne du mot (études et variations sur des thèmes humboldtiens)* (1927). Mais déjà dans ses *Fragments esthétiques* (1923), Špet développait une conception anti-psychologique de l'image [*obraz*] et renonçait à relier l'image poétique à une représentation visuelle (Šapir 1990, p. 307 n. 7 ; Akimova & Pil'sčikov Šapir 2006, p. 634, n. 106). Špet y opposait son approche à celle de Potebnja ainsi qu'à celle des théoriciens germanophones de la «forme interne du mot», avant tout du berlinois Steintal et du Suisse Marty, qui concevaient également la «forme interne» (et toute forme en général) comme une relation entre deux termes.

Parmi les anciens partisans de Jakobson et de l'OPOJaz, c'est Vinokur qui a été le plus influencé par Špet, comme le note M.I. Šapir (Šapir 1990, p. 315 ; Šapir 2000). D'après Vinokur, la nouveauté et la valeur de l'ouvrage de Špet est qu'il propose de «voir une organisation *structurelle* de toute notre vie [*bytie*] socio-culturelle», de «concevoir la culture comme *expression*, externalisation [*ovnešenie*], réalisation d'un sens», de concevoir «le mot comme le principe d'expression culturelle» et de se tourner vers la notion de «*forme interne*»

non dans sa conception potebnienne, traditionnelle pour la science russe, mais en la concevant comme une articulation interne de la structure du mot, structure composée d'un entrelacement de formes syntaxiques du mot avec ses formes logiques et, en cette qualité, formant la base de notre ressenti esthétique de la poésie. (Vinokur 1925 [1990], p. 87)

Vinokur lui-même développait une théorie similaire en s'appuyant sur Špet :

La définition de l'objet de la poétique [...] doit [...] se résumer à décrire objectivement [*predmetnoe*] la structure du mot et à trouver dans cette structure les traits qui rendent ce mot poétique. Mais là, il devient absolument évident de devoir réhabiliter la notion d'«image» ou, en termes plus scientifiques, la «forme interne», notion si injustement oubliée aussi bien par notre linguistique que par notre poétique. Pour cela, il n'est pas du tout nécessaire de revenir aux théories psychologiques de Potebnja et, par ailleurs, il ne faut pas oublier qu'il s'agit précisément d'images langagières [*slovesnye obrazy*], autrement dit de la forme interne du mot. Par analogie avec l'existence dans un mot de formes logiques internes, qui constituent l'objet même de notre *compréhension* par l'intermédiaire de laquelle elles nous font découvrir le sens, dans la poésie existent

aussi des formes internes *particulières*, poétiques, 'imagées', 'symboliques', dont la compréhension constitue justement la voie pour appréhender *le sens poétique*. (Vinokur 1924 [1990], p. 70-71 ; Vinokur 1925, p. 169-170 ; Vinokur 1929, p. 269)

La conversion de Vinokur à la phénoménologie a provoqué, on le sait, le mécontentement de Jakobson, déjà émigré à l'époque, et soutenu en cela par Jarxo à la GAXN. Lors de l'assemblée conjointe du département de philosophie et de la sous-section de poétique théorique du département de littérature, tenue le 6 février 1925, Boris Gornung a présenté l'exposé «Sur l'objet et les tâches de la poétique». Jarxo a pris ouvertement une position anti-phénoménologique :

B.I. Jarxo [...] Il y a eu des tentatives d'établir la poétique à la manière de Husserl, mais à chaque fois ce fut un échec : tout ce qu'elles ont réussi à faire est de construire un fragment. Non des systèmes poétiques entiers.¹¹

Quant au procès verbal de la séance, Jarxo y rajoute une correction importante, de son point de vue :

B.I. Jarxo considère inadmissible de mettre Jakobson au nombre des autodidactes du genre de Šklovskij, et exige de remplacer, s'agissant de V.M. Žirmunskij, B.I. Jarxo et de certains autres chercheurs, le terme 'incapable de' par l'expression 'ne désirant pas' s'orienter dans les théories philosophiques contemporaines.¹²

2.2.3.

La polémique des formalistes avec Potebnja a tracé, en fin de compte, une ligne de démarcation entre la sémantique poétique et celle de la versification. En effet, la fonction poétique du langage ne se réalise pas seulement dans la poésie, mais aussi dans la prose (y compris dans la prose non littéraire), tandis que les déformations sémantiques imposées par la structure du poème (position d'un mot dans un vers, rapport aux limites du poème, etc.) ne sont possibles que dans le langage versifié. Cette délimitation est développée avec le plus de logique dans l'article de Koenigsberg «Analyse de la notion de "vers"» (1924), mais surtout dans sa dernière version inachevée où l'auteur, décédé prématurément, «penchait [...] pour une conception du vers [...] en tant qu'une des formes *poétiques internes* du mot», d'après le témoignage de Boris Gornung, autrement dit Koenigsberg considérait les «formes versifiées» comme l'une des «espèces particulières des formes poétiques internes». En guise de précision, Gornung ajoute : «L'article de Koenigsberg sur les théories de Marty peut jeter une

¹¹ RGALI, f. ? 941, registre 14, unité de conservation 9, feuille ? 29.

¹² *Ibid.*, f. 29 verso.

lumière nouvelle sur cette dernière position de l'auteur» (Koenigsberg 1924 [1994], p. 150-151).

L'article de Koenigsberg «La notion de forme interne chez Antoine Marty et ses interprétations ultérieures possibles» et celui de Buslaev «La notion de forme interne chez Steinthal et Potebnja» ont été acceptés à la publication dans le premier fascicule des *Travaux de la Commission pour l'étude du problème de la forme au département de philosophie de l'Académie des sciences artistiques*, qui n'a pas vu le jour. L'article inédit de Koenigsberg est conservé dans le fond de N.I. Žinkin au Musée-archiv central des collections privées (CMAMLS) et est analysé en détail dans un travail récent de Mikela Venditti (Venditti 2010_a). D'après Marty, écrit Koenigsberg, «tout objet mis dans un certain rapport [...] peut être considéré comme forme, ce qui acquiert une importance toute particulière quand [...] on spécifie la notion de [""] forme ["]».¹³ Pour Marty, mais également pour Koenigsberg et Špet, il est inadmissible de mettre un signe d'égalité entre les notions de «forme interne» et de «signification», et encore moins de les confondre. Les formes internes, dit Špet, sont des «algorithmes» constituant les rapports entre le signe et le sens (Špet 1927, p. 119-121, 138, 141, 158 sqq. ; Dennes 2012, p. 28-29). La «forme interne» n'est pas une «signification», mais le moyen d'en produire. Paradoxalement, les conclusions de Špet coïncident, une fois de plus, avec celles de son principal antagoniste (dans le contexte formaliste) Jarxo.¹⁴

L'endroit où se trouve l'article de Buslaev reste inconnu, mais il y a un renvoi aux thèses de son exposé dans le Procès-verbal №11 de la séance de la *Commission pour l'étude du problème de la forme au département de philosophie de l'Académie des sciences artistiques*, tenue le 23 janvier 1924 :

A. Buslaev fait un exposé intitulé «La notion de forme interne chez Steinthal et Potebnja» (les thèses de l'exposé se trouvent en annexe).

Ont pris part à la discussion B.V. Gornung, N.I. Žinkin et G.G. Špet.¹⁵

Néanmoins, il s'est révélé impossible de retrouver les thèses de Buslaev dans les archives. On peut essayer de reconstruire le contenu de son exposé d'après les chapitres du traité de Špet *Le langage et le sens*, consacré au problème de la forme interne chez Steinthal : il est peu probable que Buslaev n'ait pas été au courant du point de vue de Špet sur la question et que Špet n'ait pas tenu compte dans ce travail des thèses centrales de ce dernier.

¹³ Musée-archiv central des collections privées (CMAMLS), fond 52 (N.I. Žinkin), registre 1, dossier 294, feuillet 25.

¹⁴ Sur le concept de «forme interne» chez Špet, cf. Dennes 2006, Zavialov 2007, Anisimova-Frappé 2008, Venditti 2010b.

¹⁵ RGALI, fond 941, registre 14, unité 7, f. 14.

En analysant Steintal, Špet se prononce avant tout contre son psychologisme et son évolutionnisme génétique :

Dans l'évolution de la forme interne, Steintal définit trois degrés, dont l'importance historique n'a pour nous aucune valeur ; nous ne prêterons attention qu'à leur importance de principe. (Špet 1921-1925 [2005], p. 624)

La première période est pathognomique, c'est le stade onomatopéique. La deuxième est caractérisante, c'est le stade étymologique. La troisième est le stade actuel :

Le son et l'intuition objective (la signification) sont liés directement, la forme interne de la langue est externe à la conscience et elle n'est qu'un point sans étendue ni contenu, où sont en contact le son et la signification. (*Ibid.*, p. 625)

Cependant, en se tournant vers le problème de la forme interne, Špet reformule sa position :

Dans ce qui suit, il ne s'agira pas de critiquer le psychologisme de Steintal, mais de faire ressortir ce qui peut présenter de la valeur pour dégager le sens positif de la notion qui nous intéresse. D'après la définition générale de Steintal, la «forme interne de la langue» est une relation entre le son et sa signification, relation ou rapport entre la forme interne et un certain contenu de la conscience. (*Ibid.*, p. 625-626)

D'après Špet, Steintal se rapproche de très près de la conception des formes internes comme

objet idéal, en conséquence de quoi leur dégradation en un simple 'ensemble empirique de représentations subjectives' perd sa valeur comme fondement de l'analyse de la notion de 'forme interne. C'est ainsi que se laisse saisir le *fondement d'une étude exacte des formes de la langue* : grammaticales, logiques, esthétiques et autres». (*Ibid.*, p. 627)

En élargissant et, en même temps, en précisant les définitions de Steintal, Špet aboutit à la conclusion que «la forme interne de la langue comprend non seulement sa structure grammaticale, mais également ses structures logique et esthétique» (*Ibid.*, p. 635). Dans son livre *La forme interne du mot*, Špet fait un pas de plus et formule la nécessité d'étudier «le langage poétique» en tant que système de structures linguistiques et esthétiques spécifiques et de leurs fonctions.

3.

Vinokur considérait que les idées exprimées dans les travaux de Špet et de ses successeurs sur la «forme interne» peuvent stimuler de nou-

velles recherches sur la sémantique poétique et la sémantique versifiée. Un exemple de l'application de cette approche est le travail de Vinokur lui-même «Les iambes libres de Pouchkine» (1928), où l'auteur propose de résoudre le problème de la sémiotique du mètre par une description du système sémantisé des formes versifiées d'un auteur concret.¹⁶ Une telle description peut considérablement compléter la description de la sémantique de différents mètres aux différentes étapes de la tradition nationale de versification («de l'auréole sémantique d'un mètre»), description proposée par les «formalistes-empiristes» Osip Brik et Roman Jakobson et développée par la suite par les structuralistes russes Kirill Taranovskij et Mixail Gasparov (cf. Šapir 1991 ; Gasparov 1999). Une tentative de synthétiser les deux traditions a été entreprise dans le cadre du structuralisme tchèque et non russe. Dans son article «La sémantique du mètre dans l'œuvre de J.V. Sládek (1981), Miroslav Červenka enrichit la tradition de l'étude diachronique de la sémantique métrique par une description de la sémantique de mètres et de quelques traits prosodiques dans le système de versification d'un auteur particulier, d'une période, etc. (Ljapin & Pilščíkov 2012, p. 432 ; 2013, p. 55). Červenka oppose à une approche purement diachronique une «hypothèse sur l'ensemble des mètres en tant que système de signes». En même temps, il réalise que tout état synchronique est rendu plus complexe par la dynamique diachronique et que, par conséquent, la sémantique d'un mètre peut être historiquement imposée à l'auteur «par la généralisation de l'expérience d'emplois chronologiquement antérieurs et entrés dans le domaine de la conscience littéraire d'une époque» (Červenka 1981, p. 162).

Ainsi, en développant la pensée de Potebnja, il est possible de dire que la structure sémiotique d'un mètre (de même que celle d'un texte litté-

¹⁶ Cf. le paragraphe final, en forme de programme, de cet article : «L'étude du vers pouchkinien en tant que *forme poétique* n'a pas encore commencé, à mon avis. Mis à part quelques heureuses exceptions, tout ce que nous avons dans ce domaine présente, dans le meilleur des cas, quelques descriptions imprécises, pour le reste — un traitement mécanique et extériorisé du vers pouchkinien en tant que sonorité physique abstraite. Or nul calcul, mesure ou graphe, aucune théorie d'«hypostases», de «pauses» ou d'accélération ne nous dévoileront sous une forme métrique ce dont elle est la *forme*, c'est-à-dire la poésie. Le mètre ne fait pas que résonner, il signifie, et c'est quand nous apprendrons à le considérer comme forme non seulement externe mais également interne que nous saurons comment reconnaître la voie de la poésie dans cette succession, semblant purement extérieure, de syllabes accentuées et inaccentuées. Il va de soi qu'il ne s'agit pas de signification de l'ordre des idées, mais d'un ordre stylistique et expressif et que, par sa «signification», le mètre ne témoigne pas du contenu de la poésie, mais seulement de son type et de son caractère. Des mètres différents «signifient» bien fréquemment la même chose et les formes poétiques les plus diverses peuvent cohabiter sans heurt dans les mêmes variantes métriques. Néanmoins, dans chaque cas isolé, dans chaque poème concret, le mètre signifie précisément ce qu'il signifie. Il est impossible de dire ce que signifient et quelles fonctions poétiques remplissent les mètres iambiques réguliers en général, mais on peut et doit dire quelles qualités internes du mot poétique incarne ce mètre dans une rédaction donnée d'un poème donné d'un auteur donné. Il est vraiment temps de passer de l'utilisation des textes de Pouchkine dans des spéculations et théories imprécises en matière de métrique à une interprétation concrète des formes versifiées chez Pouchkine et à leur analyse historique» (Vinokur 1928 [1930], p. 36).

raire) est isomorphe à la structure sémiotique d'un mot : on peut y dégager une forme externe, une forme interne et un contenu.¹⁷

© Igor' Pilščikov

(traduit du russe par Patrick Sériot et Margarita Schoenenberger)

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- AKIMOVA Marina, 2001/2002 : «B.I. Jarxo v polemike s tynjanovskoj koncepciej stixotvornogo jazyka» [B.I. Jarxo et sa polémique avec la conception du langage versifié de Tynjanov], *Philologica*, t. 7, n° 17/18, p. 207-225.
- AKIMOVA Marina, PIL'SCIKOV Igor', ŠAPIR Maksim, 2006 : «Kommentarii» [Commentaires], in : B.I. Jarxo, *Metodologija točnogo literaturovedenija : Izbrannye trudy po teorii literatury* [B.I. Jarxo : Méthodologie d'une science exacte de la littérature] (= *Philologica russica et speculativa*, t. V), Moskva : Jazyki slavjanskij kul'tur, p. 611-807.
- ANISIMOVA-FRAPPE Natalia, 2008 : «Gustave Chpet et le problème de la forme interne du mot : ouverture à la linguistique», in : Maryse Dennes (éd.), *Gustave Chpet et son héritage. Aux sources russes du structuralisme et de la sémiotique* (= *Slavica Occitania*, 26), p. 89-95.
- AUMÜLLER Matthias 2005 : *Innere Form und Poetizität : Die Theorie Aleksandr Potebnjas in ihrem begriffsgeschichtlichen Kontext* (= *Slavische Literaturen. Texte und Abhandlungen*, Bd. 35), Frankfurt am Main etc. : Peter Lang.
- BIBIXIN Vladimir, 1996 : «V poiskax suti slova : Vnutrennjaja forma u A. A. Potebni» [A la recherche de l'essence du mot : La forme interne chez A. Potebnja], *Novoe literaturnoe obozrenie*, n° 14, p. 23-34.
- BELYJ Andrej, 1910 : «Mysl' i jazyk : Filosofija jazyka A. A. Potebni» [La pensée et le langage : la philosophie du langage de Potebnja], *Logos*, kn. 2, p. 240-258.
- ČERVENKA Miroslav, 1981 : «Die Semantik des Metrums im Werk von Josef V. Sládek», Übersetzt von Christa Hansen-Löve, *Wiener Slawistischer Almanach*, Bd. 8, S. 159—185.
- DENNES Maryse, 2006 : «De la "structure du mot" à la "forme interne" chez Gustav Špet», *Revue Germanique Internationale*, № 3 :

¹⁷ L'article de Červenka a été publié pour la première fois en 1981 en allemand. Le texte original tchèque a été publié deux ans plus tard dans le recueil en samizdat *Z večerní školy versologie, I* sous l'intitulé «Le mètre et le sens» (Metrum a význam. Na materiálu díla J. V. Sládka). La coïncidence de cet intitulé avec celui du livre de M. Gasparov (*Le mètre et le sens*), sorti 15 plus tard, est symptomatique. Sur l'intérêt de Gasparov pour les travaux de Červenka et l'intérêt de Červenka pour Gasparov, voir Ljapin, Pilščikov 2013, p. 61-62.

- L'Allemagne des linguistes russes*, Sous la direction de Céline Trautmann-Waller, p. 77-92.
- , 2012 : «Gustav Špet: l'héritage et la critique de Humboldt comme accomplissement d'une innovation scientifique», *Cahiers de l'ILSL*, № 33: *Humboldt en Russie*, édité par Patrick Sériot, p. 17-32.
- EJXENBAUM Boris, 1924 : «Vokrug voprosa o "formalistax"» [Autour de la question des 'formalistes'], *Pečat' i revoljucija*, kn. 5, p. 1-12.
- , 1925 [1927] : «Teorija "formal'nogo metoda"» [La théorie de la 'méthode formelle'], in B. Ejxenbaum, *Literatura : Teorija; Kritika; Polemika*, Leningrad : Priboj, p. 116-148.
- ENGEL'GARDT Boris, 1921 [2005] : «Lingvističeskaja teorija Potebni v ee otnošenii k istorii literatury» [La théorie linguistique de Potebnja dans sa relation à l'histoire de la littérature, in B. Engel'gardt, *Fenomenologija i teorija slovesnosti*, Ed., préface, postface, commentaires A. Muratov, Moskva : Novoe literaturnoe obozrenie, p. 59-98.
- FONTAINE Jacqueline, 2006 : «La "innere Form": de Potebnja aux formalistes», *Revue Germanique Internationale*, № 3: *L'Allemagne des linguistes russes*, Sous la direction de Céline Trautmann-Waller, p. 51-62.
- GASPAROV Boris, 2012 : «From Romantic Philosophy of Language to Modern Linguistics: the Case of Potebnja», *Cahiers de l'ILSL*, № 33: *Humboldt en Russie*, édité par Patrick Sériot, p. 75-86.
- GASPAROV Mixail, 1969 : «Raboty B.I. Jarxo po teorii literatury» [Les travaux de B. Jarxo sur la théorie de la littérature], *Učenyje zapiski Tartuskogo gosudarstvennogo universiteta*, vyp. 236 (= *Trudy po znakovym sistemam*, IV), p. 504-514.
- , 1999 : *Metr i smysl : Ob odnom iz mexanizmov kul'turnoj pamjati* [Le mètre et le sens : Sur un mécanisme de la mémoire culturelle], Moskva : RGGU.
- GINDIN Sergej, MAN'KOVSKIJ Arkadij, 2007 : «Kak Moskovskij lingvističeskij kružok voeval s Brjusovym i Potebnej» [Comment le Cercle linguistique de Moscou a combattu contre Brjusov et Potebnja], Rédaction, introduction et commentaires de S. Gindin, préparation des textes par A. Man'kovskij, *Novoe literaturnoe obozrenie*, n° 86, p. 70-78.
- GLANC Tomáš, 2014 : «Le Potebnja de Jakobson», *dans ce même recueil*.
- JAKOBSON Roman, 1921 : *Novejšaja russkaja poèzija. Nabrosok pervyj* [La poésie russe contemporaine, première esquisse], Praga : Politika.
- , 1922 : «Brjusovskaja stixologija i nauka o stixe» [La versification de Brjusov et la science du vers], *Akademičeskij centr Narkomprosa. Naučnye izvestija*, Moskva, sb. 2: *Filosofija. Literatura. Iskusstvo*, p. 222-240.
- , 1959 : «On Linguistic Aspects of Translation», in: Reuben A. Brower (ed.), *On Translation*, Cambridge, Mass.: Harvard University Press, p. 232-239.

- , 2005 : *Formalistická škola a dnešní literární věda ruská* [L'école formaliste et la science littéraire russe actuelle], Tomáš Glanc (éd.), Praha : Academia.
- JARXO Boris, 1927 : «Prostejšie osnovanija formal'nogo analiza» [Les bases essentielles de l'analyse formelle], *Ars Poetica* (= *Trudy Gosudarstvennoj Akademii Xudožestvennyx Nauk. Literaturnaja sekcija*, vyp. I), M. A. Petrovskij (éd.), Moskva : Izdanie GAXN, p. 7-28.
- , 2006 : *Metodologija točnogo literaturovedenija : Izbrannye trudy po teorii literatury* [Méthodologie d'une science exacte de la littérature : Œuvres choisies de théorie de la littérature] (= *Philologica russica et speculativa*, t. V), M. Akimov, I. Pil'ščikov M. Šapir (éds.), Moskva : Jazyki slavjanskij kul'tur.
- KENIGSBURG Maksim, 1924 [1994] : «Iz stixologičeskix étjudov. 1. Analiz ponjatija "stix"» [Etudes de versification. 1. Analyse de la notion de 'vers'], Préparation du texte et édition : S. Mazur et M. Šapir, Introductions et notes de M. Šapir, *Philologica*, t. 1, n° 1/2, p. 149-185.
- KOKOCHKINA [SIMONATO] Elena, 2000 : «De Humboldt à Potebnja: évolution de la notion d'"innere Sprachform"», *Cahiers Ferdinand de Saussure*, № 53, p. 101-122.
- LJAPIN Sergej, PILSČIKOV Igor, 2012 : «Nad prvním ruským výborem prací Miroslava Červenky» [Sur la première édition en russe des œuvres de Miroslav Červenka], Přeložila Alena Machoninová, *Česká literatura*, roč. 60, čís. 3, s. 428-444.
- , 2013 : «O trudax Miroslava Červenki po teorii i istorii stixa : (K vyxodu pervogo ruskogo izdanija ego rabot)» [Sur les travaux de Miroslav Červenka, à l'occasion de la première édition en russe de ses œuvres], *Izvestija Rossijskoj akademii nauk. Serija literatury i jazyka*, t. 72, n° 3, p. 53-65.
- MEDVEDEV Pavel, 1928 : *Formal'nyj metod v literaturovedenii : Kri-tičeskoe vvedenie v sociologičeskiju poètiku* [La méthode formelle en études littéraires : introduction critique à la poétique sociologique], Leningrad : Priboj.
- PASSARELLA Sara, 2007 : «La forma interna della parola in Russia : le variazioni linguistiche ed estetiche di Aleksandr Afanas'evič Potebnja sui temi di Humboldt e Steinthal», *Russica Romana*, anno XIV, p. 39—51.
- PIL'SČIKOV Igor', 2011 : «Il retaggio scientifico del formalismo russo e le scienze umane moderne», Traduzione ed introduzione di Cinzia Cadamagnani, *Enthymema*, № 5, p. 70-102.
URL : <http://riviste.unimi.it/index.php/enthymema/article/view/1751>
DOI: 10.13130/2037-2426/1751
- POTEBNJA Aleksandr, 1862 : «Mysl' i jazyk» [La pensée et le langage], *Žurnal Ministerstva Narodnogo Prosveščeniya*, c. CXIII, otdel II, n° 1, p. 1-54; n° 2, p. 55-94; n° 3, p. 95-118; č. CXIV, otdel II, n° 4, p. 1-33; n° 5, p. 89-131.

- , 1894 : *Iz lekcij po teorii slovesnosti : Basnja. Poslovica. Pogovorka* [Extraits de cours sur la théorie de l'art verbal : Fable, proverbe, dicton], Khar'kov: Tipografija K. Sčasni.
- ŠAPIR Maksim, 1987 : «“Grammatika poëzii” i ee sozdateli (Teorija “poëtičeskogo jazyka” u G.O. Vinokura i R.O. Jakobsona)» [La ‘Grammaire de la poésie’ et ses concepteurs (La théorie du ‘langage poétique’ chez G. Vinokur et R. Jakobson)], *Izvestija Akademii nauk SSSR. Serija Literatury i jazyka*, t. 46, n° 3, p. 221-236.
- , 1990 : «Priloženija : Kommentarii; Bibliografii; Ukazateli» [Addenda : Commentaires, bibliographies, index, in : G.O. Vinokur, *Filologičeskie issledovanija : Lingvistika i poëtika*, Moskva : Nauka, p. 255-448.
- , 1990 : «“Semantičeskij oreol metra”: termin i ponjatje : (Istoriko-stixovedčeskaja retrospekcija)» [‘L’oréole sémantique du mètre : terme et concept rétrospective historique d’étude du vers], *Literaturnoe obozrenie*, n° 12, p. 36-40.
- , 1994 : «M. M. Kenigsberg i ego fenomenologija stixa» [M. Kenigsberg et sa phénoménologie du vers], *Russian Linguistics*, vol. 18, № 1, p. 73-113.
- , 2000 : «“Teper’ dlja menja nevozmožen daže kompromis”: Iz istorii otnošenij G.O. Vinokura s “Lefom”» [‘Maintenant pour moi, même un compromis n’est plus possible’ : Sur l’histoire de la relation entre G. Vinokur et Lef], Introduction, publication et notes de M. Šapir, *Izvestija Rossijskoj akademii nauk. Serija literatury i jazyka*, t. 59, n° 1, p. 60-66.
- ŠKLOVSKIJ Viktor, 1916 [1919] : «Potebnja», *Poëtika* (= *Sborniki po teorii poëtičeskogo jazyka*, III), Petrograd : 18-ja Gosudarstvennaja tipografija, p. 3-6.
- , 1921 : *Rožanov* (= *Sborniki po teorii poëtičeskogo jazyka*, IV), [Petrograd] : Opojaz.
- ŠPET Gustav, 1927 : *Vnutrennjaja forma slova (Etjudy i variacii na temy Gumbol'dta)* [La forme interne du mot (Etudes et variations sur des thèmes humboldtiens)] (= *Istorija i teorija iskusstv*, vyp. 8), Moskva : Gosudarstvennaja akademija xudožestvennyx nauk.
- , 1921–25 [2005] : «Jazyk i smysl» [Le langage et le sens], in : Gustav Špet, *Mysl’ i Slovo : Izbrannye trudy*, T. Ščedrina (éd.), Moskva : ROSSPEN, p. 470-657.
- TYNJANOV Jurij, 1924 : *Problema stixotvornogo jazyka* [Les problèmes du langage versifié] (= *Voprosy poëtiki : Neperiodičeskaja serija, izdavaemaja Otdelom slovesnyx iskusstva GIII*, vyp. V), Leningrad : Academia.
- , 1924 [1977] : «T. Rajnov. “Aleksandr Afanas’evic Potebnja”», in E. Toddes, A. Čudakov, M. Čudakova (éds.) : Ju.N. Tynjanov, *Poëtika. Istorija literatury*. Kino, Moskva : Nauka, p. 167.

- TYNJANOV Jurij, JAKOBSON Roman, 1928 : «Problemy izučenija literatury i jazyka» [Les problèmes de l'étude de la littérature et de la langue], *Novyj Lef*, n° 12, p. 35-37.
- VENDITTI Michela, 2010a : «Issledovanie M. Kenigsberga o vnutrennej forme slova u A. Marti (1924)» [L'étude M. Koenigsberg sur la forme interne du mot chez A. Marty], *Logos*, n° 2 (75), p. 150-161.
- , 2010b : «Vnutrennjaja forma slova u G. Špeta i u A. Marti» [La forme interne du mot chez G. Špet et A. Marty], in : *Gustav Špet i ego filosofskoe nasledie : U istokov semiotiki i strukturalizma*, Moskva : ROSSPEN, p. 266-273.
- VINOKUR Grigorij, 1924 : «[Rec.] : Ju. Tynjanov, Problema stixotvornogo jazyka, Leningrad : Academia, 1924» [c.-r. de Ju. Tynjanov : Problèmes du langage versifié], *Pečat' i revoljucija*, kn. 4, p. 269-271.
- , 1924 [1990] : «Russkaja poëtika i ee dostiženija» [La poétique russe et ses réalisations], in : G. Vinokur, *Filologičeskie issledovanija : Lingvistika i poëtika*, T. Vinokur, M. Šapir (éds.), Vstupitel'naja stat'ja i komentarii M.I. Šapira, Moskva : Nauka, p. 67-86.
- , 1925 : *Kul'tura jazyka : Očerki lingvističeskoj texnologii* [La culture de la langue : Essais de technologie linguistique], Moskva : Rabotnik prosveščeniya.
- , 1925 [1990] : «[Rec.] : G. Špet, Estetičeskie fragmenty. I—III» [c.-r. de G. Špet : Fragments esthétiques], in : G. O. Vinokur, *Filologičeskie issledovanija : Lingvistika i poëtika*, T.G. Vinokur, M.I. Šapir (eds.), Vstupitel'naja stat'ja i komentarii M.I. Šapira, Moskva : Nauka, p. 87-88.
- , 1928 [1930] : «Vol'nye jamby Puškina» [Les iambes libres de Pouchkine], *Puškin i ego sovremenniki: Materialy i issledovanija*, Leningrad : Izdatel'stvo Akademii nauk SSSR, vyp. XXXVIII/XXXIX, p. 23-36.
- , 1929 : *Kul'tura jazyka : Očerki lingvističeskoj texnologii* [La culture de la langue : Essais de technologie linguistique], 2e éd., corrigée et complétée, Moskva : Federacija.
- , 1947 : «Ponjatie poëtičeskogo jazyka» [La notion de langage poétique], *Doklady i soobščeniya filologičeskogo fakul'teta MGU*, Moskva : Izdatel'stvo MGU, vyp. 3, p. 3-7.
- ZALIZNJAK Anna, 2000 : «Vnutrennjaja forma» [La forme interne], *Enciklopedija «Krugosvet»*, URL : http://www.krugosvet.ru/enc/gumanitarnye_nauki/lingvistika/VNUTRE_NNYAYA_FORMA_SLOVA.html
- ZAVIALOFF Nicolas, 2007 : «Avant-Propos. Actualité de la notion de forme interne chez Gustave Chpet», G.G. Chpet, *La Forme interne du mot: Études et variations sur des thèmes de Humboldt*, traduit du russe par N. Zavialoff, Paris: Kimé, p. 15—51.
- ZENKINE Serge, 2006 : «Forme interne, forme externe: Les transformations d'une catégorie dans la théorie russe du XXe siècle», *Revue Ger-*

- manique Internationale*, № 3: *L'Allemagne des linguistes russes*, Céline Trautmann-Waller (éd.), p. 51-62.
- ŽIRMUNSKIJ Viktor, 1928 : *Voprosy teorii literatury : Stat'i 1916-1926* [Questions de théorie littéraire], Leningrad : Academia.



Grigorij Osipovič Vinokur (1886-1947)



Viktor Maksimovič Žirmunskij (1891-1971)

***La pensée et le langage de A.A. Potebnja comme
réaction probable aux recherches philologiques de
N.T. Kostyr' (1818-1853)***

Margarita SCHOENENBERGER
Université de Lausanne

Résumé : Durant ses années d'études à l'Université de Kharkiv, Aleksandr Potebnja a eu parmi ses professeurs Nikolaj Trofimovič Kostyr', chargé de cours dès 1850 et professeur ordinaire dès 1852. Spécialiste de la théorie et de l'histoire de la littérature russe, Kostyr' s'est également intéressé dès 1846 aux sciences du langage et le fruit de ses recherches dans ce domaine a été sa thèse de doctorat *Objet, méthode et but de l'étude philologique de la langue russe*, rédigée d'après ses notes de cours à l'Université de Kiev durant les années 1846-1848 et publiée en 1850 à Kiev. Les travaux de Kostyr' dans le domaine des sciences du langage ont rencontré de vives critiques aussi bien du vivant de l'auteur qu'après sa mort, pour le caractère bancal et obscur de ses constructions théoriques, mais aussi pour des généralisations philosophiques discutables. L'ouvrage susmentionné de Kostyr' fait partie des livres de la bibliothèque personnelle de A. Potebnja qu'on peut consulter à la bibliothèque scientifique de l'Université de Kharkiv. En comparant ce texte avec celui de *La pensée et le langage* (1862), on peut relever des thèmes communs pour les deux auteurs, à savoir : définition de la philologie en tant que science, nature de l'origine du langage, rôle et place de la philosophie (plus précisément de W. von Humboldt) et de la psychologie dans la science du langage. Les points de vue de Potebnja sont souvent à l'opposé de ceux de Kostyr', même si Potebnja ne s'y réfère pas explicitement. Il est possible de faire l'hypothèse que *La pensée et le langage* a été une réaction du jeune Potebnja, entre autres, aux thèses de son professeur Kostyr'.

Mots-clés : Humboldt ; Kostyr' ; origine du langage ; philologie ; philosophie du langage ; Potebnja ; psychologie.

INTRODUCTION

Les biographies officielles de Potebnja ne mentionnent pas une quelconque influence de Nikolaj Kostyr' sur Aleksandr Potebnja. Cependant, les deux hommes sont liés par certaines circonstances de leurs vies. Tout d'abord, Potebnja a été étudiant de Kostyr' : après avoir étudié pendant une année le droit, Potebnja a changé de faculté pour faire des études philologiques et c'est à la faculté d'histoire et de philologie qu'il a suivi pendant l'année universitaire 1852-1853 le cours d'histoire de la littérature russe chez le professeur Kostyr', qui s'est montré particulièrement sévère à l'égard de l'étudiant Potebnja en mai 1853. A l'Université de Kharkiv, Kostyr' avait la réputation d'un enseignant exigeant, et demandait à ses étudiants un nombre important de travaux écrits. Or, quelques étudiants, dont celui de première année A. Potebnja, avaient négligé leurs devoirs, en conséquence de quoi leur professeur a demandé à la direction de l'université de ne pas les laisser passer en deuxième année, requête satisfaite par le décanat. La mort prématurée de Kostyr' en août 1853 a empêché l'application de cette sentence et Potebnja a pu poursuivre ses études au niveau supérieur.

Par ailleurs, l'ouvrage majeur de Kostyr', *Objet, méthode et but de l'étude philologique de la langue russe* (1850), publication issue de sa thèse de doctorat, fait partie de la bibliothèque personnelle de Potebnja. Quelques grands thèmes de ce texte sont également développés par Potebnja dans son livre *La pensée et le langage* qui, à première vue, ne contient pas de références explicites à Nikolaj Kostyr'.

L'anecdote de la vie de Potebnja ne suffit pas pour conclure à une animosité de sa part envers Kostyr', elle permet néanmoins de penser que le contenu de l'enseignement de ce dernier n'enthousiasmait pas Potebnja et peut-être même provoquait chez lui un désaccord de fond. Cette dernière hypothèse trouve davantage de fondement si l'on examine de plus près les thèmes qui constituent le fil rouge de leurs ouvrages respectifs cités ci-dessus.

1. N. T. KOSTYR' (1818-1853) : VIE ET ŒUVRE.

Nikolaj Trofimovič Kostyr' est loin d'être un parfait inconnu en philologie russe. Les dictionnaires biographiques des Universités de Kiev et de Kharkiv lui consacrent des articles de plusieurs pages (Linničenko 1884, Sumcov 1908) ainsi que le *Dictionnaire encyclopédique de Brokgauz et Efron* (Brokgauz & Efron 1907-1909).

Il s'est néanmoins révélé impossible de retrouver un portrait de Kostyr'. Les articles de dictionnaires nous apprennent qu'il est né en 1818 dans le village Černjatino du district de Kiev, que sa famille était noble et

aisée. Kostyr' a fait sa scolarité à Kharkiv et à Kiev et ensuite a accompli de brillantes études à l'Université Saint Vladimir de Kiev entre 1835 et 1839 qu'il a terminée avec une médaille d'or. C'est dans la même université qu'il a entamé sa carrière académique sur la recommandation de son professeur M.A. Maksimovič, d'abord comme chargé de cours, ensuite comme professeur ordinaire. Sa première thèse, soutenue en 1845, a porté sur les œuvres des poètes russes Vasilij Žukovskij (1783-1852) et Konstantin Batjuškov (1787-1855), sa thèse de doctorat sur les fondements de l'étude philologique de la langue russe (1850). A Kiev, Kostyr' a enseigné la théorie de la prose et de la poésie, l'histoire de la littérature russe ancienne et contemporaine. A l'Université de Kharkiv, où il était chargé des cours d'esthétique et d'histoire de la littérature russe, Kostyr' n'est resté que deux ans. Il est mort de tuberculose à l'âge de 35 ans.

Les dictionnaires biographiques qui parlent de Nikolaj Kostyr' offrent de lui une image ambivalente. D'une part, il y est dépeint comme un enseignant de talent, très populaire auprès de ses étudiants du temps de son travail à l'Université Saint Vladimir et comme un brillant orateur, jouissant d'une grande notoriété de son vivant. D'autre part, il était également connu pour son intransigeance et sa susceptibilité aussi bien dans ses contacts avec les collègues qu'avec les étudiants. Il semblerait que sa maladie, qui s'était aggravée dans les années 1850, ait provoqué chez Kostyr' des états dépressifs de plus en plus gênants pour sa vie sociale, ce qui aurait motivé son départ de Kiev pour Kharkiv. C'est au moment d'une crise dépressive que Kostyr' aurait brûlé presque la totalité du tirage de son livre sur la poésie russe de son époque, ouvrage issu de sa première thèse universitaire. En même temps, on peut lire entre les lignes des articles de Linničenko et de Sumcov que Kostyr' avait connu des situations conflictuelles dans sa vie professionnelle bien avant 1850. Ainsi, déjà en 1843 Maksimovič, directeur de thèse de Kostyr', avait envoyé à la direction universitaire une note dans laquelle il exprimait son désaccord avec l'approche scientifique de son élève en l'accusant d'une application malencontreuse des idées de Hegel à la littérature russe. Les travaux de Kostyr' ont rencontré de vives critiques aussi bien du vivant de l'auteur qu'après sa mort, pour le caractère bancal et obscur de ses constructions théoriques, mais aussi pour des généralisations philosophiques discutables.

En ce qui concerne les rapports de Kostyr' avec ses étudiants, il a effectivement eu quelques différends avec certains d'entre eux à Kharkiv (dont Potebnja), ce qui appuie la thèse de la dépression psychologique de Kostyr'. Par contre, les étudiants de Kiev lui portaient une grande estime. D'ailleurs, leur professeur faisait souvent ses séminaires à son domicile, fait confirmé par les mémoires d'un des étudiants kiéviens de Kostyr', Mixail Čalyj (Čalyj 1889), qui parle de son professeur avec beaucoup d'affection et le présente comme un savant de talent, un homme juste et sensible mais incompris par ses collègues trop conservateurs. Ces mémoires proposent un éclairage différent des raisons qui ont fait que Kostyr' ait dû partir de Kiev. Mis à part l'animosité devenue insurmontable entre

Maksimovič et Kostyr', ce dernier aurait eu des motifs tout à fait personnels de vouloir quitter Kiev, à savoir une déception amoureuse et des difficultés financières qui, selon Čalyj, ont été à l'origine de la tuberculose fulgurante de Kostyr'.

Quoi qu'il en soit, Kostyr' a été plus connu de son vivant qu'après sa mort, sans pour autant être complètement oublié par les philologues russes. En effet, son ouvrage sur la poésie russe du XIX^{ème} siècle est cité comme une référence en la matière par Leonid Majkov (Majkov 1885-1887) dans sa préface aux *Œuvres choisies en 3 vol.* de K.N. Batjuškov. Majkov remarque que l'ouvrage de Kostyr' est malheureusement peu connu, car il est devenu une rareté bibliographique. Plus tard, à l'époque soviétique, un autre spécialiste de Batjuškov, Nikolaj Fridman, se tourne vers les travaux de Kostyr' et lui consacre plusieurs pages élogieuses (Fridman 1964, 1971, 1972) pour une analyse fine, juste et en avance sur son temps, de la poésie de Batjuškov.

L'autre œuvre majeure de Kostyr', sa thèse de doctorat dans le domaine des sciences du langage (Kostyr' 1850) est restée inconnue non seulement du grand public, mais aussi des linguistes.

En revanche, *La pensée et le langage* de Potebnja, son premier livre peu diffusé du vivant de l'auteur, a exercé une influence certaine sur les sciences humaines en Russie.

Les deux ouvrages ont des problématiques proches que les auteurs traitent très différemment. Ces textes ont eu des destinées également opposées : d'une notoriété certaine vers l'oubli pour le livre de Kostyr' et d'une notoriété restreinte vers la gloire pour celui de Potebnja, jouissant d'un renom toujours intact dans le monde intellectuel slave.

2. POTEBNJA ET KOSTYR' VUS PAR LES ELEVES DE POTEBNJA.

Aleksandr Potebnja est mort en 1891 à Kharkiv. Il avait fait une brillante carrière académique : professeur de l'Université de Kharkiv, membre correspondant de l'Académie des Sciences, Potebnja était connu et reconnu en tant que linguiste et ethnographe. Son travail le plus important publié de son vivant était l'ouvrage en deux volumes *Iz zapisok po russkoj grammatike* [*Notes sur la grammaire russe*] paru en 1877. Potebnja publiait relativement peu de son vivant, l'essentiel de ses publications a vu le jour grâce à son épouse, issue d'un milieu aisé. Il menait une vie volontairement retirée, plongé dans ses recherches linguistiques et l'enseignement. Une quantité importante de manuscrits restaient donc inédits.

Dans les années 1920, des philologues ukrainiens, dont quelques élèves de Potebnja, entreprennent d'éditer la totalité de ses écrits d'après ses notes. A ces fins, a été créé le Comité pour l'édition des œuvres de Aleksandr Afanas'jevič (Oleksandr Opanasovič en ukrainien) Potebnja en 19 volumes pour commémorer la trentième anniversaire de sa mort. En

1922, le Comité publie son projet d'édition de Potebnja (*Bjulleten' redakcijnogo Komitetu dlja vidanija tvoriv O.O. Potebni*) sous forme d'un recueil d'articles sur l'apport scientifique de Potebnja, son importance pour la science internationale, en soulignant l'originalité du grand linguiste, qui aurait eu quelques sources d'inspiration dont W. von Humboldt, mais point de prédécesseurs, en tout cas pas en Russie. Plusieurs auteurs insistent sur le fait que le vrai Potebnja est méconnu et mérite d'être connu :

Il n'y a presque pas de travaux de Potebnja : il n'aimait pas 'se faire publier', ils attendent leurs chercheurs qui communiqueraient au monde les réussites scientifiques de Potebnja. (Maškin 1922, p. 12)

Officiellement, Potebnja faisait partie des linguistes russes, mais sa linguistique est toute particulière. (Beleckij 1922, p. 38)

L'article d'Aleksandr Beleckij, professeur à l'Université de Kharkiv et futur académicien, mentionne Nikolaj Kostyr', mais le seul rapport que Beleckij reconnaît entre Potebnja et Kostyr' est un lien purement institutionnel : Potebnja a été inscrit comme étudiant à un cours du professeur Kostyr', mais il n'a rien appris ni pris de ses professeurs de l'Université de Kharkiv :

Quant à l'Université de Kharkiv, même quand les cours de Kostyr' ou Metlinskij [un autre professeur de Potebnja - *MS*] se différenciaient quelque peu des autorités des manuels, le résultat n'était toujours pas à leur avantage. Kostyr' professant sa foi à qui voulait entendre ne restera dans l'histoire de l'évolution scientifique de Potebnja que grâce au 'zéro' qu'il a donné au futur grand savant pour avoir négligé des compositions obligatoires. (Beleckij 1922, p. 42)

Les auteurs du recueil insistent sur l'importance des travaux théoriques de Potebnja, sans lesquels on ne peut comprendre la démarche de Potebnja descripteur de la grammaire, et relèvent que ses travaux théoriques ne contiennent pas les thèses probablement les plus importantes de Potebnja, à savoir celles sur l'origine du langage et sur le rapport entre le langage et la pensée. Les thèses en question n'ont été formulées et développées que dans le premier ouvrage de Potebnja *La pensée et le langage* (paru en 1862 et réédité en 1913). C'est d'ailleurs par ce texte que devaient commencer les *Œuvres complètes de Potebnja* en 19 vol. et c'est le seul volume de ce projet d'édition qui a vu le jour en 1922. Or, le problème de l'origine du langage est au centre du 2^e vol. de l'ouvrage de Kostyr' *Objet, méthode et but de l'étude philologique de la langue russe* (1850) et il y a d'autres problématiques qui se retrouvent aussi bien chez Kostyr' que chez Potebnja.

3. LES TEXTES DE KOSTYR' ET POTEBNJA EN ECLAIRAGE CROISE.

L'ouvrage *Objet, méthode et but de l'étude philologique de la langue russe* de Nikolaj Kostyr' est composé de deux volumes et garde la forme d'un cours magistral, avec de fréquentes apostrophes à ses lecteurs-auditeurs et des reprises de ce qui a déjà été dit. De ce point de vue, les commentaires peu amènes des contemporains, qui reprochaient à l'auteur ses formulations redondantes et parfois opaques se révèlent justifiés. Le premier volume est consacré presque entièrement aux œuvres de Mixail Katkov (1818-1887), Gerasim Pavskij (1787-1863) et Aleksandr Šiškov (1754-1841) en tant que prédécesseurs de l'étude scientifique de la langue russe. Kostyr' analyse l'approche de Katkov (enseignant de philosophie et de logique à l'Université de Moscou, par la suite un journaliste très en vue et proche des slavophiles et de politiques conservateurs influents) présentée dans sa thèse de doctorat *Sur les éléments et les formes de la langue slavon-russe* (Katkov 1845). Quant à Pavskij (ecclésiastique, philologue, traducteur des textes sacrés), Kostyr' s'intéresse surtout à son ouvrage *Remarques philologiques sur la composition de la langue russe* (Pavskij 1841-1842).

Mais c'est aux travaux de Šiškov de différentes années que Kostyr' consacre une centaine de pages (p. 161-166) en analysant plus en détail le volume XV des *Œuvres et traductions* de Šiškov (Šiškov 1818-1834), à savoir *Collection de langues et parlars* (1832), où est développée l'idée que toutes les langues proviennent d'une seule et même langue originelle et ne sont que ses parlars éloignés dans le temps. Les sympathies de Kostyr' vont sans aucun doute à Šiškov, «le premier linguiste et philologue [russe]» (vol. 1, p. 161), que l'auteur compare brièvement à N.M. Karamzin (1766-1826), sans pour autant opposer les apports philologiques des deux hommes, ce qui était de coutume à l'époque¹ :

¹ Au cours du XVIII^e et du XIX^e s., l'attitude des élites cultivées envers la langue russe reflétait un tiraillement entre les valeurs anciennes, ressenties comme authentiquement russes, et les valeurs modernes, inspirées souvent par l'actualité européenne. Le chef de file des «Anciens», défenseurs du purisme linguistique et du retour au slavon, était l'amiral A.S. Šiškov (1754-1841), farouchement opposé aux «Modernes», c'est-à-dire à N.M. Karamzin (1766-1826) et à son cercle. Un grand nombre d'intellectuels russes ont pris part à la polémique, à l'issue de laquelle la querelle entre les traditionalistes et les modernistes a été tranchée en faveur de ces derniers, même si Šiškov gardait de nombreux partisans. Sur le plan linguistique, Šiškov considérait que le slavon d'église et le russe vernaculaire ne formaient qu'une seule et même langue et que leur différence n'était que stylistique. La polémique entre les «anciens» et les «modernes» reflétait le problème de l'essor culturel et social de la civilisation russe, polémique qu'on désigne comme le conflit entre les occidentalistes et les slavophiles. Les premiers voyaient en la Russie un pays qui devait suivre la voie d'autres pays occidentaux et prendre le chemin des réformes. Les derniers prônaient une voie spécifique et unique pour la Russie et voyaient la cause des malheurs de leur pays dans l'imitation aveugle de l'Occident, mode de vie vu comme profondément étranger aux Russes. Sur le plan linguistique, les slavophiles rejetaient les emprunts aux langues étrangères et prônaient le retour au slavon en tant que langue de civilisation russe.

En les désignant comme représentants de *deux* forces, je n'entends pas par là que l'un était le promoteur de l'euro-péisme pur et allait dans une direction, tandis que l'autre était le partisan du russisme pur et prenait une direction opposée : non, chacun des deux réunissait les deux forces, les deux directions ; en tout cas, chacun avançait librement et consciemment à partir de *son propre* point de départ et arrivait nécessairement et inconsciemment au point de départ de l'*autre*. Un jeune homme et un homme mûr se dirigent *l'un contre l'autre* et se rencontrent *l'un avec l'autre*. (Kostyr' 1850, vol. 1, p. 166]

La pensée et le langage de A. Potebnja ne contient pas d'analyse de l'apport des grammairiens russes et se concentre sur les composantes philosophique et psychologique de toute recherche linguistique qui se veut scientifique. C'est le second volume de l'ouvrage de Kostyr' qui a pour ambition de poser les bases de la recherche philologique scientifique et qui contient plusieurs observations étonnamment contemporaines. Ainsi, en se proposant d'analyser quelques théories existantes de l'origine du langage, Kostyr' commence par dresser le cadre de sa démarche :

Un scientifique ne peut admettre *inconditionnellement* les notions, quelles qu'elles soient, même dominantes dans la science contemporaine, il n'a pas le droit de s'y reposer comme sur des faits démontrés et indubitables et il a encore moins le droit d'appliquer inconditionnellement ces notions à un objet encore nouveau et non établi. Cela concerne plus particulièrement la linguistique, science au caractère des plus indéfinis et ambivalente parce que dans un de ses domaines cette science est exacte et positive au point de priver le chercheur de tout droit à l'*opinion* en limitant constamment celle-ci par des faits, des données d'une langue ; dans un autre domaine, l'étude *philosophique générale* ou *comparée* des langues, cette science est indéfinie, idéale au point de priver le chercheur du droit au *fait*, en lui imposant constamment l'arbitraire d'une opinion. Avant toute chose, le scientifique doit définir précisément et consciemment ses propres *notions* ou celles qui prédominent dans la science de son époque et qui lui servent à fonder et à affirmer ses recherches pour soumettre ces notions à une analyse critique attentive. (Kostyr' 1850, vol. 1, p. 74-75)

Pour un examen critique de la théorie, nous devons y distinguer ses composantes, à savoir : 1) la ramener à un nombre restreint de *thèses de base*, que l'auteur peut ne pas avoir énoncées clairement, mais qui ressortent d'elles-mêmes de la relation entre différentes parties de son traité fragmentaire et peu systématique ; 2) une fois les thèses de base dégagées, nous devons procéder de nouveau par division, c'est-à-dire rechercher les *principes* sur lesquels s'appuient les thèses en question et diriger notre examen critique essentiellement vers une vérification de la validité [*istinnost'*] de ces principes, autrement dit vers une vérification de leur authenticité générale, logique et plus particulièrement factuelle. (Kostyr' 1850, vol. 2, p. 300-301)

Ainsi, Kostyr' fait voir à ses lecteurs que toute hypothèse qui se veut scientifique repose sur des hypothèses de nature différente, des prémisses générales impossibles à valider ou à invalider, souvent inconscientes et qu'on postule *a priori*. Ce qui doit guider une recherche scienti-

fique est la vérification, par les faits langagiers attestés, des hypothèses consciemment formulées.

4. DEFINITION DE LA PHILOLOGIE EN TANT QUE SCIENCE

Le livre de Potebnja n'a pas pour but de définir la linguistique en tant que science, mais contient quelques remarques sur les propriétés nécessaires à toute démarche scientifique. Ainsi, l'auteur insiste sur la nécessité pour la linguistique de se distinguer et de se distancer de la grammaire traditionnelle, ce qui a déjà été fait, d'après Potebnja, par la méthode historico-comparative. L'avenir de la linguistique serait, entre autres, dans son rapprochement avec la psychologie :

Si les langues étaient une répétition de la même chose sous une forme nouvelle, leur comparaison n'aurait aucun sens, de même que l'histoire serait une énorme tautologie lassante, si les peuples ne faisaient que repasser par le même chemin [*tverdit' zady*] sans apporter de nouveaux principes dans la vie de l'humanité. D'habitude, on évoque la méthode historique et comparée en linguistique. Il s'agit autant d'une méthode, d'une voie d'investigation que des principes généraux de la science. L'étude comparée et historique a été avant tout une protestation contre la grammaire logique générale. Ce n'est qu'au moment où cette méthode a ébranlé les fondements de la grammaire logique en accumulant une importante réserve de lois linguistiques spécifiques que les données factuelles sont devenues inconciliables avec la nouvelle théorie : le vin nouveau a nécessité des outres neuves. A la frontière des deux courants scientifiques se trouve Humboldt, ce précurseur de génie de la nouvelle théorie du langage, mais qui n'a pas définitivement rompu les chaînes de l'ancienne science. C'est Steinthal qui a montré, me semble-t-il, le premier ce conflit humboldtien entre la théorie et la pratique ou bien, vaudrait-t-il mieux dire, entre deux théories opposées et il a indiqué, en même temps, de quel côté devait pencher la victoire pour satisfaire aux exigences de notre époque. (Potebnja 1913 [1862], p. 40)

N. Kostyr' consacre plusieurs pages à la définition de la philologie en tant que science. Sa longue analyse des travaux de Katkov, Pavskij, Karamzin et Šiškov l'amène à la conclusion que cette science n'existe pas encore en Russie, même si Kostyr' reconnaît l'utilité des travaux de Karamzin et Šiškov :

En dépit de leur forme apparente de grammaire critique et comparée, les œuvres philologiques de Monsieur Pavskij et Monsieur Katkov ne sont au fond rien d'autre qu'une *grammaire russe ordinaire* ou, pour être plus précis, la première moitié de la grammaire pratique ordinaire du russe, autrement dit *une étymologie* (la syntaxe ne faisant pas partie de leurs textes) où quelques rares chapitres sont complétés ou plutôt *développés* (le plus souvent sans nul besoin ni utilité) avec des études antiquaires puisées dans le vieux-russe ou la linguistique comparée ; cette grammaire ne représente toujours pas un *tout* et est encore étran-

gère aux *principes* sans lesquels même une masse considérable de faits n'atteint même pas le niveau scientifique. (Kostyr' 1850, vol. 1, p. 18)

Karamzin et Šiškov ne travaillaient pas sur le présent [de la langue russe], mais sur le *passé*, mais ils le faisaient pour *nous* et, par conséquent, pour *l'avenir*. Leurs efforts de tous les deux étaient constants et fructueux. Reconnaissons donc leur mérite. (*Op. cit.*, p. 172)

La préoccupation principale de Kostyr' est la même que chez Potebnja, à savoir de rompre avec la grammaire étymologique traditionnelle, la science devant être une démarche consciente, un projet :

Une étude philologique de la langue russe est un phénomène très récent dans notre milieu scientifique et n'a pas encore eu le temps de devenir *une science* ni même une *connaissance* systématique précise surtout parce que, me semble-t-il, l'*objet* fondamental et le *but* de cette étude n'ont pas encore atteint un niveau de conscience nécessaire». (*Op. cit.*, p. 1)

D'autres [Katkov, Buslaev], j'y inclus notre jeune génération de philologues russes, en s'attelant avec un zèle impatient et juvénile à la tâche, d'une part, élargissent indéfiniment les frontières de nos recherches philologiques spécialisées en prenant bien soin de passer par-dessus la première étape *matérielle* (la plus laborieuse) du travail, et proclament l'ancienneté et la supériorité des langues slaves sur toutes les autres langues du monde, ou bien tombent dans un travail matériel de trop menu détail sans avoir défini à l'avance ni ses *principes* ni sa *méthode* scientifique et systématique correcte, ni même son *but*. (*Op. cit.*, p. 2-3)

Kostyr' entreprend de définir l'objet, le but et la méthode de la recherche philologique scientifique. L'objet de cette science serait *l'organisme de la langue*, son organisation, où la grammaire n'est qu'un objet partiel et occasionnel :

L'étude grammaticale ne comprend pas *toute* la langue russe dans la totalité de son évolution historique, mais uniquement la langue russe correctement employée, c'est-à-dire la langue d'une certaine époque *établie* dans les milieux de ceux qui écrivent et lisent, ou la langue conventionnelle d'une époque définie. La grammaire comprend également la langue *parlée*, mais seulement celle qui s'est établie dans une société qui lit et écrit. (*Op. cit.*, p. 7-8)

L'étude philologique *peut comprendre* la langue littéraire de toutes les époques précédentes, aussi bien la langue *ancienne* que *nouvelle*, même la langue encore vivante, non écrite, celle du peuple (*Op. cit.*, p. 13).

Ainsi, Kostyr' propose le projet d'étudier la totalité des produits langagiers passés et présents, écrits et oraux sans distinction normative ou esthétique.

En ce qui concerne le but et la méthode d'une telle recherche, l'auteur est moins précis et procède souvent par une définition négative (le but et la méthode de la philologie ne sont pas ceux de la grammaire) :

Le but de la grammaire est purement pratique, à savoir de nous faire *savoir* employer les formes de la langue russe, et non de nous communiquer leur connaissance approfondie. (*Op. cit.*, p. 12)

D'après sa source et sa méthode, l'étude philologique puise la connaissance de la langue de sources plus vastes et variées. [...] Elle a un but plus vaste et plus théorique : celle de nous communiquer une connaissance profonde, distincte, philosophique de la langue fondée sur la nature logique de la langue elle-même..., son objet est l'organisme de la langue russe considérée du point de vue de sa parenté avec les langues slaves communes et avec celles du monde ancien et du point de vue de son évolution historique depuis son époque la plus ancienne jusqu'à l'époque moderne où elle devient une langue particulière, non celle d'un peuple mais celle d'un certain milieu ou celle de la littérature contemporaine. (*Op. cit.*, p. 14)

5. SUR L'ORIGINE DU LANGAGE

La plus grande partie du second volume de l'ouvrage de Kostyr' est consacrée à une comparaison entre deux théories de l'origine du langage, à savoir celle du philologue allemand J. C. Adelung (1732-1806, cf. Adelung, 1806-17) et celle du philologue écossais J.B. of Monboddo (1714-1799, cf. Monboddo 1774).² La première, que Kostyr' appelle «psychologique» soutient que le langage humain s'est formé tout seul sans intervention divine, progressivement, en passant de premières formes simples monosyllabiques à des formes plus complexes, mais que le premier homme était déjà doté de la faculté du langage. La seconde cherche à démontrer que le langage ne pouvait apparaître que chez un homme déjà pensant et socialisé, admettant l'idée d'évolution du langage humain des formes les plus simples vers des formes plus complexes quand les conditions environnantes le permettaient (le langage étant un reflet exact de l'esprit). Kostyr' appelle cette théorie «naturelle». Aussi bien Adelung que Monboddo reconnaissent la participation de l'homme dans la création du langage, mais Adelung admet que tous les hommes (tous les peuples) ont créé leur langue, tandis que Monboddo n'attribue la capacité de former les langues qu'à certains peuples élus (l'auteur était un admirateur inconditionnel de la culture grecque) qui seraient, en quelque sorte, un centre de diffusion (du langage et) des langues.

Pour se différencier des auteurs qu'il critique dans le premier volume de son ouvrage et qui n'explicitaient pas les présupposés de leur démarche, Kostyr' expose clairement ses propres principes (prémises ou postulats) sur lesquels repose toute sa construction :

Première thèse (postulat) : les sons articulés ne sont pas innés chez l'homme et ne sont pas inventés par lui. (Kostyr', 1850, p. 304)

² Cet ouvrage a enthousiasmé et inspiré Herder.

Seconde thèse (postulat) : Les notions logiques et les représentations exprimées dans la Langue (c'est-à-dire dans production, changement et composition de mots) ne sont pas innées chez l'homme et ne sont inventées par lui. (*op. cit.*, p. 313)

Kostyr' adhère d'emblée à la théorie de l'origine divine du langage humain sans jamais la remettre en question, les textes saints étant pour lui une source d'autorité indiscutable. Les postulats que Kostyr' ne veut pas remettre en question mènent néanmoins à des conclusions tout à fait modernes :

La parenté *originelle* (génétique) des parties de la Langue 1) élimine de la Philologie la primauté exclusive d'une langue primitive quelle qu'elle soit (le sanscrit ou autre), 2) donne à toute langue humaine le droit de parenté avec une autre langue, par exemple, avec une langue slave et donc 3) reconnaît également tout à fait légitime la parenté réciproque des parlers d'une langue donnée. (*Ibid.*, p. 299)

Si l'on paraphrase la maxime bien connue que «Les langues sont égales devant Dieu et les linguistes», on peut dire avec Kostyr' que «Les langues sont égales devant les linguistes parce qu'elles sont égales devant Dieu».

Kostyr' et Potebnja se proposent d'analyser les mêmes hypothèses sur l'origine du langage, à savoir : invention intentionnelle, création naturelle, création divine et apparition progressive du langage conditionnée par le développement de l'être humain. Cependant, ils se tournent vers des auteurs différents et ne placent pas les mêmes contenus sous les dénominations «psychologique», «intentionnel», «naturel». Kostyr' considère la théorie de Monboddò comme celle de l'origine «naturelle» et, en même temps, «intentionnelle» du langage, tandis que pour Potebnja le naturel exclut l'intentionnel, car il s'agit d'une apparition inconsciente du langage humain tout comme sont inconscientes les fonctions physiologiques de l'organisme vivant (c'est K.F. Becker (1775-1849) qui sert à Potebnja de représentant de cette théorie, cf. Becker 1841).

Kostyr' considère la théorie d'Adelung comme «psychologique», c'est cette appellation qu'emprunte Potebnja pour son approche de l'origine du langage en s'appuyant sur les avancées de la science psychologique de son époque. On peut, me semble-t-il, trouver des éléments de la théorie de Potebnja chez Adelung. Cependant, Potebnja arrive à la psychologie en passant par la philosophie, essentiellement celle de W. von Humboldt.

6. SUR W. VON HUMBOLDT

Potebnja se tourne vers Humboldt pour dépasser les écueils des théories précédentes (de l'invention intentionnelle et de l'origine divine du langage) :

Les divergences que présentent les théories examinées plus haut sont plus apparentes qu'effectives. Leurs erreurs, qui anéantissent toute possibilité d'examiner scientifiquement le problème de l'origine du langage, et qui auraient étouffé dans l'œuf la linguistique historique et comparée, si l'esprit humain ne possédait l'heureuse aptitude à ne pas s'apercevoir tout de suite de contradictions entre les données nouvelles et les théories anciennes, ces erreurs, donc, peuvent être ramenées à une seule, à savoir une totale incompréhension du progrès. Pour la théorie de l'invention intentionnelle, le progrès de la langue est impossible parce qu'il n'a lieu que lorsqu'on n'a plus besoin de lui. Pour la théorie de l'origine Divine, le progrès doit consister en une régression ; pour Becker et Schleicher, il ne peut exister que dans le mouvement des sons. Toutes ces théories considèrent le langage comme une chose toute faite (ἔργον) et, par conséquent, ne peuvent comprendre d'où il vient. D'où leur tendance à mettre un signe d'égalité entre la grammaire et la linguistique en général, d'une part, et la logique, d'autre part, à qui est étrangère l'idée même d'étudier le mouvement historique de la pensée.

Ne pas tenir compte du mouvement de la langue a pour conséquence d'autres erreurs, telles que l'idée que la pensée crée le mot, sans en rien recevoir en retour et que, par conséquent, dans la langue règne l'arbitraire. Même les partisans du caractère organique de la langue arrivent malgré eux à cette conclusion. Il serait faux d'affirmer que tout dans les théories présentées contredit les faits, mais elles ne prennent pas en compte les contradictions intrinsèques à ces faits. Cela ressortira clairement des thèses de Wilhelm Humboldt examinées dans ce qui suit, et que nous exposerons non en tant que solution du problème qui nous préoccupe, mais pour indiquer les obstacles qui entravent toute solution. (Potebnja 1913 [1862], p. 22-23)

Kostyr', connu pour son admiration des idées de Hegel et Fichte dans l'analyse des œuvres de la littérature, ne se réfère à aucun savant existant pour résoudre le problème de l'origine du langage (cf. les remarques de Kostyr' contre Hegel, Fichte, Kant, p. 321-322) et va à l'encontre de l'idée communément admise à l'époque sur la division progressive (dans le temps et l'espace) des premières langues humaines en plusieurs parlers :

Je me hâte de prévenir l'objection que plusieurs lecteurs sont prêts à m'adresser parce qu'ils perdent de vue le fil général fondamental de mon exposé et qu'ils ne s'arrêtent que sur des explications *particulières* de mon idée principale. 'La division de la langue en parlers ne pouvait pas se produire progressivement sous l'influence ou par la volonté des gens parlant une telle ou telle langue, mais remonte au commencement', dis-je. Donc, me dira le lecteur, *toutes les langues* ont-elles aussi existé dès les origines ? *Oui et non*, répondrai-je. – Pour l'histoire naturelle des langues, ces dernières existent depuis toujours parce qu'on ne rencontre nulle part une *langue* telle quelle, mais ne trouve que des *parlers* résultant de sa division. En revanche, l'*histoire du langage*, ou du *Mot*, dont je cherche à retrouver les principes de base pour appuyer l'*histoire naturelle des langues*, me montre clairement et partout qu'il n'a existé qu'*une seule Langue* donnée à l'homme et non inventée par les hommes, langue en tant que création de la Pensée Divine existant depuis l'éternité. Par rapport à cette Langue unique, les langues des peuples ne sont rien d'autre que ses parlers ; et la *division* de cette Langue en parlers ne s'est pas accomplie progressivement,

et non par les hommes, mais en un seul instant, pour ainsi dire, et toujours par la même force Créatrice qui avait créé la langue, ce dont parle clairement l'Histoire Sacrée de l'homme, mise à par l'histoire naturelle qui voit dans toutes les langues les traces d'un cataclysme mondial. Ainsi, *les parlars* remontent au commencement 1) apparus lors du cataclysme mondial préhistorique et 2) en tant que parties de la langue existant depuis toujours et qui ne pouvaient quand même pas exister hors la Langue (dans la parole humaine [*v govore ljudej*]) mais existaient dans cette Langue, même s'ils [les parlars] ne se dévoilaient pas encore *réellement*. (Kostyr', 1850, vol. 2, p. 269, n. 1)

Kostyr' se positionne comme pionnier dans la théorisation du problème de l'origine du langage. Il n'ignore pas les écrits de Humboldt sur le sujet, mais ne les considère pas comme suffisamment approfondis pour être pris au sérieux :

Mon camarade O. M. Novickij,³ que je ne peux pas ne pas mentionner sans profonde gratitude comme mon maître dans une des sciences (la Philosophie), domaine qui a facilité le plus ma tâche, qui m'a dit en relisant mon manuscrit que l'idée de l'*éternité du Mot et de son indépendance de l'homme* se rencontre déjà chez le philosophe indien Jaimini (cf. Windischman, *die Philosophie, etc.* 1834, 1761-1762)⁴ avec le texte duquel mon exposé est littéralement identique à deux endroits. "Il est très naturel, m'a remarqué mon camarade, de partir d'un point et de rejoindre, en avançant pas à pas, les résultats d'un autre chercheur".

Regardons l'état actuel de notre problème. A ce que je sache, à ce jour seul W. Humboldt a esquissé quelques idées sur le point primordial de la Philologie, à savoir les *origines du Langage*, mais ces idées sont encore loin d'avoir la valeur de *postulats scientifiques* : non seulement elles n'ont pas un caractère de vérité dogmatique tangible, mais elles sont même la formulation d'une banale *opinion* savante. Un manque de cohérence et d'unité, des sous-entendus ou une ambiguïté d'expression, une approximation brumeuse et, par conséquent, des contradictions inévitables font perdre à la pensée de Humboldt le statut d'une opinion en la réduisant à des *suppositions*. Sans étendre nullement ma sentence à d'autres idées de Humboldt dans la linguistique comparative et en répétant une fois de plus qu'elle ne concerne que ses opinions sur le *commencement* (origines) du Langage, je ne crains point qu'on me reproche l'audace (ou pis encore, l'arrogance) avec laquelle je me permets de juger ainsi le grand Philologue.

Assez ! Mon exposé est long, mais a) j'ai voulu rendre pour le lecteur *plus palpables* les écueils de la métaphysique contre lesquels a échoué la pensée de Humboldt ; b) convaincre le lecteur que si moi, jeune chercheur sans renommée, je critique le grand Philologue, c'est que j'ai mes *raisons* et même le droit de le faire. D'ailleurs, j'ai fait ressortir chez Šiškov et Monboddo le même dualisme et les mêmes virages abrupts, si vous vous le rappelez, mon lecteur attentif ! (Fin du deuxième semestre). (*Ibid.*, p. 344)

³ Orest Markovič Novickij (1806-1884), professeur de philosophie à l'Université Saint Vladimir de Kiev.

⁴ Il s'agit de l'ouvrage de Karl Joseph Hieronymus Windischmann *Die Philosophie im Fortgang der Weltgeschichte* [La philosophie dans le développement de l'histoire universelle], 1827-34, Bonn : Adolph Markus.

CONCLUSION

Les textes de Kostyr' et de Potebnja présentés ci-dessus ont eu des impacts très différents sur les sciences du langage : si *La pensée et le langage* de A. Potebnja est largement connu dans le monde scientifique, *Objet, méthode et but de l'étude philologique de la langue russe* de N. Kostyr' a eu une diffusion restreinte après sa parution et a été pratiquement oublié après la mort de l'auteur. Il en va de même pour les renommées de ces chercheurs. Il me semble néanmoins justifié de supposer une influence du personnage et des textes de Kostyr' sur le futur grand philologue ukrainien et russe tel que Potebnja est devenu par la suite. Les points de vue de Potebnja sont souvent à l'opposé de ceux de Kostyr', même si Potebnja ne s'y réfère nullement. Il est très probable que *La pensée et le langage* a été une réaction du jeune Potebnja, entre autres, aux thèses de son professeur Kostyr'.

D'autres problématiques communes aux deux auteurs sont des pistes encore à explorer : apparition des parties du discours, tons imitatifs et représentations sensorielles dans la constitution du langage, lieux communs de l'époque : exemple des sourds-muets, statut du chinois...

© Margarita Schoenenberger

BIBLIOGRAPHIE

- ADELUNG Johann Christoph, 1806-17 : *Mithridates, oder allgemeine Sprachenkunde*, Berlin.
- AJZENSTOK Ieremija, 1922 : «K biografii A.A. Potebni» [Biographie de A. Potebnja], in *Bjulleten' redakcijnogo Komitetu dlja vidanija tvoriv O.P. Potebni*, Kharkiv, p. 70-75.
- BECKER Karl Ferdinand, 1841 : *Organism der Sprache*, Frankfurt am Main.
- BELECKIJ Aleksandr, 1922 : «Potebnja i nauka istorii literatury v Rosii» [Potebnja et la science de l'histoire de la littérature en Russie], in *Bjulleten' redakcijnogo Komitetu dlja vidanija tvoriv O.P. Potebni*, Kharkiv, p. 38-47.
- BROKGAUZ Fridrix, EFRON Il'ja, 1907-1909 : «Kostyr' Nikolaj Trofimovič», in *Malyj ènciklopedičeskij slovar' Brokgauza i Efrona*, Peterburg : Izd. Obščestvo «F.A. Brokgauz – I.A. Efron».
- ČALYJ Mixail, 1889 : «Vospominanja. Nikolaj Trofimovič Kostyr'» [Souvenirs sur N. Kostyr'], in *Kievskaja starina*, t. XXVII, fasc. 11, p. 273-278.

- FRIDMAN Nikolaj, 1964 : «Osnovnye problemy izučeniya tvorčestva Batjuškova» [Les problèmes essentiels dans l'étude de l'œuvre de Batjuškov], in *Izvestija AN SSSR, Serija literatury i jazyka*, t. XXIII, fasc. 4, p. 305-306.
- , 1971: *Poèzija Batjuškova* [La poésie de Batjuškov], Moscou : Nauka.
- , 1972: «Zabytaja kniga o Batjuškove» [Un livre oublié sur Batjuškov], in *Žurnalistika i literatura (sbornik v čest' 60-letija A.V. Zapadova [Journalisme et littérature (recueil pour 60 ans de A.V. Zapadov)]*, Moscou : Izd. MGU.
- KATKOV Mixail Nikiforovič, 1845 : *Ob èlementax i formax slavjanorusskogo jazyka [Sur les éléments et les formes de la langue slavonrusse]*, Moscou.
- KOSTYR' Nikolaj, 1850: *Predmet, metod i cel' filologičeskogo izučeniya russkogo jazyka* [Objet, méthode et but de l'étude philologique de la langue russe], en 2 vol., Kiev : Universitetskaja tipografija.
- , 1853 : *Batjuškov, Žukovskij i Puškin*, vol. 1., Kharkiv : Universitetskaja Tipografija.
- LINNIČENKO Andrej, 1884 : «Kostyr' Nikolaj Trofimovič», in Ikonnikov V.S. (éd.), *Biografičeskij slovar' professorov i prepodavatelej imperatorskogo universiteta sv. Vladimira (1834-1884)*, Kiev : Tip. Un-ta Sv. Vladimira, p. 297-303.
- MAJKOV Leonid, 1885-1887 : «Batjuškov, ego žizn' i sočinenija» [Batjuškov, sa vie et ses œuvres], in K.N. Batjuškov, *Sočinenija v 3 t.*, Sankt-Peterburg : P.N. Batjuškov⁵.
- MASKIN Anatolij, 1922 : «Kritičeskie vzgljady Potebni» [Les vues critiques de Potebnja], in *Bjulleten' redakcionogo Komitetu dlja vidanija tvoriv O.O. Potebni*, Kharkiv, p. 12-37. [Bibliothèque scientifique des livres anciens de l'Université de Kharkiv, RK-Vet K-9416]
- MONBODDO James Burnett, lord of, 1774 : *On the Origin and Progress of Language*, Edinburgh & London.
- PAVSKIJ Gerasim, 1841-42 : *Filologičeskie nabljudenija nad sostavom russkogo jazyka [Remarques philologiques sur la composition de la langue russe]*, Sankt-Peterburg, 3 volumes.
- POTEBNJA Aleksandr, 1913 [1862] : *Mysl' i jazyk* [La pensée et le langage], Kharkov : Tip. Mirnyj trud.
- SUMCOV Nikolaj Fedorovič, 1908 : «Kostyr' Nikolaj Trofimovič», in Xalanskij M.G. et D.I. Bagalej (éds), *Istoriko-filologičeskij fakul'tet za pervye 100 let ego suščestvovanija (1805-1905)*, Khar'kov : Tip. Adol'fa Darre, p. 76-81.
- ŠISKOV Aleksandr Semenovič, 1803 : *Rassuždenie o starom i novom sloge rossijskogo jazyka [Réflexion sur les styles ancien et nouveau de la langue grand-russe]*, SPb.

⁵ [Pompej Nikolaevič, frère du poète et son éditeur]

— 1832 : *Sobranie jazykov i narečij* [Collection de langues et parlars],
in *Sobranie sočinenij i perevodov admirala Šiškova* [Œuvres et traduc-
tions de l'amiral Šiškov, vol. XV, SPb.



Aleksandr Semenovič Šiškov (1754-1841)

Matérialisme ou mentalisme ? Une querelle post-marriste à propos de Potebnja (années 1930-40)

Patrick SERIOT
Université de Lausanne

Résumé : S'il s'avère que la pensée a une histoire, alors qu'en est-il de l'universalisme kantien? Telle est la question qui agitait les esprits à Léningrad dans les années 1930-40. Loin de l'image étouffante du stalinisme omniprésent que les sciences politiques donnent habituellement de cette période, la philosophie du langage des typologues post-marristes se heurte à la lecture de Potebnja et tente d'en donner une interprétation où la psychologie idéaliste devient, par oxymore, une sorte de *mentalisme matérialiste*.

Cette discussion, sur un fond de vocabulaire marxiste, rappelle étonnamment les écrits de psycho-linguistes anti-structuralistes français de la même époque comme Damourette et Pichon. Les lignes de partage sont à revoir complètement.

Mots-clés : idéalisme; linguistique soviétique; matérialisme; mentalisme; Kacnel'son; Potebnja; Kant

«La langue n'est pas un moyen d'exprimer une idée toute faite, mais celui d'en créer une, [...] elle n'est pas le reflet d'une vision du monde déjà formée, mais une activité formant cette vision». (Potebnja 1862 [1913, p. 141])

L'extrême complexité de la lecture de Potebnja découragerait toute bonne volonté, s'il n'existait un moyen de ne pas monter à l'abordage à mains nues. Un éclairage indirect me semble une solution dans ce cas adéquate pour accéder à cet univers intellectuel à multiples facettes. La lecture que font de Potebnja les linguistes post-marristes va nous servir de terrain expérimental pour soutenir cette thèse.

Léningrad, années 1930-1940 : dans ces années sombres de l'histoire soviétique, qui ont vu la terreur et la guerre, l'effervescence est à son comble en linguistique. Au nom du marxisme, les thèses les plus diverses s'étaient opposées dans les années 1920. Maintenant, après avoir éliminé tous les courants concurrents, les idées marristes triomphent, du moins sont-elles présentées comme la seule théorie linguistique correspondant à l'idéologie officielle, et semblent occuper le terrain de façon inébranlable. Condamnées ensuite avec un lâche soulagement lors de la «discussion de 1950» et renvoyées dans un néant d'oubli sans examen sérieux¹, elles présentent pourtant l'intérêt manifeste d'aborder de front le problème du rapport entre sciences de la nature et sciences de la culture, une discussion qui voit aujourd'hui un regain d'actualité (cf. la récente «affaire Sokal»).

La linguistique soviétique dans son ensemble dans les années 1930-1940, par delà le dialogue de sourds entre les marristes et leurs discrets opposants, construit un paradigme textuel dont un des termes-clés, l'«historicisme», s'appuie sur un rejet explicite de la philosophie d'E. Kant, savant «bourgeois». A Léningrad plus précisément, les typologues de l'école post-marriste de I. Meščaninov et S. Kacnel'son trouvent, pour leur combat anti-kantien, un allié dans un auteur inattendu mais ambigu : Aleksandr Potebnja.²

Potebnja, le chef de file de l'école «psychologiste» du dernier tiers du XIX^e siècle en Russie, avait tout pour être voué aux gémonies dans la linguistique soviétique des années 1930-1940, engagée dans l'élaboration d'une science matérialiste sur la base de la philosophie marxiste. Or le paradoxe est que Potebnja, même si c'est avec réserves, y est au contraire magnifié. Pourquoi ? quel usage fait-on de Potebnja à Léningrad à

¹ Ayant souffert de l'opprobre générale entourant leur ancien chef de file, N. Marr, leurs travaux méritent pourtant un examen attentif (cf. Sériot 2005).

² Si Marr ne cite Potebnja qu'une seule fois dans ses *Œuvres choisies* (1935, p. 143 et 149), à propos d'interprétations étymologiques de détail, les typologues post-marristes, au contraire, font grand usage de son œuvre. Ceci à la différence de leur contemporain V. Vološinov, par exemple, qui expédie l'œuvre de Potebnja en une ligne : «Dans l'ouvrage principal de Potebnja, on trouve un exposé des idées de Humboldt» (Vološinov 1928, p. 120).

cette époque du stalinisme triomphant ? Son interprétation par les linguistes marristes est un des derniers épisodes de l'interminable querelle des lois phonétiques, dont l'enjeu épistémologique est encore loin d'avoir été entièrement élucidé.

La réception de Potebnja, comme l'ampleur des discussions qu'elle a suscitées, est révélatrice de l'ambiguïté et de l'ambivalence de la linguistique soviétique de cette époque en ce qui concerne le problème de la *pensée* : celle-ci relève-t-elle de la psychologie, de la sociologie, de la socio-psychologie, ou d'une science des idéologies encore à définir ? Mais l'ambiguïté de Potebnja se révèle en même temps encore plus grande : y a-t-il lieu de parler à son sujet de matérialisme ou d'idéalisme ? et cette question a-t-elle un sens ?

Cette comparaison à première vue incongrue entre un promoteur du psychologisme et des chercheurs de déterminisme socio-économique permet de constituer un domaine d'intelligibilité dont j'espère montrer la cohérence, autour de l'interprétation à donner à la notion extrêmement floue de *pensée*. Mais elle va nous servir également à traverser l'écran de pseudo-évidences qu'a si longtemps représenté l'interprétation marxiste de la vie scientifique en URSS, ou une approche de type sociologique. Ou la pure ignorance...

La linguistique soviétique qui suit l'année 1929 dite du «Grand tournant» (*god velikogo pereloma*) se différencie nettement de la période précédente, celle des années 1920, dont le thème général de recherche était le rapport langage / société. Dans les années 1930-1940, c'est bien le rapport langage / pensée qui se trouve au centre d'intérêt des membres de l'école triomphante des typologues post-marristes, qui ont consacré toute leur vie, toute leur énergie à essayer de résoudre ce problème à partir d'une position déclarée *matérialiste*. Et c'est là qu'ils rencontrent Potebnja et qu'ils doivent donner sens à leur recherche en se positionnant par rapport à lui.

Ce filtre «matérialiste» de lecture de Potebnja (et la polémique avec V. Vinogradov qui s'ensuit) est à la fois une voie d'accès étonnante et utile à l'œuvre de Potebnja, et une possibilité d'explorer la place du *mentalisme* dans ses rapports ambigus avec le *matérialisme* dans les sciences humaines soviétiques de l'époque stalinienne. Et d'étayer par là-même un soupçon : le matérialisme historique semble faire bon ménage avec l'idéalisme.

1. MATERIALISME

Notons d'abord combien Potebnja était, comme tous les romantiques, fasciné par le rapport *magique*, non arbitraire, entre les mots et les choses, à tel point qu'il est parfois malaisé, dans ses écrits, de faire la différence entre ce qu'il décrit et ce à quoi il adhère :

Dans la langue et dans la poésie, on trouve des témoignages convaincants que, selon les croyances de tous les peuples indo-européens, le mot est bien la pensée, le mot est la vérité intellectuelle et morale [*istina i pravda*], la sagesse, la poésie. Tout comme la sagesse et la poésie, le mot relevait autrefois d'un principe divin. Il y a des mythes qui divinisent le mot lui-même. Sans parler du mot divin (λόγος) des Juifs hellénisés, nous dirons seulement que tout comme chez les Germains Odin sous la forme d'un aigle dérobe aux géants le miel divin, chez les Hindous c'est une mesure de versification incarnée dans un oiseau qui accomplit la même tâche. Le mot est la chose elle-même, ce que ne prouvent pas tant les relations philologiques entre les mots désignant le mot et la chose que la croyance que tous les mots désignent l'essence des phénomènes. Le mot en tant qu'essence de la chose acquiert dans la prière et dans l'action un pouvoir sur la nature. [...] Une relation mystérieuse entre le mot et l'essence de l'objet ne se limite pas aux seuls mots sacrés des formules magiques, elle se manifeste également dans les mots de la parole quotidienne. (Potebnja 1862 [1913, p. 144])

Par un de ces paradoxes dont la linguistique soviétique est coutumière, c'est par sa magistrale étude du rapport langue/pensée que Potebnja est déclaré «matérialiste», cf. ce jugement de F. Berezin, un peu plus tard, dans les années 1980 :

Potebnja fut l'un des premiers, dans la philosophie prémarxiste, à s'être approché d'une compréhension matérialiste de l'origine de la pensée humaine comme résultat du travail et de l'activité du second système de signaux. (Berezin 1984, p. 70)

Et Berezin en cite pour preuve l'affirmation suivante de Potebnja :

L'homme surpasse l'animal, d'une part, par le mot, c'est-à-dire un outil qu'il s'est forgé pour perfectionner sa pensée, d'autre part par la machine, c'est-à-dire le fait que, indépendamment de ses organes, qui lui sont donnés par la nature, il crée pour ses actions de nouveaux organes, des outils, à commencer par le bâton, le levier. (Potebnja 1894, p. 133)

L'écriture de Berezin repose sur un procédé très fréquemment employé à l'époque soviétique, consistant à affirmer, au nom de la «dialectique», la coexistence de deux thèses mutuellement contradictoires, selon le schéma argumentatif «*a*, mais non-*a*»³ :

Tout en niant la vérité objective, Potebnja reconnaissait néanmoins que le critère de la vérité se définit par la correspondance entre nos connaissances et la vie réelle. Ainsi, bien que restant dans l'ensemble sur des positions psychologues, il partageait des conceptions matérialistes, avant tout sur la question du lien entre langage et pensée. Le matérialisme de Potebnja dans la solution des

³ Les connecteurs argumentatifs les plus courants sont ici «*a*, v to že vremena ne-*a*» [*a*, en même temps non-*a*], «*a*, odnako ne-*a*» [*a*, néanmoins non-*a*].

problèmes fondamentaux de la linguistique se manifeste tout particulièrement si on le compare à l'approche humboldtienne [...]. (Berezin 1984, p. 70)

Finalement, force est de constater l'impossibilité de résoudre la question du matérialisme/idéalisme chez Potebnja :

Dans la façon dont A. Potebnja cherche à résoudre les problèmes linguistiques, surtout dans son analyse de la relation entre langage et pensée, on rencontre nombre de contradictions, qui sont dues au caractère intrinsèquement contradictoire de sa conception philosophique, qui réunit des positions aussi bien matérialistes qu'idéalistes». (Berezin 1984, p. 72)⁴

En 1946 l'historien de la psychologie M. Jaroševskij décèle des «éléments de matérialisme spontané» chez Potebnja :

La langue, pour Potebnja, est un organe intermédiaire entre l'homme et la nature, cherchant à produire la connaissance des relations qui existent indépendamment de la personne pensante. Cette thèse de Potebnja témoigne de la présence chez lui d'éléments de matérialisme spontané. Il voit les conditions d'évolution du langage dans le fait que le contenu objectal, indépendamment de l'activité idéalisante de l'homme, contient la possibilité d'une transformation idéale. (Jaroševskij 1946, p. 147)⁵

Mais revenons aux continuateurs directs de Marr, chez qui l'œuvre de Potebnja suscite des commentaires extrêmement louangeurs. Ainsi S. Kacnel'son en fait un précurseur du marrisme :

Le grand linguiste russe du siècle dernier, A. Potebnja, qui a occupé une place extraordinairement originale dans l'histoire de la question qui nous intéresse [...].⁶ (Kacnel'son 1940, 71)

Originale et unique en son genre, la profonde et audacieuse conception grammaticale de Potebnja.... (Kacnel'son 1947, p. 383)

A. Potebnja est une figure éminente de la linguistique russe du siècle dernier, insuffisamment appréciée dans la science russe d'avant la Révolution, et presque entièrement passée sous silence à l'étranger. [...] Par sa façon d'envisager la structure de la langue, l'évolution des formes grammaticales et le rôle déterminant des catégories syntaxiques, Potebnja non seulement a surpassé

⁴ Dans ses commentaires à l'édition de 1989 d'œuvres choisies de Potebnja, p. 589, A. Toporkov introduit une note indiquant que, de la notion floue et ambiguë d'*esprit* chez Humboldt, Potebnja fait une interprétation «explicitement matérialiste». A la veille de l'effondrement de l'URSS, on faisait encore des commentaires de ce type.

⁵ A lire tant d'affirmations contradictoires, énoncées comme des vérités d'évidence, on pourrait désespérer de la valeur des sciences humaines. En 1922 Potebnja est considéré comme «un des premiers positivistes russes» (Maškin 1922, p. 307), à cause de son «réductionnisme», mais en 2006 N. Kerecuk écrit : «He was critical of positivism» (Kerecuk 2006, p. 798)...

⁶ Il s'agit du rapport entre langue et pensée.

tous les linguistes de son époque, mais encore il n'a pas d'égal dans toute la science du langage pré-marxiste. [...] Grâce au caractère progressiste de ses aspects essentiels, la théorie grammaticale de Potebnja a connu une seconde vie, encore plus intense, à l'époque soviétique, et s'est trouvée au centre de l'attention des linguistes soviétiques. A l'époque soviétique, ce sont les disciples et continuateurs de N. Marr qui ont joué un rôle important en faisant fructifier son héritage et en actualisant sa théorie. On peut citer F. Filin, M. Mal'cev, et parmi les non-russistes : A. Riftin, A. Xolodovič, etc. Cela s'explique par le fait que ses travaux se sont avérés avoir un lien direct avec les questions traitées par la Nouvelle théorie du langage. (Kacnel'son 1948, p. 83)

Mais un anti-marriste de longue date comme Vinogradov (1895-1969) participe à ce concert de louanges dont les effets rhétoriques semblent figés dans un discours qui court tout seul, où le seul nom de Potebnja entraîne dans son sillage une série d'épithètes stéréotypées :

Dans l'histoire de la linguistique russe, A. Potebnja occupe une place exceptionnelle et originale. Linguiste et grand penseur, il a tenté d'étudier la langue russe et son histoire à la lumière de l'évolution générale du langage et de la pensée des hommes. (Vinogradov 1938, p. 111)
Potebnja, ce linguiste remarquable... (*ibid.*, p. 121)

«Le grand linguiste russe A. Potebnja...» (Vinogradov 1946, p. 3)

Comment le psychologisme de Potebnja est-il justifié dans la linguistique soviétique des années trente ? Vinogradov résout la difficulté grâce à une notion qu'on désignerait à l'heure actuelle comme socio-psychologie, mais dans une terminologie qui rappelle fortement le monde intellectuel de Steintal et Lazarus : *l'esprit du peuple* (*dux naroda, Volksgeist*), le mot «peuple» n'étant jamais défini autrement que par la communauté de langue, elle-même supposée, comme chez tous les romantiques, *homogène*.

Potebnja ne s'occupait pas de la lutte des classes et de la façon dont elle se manifeste dans l'histoire de la langue, et ne prêtait guère d'attention aux dialectes sociaux et aux styles de la langue, son objet était la langue du peuple, le style national. Mais le moteur fondamental de la langue-pensée, pour Potebnja, c'est le peuple. L'individualisme de Potebnja est démocratique, et s'il étudiait la personne individuelle dans le domaine de la création langagière, c'est toujours en tant que reflet et expression de l'esprit du peuple. (Vinogradov 1938, p. 112)⁷

Pourtant, après ces qualificatifs dithyrambiques, Vinogradov s'engouffre dans une véhémence critique de Potebnja, ce qui lui permet de combattre à fleurets mouchetés contre ses adversaires de toujours : les

⁷ Par contraste, on peut citer un texte de 1975, qui, en opposant Potebnja à Steintal, en fait au contraire un explorateur de l'âme individuelle : «Potebnja, dans une bien plus grande mesure que Steintal, concentre son attention sur l'acte individuel de parole» (Amirova et al. 1975 [2005, p. 356]).

linguistes marristes, tenants d'une théorie «stadialiste» de l'évolution historique conjointe du langage et de la pensée.

Kacnel'son accepte qu'on puisse trouver à redire dans la conception de Potebnja, mais il utilise des arguments fort différents. Il entre en matière dans son argumentation en affirmant que Potebnja est un savant russe avant d'être un savant bourgeois, en ce qu'il partage avec les typologues de l'école de Meščaninov un certain nombre de principes épistémologiques :

Le primat de la syntaxe sur la morphologie et le caractère secondaire des parties du discours par rapport aux membres de la proposition, ces positions sont acceptées maintenant par de nombreux linguistes étrangers (avec plus d'un demi-siècle de retard après Potebnja), mais aucun d'entre eux n'a su comprendre l'historicité de la proposition et les liens entre les catégories syntaxiques et la pensée. (Kacnel'son 1947, p. 390)

Pour Vinogradov, Potebnja est un idéaliste du fait de poser une évolution immanente de la langue, et *par conséquent de la pensée*, indépendamment des conditions matérielles de son existence. Dans un texte de 1938, probablement très conjoncturel, il déclare les thèses de Potebnja «irrecevables» :

Dans la conception de Potebnja le concept de langue recouvrait non seulement le domaine de la parole orale et écrite, mais également la poésie et la science dans leur totalité. Pour lui, qui se trouvait fortement influencé par l'idéalisme classique allemand, l'idéalisme de Kant, Schelling, Hegel, W. Humboldt, Lotze et Steinthal, la langue était l'organe formateur de la pensée (*das bildende Organ des Gedankens*). (Vinogradov 1938, p. 111)

[...] Il ne fait pas de doute que cette orientation des études grammaticales de Potebnja a été favorisée par l'influence de la philosophie de l'idéalisme classique (en partie Kant, mais surtout Hegel et Humboldt).

Il faut néanmoins souligner que les conceptions philosophiques de Potebnja sont pour nous irrecevables. Dans le système de Potebnja les présupposés subjectivo-idéalistes, particulièrement manifestes dans ses premiers travaux, s'entrecroisent de façon contradictoire avec des échos d'idéalisme objectif, remontant à Hegel et très marqués dans l'œuvre de Humboldt. Le psychologisme individualiste et l'intuitivisme de Potebnja se manifestent également dans l'éclairage unilatéral du rôle de la langue dans l'évolution de la pensée, dans la séparation de l'histoire de la langue d'avec celle de la culture matérielle.

Chez Potebnja le poète prend parfois la place de l'historien. Quoi qu'il en soit, les fondements philosophiques de la théorie de Potebnja sont vicieux. La linguistique soviétique oppose à l'idéalisme et à l'intuitivisme psychologique de Potebnja la méthode du matérialisme dialectique. (*ibid.*, p. 114-115)

Comme bien souvent, les adversaires partagent entre eux bon nombre de présupposés. Le rejet de Kant fait partie de ce fonds commun qui rassemble marristes et anti-marristes. Mais une opposition aussi radicale que celle qui sépare ces frères ennemis que sont le matérialisme et l'idéalisme a aussi tendance à se troubler au gré d'affirmations péremptoires et mutuellement exclusives, présentées comme des évidences premières.

On peut tenter une interprétation de l'extrême ambiguïté de la place du kantisme dans l'interprétation de Potebnja par la linguistique soviétique des années trente de la façon suivante : pour Vinogradov, Potebnja est entièrement kantien par son interprétation historique du rapport langue / pensée, alors que pour un post-marriste comme S. Kacnel'son il est anti-kantien par son historicisme (la pensée a une histoire, lisible dans les formes de la langue), tout en étant kantien dans sa théorie de la connaissance «agnostique».

1.1. CONNAITRE

On va trouver en 1936 une formulation claire de cette critique chez Olga Frejdenberg, spécialiste de la mythologie de l'antiquité classique, proche du marrisme, qui considère également le travail de Potebnja comme «irrecevable». Il s'agit de l'impossibilité, pour Potebnja, de connaître la «chose en soi», ou «l'essence authentique de l'objet», et donc de ne pouvoir aborder le monde objectif que par la sélection de «traits spécifiques» (*priznaki*⁸), fixés dans le processus de nomination des objets dans chaque langue.

A la différence d'Usener, Potebnja, pur kantien, considère que l'image ne reflète jamais l'objet, et que le monde est 'l'enchevêtrement de nos processus psychiques'. Nous réunissons toute la richesse de perceptions des objets qui nous environnent en un tout unique qui est le symbole, ou l'image ; mais l'essence authentique de l'objet ne s'y trouve pas. [...] Les images sont multisingnifiantes [*mnogoznačimy*], parce qu'elles sont la synthèse des perceptions ; elles sont ambivalentes et antisémiotiques [*antiznačny*], parce qu'elles sont constituées de qualités antithétiques : infinité et détermination des contours. [...] Bien que Potebnja étudie la langue, le folklore et la littérature dans leur lien indissoluble avec la pensée, son psychologisme et sa posture classiquement idéaliste en font pour nous un théoricien irrecevable. (Frejdenberg 1936, [1977, p. 24])

Et pourtant, grâce à la formule du «*a*, mais non-*a*», Frejdenberg fait de Potebnja un «précurseur de Marr» par ses découvertes pratiques en matière de sémantique, puisque pour lui

Un mot avec une représentation disparue ou avec une signification élargie se régénère [*pereroždaetsja*] en un autre mot, les interprétations se renouvellent sans fin, vers l'avant ou vers l'arrière ; un nouveau contenu se coule dans des formes déjà existantes, ce qui modifie à leur tour les formes mêmes. (*Ibid.*)

Hegel opposera constamment au formalisme de Kant l'idée très forte que *forme* et *contenu*, en tout domaine, sont dialectiquement liés, si bien qu'il est faux de vouloir reléguer la raison au seul usage des formes et que, derrière et à travers celles-ci, elle a vocation pour retrouver la chose en soi,

⁸ *Priznaki* : calque du terme *Merkmal*, emprunté à H. Steinthal.

l'absolu. Voilà le point commun entre Potebnja et les post-marristes. En effet, le fait que pour Kant, l'entendement ne peut connaître le fond des choses (la chose en soi), et se contente d'«épeler les phénomènes» est «irrecevable» pour l'ensemble de la linguistique soviétique des années 1940.

Les post-marristes sont des post-kantiens qui vont proposer, au nom d'un matérialisme historique souvent plus déclaratif qu'explicite, un système de valeurs où l'irréductible opposition de la chose et de l'esprit sera éliminée.

Mais en quoi Potebnja est-il «kantien» ? Qu'est-ce que recouvre ce terme, largement péjoré dans les sciences humaines et sociales de l'URSS des années 1930-40 ?

Kacnel'son reproche à Potebnja l'idée que seul le côté subjectif du «processus de pensée» est soumis aux changements, ce qui a pour résultat que les formes de représentation [*predstavlivanie*] se multiplient et se complexifient, la pensée «se concentre» et son rythme s'accélère (Kacnel'son 1940, p. 74).

A cause des fondements kantiens de sa vision du monde, Potebnja développe une théorie des catégories fictives en grammaire. Il considère les verbes impersonnels, les noms abstraits et certaines autres formes comme des fictions grammaticales appelées à exprimer un point de vue particulier du sujet parlant, extérieur à l'objet. En étroite relation avec toute sa conception philosophique se trouve également la conclusion générale de ses investigations grammaticales sur l'évolution de la proposition 'du nom en direction du verbe'. Ce n'est pas pour rien qu'on a vu dans cette thèse un reflet de conceptions kantiennes sur l'évolution générale de la pensée de la catégorie de substance à celle d'action, de l'idée de matière à celle d'énergie. (Kacnel'son 1940, p. 74)

Si la philosophie kantienne de l'histoire sert ici de repoussoir, les exemples concrets ne sont pas légion. Il faut donc s'efforcer de reconstituer les chaînons manquants du raisonnement, à partir de l'échange polémique entre marristes et non marristes à propos de la stadialité.

La présence d'importants éléments de kantisme non dépassés dans la philosophie du langage de ce penseur-linguiste met à l'ordre du jour, en tant que tâche urgente de la linguistique soviétique, un réexamen critique de son héritage scientifique à partir des positions du matérialisme dialectique. (Kacnel'son 1948, p. 84)

Potebnja et Kacnel'son rejettent tous les deux les cadres *a priori* de l'entendement (temps et espace). Mais Potebnja (qui *ne cite jamais Kant*) prolonge l'idée qu'on ne peut pas connaître la chose en soi (nous ne connaissons que ce que nous pouvons connaître sur la base de notre intuition sensible (*Anschauung*) et de notre entendement (*Verstand*), et que chaque langue ne nomme les objets que par un trait saillant caractéristique qui a été sélectionné par les premiers locuteurs de cette langue. Kacnel'son, en revanche, considère que la connaissance absolue est un objectif licite, suivant

en cela l'idéal de connaissance scientifique comme reflet de plus en plus fidèle de la réalité que propose Lénine dans *Matérialisme et empiriocriticisme* (1908). Kacnel'son pense possible de relier ce que Kant avait séparé. Comme les philosophes idéalistes allemands, il pense possible de substituer à l'interdit kantien un système unitaire, qui dépasse l'opposition entre la «chose en soi» et le «phénomène» (dans l'idéalisme allemand la raison humaine et la réalité extérieure sont susceptibles d'une explication par les mêmes principes). Mais, à la différence de l'idéalisme allemand, Kacnel'son soutient la thèse marxiste que l'histoire de la langue et celle de la pensée ont une cause unique dans la réalité socio-économique.

Si Kacnel'son accorde à Vinogradov qu'il existe chez Potebnja «un grand nombre d'éléments d'un kantisme non dépassé», nécessitant un «ré-examen critique de son héritage scientifique à partir des positions du matérialisme dialectique» (Kacnel'son 1948, p. 84), il rejette l'argument de Vinogradov que le «principe sain» de la stadialité puisse être critiqué à partir des positions kantienne de Potebnja, lesquelles n'ont pu qu'empêcher ce dernier d'être conséquent dans sa périodisation stadiale des processus syntaxiques qu'il avait mis en évidence (*ibid.*).

C'est donc bien l'autre aspect de Potebnja, à savoir *l'historicisme*, qui trouve grâce aux yeux des post-marristes.

1.2. LA GENETIQUE DU SENS

Notons que, si la deuxième grande œuvre de Potebnja, *Notes de grammaire russe*, comporte le mot «grammaire» dans son titre, il s'agit essentiellement d'un ouvrage de typologie syntactico-historique, qui établit un parallèle entre l'évolution de la langue (forme) et celle de la pensée (contenu). D'où l'intérêt que lui portent les typologues post-marristes de Léninegrad dans les années 1930-40. Or c'est précisément ce que Vinogradov reproche à Potebnja :

Potebnja relie l'évolution des catégories grammaticales avec celle de la pensée humaine dans une interprétation kantienne et hégélienne. (Vinogradov 1948, p. 20)

Si Marr avait un idéal d'autonomisation finale de la pensée par rapport à la matière de la langue, Kacnel'son en revanche suit la thèse hégélienne du lien intrinsèque entre langue et pensée, en s'opposant catégoriquement au formalisme kantien. C'est le Potebnja historiciste qui va être mis ici en avant par les typologues post-marristes.

Pour Potebnja, en effet, la *proposition (predloženie)* est l'unité centrale de la langue dans son fonctionnement (*reč'*)⁹, ce lieu où les parties du discours prennent vie en tant que «membres de la proposition».

⁹ La traduction de *reč'* pose un problème extrêmement délicat. C'est le terme qui a été choisi par A. Suxotin pour traduire la *parole* saussurienne (alors que Romm utilisait *govorenje*).

Le psychologisme de Potebnja est, fondamentalement, un anti-logicisme, parfaitement en accord avec les grands thèmes de la linguistique en Allemagne à son époque. De là découle le slogan de Potebnja : la proposition grammaticale ne peut pas être définie à partir du jugement logique.

L'étude comparée et historique a été avant tout une révolte contre la grammaire logique générale. Ce n'est qu'au moment où cette méthode a ébranlé les fondements de la grammaire logique en accumulant une importante réserve de lois linguistiques spécifiques que les données factuelles sont devenues inconciliables avec la nouvelle théorie : le vin nouveau a nécessité des outres neuves. (Potebnja 1862 [1913, p. 40])

L'alternative proposée par Potebnja est alors un psychologisme historicisé, où le temps et l'espace viennent démultiplier les possibilités d'organisation de la proposition, découplée du jugement logique, qui, lui, est atemporel et universel : l'anti-kantisme ici est un refus de tout universalisme, un historicisme exacerbé, ou plus exactement un *relativisme historicisé*.

Kacnel'son prône une «révision des valeurs» (1937, p. 7) en syntaxe, assignant à Potebnja un rôle de précurseur. S'opposant aux linguistes et philosophes du langage de son époque qui «rivalisent d'ingéniosité en inventant de toujours nouvelles définitions de la proposition, formellement irréprochables, valables pour toutes les époques et pour toutes les langues» (*ibid.*), il rappelle la citation bien connue de Potebnja, selon qui

De la thèse fondamentale que la langue est un organe de la pensée se modifiant en permanence il s'ensuit que l'histoire de la langue, envisagée sur un laps de temps important, doit donner une série de définitions de la proposition. (Potebnja 1874, t. 1, p. 101, cité par Kacnel'son *ibid.*)

La seule nuance qu'apporte Kacnel'son au schéma historique de Potebnja est que ce dernier distingue deux «stades» de la proposition : ancien (nominocentrique) → contemporain (verbocentrique), alors que Kacnel'son en fait une triade : ergatif → nominatif ancien → nominatif moderne.

On comprend alors pourquoi le syntacticentrisme de Potebnja est si parlant pour Kacnel'son : si la structure de la proposition évolue au cours du temps, les fonctions syntaxiques (appelées ici, à l'allemande, «membres de la proposition» : *členy predložénija, Satzglieder*) sont plus importants que les parties du discours. C'est que la syntaxe est plus proche de la pensée que la morphologie. La fonction syntaxique prime sur la forme des parties du discours. Sujet, prédicat, complément, sont des *catégories historiques*, donc sujettes au changement, en devenir, ce ne sont pas des catégo-

Ici il s'agit bien de la langue dans son *fonctionnement*, dans une ligne de pensée plus humboldtienne que sociologiste.

ries immuables d'une pensée abstraite, en dehors du temps et du lieu. Temps et espace ne sont plus des cadres a priori de la pensée comme chez Kant, ils n'existent qu'en fonction de coordonnées ancrées dans un devenir socio-historique en évolution constante, qui n'est pas simple succession temporelle, mais orientation vers un *progrès*. La typologie post-marriste de Léninegrad est bien ainsi une sorte de post-kantisme, un système où l'irréductible opposition que propose Kant entre la chose et l'esprit sera éliminée. Si Kacnel'son, dans sa lecture de Potebnja, insiste tant sur l'historicité de la pensée, c'est que ce dernier lui fournit une argumentation de premier ordre dans son combat anti-kantien. Potebnja et Kacnel'son s'inscrivent, me semble-t-il, dans le grand mouvement de révision critique du système philosophique kantien. On peut parler à leur sujet plutôt d'une «sensibilité» : ils ne proposent ni une théorie de la contradiction, ni une philosophie de la nature, mais leur philosophie du langage se présente essentiellement comme un refus de l'universalisme des Lumières et de la Logique formelle atemporelle.

Il me semble que la base anti-kantienne de la lecture que les typologues post-marristes font de Potebnja est une façon de suivre à la lettre le rapport strict forme / contenu que fait Hegel, même si ce nom n'est, à ma connaissance, jamais prononcé. C'est à propos de la notion de «signification syntaxique» que Kacnel'son pense pouvoir mettre en évidence la profonde originalité de Potebnja, alliée au refus radical de l'arbitraire, dont l'absence est nécessaire au fonctionnement du système, position parfaitement anti-saussurienne :

Potebnja met sur le plan génétique la question des relations entre forme et signification : il étudie quels moyens utilise la langue pour exprimer des significations grammaticales nouvelles, ou, pour parler comme lui, 'comment ce qui a été autrefois créé dans la langue va servir de base à la nouveauté'. [...] Tout en soulignant le primat de la signification sur la forme, Potebnja dévoile l'absence de fondement de la thèse des néo-grammairiens sur le caractère arbitraire de la forme grammaticale. Cette forme, montre-t-il, ne peut être arbitraire, au sens où son apparition est dictée par des relations syntaxiques en cours de transformation. (Kacnel'son 1940, p. 72)

[... pour Potebnja] l'évolution des formes grammaticales ne se présente pas comme la somme de changements morphématiques dispersés, uniques et aléatoires, mais comme une suite ordonnée de périodes historiques» (*ibid.*, p. 73)

La complexité de l'interprétation de Potebnja est à la mesure des contradictions ou des louvoisements des commentaires qu'en fait Kacnel'son :

Une profonde compréhension des relations complexes entre la forme et le contenu dans la grammaire lui a permis de découvrir la loi de la mutabilité historique des types de proposition, ce qui hausse Potebnja non seulement au-dessus des représentants de l'ancienne génération des comparativistes, mais aussi de

toute la grammaire historico-comparative dans son ensemble. (Kacnel'son 1941a, p. 63)

2. MENTALISME

Le lien du langage et de la pensée fait partie des plus anciens problèmes de la philosophie et de la linguistique. [...] La façon dont le marxisme interprète cette question ne peut se passer d'un examen des théories bourgeoises dont il a pris la relève. (Kacnel'son 1941, p. 49)

Qu'est-ce que la pensée ? Qu'on nous pardonne cette question prétentieuse, les quelques notes qui suivent n'ont d'autre but que de tenter de mettre un peu d'ordre dans des textes de linguistes qui ont ceci de particulier de ne jamais donner la moindre définition d'une notion qu'ils utilisent en permanence.

Le rapport langue / pensée est un thème de recherche omniprésent dans la linguistique soviétique des années 1930. Au nom du marxisme se mènent des recherches étonnamment proches d'une problématique aussi vigoureusement anti-matérialiste que celle de Damourette et Pichon à la même époque en France. E. Pichon suit en 1937 le même objet de discours, dans la même terminologie : la «pensée-langage» (en russe : *reč'-mysl'*).

Dans chaque idiome les entités psychiques (pour employer un mot le plus général possible) qui sont choisies pour occasions de classement grammatical, c'est-à-dire comme ordonnatrices générales de la pensée-langage, sont différentes. (Pichon 1937, p. 34-35)¹⁰

Damourette et Pichon ont la même insistance sur la sémasiologie que Potebnja et Kacnel'son au détriment de l'onomatologie.

On a vu que la philosophie kantienne de l'histoire est cosmopolite, elle affirme le progrès de l'humanité en général. Mais elle est surtout un formalisme, base du refus de Kacnel'son, qui rejette les cadres *a priori* de l'entendement pour mettre au centre de sa réflexion l'histoire de la pensée : la pensée est un *contenu*, et non un cadre formel. La logique d'Aristote n'est plus un acquis définitif de la science. C'est là où l'antilogicisme de Potebnja va être convoqué pour étayer la thèse de Kacnel'son.

Pourquoi la thématique langue / pensée occupe-t-elle une place si prégnante dans la linguistique soviétique des années 1930-40 alors qu'elle ne soulève qu'une relative indifférence dans le monde francophone à la

¹⁰ Vološinov, dans *Marxisme et philosophie du langage* (1929), construit lui aussi un objet double, mais dont la *pensée* est absente : il s'agit de *jazyk'-reč'*, «langue-parole», qu'il utilise pour traduire le «langage» de Saussure.

même époque ?¹¹ C'est autour du rapport à Kant que la discussion va s'engager. Et c'est cette lecture soviétique de Potebnja qui me permettra d'établir une hypothèse : la linguistique soviétique des années trente dans son ensemble, malgré les divergences entre ses protagonistes, reprend les termes des philosophes allemands post-kantiens en accentuant le rejet de la philosophie des Lumières. Un *Gegen-Aufklärung* sur fond de débat sémantico-syntaxique, en quelque sorte. Mais alors, pourquoi adresser tant de louanges à Potebnja ?

Partons du fait qu'on peut constater entre les adversaires un accord tacite sur un postulat de base : *il est possible d'étudier l'histoire de «la» pensée en étudiant celle des faits de langue*. Autrement dit, relever les modifications des formes est pertinent pour obtenir des informations sur l'évolution du contenu. Potebnja est alors anti-kantien dans son historicisation des catégories grammaticales, elles-mêmes matérialisation des catégories de pensée. Mais il y a plus, et c'est là un nœud important : d'un côté «la» pensée a une histoire (coordonnée du *temps*), mais de l'autre elle appartient à une population particulière (un «peuple» chez Potebnja), elle possède donc la coordonnée du *lieu*. Pour Potebnja et Kacnel'son, la linguistique est une science socio-historique, mais pour Potebnja elle tire du côté de l'ethno-psychologie (héritage de Steintal), pour Kacnel'son elle est plutôt une socio-psychologie évolutive, mais les deux considèrent qu'il est possible et nécessaire de mettre au jour les structures mentales d'une collectivité humaine à travers les structures syntaxiques de la langue qu'elle parle. Tous les deux rejettent le logicisme et l'universalisme du siècle des Lumières. Ils se situent dans une même lignée intellectuelle, même si le contexte historique et la vision générale du savoir qui prédomine à leur époque diffèrent grandement.

Un point, encore, à relever dans cette discussion sur le rapport entre langage et pensée : à ma connaissance, Kacnel'son ne dit jamais un mot sur Vygotskij (cf. l'ouvrage de 1934 de ce dernier au titre éloquent : *Myšlenie i reč'* : 'La pensée et le langage'). Tout en se revendiquant constamment du marxisme (sans jamais en donner la moindre définition), les typologues post-marristes semblent évoluer dans un monde qui ignore (au sens passif et actif) aussi bien la psychologie de Vygotskij que la philosophie de la conscience chez Deborin¹². Il est vrai que dans les années 1930-40 ces

¹¹ Certes, il faut mentionner le travail d'Henri Delacroix : *Le langage et la pensée* (1924, 2^e éd. 1930), jamais cité en Union soviétique à ma connaissance, ou de Ch. Bally plus connu pour sa stylistique que pour sa façon d'opposer le français et l'allemand par la psychologie de leurs locuteurs. Mais ces travaux ont été supplantés en Europe occidentale par la domination du structuralisme, dont l'histoire en URSS relève d'enjeux différents. Quant aux travaux de Damourette et Pichon, ils ont également été recouverts par le structuralisme. Sur le structuralisme soviétique, cf. Apresian 1973 ; L'Hermitte 1974. Toutes ces études sont déjà très anciennes.

¹² Pour Deborin, la philosophie est la «science de la pensée» (en tant que telle) alors que Kacnel'son est en quête de *l'histoire de la pensée*.

derniers devenaient de plus en plus *persona non grata*. Le matérialisme de Kacnel'son n'a pas de rapport avec les discussions des mécanicistes / déboriniens / dialecticiens des années 1920, mais pas grand chose de commun non plus avec le matérialisme du *Kratkij kurs* [Abrégé d'histoire du Parti communiste de l'Union soviétique, 1938] de Staline. On a l'impression d'un discours en vase clos, qui court tout seul en utilisant des mots passe-partout pour étayer une seule idée fondamentale : il y a une relation non arbitraire entre formes de langue et formes de pensée.

La «pensée», aussi bien chez Potebnja que chez Kacnel'son, n'est pas l'objet de la «science de la logique» chez Hegel. Celle dont parle Potebnja s'oppose à la Logique en ce qu'elle a une histoire (ou plus exactement, un temps et un lieu). Mais on ne trouvera pas un mot sur la logique dialectique chez Kacnel'son. Rien non plus sur le matérialisme dialectique, ou au moins rien d'appliqué à l'histoire des langues, où il est remplacé par l'évolutionnisme stadialiste, aucune allusion à la notion de *conscience* telle qu'on la trouve dans la notion d'*activité nerveuse supérieure* (*vysšaja nervnaja dejatel'nost'*) chez I. Pavlov ou I. Sečenov, qui étaient des autorités à l'époque. La *pensée* chez Potebnja et Kacnel'son n'a pas de rapport avec les «lois de la pensée» de Hegel¹³, c'est plutôt une forme-contenu de pensée (un *contenu* de pensée appréhensible dans les *formes* d'une langue). Elle est tout le contraire d'une logique spéculative à la Hegel : son objectif n'est ni ontologique ni épistémologique, mais bien avant tout historique. Pour eux, il ne peut pas y avoir de «lois générales» de la pensée, parce que chez l'un comme chez l'autre, il ne peut exister de pensée non exprimée, en dehors des formes particulières d'une langue spécifique, dans son ancrage historico-culturel. Autrement dit, pas de pensée sans langue, donc pas de contenu sans forme, postulat dont le corollaire est qu'une forme sans contenu n'est pas une forme.

La philosophie de Kant est un formalisme qui assigne à la raison la tâche d'organiser la réalité selon des cadres *a priori*, universels et nécessaires, mais *vides de contenu*. Or tout ce qui est fixe, éternel, immuable et qui ne tient pas compte de l'évolution historique, est chez Kacnel'son appelé «métaphysique», le mot le plus péjoratif qui soit à son époque, le mot qui blâme et condamne du seul fait d'être prononcé. Kacnel'son, germaniste érudit, semble très au fait des recherches menées en Allemagne à son époque sur la *inhaltbezogene Grammatik*, ou «grammaire de contenu». Voilà pourquoi la syntaxe est plus réelle que la morphologie, parce qu'elle reflète le cours de la pensée.

On peut alors aborder la question du mentalisme.

¹³ Dans la logique hégélienne, la pensée est un processus dont le *contenu* n'est pas pris en compte. Ce processus est dépourvu de tout présupposé, c'est une *Voraussetzungslosigkeit*. Chez Potebnja et Kacnel'son, la pensée ne suit pas un mouvement *dialectique* : ils ne font ni l'un ni l'autre usage de la notion de *contradiction*.

Le principe revendiqué par Kacnel'son et ses collègues de Leningrad repose sur un syllogisme dont la mineure est un postulat fragile, et consistant en un raisonnement circulaire :

- on connaît les faits de langue,
- or les faits de langue sont le reflet fidèle des faits de pensée,
- donc on peut connaître par ce biais les faits de pensée (mais qui ne sont, en réalité, que des faits de langue).

Le mentalisme est un terme actuellement employé (généralement de façon péjorative) la plupart du temps sans définition, et de façon curieusement contradictoire. Il n'est que de comparer ces deux jugements à propos de Saussure, considéré contradictoirement comme adversaire et partisan du mentalisme par deux auteurs francophones écrivant presque en même temps.

Saussure était-il mentaliste ?

OUI

En quoi consiste le psychologisme saussurien ? Tout d'abord en la tranquillité avec laquelle, comme tous ses contemporains ou presque, Saussure est 'mentaliste' (selon le terme de Bloomfield), c'est-à-dire assuré par la philosophie et l'introspection de savoir ce qui se passe dans le cerveau quand l'homme pense. Il explique donc les faits de langage par les faits de pensée, tenus pour acquis. (Mounin 1968, p. 25)

NON

Saussure, soucieux avant tout de délimiter la linguistique comme science, donc amené à rejeter tout mentalisme et tout psychologisme, est conduit, pour des raisons plus méthodologiques que philosophiques, à faire du signifié une réalité purement langagière. (Angenot 1971, p. 123)

La légèreté des arguments, en fait leur pure absence, n'a d'égale que la tranquillité assurée des affirmations : Saussure mentaliste ou non, Potebnja matérialiste ou non, le postulat tient lieu de démonstration

De même, le *psychologisme* en linguistique est une expression souvent tout autant péjorative. Ainsi les philosophes du langage contemporains sont-ils présentés comme ayant réagi

contre les errements d'une analyse psychologue de la signification linguistique, qui réduisait le sens des mots à des idées, à des représentations dans l'esprit, ou aux processus psychologiques qui les causent. (Tiercelin 2002, p. 20)

Notons cependant que le «mentalisme» est explicitement *revendiqué* par Kacnel'son, au nom de l'importance attachée au *contenu* de langue (ou «contenutisme»¹⁴) :

¹⁴ Le terme est de Bertolt Brecht : «Sur le réalisme» dans *Écrits sur la littérature et l'art 2*.

La relation du langage [*jazyk*] et de la langue-pensée [*reč'-mysl'*] est le problème cardinal de la science du langage. Or, si parmi les linguistes sont largement répandues des opinions antimentalistes qui les conduisent à sous-estimer ou même nier la nécessité d'étudier le contenu de la langue, il y avait à cela quelques raisons. La principale est le manque d'efficacité et le caractère peu convaincant des anciennes tentatives de résoudre ce problème et les difficultés objectives de l'analyse du contenu de langue, à la différence des phénomènes formels, directement liés au son, et accessibles à l'observation. (Kacnel'son 2001, p. 23 [un texte écrit dans les années 40])¹⁵

On voit que les linguistes marristes, contemporains de L. Bloomfield, font comme lui une attaque en règle du psychologisme en linguistique, mais à partir de positions différentes : ce n'est pas tant le psychologisme en tant que tel qui est ici remis en cause, que son manque d'historicisme :

L'approche psychologique du langage a amené à étudier l'individu parlant. On pensait que c'est son psychisme qui établissait les normes langagières. [...] Les changements [historiques – P.S.] dans la pensée n'étaient pas pris en considération, c'est pourquoi le processus historique était étudié essentiellement sous son aspect formel, sans tenir compte de la façon dont se modifie le contenu de la forme. (Meščaninov 1949, p. 24)

Le «contenu de la forme» : dans ces quelques mots, l'essentiel de la grande querelle est exposé. Il s'agit bien ici de rejeter de toutes ses forces toute idée d'arbitraire du signe.

La notion de «contenu de langue» [*jazykovoe sodržanie*] est fondamentale ici, elle correspond exactement à celle de «Sprachinhaltforschung»¹⁶ si prégnante dans l'Allemagne des années 1930 (cf. les travaux de L. Weisgerber). Mais, dans une optique moins relativiste et plus universaliste, la problématique post-marriste est orientée vers une typologie historique (stadiale), et c'est là où la référence à Potebnja acquiert une importance de premier plan.

Pour L. Bloomfield, dont le travail repose sur un anti-mentalisme assumé et explicite, seuls les observables sont susceptibles d'un savoir scientifique. Kacnel'son, en revanche, prétend parvenir aux arcanes de la pensée (inobservable) grâce au postulat (non démontré parce qu'indémontrable) que les formes de langue sont le reflet exact des formes de pensée, laquelle ne peut exister (et pas seulement s'exprimer) sans formes de langue.

Kacnel'son considère que Potebnja est le premier à «avoir transféré le centre de gravité de la forme au contenu» (Kacnel'son 1940, p. 71).

¹⁵ Le philosophe anglais Henry Sidgwick (1838-1900), introducteur du terme «mentalisme», le définit par *antithèse au matérialisme* : «Such view I think is often called Idealism. I propose to label it 'Mentalism' in broad antithesis to 'Materialism'» (*Mind*, Jan. 1901).

¹⁶ Sur la «Sprachinhaltforschung», cf. Römer 1985 Hutton, 1999, p. 111 ; Gipper & Schwarz 1963-89.

Nous voilà bien dans le vif du sujet : qu'est-ce qu'une *forme* ? Il cite Potebnja :

La forme grammaticale est une signification, non un son. (Potebnja 1874, p. 52)

Il est clair qu'ici la notion de *forme* a peu à voir avec le sens courant du mot. Comme chez Humboldt, la distinction, qui semble relever de l'évidence depuis Saussure, entre signifiant et signifié, est annulée, et le problème de l'arbitraire du signe cesse par là-même de se poser.¹⁷

Pour Potebnja, en effet, la perte de la flexion n'est pas équivalente à la disparition d'une *forme*, elle correspond à une «complexification de la pensée» (Potebnja, *ibid.*). Kacnel'son considère que c'est ce «transfert de la forme au contenu» qui lui a permis de parvenir au «contenu interne du processus d'évolution grammaticale» (Kacnel'son 1940, p. 71). Le terme-clé est ici le *lien* des formes entre elles, seul capable de mettre en évidence l'évolution du contenu :

Répondre à la question de la signification d'une forme donnée ou de son absence pour la pensée ne serait possible que si l'on pouvait relier cette forme avec les autres formes d'organisation [*stroj*]¹⁸ de la même langue, la relier de telle façon qu'à partir d'une seule forme on puisse inférer des propriétés sinon de toutes, du moins de nombreuses autres. Jusqu'à présent la linguistique a dû en grande partie tourner dans le cercle d'observations élémentaires sur des phénomènes dispersés et ne peut que nous permettre d'espérer que les futures combinaisons de ces phénomènes ne lui échapperont pas. A l'heure actuelle, on ne peut faire que des conclusions fragiles sur le rôle d'un phénomène donné dans le mécanisme général de la pensée verbale [*slovesnaja mysl'*] d'une certaine période, puisque nous ne savons discerner que les indications les plus grossières sur la parenté des phénomènes. (Potebnja 1874, p. 55)

C'est bien par le rapport langue / pensée que Kacnel'son oppose Potebnja à tous les linguistes de son temps :

La conception grammaticale de Potebnja se différencie avantageusement des autres courants de l'indo-européanistique en ce qu'il a pénétré plus profondément dans l'essence des relations entre forme et fonction dans la grammaire. Loin des positions extrêmes des fondateurs du comparatisme et des néo-grammairiens, il a su distinguer les voies complexes, tortueuses et trompeuses qui dans la langue mènent de l'extérieur à l'intérieur, de la morphologie à la syntaxe, du son à la pensée. (Kacnel'son 1940, p. 75).

Kacnel'son s'intéresse avant tout au syntaxicocentrisme de Potebnja, pour qui c'est la proposition qui forme la «vie de la langue» :

¹⁷ Sur la notion de *forme* chez Humboldt, cf. l'étude pertinente de Ducrot 1974.

¹⁸ La terminologie employée mérite un examen attentif. Le mot *stroj* est un calque de l'allemand *Bau*. Ce n'est pas un pas un *système*, encore moins une *structure*, mais plutôt une *construction organisée* (métaphore de la *charpente*).

La formation et le changement des formes grammaticales, qui constituent le contenu formel (grammatical) de la proposition, est une autre façon de désigner le changement de la proposition elle-même, c'est-à-dire de l'entité la plus proche [*bližajšěee celoe*] dans laquelle se déroule la vie de ces formes. (Potebnja 1874, p. 76)

Sans qu'il emploie ce mot, il me semble clair que ce que Kacnel'son cherche à mettre évidence est une *orthogénèse*, une raison interne, à la fois cause et but, de l'évolution des langues, idée qui se trouve au fondement de son anti-saussurisme :

Pour Saussure, le système de la langue est un système d'équilibre établi fortuitement, après que les changements de faits isolés, non reliés entre eux, ont amené à la destruction de l'ancien équilibre. Pour Potebnja en revanche, chaque nouveau degré dans l'évolution du système de la langue est le résultat des lois internes de l'évolution¹⁹ de l'ensemble de l'ancien système des relations grammaticales dans son entier. (Kacnel'son 1940, p. 71)

3. PRIMORDIALISME

Le fondateur de la sémasiologie (*Bedeutungslehre*), Christian Karl Reisig (1792-1829), notait déjà que c'est dans les *tropes* que se reflète le caractère d'une nation. Ainsi les Romains, peuple guerrier, utilisent en un sens figuré des mots issus de la vie militaire. Mais il ajoute que de nombreuses expressions figurées chez eux sont formées également sur la base d'un mode de vie agricole. C'est donc moins ici une question de caractère de la nation qui est en jeu que la base d'un trope dans ce qui est familier. Bien avant Potebnja, Reisig avançait l'idée que l'étude de la signification des mots ne peut se développer sous la contrainte de la forme seule (cf. Reisig 1839, éd. posthume).

Kacnel'son et Potebnja accordent à la poésie (reposant entièrement sur la métaphore) un rôle majeur dans l'apparition du langage, dans une optique clairement *gnoséologique* : la poésie est un mode de connaissance, et non un procédé stylistique. Kacnel'son s'appuie sur Potebnja pour polémiquer contre Lévy-Bruhl : «la» langue primitive est création poétique, et non un simple «atavisme» (Kacnel'son 1947a, p. 301) d'une mentalité superstitieuse et limitée. Si la poésie, comme la langue primordiale, est création pure, la poésie moderne ne peut pas se réduire à utiliser un «arse-

¹⁹ En russe : *zakonomernoe razvitie*, calque de l'allemand *gesetzmäßig Entwicklung*, c'est-à-dire une évolution qui repose sur des lois propres, immanentes, et non des causes extérieures, contingentes. Jakobson, dans les années 1930, partageait entièrement ce point de vue dans son refus du caractère aléatoire de l'évolution, que lui aussi reprochait à Saussure, dans ses incessantes diatribes contre la notion de *hasard*, en citant régulièrement Joseph de Maistre : «Ne parlons jamais de hasard ni de signes arbitraires».

nal d'images et d'analogies métaphoriques, héritées du fond des âges» (*ibid.*). Chez Kacnel'son c'est à la fois le formalisme russe et «l'ethnologie bourgeoise de Cassirer et de Lévy-Bruhl» qui sont visés : dans ce cas, dit-il,

la valeur cognitive de la métaphore, cette cellule élémentaire dans le tissu du langage poétique, est réduite à néant. [...] La poésie par là-même cesse d'être une méthode particulière de reflet et de re-création de la réalité, elle n'est plus une 'chevauchée dans l'inconnu' ; il lui est alors dévolu le rôle douteux de conservatrice et d'interprète des songes chimériques de l'enfance de l'humanité. (Kacnel'son 1947a, p. 301)

Kacnel'son dénomme «poétique génétique» (Kacnel'son 1947a, p. 301) ce qu'il est souvent convenu d'appeler la «poétique linguistique» de Potebnja²⁰, dont il partage sur ce point les valeurs essentielles, lesquelles reposent sur un syllogisme dont, là encore, la mineure est le maillon faible :

*La poésie est une pensée par images verbales
or la langue primitive était entièrement imagée
donc la langue primitive était poésie.*

Cette création initiale, «pensée par images», premier jaillissement de l'esprit, est peu à peu perdue et oubliée dans la prose, la poésie moderne doit la retrouver en faisant réapparaître la «forme interne du mot».

L'étymologie historique est chez Potebnja comme chez Kacnel'son une voie nécessaire pour remonter à la langue primitive comme source de l'histoire de la pensée, sorte d'âge d'or linguistique, où la fonction d'expression dominait totalement la fonction de communication. L'objectif final de Kacnel'son comme de Potebnja s'apparente ainsi à une quête de l'état édénique : reconstituer l'état primordial, nommé «stade ancien» (parfois «communisme primitif») par les marristes et «langue ancienne» (*drevnij jazyk*) ou «langue primitive» (*pervobytnyj jazyk*) par Potebnja.

C'est alors un tableau harmonieux et ordonné qui se met en place, accessible à qui sait voir l'unique derrière le divers, le caché derrière l'apparence : les faits contradictoires de l'indo-européen s'expliquent comme vestiges d'un stade antérieur, par une classique théorie des survivances. Et une constante métaphore géologique va sous-tendre l'idée que les couches

²⁰ Ces deux termes s'opposent frontalement à la «poétique sociologique» de Vološinov, qui entretient un rapport flou à l'histoire, à cause de son modèle pris dans l'idéalisme de K. Vossler. Quant à la «poétique génétique», elle prend fortement appui sur la «poétique historique» d'A. Veselovskij (1838-1906). Toute cette filiation complexe mérite d'être étudiée de façon minutieuse. Mais une chose est claire : l'adversaire commun est bien évidemment la poétique d'Aristote, universelle et a-temporelle. Contre toute attente, la poétique post-marriste s'inscrit dans la ligne «idéaliste» de G.-B. Vico et de K. Vossler (cf. Sériot 2005 et 2010).

successives de la langue *reflètent* l'évolution de la pensée, à laquelle Kacnel'son ne fait qu'ajouter que ladite pensée reflète à son tour les changements de la base économique. Mais tous les deux tentent de déceler dans le présent désordonné les traces de l'ordre antérieur, ce que la linguiste marxiste M. Guxman résume ainsi :

Le génial linguiste russe a su déceler derrière l'apparente dispersion de survivances isolées les manifestations générales d'une totalité structurale unique ; par là même il a esquissé les traits généraux du stade ancien considéré comme le stade initial des langues indo-européennes.

Les idées de Potebnja sont longtemps restées en marge de l'avancement général de la science du langage. Ce n'est que dans la linguistique du XXème siècle que l'idée de la coexistence, dans la charpente des langues indo-européennes, de différentes couches, reflétant les changements de systèmes structurels qui se sont déroulés à l'époque préhistorique, est devenue une des thèses dominantes des représentants de différentes tendances de la science du langage. (Guxman 1947, p. 101)

Kacnel'son partage avec Potebnja une répartition *binnaire* de l'histoire du langage et de la pensée : il y a pour lui d'une part la «langue primitive», la «conscience primitive», la «langue archaïque», et de l'autre la «conscience moderne», la «langue moderne», les «langues développées». Malgré ses revendications dialectiques, Kacnel'son est plus proche de Lévy-Bruhl que de Marr sur ce point.

Kacnel'son croit pouvoir mettre au jour de nombreuses analogies entre une langue «primitive», comme celles des Arantas, peuplade aborigène d'Australie, et les relevés de Potebnja dans le vieux-russe et le folklore populaire russe et ukrainien.

Un texte-clé de l'interprétation post-marxiste de Potebnja est l'article que Kacnel'son écrit en 1947, à son retour de son séjour d'occupation en Allemagne, sur «La langue de la poésie et la langue primitive imagée» (Kacnel'son 1947-a).

Kacnel'son adhère entièrement à l'«intuition géniale de Potebnja», selon lequel il y a, dans la «langue primitive», indistinction entre les noms d'objets et les noms de qualité : pas de désignation des qualités en tant que telles, mais polysémantisme des qualités dans un même nom. C'est ce qui permet à Potebnja de faire dériver les adjectifs modernes des noms de la «langue ancienne», employés comme épithètes. Ainsi en va-t-il de l'expression archaïque *voda-malina* [litt. : 'eau-framboise'] :

Dans la suite *voda-malina*, reconstituée à partir de nombreuses analogies, la base de la comparaison pouvait être la couleur de la framboise, son goût, ce qu'on produisait avec (eau framboisée), la proximité du buisson de framboisiers d'avec un point d'eau [...]. (Potebnja 1899, p. 82)

Par un très étonnant anachronisme, Kacnel'son utilise cette idée de Potebnja (laquelle concerne le vieux-russe du XI^{ème} siècle environ après J.-C.) pour trouver des parallèles dans une «langue primitive» comme l'aranta des aborigènes australiens.

Kacnel'son suit étroitement Potebnja dans l'idée que la langue primitive est analogue à la poésie en ce que la métaphore n'est pas un écart par rapport à un «sens propre», comme dans la poétique d'Aristote, mais possède une «valeur cognitive». Chez l'un comme chez l'autre, la métaphore, «cellule élémentaire du langage poétique» (Kacnel'son 1947a, p. 301) est à base de la création lexicale. La perspective est nettement gnoséologique. Pour Kacnel'son, qui s'oppose explicitement à l'«ethnologie bourgeoise» (il s'agit ici essentiellement des travaux de Lévy-Bruhl et de Cassirer), la métaphore primitive n'est pas une «fiction», la marque d'une incapacité cognitive et d'une conscience illusoire, mais bien une façon particulière de refléter et de restituer la réalité, tout comme la poésie moderne n'est pas un «reste de délire de l'époque primitive». Kacnel'son s'appuie sur Potebnja pour explorer l'«idéologie primitive», au sens de système d'idées et de représentations, qui, pour lui, ne doit pas être considérée, par contraste avec la «pensée moderne», comme irrationnelle, mystique et incapable de raisonnements fondés sur l'expérience.

Kacnel'son retrouve dans l'aranta, considéré, comme représentant de l'état le plus archaïque des langues qu'on peut trouver parlées à son époque, les caractéristiques que Potebnja attribuait au vieux-russe. Il s'agit de la non-différenciation des catégories qui, dans nos «langues modernes», sont exprimées par des parties du discours distinctes (nom / adjectif). Si dans les langues modernes les locuteurs n'ont pas de difficulté à penser la différence entre chose et qualité, c'est parce qu'il y a des substantifs et des adjectifs. En revanche, dans la «langue primitive» ces parties du discours sont encore indifférenciées (ou «diffuses», dans la terminologie marriste). *Donc* les premiers hommes ne pouvaient penser les qualités qu'en tant qu'attribut inhérent à un objet. Ainsi, en aranta, le *même* mot est utilisé pour désigner la *Pierre* et signifier *couché*, ou *ciel* et *bleu clair*, ou *fosse* et *profond*, *père* et *grand*, *feuilles charnues d'un arbre d'une certaine espèce* et *mou*, *marécageux* (se dit du fond d'une rivière asséchée) (Kacnel'son 1947a, p. 313).

C'est cette qualité «diffuse» du «nom primitif» que retrouve Kacnel'son dans les pages que Potebnja consacre à la «langue primitive».

CONCLUSION

La lecture que Kacnel'son fait de Potebnja nous a peut-être mis sur la piste d'une question plus vaste : comment expliquer l'immense intérêt porté à la problématique humboldtienne dans la linguistique soviétique des années 1930-40 au détriment de Saussure ?

La linguistique post-marriste des années 1930-40 a pour objectif principal (mais implicite) d'historiciser l'ethnopsychologie dans une perspective évolutionniste. Il s'agit d'un étonnant hybride de romantisme et de positivisme, où le marxisme dans sa version occidentale a bien peu de place. D'où l'utilisation de Potebnja, qui prête le flan à cette interprétation.

Le rapport langue / pensée chez Kacnel'son lisant Potebnja n'est pas néo-humboldtien au sens de Sapir et Whorf, il l'est au sens d'un postkantisme exacerbé, où la terme d'*idéologie* concorde parfaitement avec les *Geisteswissenschaften* de son époque.

C'est parce que Potebnja avait une relation ambiguë à Kant qu'il a pu servir à la fois d'appui et de repoussoir dans la quête d'intelligibilité du rapport entre langage et pensée qui caractérise la linguistique post-marriste des années 1930-40.

Kacnel'son, sélectionnant dans l'œuvre multiforme de Potebnja des éléments qu'il fige, met en place cet étonnant oxymore qu'est le *mentalisme matérialiste*, consistant à faire une adéquation sinon totale du moins étroite entre «la pensée» et le sens littéral des mots, à prendre la forme pour le contenu, à refuser toute autonomie au signifiant.

© Patrick Sériot

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- AMIROVA T. ; OL'XOVIKOV B. ; ROZDESTVENSKIJ Ju., 1975 : *Očerki po istorii lingvistiki* [Essais sur l'histoire de la linguistique], Moskva : Nauka. 2^e éd sous le titre *Istorija jazykoznanija* [Histoire de la linguistique], Moskva : Akademija, 2005.
- ANGENOT Marc, 1971 : «Condillac et le 'Cours de linguistique générale'», *Dialectica*, vol. 25, fasc. 2, p. 119-130.
- APRESIAN Yuri, 1973 : *Eléments sur les idées et les méthodes de la linguistique structurale contemporaine*, Paris: Dunod.
- BEREZIN Fedor, 1984 : *Istorija lingvističeskix učenij* [Histoire des théories linguistiques], Moskva : Vysšaja škola.
- DEBORIN Abram, 1916 : *Vvedenie v filosofiju dialektičeskogo materializma* [Introduction à la philosophie du matérialisme dialectique], Moskva.
- DELACROIX Henri, 1924 : *Le langage et la pensée*, Paris : Félix Alcan.
- DUCROT Oswald, 1974 : «Humboldt et l'arbitraire linguistique», *Cahiers internationaux de symbolisme*, n° 26, p. 15-26.
- FREJDENBERG Ol'ga, 1977 [1936] : *Poëtika sjužeta i žanra* [La poétique du sujet et du genre], Moskva : Labirint.

- GIPPER Helmut & SCHWARZ Hans, 1963-89 : *Bibliographisches Handbuch zur Sprachinhaltsforschung*, Köln : Westdeutscher Verlag, Opladen.
- GUXMAN Mira, 1947 : «O stadial'nosti v razvitii stroja indoevropskix jazykov» [Sur l'évolution stadiale de la charpente des langues indoeuropéennes], *Izvestija Akademii nauk*, n° 2, p. 101-114.
- HUTTON Christopher, 1998 : *Linguistics and the Third Reich. Mother-tongue Fascism, Race and the Science of Language*, London : Routledge.
- JAROŠEVSKIJ M., 1946 : «Filosofsko-psixologičeskie vozzrenija A.A. Potebni» [Les conceptions philosophiques et psychologiques de Potebnja], *Izvestija Akademii nauk SSSR, Serija istorii i filosofii*, n° 2, p. 145-158.
- KACNEL'SON Solomon, 1936 : *K genezisu nominativnogo predloženiya* [Genèse de la proposition nominative], Moskva-Leningrad : Izd. Akademii nauk SSSR.
- , 1940 : «Progress jazyka v koncepcijax indoevropéistiki» [Le progrès de la langue dans la conception de l'indo-européanistique], *Izvestija Akademii nauk SSSR, OLJa*, n° 3, p. 62-78.
- , 1941 : «Engel's i jazykoznanie» [Engels et la linguistique], *Izvestija Akademii Nauk. Otdelenie literatury i jazyka*, n° 1, p. 46-57.
- , 1941a : *Kratkij očerk jazykoznanija* [Bref aperçu de linguistique], Leningrad : LGU.
- , 1947 : «Tridcat' let sovjetskogo obščego jazykoznanija» [Trente années de linguistique générale soviétique], *Izvestija Akademii nauk, Otdelenie literatury i jazyka*, n° 6, p. 381-394.
- , 1947a : «Jazyk poëzii i pervobytno-obraznaja reč'» [Le langage poétique et la langue imagée primitive], *Izvestija Akademii nauk SSSR, OLJa*, n° 4, p. 301-316.
- , 1948 : «K voprosu o stadial'nosti v učeni Potebni» [La question de la stadialité dans la théorie de Potebnja], *Izvestija Akademii Nauk. Otdelenie literatury i jazyka*, n° 1, p. 83-95.
- , 2001 : *Kategorii jazyka i myšlenija* [Catégories de langue et catégories de pensée], Moskva : Jazyki slavjanskoj kul'tury.
- KEREČUK Nadia, 2006 : «Potebnja, Alexander (1835–1891)», in Keith Brown (ed.) : *Encyclopedia of Language and Linguistics*, Elsevier, p. 798-799.
- L'HERMITTE René, 1974 : «S.K. Šaumjan et la linguistique soviétique», *Langages*, n° 33, p. 3-19.
- MARR Nikolaj, 1924 : *Terminy iz abxazsko-russkix ètničeskix svjazej 'lošad'' i 'trizna'*, [Les termes 'lošad'' et 'trizna' et les liens ethniques abkhazo-russes], Leningrad : Narkompros Abxazii. Repris dans Marr : *IR-V*, 1935, p. 117-152.
- , 1935 : *IR-V : Izbrannye raboty* [Œuvres choisies], vol. V : Etno- i glottogonija vostočnoj Evropy [Ethno- et glottogonie de l'Europe orien-

- tale], Leningrad : Gosudarstvennoe social'no-èkonomičeskoe izdatel'stvo.
- MASKIN Anatolij, 1922 : «Literaturnaja metodologija pozitivizma» [La méthodologie littéraire du positivisme], *Nauka na Ukraine*, n° 4, p. 297-313.
- MEŠČANINOV Ivan, 1949 : *K istorii otečestvennogo jazykoznanija* [Histoire de notre linguistique nationale], Moskva : Gosudarstvennoe učebno-pedagogičeskoe izdatel'stvo Ministerstva prosvěščenija SSSR.
- MOUNIN Georges, 1968 : *Saussure*, Paris : Seghers.
- PICHON Edouard, 1937 : «La linguistique en France. Problèmes et méthodes», *Journal de psychologie normale et pathologique*, n°s 1-2, p. 25-48.
- POTEBNJA Aleksandr, 1874 : *Iz zapisok po russkoj grammatike* [Notes de grammaire russe], t.1, Voronež.
- , 1894 : *Iz lekcij po teorii slovesnosti* [Leçons de langue et littérature russes], Khar'kov.
- 1899. *Iz zapisok po russkoj grammatike* [Notes de grammaire russe], t. 3, Voronež.
- , 1913 : *Mysl' i jazyk* [La pensée et le langage], Xar'kov : Mirnyj trud. (1ère éd. 1862).
- 1989 : *Slovo i mif* [Le langage et le mythe], Moskva : Izd. Pravda (notes et commentaires de A. Toporkov).
- REISIG Christian Karl, 1839 : *Vorlesungen über lateinische Sprachwissenschaft* (Friedrich Haase, éd.), Leipzig : Lehnold.
- RÖMER Ruth, 1985 : *Sprachwissenschaft und Rassenideologie in Deutschland*, München : W. Fink.
- TIERCELIN Claudine, 2002 : «Dans quelle mesure le langage peut-il être naturel? (Condillac, Reid)», in *Condillac, L'origine du langage*, Paris, PUF, collection « Débats Philosophiques », sept. 2002, p. 19-56.
- VINOGRADOV Viktor, 1938 : «Značenie Potebni v istorii russkogo jazykoznanija» [L'importance de Potebnja dans l'histoire de la linguistique russe], *Russkij jazyk v škole*, n° 5-6, p. 111-121.
- , 1946 : «Učenie A.A. Potebni o stadial'nosti razvitija sintaksičeskogo stroja v slavjanskix jazykax» [La théorie de Potebnja sur l'évolution de la structure syntaxique des langues slaves], *Vestnik moskovskogo universiteta*, n° 3-4, p. 3-26.
- VOLOŠINOV Valentin, 1928 : «Novejšie tečenija lingvističeskoj mysli na Zapade» [Les nouveaux courants de la pensée linguistique en Occident], *Literatura i marksizm*, n° 5, p. 115-149.



Solomon Davydovič Kacnel'son (1907-1985)

Les emprunts de Potebnja à Lazarus : essai d'élucidation

Serhii WAKOULENKO

Université nationale pédagogique H. S. Skovoroda à Kharkiv

Résumé: L'inspiration humboldtienne de la théorie linguistique d'Aleksandr Potebnja est une donnée évidente. On a également reconnu depuis longtemps la nécessité d'une évaluation détaillée du rôle médiateur de Heymann Steinthal, dont l'interprétation de la pensée de Wilhelm von Humboldt avait servi de fil conducteur à Potebnja. Malgré l'existence de nombreuses affinités entre Steinthal et Potebnja, on peut constater une considérable indépendance de celui-ci vis-à-vis de celui-là. En revanche, le thème de l'influence sur Potebnja de la part de Moritz Lazarus, collaborateur et ami personnel de Steinthal, n'a pas fait l'objet de sérieuses études jusqu'à aujourd'hui. Potebnja a cependant emprunté à Lazarus plusieurs notions de portée capitale dans l'économie de sa propre pensée théorique. Notamment, il y a lieu de croire que sa définition de la *forme interne du mot* a été influencée plutôt par Lazarus que par Steinthal. Potebnja a emprunté directement à Lazarus la notion de *condensation de la pensée*, s'en servant pour mettre le langage en relation avec les phénomènes relevant du développement des sentiments éthiques et esthétiques chez l'homme, ce qui permet de lancer un pont vers sa théorie du nationalisme tout comme vers sa théorie de l'art verbal. Certaines idées de Lazarus ont donc toujours fait partie de l'horizon intellectuel de Potebnja, lequel était bien conscient de leur origine.

Mots-clés : Potebnja, Lazarus, Humboldt, Steinthal, forme interne (du mot), condensation de la pensée, éthique, esthétique de l'art verbal, nationalité, dénationalisation.

Aleksandr Potebnja (1835-1891) passe à juste titre pour le humboldtien numéro un dans la Russie impériale de la seconde moitié du XIX^{ème} siècle (cf. Trautmann-Waller 2006, p. 6). À la fin du troisième chapitre de *La pensée et le langage* (1862), entièrement dédié à l'analyse des principales thèses théoriques de Humboldt, il déclarait d'ailleurs explicitement lui-même son rejet du logicisme linguistique en faveur du courant, initié justement par Humboldt, qui respecte le spécifique, œuvre des peuples (Potebnja 1862, CXIII, p. 41). Cette attitude resterait la sienne dans sa période mûre, où il affirmerait encore sa fidélité à la doctrine de son grand maître allemand (Potebnja 1880, p. 97; cf. *id.*, 1895, p. 21).

Maints chercheurs ont également souligné le rôle médiateur de Steinthal, duquel Potebnja a reçu une version remaniée et psychologisante de la théorie humboldtienne du langage (p. ex., Buzuk 1918, p. 126; 1924, p. 202-203 ; Čexovyč 1931, p. 50 ; Venckovič & Šajkevič 1971, p. 48). Du reste, Potebnja (1862, CXIII, p. 24, n. 1) avouait avoir suivi Steinthal pour exposer les antinomies de Humboldt dans le troisième chapitre de *La pensée et le langage*. Rien de trop étonnant donc à lire chez Jacqueline Fontaine (1995, p. 98) que «la stimulante réflexion de Humboldt» soit parvenue jusqu'à Potebnja «à travers l'interprétation en forme de paraphrase qu'en avait faite Steinthal». D'une manière plus prononcée encore, Ilse Ermen (1995, p. 218) soutient que Potebnja «est plutôt redevable à Steinthal qu'à Humboldt», tandis que Brigitte Bartschat (1987, p. 2608) croit pouvoir le qualifier d'«apologiste de Steinthal» (au moins, d'après ce qu'en pense l'opinion commune des linguistes).

Ces estimations impressionnistes doivent cependant être révisées à la lumière des recherches plus récentes sur l'interaction des influences subies et des poussées théoriques indépendantes dans la réflexion de Potebnja. Notamment, selon Matthias Aumüller (2005, p. 100-101) dont l'étude s'occupe en premier lieu du versant poétique de la pensée de Potebnja, celui-ci a su harmoniser une théorie systémique du langage, largement empruntée à Steinthal, et les idées du 'premier' Humboldt sur l'esthétique, ce qui lui a permis d'y intégrer organiquement les thèses fondamentales du 'second' Humboldt sur la nature du langage. En ce qui concerne la linguistique en tant que telle, un examen du chassé-croisé des influences sur Potebnja venues de Humboldt et de Steinthal a été entrepris par Sara Passarella. La doctrine de Potebnja y apparaît comme «résultat, pas du tout linéaire, d'une opération compliquée de synthèse entre la tradition humboldtienne et l'interprétation steinthalienne, fruit original et imprévisible d'un retour à Humboldt à travers Steinthal» (Passarella 2007, p. 40).

Or ce tableau ne serait pas complet sans inclure les impulsions venues d'un autre auteur important pour Potebnja : Moritz Lazarus. Ce spécialiste en psychologie était un ami intime et beau-frère de Steinthal. Né en 1824 à Filehne, une petite ville dans la province prussienne de Posnanie (aujourd'hui Wieleń en Pologne), il a fait ses études universitaires à Berlin, où il était élève de Johann Friedrich Herbart. Après avoir obtenu un docto-

rat en philosophie à l'Université de Halle (1849), il s'est dédié, en tant que savant indépendant, à l'étude de la psychologie. La publication des deux volumes d'un recueil de ses travaux sous le titre *La vie de l'âme* en 1856-1857 lui a valu le poste de professeur honoraire à l'Université de Berne, où une chaire de «psychologie et de psychologie des peuples», la première dans l'aire germanophone, fut mise en place en 1860. Sa carrière à Berne se déroulait bien : il fut nommé professeur ordinaire et doyen en 1862, recteur en 1863. Sur le plan scientifique, il s'est fait dans cette période une réputation internationale avec la fondation, en 1860, de la *Zeitschrift für Völkerpsychologie*, revue qu'il codirigeait avec Steinthal. Ce nonobstant, il s'est décidé en 1866 à revenir en Allemagne, où il enseigna la philosophie à l'Académie militaire (1868-1872) et à l'Université de Berlin (depuis 1873), mais sans accéder de nouveau au grade de professeur ordinaire. Il est mort en 1903 à Merano (cf. Jordi-Lämmli 2004, p. 8; Klautke 2010, p. 3-4).

Pour la postérité, il est resté surtout un militant pour les droits des Juifs en Allemagne. Par contre, sa production scientifique, très populaire de son vivant, a été éclipsée par le rayonnement de son collègue et ami Steinthal dont il apparaît typiquement, dans l'actuelle littérature secondaire, comme l'ombre fidèle. Waltraud Bumann (1965, p. 6) a saisi l'essence de cette tendance dans les paroles suivantes : «Les avis de ces deux hommes sur la nature du langage et sur le but et la tâche de la psychologie des peuples coïncident tellement qu'écrire sur Steinthal signifie du même coup écrire sur Lazarus». Steinthal et Lazarus ont en effet donné ensemble ce qu'on peut appeler «la forme canonique» d'une théorie de l'origine du langage ayant pour base la psychologie individuelle de l'époque, ou encore d'une théorie de représentation psychique vue comme signification lexicale. Selon la répartition des rôles qui leur sont dévolus dans l'histoire intellectuelle, Steinthal incarne le penseur allemand profond et abstrus, tandis que Lazarus remplit auprès de lui les fonctions de popularisateur et systématisateur (cf. Knobloch 1988 : p. 118, 268, 411-412; De Pater & Swiggers 2000, p. 185). Par conséquent, Lazarus est parfois totalement négligé au profit de Steinthal. Même le Bernois Leonhard Siegfried Jost, tout en consacrant une douzaine de pages à Steinthal dans sa thèse sur la conception du langage comme *energeia* (cf. Jost 1960, p. 83-93), a passé sous silence l'apport de Lazarus à l'élaboration de cette thématique. Chez Lia Formigari (2001, p. 217), Steinthal figure comme l'unique initiateur de la psychologie des peuples, bien que la priorité, tant chronologique que méthodologique, revienne en ce cas indubitablement à Lazarus (1851; cf. Bumann 1965, p. 45; Knobloch 1988, p. 182) qui a forgé le terme *Völkerpsychologie* et mis en circulation la notion correspondante.

Une autre notion importante due à Lazarus est celle de *Verdichtung des Denkens*, c'est-à-dire de «condensation linguistique de la pensée», qui constitue l'essentiel de sa contribution personnelle à l'analyse du problème de l'interaction du langage et de la pensée (cf. Knobloch 1988, p. 413-414) et qu'il semble avoir introduite en 1857, dans la première édition de *La vie*

de l'âme (cf. Meschiari, 1998, p. 294-295], où il désigne ce processus comme une «prestation énorme, étonnante et merveilleuse offerte par le langage» (Lazarus 1857, p. 161). Parmi ses exemples, on trouve les adjectifs allemands *hart* 'dur' et *milde* 'léger', *streng* 'austère' et *weich* 'souple' en tant que caractérisations de technique de dessin. Selon l'auteur, ces mots-là ne contiennent plus, en ce cas, d'images concrètes, mais y font seulement référence; ils sont des représentations générales qui se trouvent en dehors et au-dessus des images. Pour paradoxal que cela paraisse, toute précision du contenu de l'intuition doit disparaître afin qu'une représentation nette puisse se former. Lazarus (1857, p. 206) offre l'explication suivante du mécanisme linguistique sous-jacent à ce procédé psychologique :

Cela se produit justement à travers le langage, car l'entière masse bigarrée des intuitions, avec leur précision concrète, est pour ainsi dire distillée et condensée jusqu'à un extrait, tandis qu'elle devient l'objet de l'aperception au moyen d'un mot et de la représentation qui l'accompagne ; elle n'est représentée que par celui-là et n'est pensée comme unité qu'à l'aide de celle-ci.

La condensation de la pensée a aussi une dimension historique, ce qui permet la transmission de l'expérience cognitive d'une génération à l'autre par l'intermédiaire des formes linguistiques héritées. Lazarus (1857, p. 106) illustre cet aspect de la condensation par des verbes allemands tels que *rufen* (lat. *clamare*, fr. *appeler*) et *machen* (lat. *facere*, fr. *faire*): tout en semblant être des formations linguistiques primitives et des expressions originales pour désigner ces actions sensibles, ils ont en réalité une signification composée ('laisser percevoir par l'ouïe' et 'laisser venir à l'existence' respectivement) et sont des unités dérivées. Leur apparition s'explique de la manière suivante:

Au fur et à mesure que tombe dans l'oubli cette dérivation, c'est-à-dire le processus historique de la formation des représentations réalisé aux divers stades du développement linguistique, le contenu de la représentation se condense, et ce qui a été compliqué pour les aïeux devient simple pour leur descendance, ce qui a été, auparavant, dérivé devient primitif ; ce qui s'est formé naguère graduellement et lentement, paraît avoir été fait d'un seul coup. (Lazarus 1857, p. 160)

Les prestations du langage sont donc considérées par Lazarus en premier lieu à travers le prisme de l'économie de la pensée, avec une attention spéciale pour la capacité qu'a la pensée de condenser dans une représentation une infinité de références et d'allusions (cf. Knobloch 1988, p. 420-421). Par contre, les aspects plus techniques de la science du langage, telle la grammaire, n'étaient pas son fort, et il s'y trouvait largement devancé par Steinthal (cf. *ibid.*, p. 182, 420). En effet, la première partie du second tome de *La vie de l'âme*, portant le titre *L'Esprit et le langage* (Lazarus 1857, p. 3-258), est son unique texte important consacré aux problèmes de la théorie linguistique. Cependant, force est d'admettre que cet

ouvrage a connu un succès appréciable dont témoignent ses trois rééditions en version revue et élargie (1878, 1885, 1917). En plus de donner un excellent aperçu de ce que le courant psychologique dans la linguistique de l'époque avait à dire sur la relation entre la pensée et le langage (cf. Knobloch 1988, p. 399), cette monographie renfermait un grand nombre d'observations justes et fines relatives aux faits langagiers. Par exemple, en parlant de la composition lexicale comme un trait distinctif du génie de la langue allemande où la forme linguistique interne se manifeste avec une force particulière quand une série de mots successifs sont amalgamés dans un tout au moyen de la forme grammaticale du dernier élément, Lazarus (1857, p. 156-157) citait une tournure précieuse improvisée par l'une de ses amies laquelle, pour désigner l'état de malaise et de lassitude qu'elle éprouvait, avait dit, «es sei ihr taschenmesserzusammenklapperig zu Muthe». Le sujet et le prédicat d'une comparaison implicite sont englobés ici dans un mot devenu adjectif par l'adjonction de la désinence correspondante.

Tout cela a valu à cet ouvrage d'être classé par Clemens Knobloch (1988, p. 411) comme «un petit chef-d'œuvre même du point de vue actuel». Certains points théoriques négligés par Steinthal, parmi lesquels la perspective communicative ou, plus exactement, les questions de la compréhension de l'autre et de l'auto-compréhension, tout comme le problème de la corrélation entre le système de la langue et l'activité de la parole, n'ont d'ailleurs pas manqué de trouver chez Lazarus la place qui leur est due (cf. *ibid.*, p. 106, 193; Nerlich 1992, p. 82).

À Potebnja, lecteur assidu de la littérature linguistique allemande, les mérites de Lazarus n'ont pas échappé. Bien que les renvois à *La vie de l'âme* soient chez lui beaucoup moins nombreux qu'aux travaux de Steinthal, ils témoignent de l'attention qu'il a prêtée à ces mêmes facettes de l'œuvre de Lazarus qui seront mises en valeur par les chercheurs postérieurs. Plus d'une fois il cite des exemples empruntés à Lazarus, dont l'anecdote, relatée par celui-ci (cf. Lazarus 1857, p. 77, note), d'un Allemand visitant une exposition à Paris qui a été frappée par ce que les Français disent *du pain* au lieu de *Brod* [sic !] : à la remarque d'un compatriote qu'eux, les Allemands, disent, en contrepartie, *Brod*, il aurait répondu : «Puisque c'est bien ce qu'il est, *Brod!*»¹. Dans d'autres cas, le nom de Lazarus n'est pas mentionné par Potebnja, mais le parallélisme des exemples, tels que l'explication de mots à signification étymologique claire : grec βούς et russe *byk* 'bœuf' comme «pousseur de beuglements», allemand *Wolf* et russe *volk* 'loup' comme «égorgé» (cf. Lazarus 1857, p. 102-103, 105; Potebnja 1862/CXIII, p. 88; CXIV, p. 4), laisse deviner que *La vie de l'âme* est leur source probable.

Occasionnellement, Potebnja entrait en discussion avec Lazarus sur certains points théoriques précis. Tel est le cas particulier du symbolisme

¹ Potebnja (1862/CXIV, p. 31-32 et note 2), s'étant servi de cet exemple pour confirmer la thèse de l'existence d'un lien indissociable entre le mot et la chose dans les esprits naïfs, s'appuyait toutefois sur d'autres faits semblables puisés dans le folklore serbe.

phonétique pris comme l'un des moyens assurant le caractère non-arbitraire du lien entre la représentation du son et la représentation de l'objet dans un mot. Contrairement à Lazarus (1857, p. 99-102, surtout p. 101 et note) qui considérait la similarité entre les intuitions et les impressions produites sur l'âme par la forme sonore et le contenu du mot (*klar* 'clair', *hell* 'lumineux', *trübe* 'turbide', *dumpf* 'sourd', *spitz* 'aigu', *mild* 'doux', etc.) comme un moyen de les connaître antérieur à tout autre et plus ancien que l'association de ces représentations, Potebnja (1862/CXIII, p. 94) est venu à la conclusion² que «le symbolisme phonétique vient s'ajouter non seulement au son tout prêt, mais également au mot avec sa forme interne, sans avoir été effectivement nécessaire pour la formation du mot». De même, Potebnja quittait Lazarus (et Steinthal) dans son analyse du rôle de l'onomatopée qu'il considérait plus modeste. Reprenant à Lazarus (1857, p. 102-103) l'exemple du mot *βοῶς*, interprété par celui-ci comme «émettant le son *bu*»³, Potebnja (1862/CXIII, p. 88) a refusé d'y reconnaître une vraie imitation du cri animal, car le substantif en question a été créé non à partir du beuglement inarticulé, mais à partir de son remodelage à l'aide des sons articulés d'une langue humaine.

Potebnja se tenait à l'écart de certaines opinions épousées par Steinthal et Lazarus non seulement en ce qui concerne ce premier degré, dit 'onomatopéique' ou 'pathognomonique', de la forme interne, mais aussi les degrés suivants, le 'caractéristique' et le troisième, d'abord sans nom puis identifié à 'l'usage linguistique' (cf. Steinthal 1855, p. 306-314; 1871, p. 432). En lignes très générales, la spécificité de Potebnja consiste en ce qu'il refusait d'admettre la chute relativement rapide de la forme interne postulée par ses prédécesseurs allemands, insistant sur le fait que le procédé linguistique employé pour dénommer les objets reste toujours essentiellement le même (cf. Wakulenko 1996, p. 266-267). Rien d'étonnant donc si, en introduisant la notion de la forme interne dans *La pensée et le langage*, il a préféré appeler à son appui l'autorité de Humboldt comme source première (cf. Potebnja 1862/CXIII, p. 86). Les endroits qu'il citait sont ceux où Humboldt (1974, p. 235) avait donné l'exemple de l'éléphant, désigné en sanscrit tantôt comme 'celui qui boit deux fois' (*dvipa*), tantôt comme 'celui qui a deux dents' (*dvirada*), tantôt comme 'celui qui est pourvu d'une main' (*hastin*), où encore avait proposé l'explication de la combinaison du concept avec l'élément phonétique par la médiation d'un troisième terme, comme *Nehmen* 'prise' dans *Vernunft* 'raison', *Stehen* 'position' dans *Verstand* 'entendement', *Hervorquellen* 'jaillissement' dans *Blüthe* 'épanouissement' (*ibid.*, p. 248). Il est vrai cependant que Humboldt n'avait offert aucune définition de la notion de forme interne, ni même employé ce terme ailleurs que dans le titre de deux chapitres de son livre sur le kawi. Ses explications à ce sujet étaient du reste tout autres que lumineuses :

2 Telle avait été aussi l'opinion de Humboldt (1974, p. 221-223).

3 Chez Steinthal (1855, p. 313) on trouve un exemple analogue : *miau*, désignation du chat en chinois.

[...] tout concept doit s'articuler intérieurement sur des indices distinctifs qui lui sont propres ou qui signalent ses relations à d'autres concepts, tandis que, de son côté, le sens articuloire se met en quête des marques phonétiques. (Humboldt 1974, p. 234)

C'est bien Steintal qui s'est mis à imposer et élucider la notion de forme linguistique interne (cf. Christy 1987, p. 491), cette «trouvaille géniale de Humboldt» (Steintal 1858, p. 128) qu'il fallait néanmoins, selon lui, «protéger contre Humboldt lui-même» (*ibid.*, p. 117). C'est pourquoi certains auteurs accordent à Steintal, plutôt qu'à Humboldt, le mérite d'avoir valorisé cette notion dans le champ des sciences du langage (cf. Borsche 1989, p. 49-51; Hentschel & Weidt 1990, p. 400, n. 2; Meschiari 1991, p. 289). Le zèle de Steintal a produit, toutefois, une diversité d'explications qu'on a peine à ne pas qualifier d'excessive (cf. Noreen 1904, p. 27; Borsche 1989, p. 50-51). Même une sélection partielle, tirée seulement des textes de Steintal que Potebnja connaissait au temps où il écrivait *La pensée et le langage*, donne une idée suffisante de la confusion qui y régnait :

Le son devient signe de l'intuition ; la conscientisation de cette intuition à l'aide du son est une intuition de l'intuition, tandis qu'une intuition devenue objet d'intuition est une représentation ; c'est donc cette représentation qui constitue le signifié du signe phonique. L'intuition de l'intuition est un transfert de l'intuition dans le son ; la connexion de l'une et de l'autre constitue la forme linguistique interne, tandis que le son est la forme linguistique externe, et la représentation appartient à la matière de la conscience. (Steintal 1855, p. 304)

La forme linguistique interne, ou l'intuition de l'intuition est elle aussi, comme le processus de l'intuition et comme la sensation, une espèce de conscience, quoiqu'une conscience non des objets extérieurs, mais de ceux intérieurs, des intuitions. (*ibid.*, p. 305)

[...] l'auto-conscience instinctive, ou l'intuition de l'intuition, pour autant [...] qu'elle soit liée au son, s'appelle la forme linguistique interne. (*ibid.*, p. 340)

[...] la forme linguistique interne elle-même n'est pas le signifié, mais seulement une intuition de celui-ci, formée instinctivement. (*ibid.*, p. 343)

La forme linguistique interne comprend toutes les catégories de la représentation selon lesquelles l'auto-conscience instinctive saisit les intuitions et les concepts. (*ibid.*, p. 355)

Le son est un moyen d'aperception, mais le langage possède également d'autres moyens intellectuels ou notionnels pour apercevoir des intuitions, des concepts ou des idées. L'ensemble de ces moyens spirituels dont dispose une langue est sa forme interne, par opposition à la forme phonique. (Steintal 1857, p. 93)

[...] la forme interne de la langue est son élément mental, par lequel elle est en soi une vision du monde et en même temps un moyen pour en créer une, un organe énergétique de connaissance. (Steintal 1858, p. 130)

[...] que serait la forme linguistique interne, sinon l'auto-activité de la raison qui démêle et façonne le matériau donné au cours de la représentation, effectuée mécaniquement ? (Steintal 1860, p. 92)

Dans cet ensemble de citations — qui reflètent la «théorie de la fonction représentative du langage» élaborée par Steintal à partir des idées humboldtiennes (cf. Barba 1990, p. 270) — la forme interne est mise en rapport avec une série de notions hétéroclites dont l'enchevêtrement est, en fait, difficilement débrouillable. Néanmoins, il est possible d'y dépister deux approches génériques. D'après l'analyse et la terminologie de Mario Barba (1990 p. 269, 271), la forme linguistique interne tantôt apparaît chez Steintal comme «complexe systématique de concepts et de formes représentatives distinct de la forme du son articulé», tantôt elle «prend la valeur de trait distinctif exprimant par antonomase toutes les intuitions possibles du même objet constitué». Du point de vue évolutionniste, il semble que Steintal, après avoir commencé par identifier les notions de 'forme interne' et 'grammaire' (cf. Steintal 1848, p. 111), ou «système spécifique de catégories grammaticales d'une langue» (cf. *id.*, 1850, p. 71), glissait ensuite de plus en plus vers une linguistique (voire sémantique) du mot isolé, quoique sans oublier la problématique de l'ensemble de la langue (cf. Ringmacher 1996, p. 99-100). Ce n'est pas par hasard que ces deux aspects sont présents dans la définition steintalienne que Thomas C. Christy (1987, p. 493) a sélectionnée comme la plus satisfaisante, à savoir :

[...] la forme linguistique interne est en général une intuition ou aperception de tout contenu possible que l'esprit possède, un moyen pour conscientiser, détenir et reproduire ce contenu, voire un moyen pour obtenir et même créer un nouveau contenu. (Steintal 1860, p. 84)

Quant à Potebnja, il est généralement connu comme l'un des linguistes qui ont tenté de tirer profit de la conception humboldtienne du langage comme un tout organique, trop embrouillée, dans son originale forme globale pour pouvoir être mise au service de la recherche empirique (cf. Haßler 1991, p. 125), en fractionnant l'objet de l'analyse et tournant l'attention vers l'étude de la motivation linguistique présente dans les mots isolés (cf. *ibid.*, p. 156). Dans son cas, en effet, il n'y aucune ambiguïté, car il a fait lui-même une déclaration explicite à cet effet. Son point de départ est constitué de deux thèses de Humboldt :

[...] la langue ne saurait être regardée comme un contenu subsistant, que le regard pourrait survoler dans son ensemble ou détailler de proche en proche ; on doit y voir au contraire un contenu se produisant sans fin, et où sont fixées les lois qui règlent sa production, mais non le champ d'application et pas davantage les modalités du produit, qui restent complètement indéterminées. (Humboldt 1974, p. 196)

[...] à côté des éléments ayant déjà reçu une forme, la langue consiste-t-elle avant tout en méthodes capables de développer plus avant le travail de l'esprit, en lui prescrivant sa forme et sa trajectoire. Une fois dépositaires de leur forme, les éléments constituent, si l'on veut, une masse morte, mais cette masse porte en elle le germe vivant d'une capacité inépuisable de détermination. (*ibid.*, p. 200)

Le commentaire dont Potebnja (1862/CXIV, p. 96) accompagnait ces citations ne laisse aucun doute sur le programme de travail qu'il s'était formulé : «Nous appliquons au mot isolé ce qui vient d'être dit sur la langue entière». Cette proclamation de principe apparaît — symptomatiquement — dans un contexte où l'auteur parle précisément du rôle de la forme interne dans le cadre de communication entre le locuteur et l'auditeur. Le passage de la forme interne de la langue à la forme interne du mot est en effet considéré comme l'un des traits saillants de la théorie de Potebnja (cf. Venckovič & Šajkevič 1971, p. 52; Haßler 1991, p. 156; Aumüller 2005, p. 74; Plaxonina 2006, p. 115; Alpatov 2012, p. 132-133). L'impulsion serait-elle venue de Steinthal, comme le croit, par exemple, Jurij Vil'čyns'kyj (1995, p. 35)? Au niveau superficiel, le traitement de ce problème par Potebnja contient de nombreuses traces évidentes de la terminologie et des motifs steinthaliens. Ce nonobstant, le manque d'une formulation précise de la notion de forme interne du mot chez Steinthal laisse planer un doute sur une telle filiation des idées. En revanche, le texte de Potebnja révèle des parallèles beaucoup plus proches avec l'élaboration de ce thème par Lazarus⁴. La définition de la forme interne proposée par celui-ci s'accorde en effet beaucoup mieux avec la direction que Potebnja allait donner à son étude :

[...] au rapport unilatéral d'une chose multilatérale à l'homme, fixé au moyen de la langue, nous donnons le nom de *forme linguistique interne*.

[...] La forme linguistique interne consiste en ce qu'une intuition, composée de multiples sensations, est fixée dans l'âme par son lien avec le mot, et ce d'une telle manière que le mot, tout en signifiant la chose entière, n'exprime pourtant qu'une seule sensation, c'est-à-dire une propriété qu'elle possède ; l'intuition est donc fixée de la même manière et avec la même orientation que celle de sa perception ; ceci revient à ce qu'il y a une sensation qui l'emporte sur les autres et représente l'intuition toute entière. (Lazarus 1857, p. 102)

Les paroles de Potebnja (1862/CXIII, p. 87) : «La *forme interne* du mot est le rapport entre le contenu de la pensée et la conscience; elle montre comment l'homme se représente sa propre pensée», semblent effectivement *c o n d e n s e r* ces pensées de Lazarus.

Potebnja (1862/CXIV, p. 128) avouait sans ambages avoir emprunté à Lazarus le terme et la notion de condensation de la pensée, dont l'importance pour sa propre théorie du langage est indéniable, car elle était à la base de sa conception d'économie des efforts mentaux et d'accélération des processus cognitifs grâce au progrès des langues (*id.* 1873, p. 37; 1941, p. 70).

Deux points sont à souligner à ce propos. Bien que la quasi-totalité de références à Lazarus chez Potebnja soit concentrée dans son œuvre de

⁴ Steinthal (1858, p. 133) lui-même la tenait du reste pour excellente, puisque Lazarus avait mis la forme interne en rapport avec les idées de Herbart sur l'aperception aussi bien qu'avec la nouvelle catégorie psychologique de condensation de pensée.

jeunesse, *La pensée et le langage*, l'influence reçue s'est avérée durable. Potebnja continuait à se tenir invariablement aux postulats du courant psychologique en linguistique, même s'il ne jugeait plus nécessaire d'y revenir après avoir expressément fait sa déclaration de principes. Une indication très claire à cet égard est contenue dans le quatrième tome du *Mémoire sur la grammaire russe*, publié à titre posthume (1941), où Potebnja réagissait, précisément, aux attaques contre la notion de condensation de la pensée :

[...] l'un des goguenards qui, par pauvreté d'esprit, se tiennent pour des gens très intelligents et scientifiquement avancés, quoique sans porter le fardeau de l'érudition, et qui par conséquent qualifient de bêtise tout ce qu'ils ne comprennent pas tout de suite, s'est moqué, par parole imprimée, du terme, emprunté à Steintal et à Lazarus, «condensation de la pensée», mais aussi de moi, qui l'ai utilisé ; néanmoins, il est impossible de se passer de ce mot [...], si l'on finit par apprécier chez nous, comme on peut l'attendre, les efforts des savants que je viens de mentionner, et en général, si l'élaboration scientifique de la psychologie dans le sens indiqué par Herbart arrive à prendre racine chez nous. (Potebnja 1941, p. 73)

Pour démontrer l'importance de la notion en question, Potebnja a choisi un endroit chez Lazarus où il s'agit, selon la paraphrase d'Alberto Meschiari (1997, p. 467), de «l'activité fondamentale *symbolique* de l'esprit humain» dans un champ spécifique tel que l'histoire⁵.

Pour éviter tout équivoque, Potebnja a fourni une traduction exacte et stylistiquement soignée d'un fragment assez étendu tiré de l'étude de Lazarus «Sur les Idées en histoire» (cf. Lazarus 1865, p. 404-406). Lazarus y distinguait entre les processus psychiques qu'il appelait *Verdichtung* 'condensation' et *Vertretung* 'remplacement, suppléance':

Lorsqu'un historien se sert d'une multitude de notes éparses sur les prédispositions, les expériences vécues et les actions d'une personne pour donner un tableau précis de son caractère; lorsqu'il utilise d'innombrables témoignages sur des événements isolés pour offrir un portrait concis, mais fidèle, d'une guerre, d'une révolution, d'un changement de système; lorsqu'il tire profit de nombreuses dépêches et relations, ébauches et variantes pour décrire succinctement la marche d'une négociation avec ses motifs et ses réussites; lorsqu'il fait suffisamment connaître, en peu de paroles, le contenu d'un ouvrage littéraire, – dans

5 Les réflexions de Lazarus sur ce thème ont d'ailleurs vite attiré l'attention du monde savant: on peut signaler une traduction française, effectuée par le professeur lausannois Henri Brocher, de son 'fragment' intitulé «Verdichtung des Denkens in der Geschichte» (Lazarus 1862; 1868), tout comme le compte-rendu de Robert Flint (1874, p. 581-586), écrit à l'origine en anglais, mais disponible également en français (Flint 1878, p. 400-407), qui inclut aussi les thèses principales avancées dans l'article volumineux «Über die Ideen in der Geschichte» (Lazarus 1865). Selon Flint (1874, p. 583; 1878, p. 402-403), la psychologie historique envisagée par Lazarus aurait pour tâche suprême d'exposer la création des organisations et des institutions sociales, légales, politiques et religieuses par l'analyse des soi-disant idées formatives. Ces dernières, identifiables avec les forces motrices principales de l'histoire, sont des idées morales ou esthétiques qui ne reflètent pas la réalité, mais l'anticipent, la préfigurent et la façonnent.

tous ces cas il y a de grandes masses de représentations condensées en de moindres séries qui, même si leur forme a été modifiée et affinée, conservent leur contenu. (Potebnja 1941, p. 73; cf. Lazarus 1865, p. 404-405)

La suppléance, bien qu'apparentée à ce procédé de condensation, s'en diffère néanmoins tant quantitativement que qualitativement :

En revanche, une vraie suppléance de séries de représentations par des représentations isolées, et de masses de représentations par leurs séries isolées a lieu au cas où les premières (les séries et les masses), sans être effectivement contenues dans les secondes, sont, à coup sûr, présumées par elles dans l'âme, de manière que l'apparition des représentations suppléantes dans la conscience garantit que les masses suppléées puissent également y apparaître au besoin. (Potebnja 1941, p. 73; cf. Lazarus, 1865, p. 405)

Enfin, pour rendre les choses parfaitement claires, Potebnja a ajouté à sa traduction le texte d'une note fournie par Lazarus où l'opposition entre la suppléance et la représentation est saisie d'une façon tout à fait palpable:

Les manuels pour les maîtres, visant à disposer la matière à enseigner, doivent se composer des suppléances, dont l'extrême est la table des matières ; les encyclopédies doivent offrir des condensations, dont la compréhension requiert une connaissance préalable des masses plus larges de représentations. (Potebnja 1941, p. 73; cf. Lazarus 1865, p. 406, note)

Le travail d'historien n'était pas étranger à Potebnja, dont la première thèse (non conservée), pour laquelle la Faculté d'Histoire et de Lettres de l'Université de Kharkiv lui a attribué, en 1856, le titre de 'candidat', avait pour thème *Les premières années de la guerre de Khmel'nitski* (v. Frančuk 1985, p. 25). Plus tard, cependant, il n'y revenait plus, ses évocations hors de la science du langage strictement disciplinaire se rattachant plutôt aux questions de l'esthétique littéraire et de l'éthique. Significativement, c'est encore Lazarus qui lui servait d'appui quand il a abordé cette thématique dans *La pensée et le langage* (cf. Potebnja 1862/CXIV, p. 106-109). L'idée principale qu'il fait sienne est exprimée dans le fragment qui suit:

Toutes les relations plus nobles, plus fines et plus délicates de la vie morale ne peuvent se développer qu'après qu'a été atteinte la pleine clarté dans la connaissance de leurs degrés antérieurs. La vie morale commence par des sensations et images internes (*innere Anschauungen*); ces sensations sont le plus souvent l'objet obscur et évasif de la perception interne (*innere Wahrnehmung*); mais elles peuvent parvenir à une certitude, se déployer en des représentations, lesquelles sont désignées et consolidées par des mots. Et ce n'est qu'après que les sensations antérieures sont devenues des représentations que ces dernières peuvent générer de nouvelles sensations plus délicates : les rameaux de sensations doivent se transformer en branches de représentations d'où poussent et croissent de nouveaux rejetons ; la langue cimente et consolide les produits de l'âme, lui permettant ainsi de passer à une nouvelle activité créatrice.

L'ennoblissement de l'homme, accompli de cette façon, ne consiste certes pas en ce que l'homme fasse de son affectivité originare et naturelle l'objet d'une réflexion froide et spéculative ; il n'est possible qu'à condition que le monde affectif naturel s'élève jusqu'au grade de l'apanage intellectuel de l'âme, jusqu'aux représentations claires.
(Potebnja 1862/CXIV, p. 108-109; cf. Lazarus 1857, p. 202)

Potebnja, il est vrai, a cité ces pensées de Lazarus à propos du développement moral afin d'en venir au développement esthétique, pour lequel, selon lui, elles gardent toute leur valeur (1862/CXIV, p. 108)⁶. En fait, la suite de *La pensée et le langage* est consacrée principalement à l'étude des parallèles entre la structure du mot d'une langue et celle d'une œuvre littéraire : l'une comme l'autre sont impensables, selon Potebnja, sans la forme interne. En revanche, la dimension éthique occupera une place importante dans ses écrits plus tardifs touchant la question du lien entre la langue et la nationalité, intentionnellement laissée de côté dans *La pensée et le langage* (cf. Potebnja 1862/CXIII, p. 41).

Bien que la théorie du nationalisme embrassée par Potebnja, dont la première exposition systématique est due à Vasilij Xarciev (1902-1903), constitue, à côté de sa philosophie du langage et de sa théorie de l'art verbal, l'un des piliers de sa doctrine (cf. Čexovyč 1931: p. 93-118, 136-142, 184-185), la plupart de ses publications sur ce thème n'ont paru qu'après sa mort. En effet, dans l'ensemble des textes pertinents, réunis et publiés par les soins de George Y. Shevelov, il n'y qu'un seul, à savoir une recension d'un recueil des chansons populaires ouest-ukrainiennes par Jakiv Holovac'kyj, qui ait été mis au jour de la vie de l'auteur, en 1880 (cf. Potebnja 1992, p. 149). Dans les quelques pages qui y sont consacrées aux problèmes de dénationalisation (des ukrainiens), ce qui saute aux yeux est la mise en relation de la perte de la langue maternelle avec la décadence morale de l'individu comme du peuple entier :

En général, la dénationalisation revient à une *mauvaise éducation*, à une maladie morale ; à un emploi défectueux des moyens disponibles de perception, d'assimilation, d'influence, à un affaiblissement de l'énergie mentale, à l'abomination de la désolation là où des formes évincées de la conscience n'ont été remplacées par rien ; à une dégradation du lien entre les générations montantes et les adultes, bien faiblement compensée par le nouveau lien avec les étrangers ; à une désorganisation sociale, à l'immoralité, à la souillure.
(Potebnja 1880, p. 96)

La radicalité de ces affirmations de Potebnja ne relève pas de la rhétorique patriotique ; à leur base gît une thèse théorique qui imprègne toute sa conception du langage. Notamment, une erreur capitale, bien qu'assez répandue, consiste, selon lui, en ce qu'on se représente la nationalité

6 Cf. aussi: «Les sentiments esthétiques et moraux dépendent du contenu même des représentations [...]» (Potebnja 1862/CXIII, p. 46).

comme contenu, d'où découle son identification toute aussi fautive avec l'apanage ancestral. En alternative, il proposait d'y voir une forme :

En réalité, la nationalité est bien quelque chose de réel par rapport à son passé ; mais, étant conditionnée par lui en tant qu'ensemble de modes d'agir sur les nouvelles influences reçues, elle est formelle au point que sa continuité soit compatible même avec une négation totale de son contenu antérieur, pourvu que celle-ci se réalise par degrés. (*ibid.*, p. 92-93)

L'espace où la formalité dont il s'agit prend corps est offert avant tout par la dimension linguistique, car, «en plus d'être l'un des éléments de la nationalité, la langue est aussi sa réplique la plus parfaite» (*ibid.*, p. 93). La connaissance du monde à l'aide d'une autre langue que la sienne, véhiculée ou non par l'école, est inhibée par le besoin d'effacer le savoir pré-acquis au profit de ce qui vient le remplacer. Dans la conscience d'une personne qui en subit les conséquences s'installe une sorte de palimpseste, d'où résulte, en règle générale, un retard par rapport à celui qui peut apprendre sans devoir oublier les connaissances déposées dans la langue maternelle⁷. Pour les produits plus avancés de l'activité psychique, tels que les notions morales, ceci signifie, en conformité avec la doctrine de Lazarus, tout au moins leur sous-développement. C'est pourquoi Potebnja regardait toute dénationalisation comme «une source de souffrances», ce qui s'applique tout autant aux individus qu'aux peuples entiers, car les uns et les autres se trouvent condamnés à un état de sujétion intellectuelle, morale et économique (cf. *ibid.*, p. 96). Si donc l'engagement de Lazarus dans la lutte pour les droits des juifs en Allemagne trouve un parallèle dans la préoccupation de Potebnja pour le sort de la nation ukrainienne en Russie et en Autriche-Hongrie, on peut expliquer l'analogie de leurs attitudes, au moins en partie, par la base théorique commune qu'ils partageaient, à savoir la théorie de la condensation de la pensée⁸.

En résumé, les emprunts de Potebnja à Lazarus, sans être très nombreux, touchent à certains points essentiels de sa doctrine. Premièrement, sa définition de la notion de forme interne du mot semble avoir son prototype le plus proche dans *La vie de l'âme* de Lazarus. Deuxièmement, Potebnja a puisé chez lui l'idée de la condensation linguistique de la pensée qui sert de fondement à sa propre théorie de l'économie des efforts mentaux grâce au développement du langage. Troisièmement, les ouvertures sur l'esthétique de l'art verbal, sur l'éthique, sur la théorie de la nationalité que Potebnja propose à partir de l'étude philosophique du langage ont leur dénominateur

7 Dans la publication en question, il s'agit, en premier lieu, de la situation ukrainienne, mais Potebnja donnait à ce principe une valeur universelle. Par exemple, l'étude prématurée des langues étrangères largement pratiquée dans les couches nobles de la société russe au XVIIIème et au XIXème siècle, a eu pour résultat, selon lui, la multiplication de «demi-idiot» (Potebnja, 1895, p. 19) et l'éducation d'une «quantité écrasante d'imbéciles» (*id.*, 1927, p. 179).

8 L'un des disciples directs de Potebnja a remarqué : «Son nationalisme était un nationalisme de penseur, équilibré, calme et critique» (Ovsjaniko-Kulikovskij 1923, p. 180).

commun, elles aussi, dans la notion de la condensation de la pensée et paraissent avoir été partiellement suggérées par des réflexions de Lazarus.

© Serhij Wakoulenko

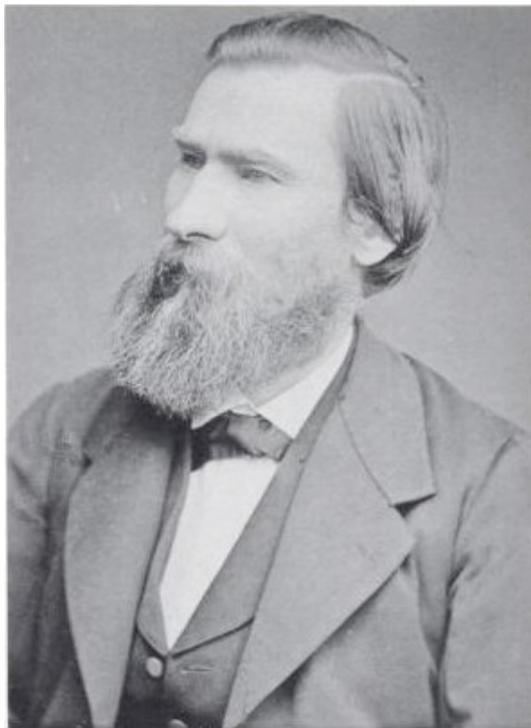
RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ALPATOV Vladimir, 2012 : «Humboldt russe» (traduit par Patrick Sériot), in *Cahiers de l'ILSL*, n° 33: *Humboldt en Russie*, p. 129–162.
- AUMÜLLER Matthias, 2005 : *Innere Form und Poetizität : Die Theorie Aleksander Potebnjas in ihrem begriffsgeschichtlichen Kontext*, Frankfurt am Main : Lang.
- BARBA Mario, 1990 : «Lautform, innere Sprachform, Form der Sprachen. Il problema della comparazione e classificazione delle lingue in Heymann Steinthal», in W. Bahner & L. Formigari (éds.), *Leibniz, Humboldt, and the Origins of Comparativism*. Amsterdam & Philadelphia : Benjamins, p. 263–280.
- BARTSCHAT Brigitte, 1984 : «Ideengeschichtliche Bezüge zwischen Hajim Steinthal und Aleksandr Afanas'evič Potebnja (1835-1891)», in W. Bahner et al. (éds.), *Proceedings of the Fourteenth International Congress of Linguists, Berlin/GDR, August 10 — August 15, 1987*, vol. 3. Berlin : Akademie-Verlag, p. 2607-2610.
- BORSCHÉ Tilman, 1989: «Die innere Form der Sprache. Betrachtungen zu einem Mythos der Humboldt-Herme(neu)tik», in H. W. Scharf (éd.), *Wilhelm von Humboldts Sprachdenken. Symposium zum 150. Todestag*. Essen : Hobbing, p. 47-65.
- BUMANN Waltraud, 1965: *Die Sprachtheorie Heymann Steinthals. Dargestellt im Zusammenhang mit seiner Theorie der Geisteswissenschaft*. Meisenheim am Glan : Hain.
- BUZUK Pětr, 1918 : *Očerki po psixologii jazyka. (Kratkoe rukovodstvo po voprosam obščego jazykovedenija)*. Odessa : Knigoizdatel'stvo A. A. Ivasenko [Précis de psychologie du langage (Problèmes de linguistique générale en abrégé)].
- , 1924 : *Osnovnye voprosy jazykoznanija*. Moskva : Tovariščestvo V. V. Dumnov [Questions fondamentales de la linguistique].
- ČEXOVIČ Konstantyn, 1931 : *Oleksander Potebnja : ukrajins'kyj myslytel'-lingvist*. Varšava : s. n. [Alexandre Potebnja, penseur et linguiste ukrainien].
- CHRISTY Thomas Craig, 1987 : «Steinthal and the Development of Linguistic Science : The Convergence of Psychology and Linguistics», in H. Aarsleff et al. (éds.), *Papers in the History of Linguistics. Proceedings of the Third International Conference on the History of the*

- Language Sciences (ICHoLS III), Princeton 19–23 August 1984*. Amsterdam & Philadelphia : Benjamins, p. 491–499.
- DE PATER Wilhelmus Antonius & SWIGGERS Pierre, 2000: *Taal en Tekenen. Een historisch-systematische inleiding in de taalwetenschap*. Leuven & Assen: Universitaire Pers Leuven & Van Gorcum.
- ERMEN Ilse, 1995 : «Aleksandr Afanas'evič Potebnja (1835-1891) und seine Rezeption im Westen», in K. D. Dutz & K.-Å. Forsgren (éds.), *History and Rationality. The Skövde Papers in the Historiography of Linguistics*. Münster: Nodus Publikationen, p. 211-225.
- FLINT Robert, 1874 : *The Philosophy of History in France and Germany*. Edinburgh & London: Blackwood.
- , 1878 : *La philosophie de l'histoire en Allemagne* (trad. par Ludovic Carrau). Paris : Germer Baillière.
- FONTAINE Jacqueline, 1995 : «A. A. Potebnja, figure de la linguistique russe du XIX^e siècle», in *Histoire Épistémologie Langage XVII/2 : Une familière étrangeté : la linguistique russe et soviétique*, p. 95-111.
- FORMIGARI Lia, 2001 : *Il linguaggio. Storia delle teorie*. Roma & Bari : Laterza.
- FRANČUK Vira, 1985 : *Oleksandr Opanasovyč Potebnja*. Kyjiv : Naukova dumka.
- HÄBLER Gerda, 1991 : *Der semantische Wertbegriff in Sprachtheorien vom 18. bis zum 20. Jahrhundert*. Berlin : Akademie-Verlag.
- HUMBOLDT Wilhelm von, 1974 : *Introduction à l'œuvre sur le kawi et autres essais*, (traduction et introduction de Paul Caussat). Paris : Éditions du Seuil.
- JORDI-LÄMMLI Tonja, 2004 : «Chronik der Berner Psychologie», in *Universität Bern. Institut für Psychologie. Institutsbroschüre 2004*. Bern : s. n., p. 8-31.
- JOST Leonhard Siegfried, 1960 : *Die Auffassung der Sprache als Energie*. Bern : Haupt.
- KLAUTKE Egbert, 2010 : «The Mind of the Nation : The Debate about Völkerpsychologie», *Central Europe*, vol. 8, n° 1, p. 1-19.
- KNOBLOCH Clemens, 1988 : *Geschichte der psychologischen Sprachauffassung in Deutschland von 1850 bis 1920*. Tübingen : Niemeyer.
- LAZARUS Moritz, 1851 : «Ueber den Begriff und die Möglichkeit einer Völkerpsychologie», in *Deutsches Museum. Zeitschrift für Literatur, Kunst und öffentliches Leben*, Bd. 1, Juli-September, p. 112-126.
- , 1857 : *Das Leben der Seele in Monographien über seine Erscheinungen und Gesetze*, Bd. 2. Berlin: Schindler.
- , 1862 : «Verdichtung des Denkens in der Geschichte. Ein Fragment», in *Zeitschrift für Völkerpsychologie und Sprachwissenschaft*, Bd. II, p. 54-62.
- , 1865: «Ueber die Ideen in der Geschichte», in *Zeitschrift für Völkerpsychologie und Sprachwissenschaft*, Bd. III, p. 385-486.
- , 1868: «Une loi de l'esprit humain ou la condensation successive des idées» (traduit par H. Brocher), in *Théologie et Philosophie. Compte-*

- rendu des principales publications scientifiques à l'étranger*, vol. 1, p. 399-406.
- MESCHIARI Alberto, 1991: «Contributi allo studio dei fondamenti dello storicismo. I. La filosofia della lingua di Heymann Steinthal», in *Intersezioni*, an. XI, n. 3, p. 283-314.
- , 1997: «Moritz Lazarus, la storia e le forme», *Archivio di storia della cultura*, an. 10, pp. 455-475.
- , 1998: «Per una storia del concetto di "condensazione" (Verdichtung)», in *Giornale critico della filosofia italiana*, an. LXXI (LXX), n. 3, pp. 293-306.
- NERLICH Brigitte, 1992: *Semantic Theories in Europe 1830-1930: From Etymology to Contextuality*. Amsterdam & Philadelphia: Benjamins.
- NOREEN Adolf, 1904: *Betydelselära (Semologi). Tredje delen af Vårt språk (band V)*. Lund: Gleerup.
- OVSJANKO-KULIKOVSKIJ Dmitrij, 1923: *Vospominanija*. Petrograd: Vremja [Mémoires].
- PASSARELLA Sara, 2007: «La forma interna della parola in Russia: le variazioni linguistiche ed estetiche di Aleksandr Afanas'evič Potebnja sui temi di Humboldt e Steinthal», in *Russica Romana*, an. XIV, p. 39-51.
- PLAXONINA Olena, 2006: «Dumky O. O. Potebni pro istoryčne morfemne členuvannia slova», Ju. Bezxutryj et al. (éds.), *Oleksandr Potebnja: sučasnyj pohljad. Materialy mižnarodnyx čytan', prysvjačenyx 170-riččju vid dnja narodžennja fundatora Xarkivs'koji filolohičnoji školy 11-12 žovtnja 2005 r.*, Xarkiv : Majdan, p. 114–120 [Les pensées d'Alexandre Potebnja à propos de la division historique des mots en morphèmes].
- POTEBNJA Aleksandr [Oleksander], 1862: «Mysl' i jazyk», in *Žurnal Ministerstva Narodnogo Prosveščeniya*, t. CXIII, II^{ème} partie, p. 1-118; t. CXIV/II, II^{ème} partie, pp. 1-33, 89-131 [La Pensée et le Langage].
- , 1873: «Iz zapisok po russkoj grammatike. Vvedenie», in *Filologičeskie Zapiski*, vol. XIII, n° IV-V, pp. 1-100; n° VI, p. 101-158 [Mémoire sur la grammaire russe. Introduction].
- , 1880: «Narodnye pesni Galickoj i Ugorskoj Rusi, sobrannye Ja. F. Golovackim. Izdanie Imperatorskogo Obščestva Istorii i Drevnostej Rossijskix pri Moskovskom Universitete. Moskva 1878, 3 časti v IV tomax. Recenzija Člena-korrepondenta Imp. Akademii nauk A. A. Potebni», in *Otčēt o dvadcat'-vtorom prisuždenii nagrad grafa Uvarova. Priloženie k XXXVII^{mu} tomu Zapisok Imperatorskoj Akademii Nauk* 4, pp. 64-152 [Révision des *Chansons populaires de la Ruthénie Galicienne et Hongroise, réunies par Ja. F. Golovackij*].
- , 1895: «Jazyk i narodnost», in *Vestnik Evropy*, an. 30, t. 5, fasc. 9, p. 5-37 [La langue et la nationalité].

- , 1927: «Z lystuvannia O. O. Potebni» (podav I. Ajzenštok), *Ukrajina: naukovyj dvoxmisiačnyk ukrajinoznavstva*, livr. 1-2, p. 164-182 [Fragments de correspondance d'Alexandre Potebnja].
- , 1941: *Iz zapisok po russkoj grammatike*, t. IV: *Glagol, mestoimenie, čislitel'noe, predlog*. Moskva & Leningrad: Izdatel'stvo AN SSSR [Mémoire sur la grammaire russe, t. IV: le verbe, le pronom, l'adjectif numéral, la préposition].
- , 1992 : *Mova. Nacional'nist'. Denacionalizacija. Stati i fragmenty*, éd. par George Y. Shevelov. N'ju-Jork: s. n. [Langue. Nationalité. Dénationalisation. Articles et fragments].
- RINGMACHER Manfred, 1996 : *Organismus der Sprachidee: H. Steinthals Weg von Humboldt zu Humboldt*. Paderborn, &c.: Schöningh.
- STEINTHAL Heymann, 1848 : *Die Sprachwissenschaft Wilh. v. Humboldt's und die Hegel'sche Philosophie*. Berlin : Dümmler.
- , 1850 : *Die Classification der Sprachen dargestellt als die Entwicklung der Sprachidee*. Berlin: Dümmler.
- , 1855 : *Grammatik, Logik und Psychologie. Ihre Principien und ihr Verhältniss zu einander*. Berlin, Dümmler.
- , 1857 : «Zur Sprachphilosophie», in *Zeitschrift für Philosophie und philosophische Kritik*, Neue Folge, Bd. XXXI, p. 68-95, 194-224.
- , 1858 : *Der Ursprung der Sprache, im Zusammenhange mit den letzten Fragen alles Wissens. Eine Darstellung, Kritik und Fortentwicklung der vorzüglichsten Ansichten*, 2. Ausgabe, Berlin : Dümmler.
- , 1860 : *Charakteristik der hauptsächlichsten Typen des Sprachbaues*. Berlin : Dümmler.
- , 1871 : *Abriß der Sprachwissenschaft*, Bd. 1: *Die Sprache im Allgemeinen. Einleitung in die Psychologie und Sprachwissenschaft*. Berlin: Dümmler.
- TRAUTMANN-WALLER Céline, 2006 : «Introduction», in *Revue germanique internationale*, vol. 3: *L'Allemagne des linguistes russes*, pp. 3-9.
- VENCKOVIČ Radij & ŠAJKEVIČ Anatolij, 1971 : *Istorija jazykoznanija*, č. 2. Moskva, s. n. [Histoire de la linguistique].
- VILČYNS'KYJ Jurij, 1995 : *Oleksandr Potebnja jak filosof*. L'viv, L'vivs'kyj deržavnyj universytet [Alexandre Potebnja comme philosophe].
- WAKULENKO Serhij, 1996 : «Warum hat Alexander Potebnja keine Semasiologie bzw. Semantik geschaffen?», A. Ivčenko & O. Taranenko (éds.), *Tretij mižnarodnyj kongres ukrajinistiv 26-29 serpnja 1996 r.: Movoznavstvo*. Xarkiv: Oko, p. 263-269.
- XARCIEV Vasilij, 1902-1903 : «Učenie A. A. Potebni o narodnosti i nacionalizme», *Mirnyj Trud (povremennoe izdanie)*, n° II, p. 179-189; n° III, pp. 170-181; n° V, pp. 118-138 [La doctrine d'Alexandre Potebnja sur la nationalité et le nationalisme].



Moritz Lazarus (1824-1903)

La critique de Potebnja dans les travaux de Boris Engel'gardt

Serge ZENKINE (Sergej ZENKIN)
RGGU, Moscou

Résumé : Critique littéraire, esthéticien et traducteur, Boris Mixajlovič Engel'gardt (1887-1942) a écrit dans les années 1920 deux longs articles contenant une révision méthodologique de la théorie d'Alexandre Potebnja ; ces textes n'ont été publiés que bien après la mort de l'auteur. Montrant un exemple de critique profonde, exigeante et intelligente, Engel'gardt effectue quatre gestes intellectuels à l'égard de Potebnja : 1) il le localise sur la carte méthodologique comme un représentant du «psychologisme gnoséologique», 2) il substitue à la notion psychologique d'«image» usitée par Potebnja, celle de «symbole», lequel a une expression externe et sert aux fins communicationnelles et cognitives, 3) en parlant de la théorie de l'art poétique, il distingue les notions de «pensée» et «connaissance», confondues chez Potebnja, et définit la poésie comme une forme de pensée autosuffisante et non-cognitive, 4) il révisé la typologie historique de la culture verbale esquissée chez Potebnja, et il y décèle un progrès (et non un déclin) de la poéticité d'une langue à mesure que celle-ci acquiert un fonds de termes non poétiques.

Mots-clés : Potebnja, Engel'gardt, méthodologie, théorie du langage, esthétique.

Boris Mixajlovič Engel'gardt (1887-1942) fut un critique littéraire, esthéticien et traducteur, fils et petit-fils de deux publicistes russes de tendance démocratique, Aleksandr Nikolaevič et Mixail Aleksandrovič Engel'gardt. Dans les années 1920, il enseigna à Pétrograd, à l'Institut d'histoire de l'art. Son activité scientifique fut interrompue en 1930 par une arrestation suivie d'exil, et bien que deux ans plus tard Engel'gardt sût rentrer à Léningrad, il ne reprit plus jamais ses recherches, en travaillant désormais seulement comme un traducteur. En hiver 1942, il tomba comme l'une des innombrables victimes du blocus de Léningrad. L'orientaliste A.N. Boldyrev mentionne dans son journal que dans un seul appartement, l'un après l'autre durant quelques jours, moururent de faim et de maladies d'abord Boris Engel'gardt lui-même, puis son ami, un traducteur éminent Adrian Frankovskij, et finalement son épouse Lydia Andrievskaja, philologue et femme de lettres (cf. Boldyrev 1998, p. 56-57).

Dans les années 1920, Engel'gardt fit paraître deux monographies de théorie littéraire, consacrés aux courants principaux de la philologie russe : *Alexandre Nikolaevič Veselovskij* (Engel'gardt 1924) et *La Méthode formelle dans l'histoire littéraire* (Engel'gardt 1927). Il dû vouloir faire un ouvrage du même genre sur Aleksandr Potebnja et sur le courant potebnien dans la science, mais finalement n'écrivit que deux articles longs et substantiels : «La théorie linguistique de Potebnja dans son rapport à l'histoire littéraire» (conférence à l'Institut d'histoire de l'art, printemps 1921) et «La théorie de la culture verbale dans le système linguistique de Potebnja» (préface à une réédition non réalisée des *Notes sur la théorie de la langue et de la littérature*, la date exacte est inconnue). Les deux textes demeurèrent inédits et ne virent le jour qu'en 2005, dans un recueil de travaux d'Engel'gardt *Phénoménologie et théorie de la langue et de la culture verbale* (Engel'gardt 2005). Ils constituent l'objet de notre analyse.

Les deux articles exposent à peu près les mêmes idées, dans un ordre différent et en variant quelques formulations et notions. Ainsi par exemple, l'opposition potebnienne des mots à forme interne sensible et réduite (oubliée) est formulée dans le premier texte comme celle des «mots-signes» et «mots-termes» (Engel'gardt 2005, p. 73), et dans le second texte, comme celle des «mots-symboles» et «mots-signes» (Engel'gardt 2005, p. 119). (On notera tout de suite que pas un seul de ces couples conceptuels ne contient le «mot-image», un terme qui serait le plus proche à l'esprit de Potebnja). Bien que le mot *signe* ait changé de place et de sens dans cette redéfinition, la structure générale des idées d'Engel'gardt est restée inchangée, ce qui permet d'analyser ses deux articles comme un seul texte.

À l'égard de Potebnja, Engel'gardt accomplit quatre gestes critiques.

1. Premier geste : localisation méthodologique. Engel'gardt commence par définir la place de Potebnja comme représentant principal d'un des «grands systèmes méthodologiques» (Engel'gardt 2005, p. 59) en philolo-

gie russe, dont le second est représenté par Aleksandr Veselovskij. Ces deux systèmes sont le «psychologisme gnoséologique» et l'«évolutionnisme historique» (Engel'gardt 2005, p. 59). On devine dans leur opposition celle qui sera à l'œuvre dans *Marxisme et philosophie du langage* de Valentin Vološinov (Vološinov 1929), distinguant le «subjectivisme individualiste» et «l'objectivisme abstrait». En effet, voilà ce que dit Engel'gardt de la méthode de Potebnja :

Pour Potebnja, le langage comme objet de connaissance scientifique n'est pas un système de formes constantes phonétiques, morphologiques, syntaxiques etc., mais un processus vivant de pensée verbale, d'énonciation extérieure, de communication et surtout d'élucidation intérieure de la pensée, de son objectivation dans le mot et à l'aide du mot. Le mot lui-même n'est pas un signe immobile et figé, étudié habituellement presque comme un phénomène objectif de la réalité extérieure, telle une pièce de monnaie ou un autre monument de la culture matérielle, - mais un *acte de conscience* spécifique, destiné à objectiver, décomposer et mettre en forme les contenus d'expérience qu'il s'agit de connaître. Pour Potebnja, il n'y a pas de mot qu'au moment de son fonctionnement, de sa vie réelle, quand il s'allume et brille dans l'activité sans fatigue d'une conscience particulière. (Engel'gardt 2005, p. 102)

La tendance contraire se manifeste dans la poétique historique de Veselovskij, basée sur la «méthode projective» :

L'essence de cette méthode consiste en ce que les phénomènes se déroulant dans une conscience individuelle sont projetés en dehors d'elle et considérés comme quelque chose qui lui est extérieure, qui existe par elle-même et qui a ses causalités immédiates, non médiatisées par les rapports spatio-temporels entre les consciences individuelles. (Engel'gardt 2005, p. 60)

Même si la poétique de Veselovskij, d'abord, n'est pas une linguistique mais bien une poétique n'étudiant pas le langage mais l'art verbal, et puis qu'elle est une poétique historique recherchant des explications causales et diachroniques et non systémiques et synchroniques, - néanmoins l'opposition Potebnja/Veselovskij chez Engel'gardt est pour l'essentiel homologue à l'opposition Saussure/Vossler chez Vološinov¹. On met d'un côté l'étude des faits linguistiques/littéraires dans le cadre d'un acte concret de langage et, de l'autre côté, leur étude à travers des structures plus ou moins abstraites, détachées des consciences individuelles ; pour le discours littéraire ce seront par exemple les genres, les figures voire l'œuvre entière considérée en elle-même, indépendamment de sa production et perception (ce que plus tard on devait appeler le «texte»).

De même que Vološinov après lui, Engel'gardt finit par donner la préférence à la première méthode, visant à connaître le «processus vivant

¹ Ce qui n'empêche pas d'ailleurs Engel'gardt de citer ensemble Saussure et Vossler comme deux grands théoriciens de la linguistique (Engel'gardt 2005, p. 99).

de pensée verbale», la «vie réelle» du langage. Il approuve Potebnja dans sa vision concrète et dynamique des faits verbaux :

Dans les sciences de l'esprit (*Geisteswissenschaften*), la recherche d'une perception complètement concrète, d'une observation tout à fait immédiate aboutit inévitablement à considérer systématiquement les objets dans l'acte de leur devenir, non comme des grandeurs statiques et immobiles mais comme des processus fluides, qui se passent dans le temps d'activité de l'esprit humain. (Engel'gardt 2005, p. 101)

En soulignant la vision dynamique du langage chez Potebnja, Engel'gardt tout naturellement met en relation celui-ci avec Humboldt. Il est vrai que leur parenté se limite au caractère «concret» de la théorie potebnienne : si le théoricien allemand réfléchissait sur la forme interne de la *langue* comme phénomène national, Potebnja se concentrait sur «les processus de création dans la conscience individuelle» (Engel'gardt 2005, p. 63), en particulier sur la forme interne d'un mot.

2. Deuxième geste critique : de l'image au symbole. Comme on l'a déjà dit, en exposant la théorie potebnienne du mot Engel'gardt exclut de ses oppositions conceptuelles la notion d'*image*. D'une manière générale il évite de mettre celle-ci dans une position importante. Ce n'est pas qu'il passe sous silence l'idée d'image sensiblement perceptible, visible. Ainsi, il dit, toujours en exposant Potebnja :

Ainsi, la pensée en mots-termes se caractérise d'une abstraction d'autant plus grande que les termes sont plus parfaits. Au contraire, la pensée en mots-signes se distingue toujours par son caractère ostensible. En ce sens elle se rapproche bien davantage de l'idéal de connaissance vivante dont rêvent ceux que la pensée conceptuelle ne satisfait pas. L'idée semble y adhérer intimement à son objet, l'embrasser plus complètement et plus immédiatement que dans le concept où un «schème» s'interpose entre l'objet et l'idée et où notre attention se concentre sur ce schème, tandis que la forme interne – un *signe servant de désignation, de symbole* d'une représentation individuelle – a en lui-même déjà le pouvoir d'attirer l'attention dans le champ d'activité de la pensée. (Engel'gardt 2005, p. 74)

Il est important toutefois que finalement ce «caractère visible» ne produit pas une *image* mais un *symbole*, c'est-à-dire un objet signifiant plutôt que visible. Pour décrire l'évolution de la forme interne d'un mot en devenir et les acceptions successives de ce dernier, Engel'gardt évite encore, sauf de rares exceptions, la notion d'image qui renverrait à une représentation totale, et il opère davantage avec des catégories partielles et analytiques, comme les «traits» (sémantiques). Il est vrai que Potebnja a utilisé les mêmes catégories dans *La pensée et le langage*, on rencontre même chez lui le «symbolisme» de la langue ; mais il les accompagne d'un renvoi à l'image sensible tandis qu'Engel'gardt tout doucement, par la simple sous-

traction de ces références, fait basculer la théorie potebnienne vers la sémantique analytique.

Potebnja ne connaît pas d'«œuvre» à parties composantes. Pour lui, elle est toujours un acte total de création dans son déroulement successif, dans ses moments temporels ; de sorte qu'en transposant ses déterminations particulières (les notions de métaphore, de fable, etc.) du plan dynamique au plan esthétique, en traitant par exemple l'idée, l'image, le contenu d'une œuvre poétique comme des «éléments», on réduit ses conceptions aux banalités plates des manuels scolaires des «lettres». (Engel'gardt 2005, p. 102)

Quant à lui, Engel'gardt n'emploie la notion d'image que par rapport aux œuvres littéraires (comme dans le passage qu'on vient de citer), c'est-à-dire dans un sens esthétique (si vague soit-il), et non généralement psychologique :

À la représentation dans un mot, correspond l'image (ou un ensemble d'images) dans une œuvre poétique. (Engel'gardt 2005, p. 110)

Et même s'il mentionne une «image dans le mot», en principe non-littéraire, celle-ci est immédiatement réduite à la notion plus moderne de «signe» ou de «symbole» :

On peut donner à l'image poétique les mêmes noms qui conviennent à l'image dans le mot, à savoir signe, symbole (d'où est tirée la représentation), forme interne. (Engel'gardt 2005, p. 110)

On saisit sans peine la différence des deux notions : leurs objets s'opposent comme le dedans / le dehors. L'image mentale renvoie aux processus psychiques de réaction, en particulier cognitive, aux stimuli reçus, et le symbole ou le signe, qui sont extériorisés, aux processus de communication sociale et en particulier littéraire, qui transmet des vécus esthétiques. La situation type, examinée par Potebnja et dans laquelle se forme un mot, c'est une situation psychologique : la rencontre entre un individu et un stimulus extérieur. Je me trouve en face de quelque chose d'inconnu et je cherche à me l'approprier : je le perçois, je le mets en rapport avec d'autres perceptions (c'est l'aperception), je tâche de lui assigner un sens ; c'est à quoi me sert l'image sur la base de laquelle se crée ou se choisit un mot expliquant l'objet. Engel'gardt, lui, d'une part reprend à Potebnja l'idée d'étudier le mot dans le cadre d'une conscience individuelle (et non dans une perspective trans-individuelle, comme le fait la poétique comparée de Veselovskij), et accepte donc l'approche psychologique ; mais d'autre part il limite celle-ci en renonçant à la notion omnexplicative d'image et en cernant un domaine spécifique de la culture verbale là seulement où il y a de véritables images, des images intentionnelles, esthétiques, produites par l'art, et non spontanément mentales.

Ici, l'on passe à son troisième geste critique.

3. Troisième geste critique : distinction entre la pensée et la connaissance. Le moment le plus fort et le plus manifeste de la critique de Potebnja par Engel'gardt tient à l'emploi esthétique du mot. Là, Engel'gardt suit d'une manière particulièrement claire sa méthode de spécification disciplinaire², qui l'apparente à la philosophie néo-kantienne et en même temps aux tâches empiriques de l'école formelle russe dans la critique littéraire dont il rencontrait les membres à l'Institut d'histoire de l'art. Celles-ci impliquaient une critique du psychologisme : et Engel'gardt lui aussi reconnaît la nécessité de sortir du cadre d'introspection psychologique, de «faire passer l'œuvre d'art de la sphère de perception immédiate au système d'une série correspondante des choses déterminées» (Engel'gardt 2005, p. 29, fragment manuscrit des années 1920 «Introduction à la théorie de la culture verbale»).

Comme on vient de le dire, la situation fondamentale étudiée par Potebnja et notée par son critique, est la réaction d'appropriation d'un objet inconnu par le sujet. D'où vient, chez Potebnja, d'abord le psychologisme (tout se passe dans la vie mentale de l'individu) et puis le gnoséologisme, c'est-à-dire une attention particulière au moment de cognition :

La confluence des deux tendances produit ce qu'on peut appeler le psychologisme gnoséologique dans le traitement des problèmes linguistiques. On étudie le mot comme un facteur de connaissance, et on interprète celle-ci sur un plan purement psychologique. (Engel'gardt 2005, p. 67)

Par son sens et par sa forme, le «psychologisme gnoséologique» rappelle encore une fois «le subjectivisme individualiste» défini par Vološinov, mais il met l'accent sur le moment cognitif non mentionné chez ce dernier. Un peu plus haut Engel'gardt a déjà formulé son idée d'une manière énergique :

Pour Potebnja, *l'esprit* est une «activité consciente» présupposant des concepts, c'est-à-dire une activité dirigée vers la connaissance. Par ailleurs, il n'a pas compris assez précisément la différence entre les termes *pensée* et *connaissance* (Engel'gardt 2005, p. 67).

Or, et c'est un point d'appui de la critique déployée par Engel'gardt, c'est précisément dans l'œuvre poétique que l'équation de la pensée et de la connaissance cesse d'être opérationnelle³. S'opposant implicitement à la

² «Esthétique» et «spécification» semblent des notions solidaires chez Engel'gardt. L'esthétique est destinée à distinguer l'art des autres formes de culture qui n'en relèvent pas. «Ici nous atteignons les limites que la pensée de Potebnja, liée par les traditions, n'a pas su franchir. Au-delà d'elles, il fallait introduire un coefficient esthétique. Ce n'est qu'à son aide qu'une spécification précise de la poésie comme art, opposé au mythe, à la religion et à la science, est possible» (Engel'gardt 2005, p. 112).

³ Selon Engel'gardt, la problématique cognitive est déplacée même en linguistique : «... strictement parlant, la linguistique ignore, doit ignorer ce problème : pour elle, la structure symbolique du mot tient à un rapport spécifique entre le son et la signification, et non

tradition hégélienne et marxiste dans l'esthétique, Engel'gardt soutient à la manière kantienne le caractère désintéressé, et en particulier non cognitif de l'expérience esthétique, tout en subsumant cette dernière sous la catégorie globale de *pensée*. Ce n'est qu'à cet objet général qu'il consent à rapporter la science psychologique, qu'il distingue de la gnoséologie, une discipline plus particulière et occupée uniquement des lois de la connaissance :

... *pensée* est un terme psychologique, tandis que *connaissance* est un terme de gnoséologie et de logique. (Engel'gardt 2005, p. 67)

La poésie, comme un art verbal, est traitée par la «psychologie» au sens large du terme, mais elle ne relève pas de la gnoséologie ; son but n'est pas la connaissance, et elle fait l'objet d'une autre discipline particulière : l'esthétique.

La poésie est une forme de pensée verbale. On ne peut pas le contester. Mais la poésie a un caractère esthétique. La poésie est donc une forme de pensée verbale où la pensée vaut pour elle-même comme pensée, en dehors des objectifs cognitifs qu'on lui pose, là où elle est un jeu gratuit. (Engel'gardt 2005, p. 83)

L'idée d'une pensée improductive, sans résultats cognitifs, s'est répandue dans la philosophie du XXème siècle, par exemple chez Heidegger ; mais au début des années 20 Engel'gardt ne pouvait guère connaître ses conceptualisations. Il les anticipe en admettant la possibilité d'une telle pensée au moins dans l'œuvre d'art. Du même coup il pose à la pensée des tâches non seulement cognitives, mais créatrices ; prises ensemble, ces tâches forment la culture :

...inévitablement, sa théorie du langage [il s'agit de Potebnja] n'amenait pas à une théorie et à une histoire de la connaissance, mais à une philosophie de la *culture*, dans la mesure que cette dernière n'est qu'une objectivation de la créativité humaine dans des séries de choses différentes. (Engel'gardt 2005, p. 104)

4. Quatrième geste critique : révision de la typologie historique de la culture verbale. Tout en acceptant la théorie potebnienne du mot vivant, Engel'gardt assigne à celui-ci des fonctions plus étendues et plus variées que la connaissance, et leur succession incite à revoir la typologie historique de la culture verbale. Selon Potebnja, dit-il, l'évolution d'une langue se dirige inévitablement vers la réduction et l'oubli des formes internes, vers la transformation des mots-symboles vivants en mots-termes morts et univoques (si l'on se risque à forger cette opposition synthétique à partir des termes de deux oppositions d'Engel'gardt). Il est vrai que l'œuvre

entre la signification et la réalité. Le mot est pour elle un symbole, en ce sens que le son y désigne (symbolise) la signification, et non en ce que la signification désigne cognitivement la réalité» (Engel'gardt 2005, p. 106).

poétique subsiste même aux stades avancés de l'évolution, qu'elle ressuscite certaines formes internes et de cette manière contrarie la tendance générale, en produisant une croissance locale de l'information d'images sur un fond de croissance générale de l'entropie de notions. Mais son rôle, subordonné une fois pour toutes avec tout le langage aux objectifs cognitifs, ne peut être qu'auxiliaire : fournir aux hommes (du moins, à la majorité des individus, non habitués à la philosophie) la connaissance par images des choses trop difficiles pour qu'on puisse en rendre compte conceptuellement :

Ainsi, la poésie est une forme spéciale de connaissance de la réalité ; son existence tient à l'imperfection de la science [de la pensée notionnelle] et aux souffrances intellectuelles et morales de l'homme qui en découlent. La philosophie qui lui ressemble pourrait sans doute redresser cette situation pénible mais sa démarche pesante n'inspire guère de confiance et n'est accessible qu'à peu de gens. La majorité, étant donné la faiblesse de la science, est contrainte de chercher une consolation dans la poésie : celle-ci vaut comme un bouche-trou pour ainsi dire. Potebnja, avec une courageuse unilatéralité propre aux génies exceptionnels, est allé jusqu'au bout et n'a pas eu peur de tirer toutes les conclusions des propositions fondamentales dont certaines n'avaient pas été soumises à une vérification critique. (Engel'gardt 2005, p. 79)

Engel'gardt, lui, prend en considération la pensée non cognitive, esthétique, ludique et propose une conception plus complexe de la culture verbale, qui n'est pas statique et compensatoire («bouche-trou») mais dynamique et dialectique. Il s'appuie sur un fait historique évident : l'art poétique atteint sa perfection moins dans les sociétés primitives, incarnant une première phase d'évolution linguistique, que dans les sociétés avancées, qui ont déjà acquis un fonds important de mots terminologiques et non poétiques (prosaïques). En ce sens-là, la poésie ne précède pas la prose mais la suit, se constitue sur son fond :

La formation des mots-termes, et plus tard des notions, n'est dangereuse qu'à la pensée symbolique qui vaut comme connaissance, qui crée des formes mythologiques et naïvement religieuses de connaissance, mais non seulement elle n'est pas hostile aux formes esthétiques de pensée, elle contribue à leur consolidation. La floraison de la prose favorise celle de la poésie. (Engel'gardt 2005, p. 86)

Cette idée, Engel'gardt la déduit de la pensée même de Potebnja, en suivant sa logique psychologique. En effet, si l'on pousse cette logique jusqu'au bout il se trouve qu'à l'état primitif, manquant de mots terminologiques et de notions exactes, l'homme n'a simplement pas de réserve des forces de l'âme, nécessaire pour un jeu gratuit de mots ; toutes ses forces sont dépensées à l'appropriation urgente et cognitive des phénomènes extérieurs, qui l'entourent et lui sont potentiellement dangereux :

Un phénomène non identifié saute sur l'homme comme une bête sauvage ; pour le contempler tranquillement, il faut pour ainsi dire le mettre en cage, et c'est la connaissance qui fournit cette cage. C'est comme si elle mettait le phénomène à sa place, l'apprivoisait et assurait la possibilité de son usage esthétique. (Engel'gardt 2005, p. 97)

De même que l'acte de perception esthétique, le processus de création artistique dans leurs formes pures requièrent la mise en place préalable de mots-termes, qui libèrent le mot-signe de ses charges cognitives.

C'est en ce cas seulement que *la signification d'un mot-signe peut devenir l'image artistique d'une structure émotionnelle spécifique*, d'une part, et qu'un jeu libre de pensée peut apparaître, d'autre part. (Engel'gardt 2005, p. 98)

En poursuivant son travail spécificateur typique à la «théorie russe» des années 1920, Engel'gardt reproche à Potebnja de ne pas distinguer suffisamment, d'une part, la poésie moderne et autotélique, et, de l'autre, la quasi-poésie des mythes et religions anciens, qui est syncrétique et non détachée des tâches cognitives :

Ayant opposé sans grande peine la poésie à la science [comme des mots à forme interne sensible ou réduite], Potebnja s'est rendu par cela même très difficile l'opposition de la poésie au mythe [car d'un côté comme de l'autre la forme interne est là mais remplit des fonctions différentes]. (Engel'gardt 2005, p. 121)

Le système conceptuel et terminologique d'une langue, sa carcasse «morte» se révèlent être vitalement nécessaires pour libérer les mots-symboles (ou les mots-signes) des tâches pratiques et cognitives et pour les verser dans le jeu gratuit de l'art :

...les mots-signes et leurs systèmes complexes, formés initialement à des fins cognitives, ne disparaissent pas tout à fait ; ils demeurent dans la conscience, quoique leur valeur cognitive soit déjà sensiblement diminuée. La conscience garde à sa disposition comme un certain excédent de mots-signes [...] cette réserve de mots libérés de charges cognitives assure l'apparition dans la conscience d'une série d'actes mentaux à téléologie court-circuitée. (Engel'gardt 2005, p. 85)

Cette idée peut être rapprochée d'une observation de Claude Lévi-Strauss sur la pensée du shaman :

Empruntant le langage des linguistes, nous dirons que la pensée normale souffre toujours d'un déficit de signifié, tandis que la pensée dite pathologique (au moins dans certaines de ses manifestations) dispose d'une pléthore de signifiant. (Lévi-Strauss 1958, p. 200)

Cette pléthore de signifiant – ou, en termes de Potebnja, de formes internes, non utilisées à des fins cognitives – a lieu aussi dans l'art qui, à la différence du shamanisme, ne cherche pas en général à simuler un savoir ésotérique mais se présente comme un jeu valant par lui-même.

L'explication psychologique proposée par Engel'gardt de l'évolution verbale peut être mise également en parallèle avec une conception sémiotique de Iouri Lotman selon laquelle la prose littéraire comme un art verbal n'apparaît pas avant la poésie mais bien sur le fond d'elle, comme un degré supérieur de la convention (*La Structure du texte littéraire*, 1970, dans Lotman 1998, p. 101-111). Dans un cas comme dans l'autre, la genèse des formes de la culture verbale est modelée selon un schéma dialectique tripartite : «activité cognitive et quasi-artistique d'une langue à formes internes – activité non artistique et purement cognitive d'une langue terminologique (prosaïque) – activité purement artistique et non cognitive de la poésie moderne» ou bien «prose non-littéraire – poésie littéraire – prose littéraire». Les termes des deux schémas ne coïncident pas : selon Engel'gardt la poésie suit la prose dans l'évolution, et selon Lotman c'est l'inverse ; ce qui coïncide c'est la dialectique générale de la pensée évolutionniste. Lotman (et à plus forte raison Lévi-Strauss) ne pouvait guère connaître les ouvrages inédits d'Engel'gardt⁴ ; nous avons là une pure convergence des théories, basées sur des fondements différents mais se rapprochant par une vision dialectique de la culture et de ses formes. À la différence de Potebnja, qui partage l'idée d'un état primitif du langage progressivement détruit par la science⁵, Engel'gardt et Lotman construisent un modèle de progrès esthétique. Dans leur idée, la langue a une poéticité croissante, capable d'attirer dans son orbite non seulement des mots à images mais aussi des mots «prosaïques» sans images (il est vrai que ce n'est pas Engel'gardt qui avançait ce dernier point mais ses contemporains les formalistes, et après eux les structuralistes).

Engel'gardt développe et/ou dépasse la théorie philologique de Potebnja dans quelques autres sens encore. Il met en valeur par exemple l'importance de la *structure rythmique* d'un texte pour le caractère poétique de celui-ci ; or, le rythme aurait peu de rapport à la nature imagée d'un mot ou à sa fonction cognitive. Il s'arrête également sur la *perception* spécifique d'une œuvre d'art et esquisse une sorte de *Rezeptionsästhetik*

⁴ Il est vrai qu'un d'eux a été résumé par Victor Vinogradov dans son livre *De la théorie du discours littéraire* (Vinogradov 1971), mais ce dernier a paru déjà après la *Structure du texte littéraire* de Lotman.

⁵ C'est ainsi du moins qu'Engel'gardt lui-même envisage les idées de Potebnja : «La science progressera en enlevant pas à pas les domaines de la poésie, autrefois la reine souveraine de l'esprit humain. Et un temps doit venir inévitablement où le dernier mot-son aura été réduit et la poésie disparaîtra» (Engel'gardt 2005, p. 78). Serhij Vakulenko, que je remercie pour une discussion substantielle sur ce point, me note que Potebnja a lui-même violemment critiqué le mythe romantique «d'un passé poétique» (Potebnja 1976, p. 371). Il est vrai que cette critique est contenue dans ses fragments tardifs, publiés après sa mort sous le titre de *Notes sur la théorie de la langue et de la littérature* (1905), tandis qu'Engel'gardt s'appuie principalement sur son ouvrage *La pensée et le langage* (1862).

avant la lettre, du point de vue de laquelle les nouvelles lectures d'un texte s'y sédimentent comme des formes internes potebniennes, et forment son histoire créatrice :

Le lecteur non seulement «lit» l'auteur mais crée avec lui, en introduisant dans son œuvre des contenus toujours nouveaux. Et en ce sens on peut parler sans hésitation d'une «co-création» du lecteur avec l'auteur. D'où l'importance énorme de la critique, des propos critiques dans l'histoire littéraire. L'histoire de la critique n'est pas une histoire des évaluations innombrables, «des observations tristes de l'esprit et des notes affligées du cœur» [Pouchkine], elle n'est pas même une histoire des goûts du public. L'histoire de la critique est l'histoire même de l'œuvre, et elle doit viser celle-ci plutôt que la personne du critique ; c'est bien l'histoire de l'existence sociale d'un symbole, d'une structure symbolique en ses transformations innombrables sous l'influence d'une «co-création» lectorale. (Engel'gardt 2005, p. 115)

Ainsi, dans son analyse de Potebnja, de même que dans ses autres ouvrages théoriques, par exemple dans son livre sur le formalisme, Engel'gardt a donné des exemples d'une herméneutique exigeante et intelligente ; par ses gestes elle cherche à détecter chez les théoriciens du passé des possibilités de développement de leurs idées qui restaient peu ou pas du tout comprises par eux-mêmes. Cette relation aux grands prédécesseurs est celle d'un «bon disciple» :

Ainsi, la tâche d'étude du système de Potebnja ne se réduit pas à critiquer ses appréciations particulières, mais à tirer de son système un noyau central objectivement valable. Strictement parlant, c'est bien l'obligation d'un «bon disciple» qui ne doit pas vulgariser ni développer plus loin les idées du maître par lequel celui-ci a été attaché à son époque et à ses contemporains, mais approfondir et réinterpréter à nouveau son cycle central d'idées, en s'appuyant sur la nouvelle expérience et en assurant de cette manière la permanence de l'école. (Engel'gardt 2005, p. 80)

En la personne de Boris Engel'gardt, la science a perdu un penseur de première classe, dont les analyses critiques peuvent occuper une place unique dans la tradition de la philologie théorique russe, en reliant divers stades historiques de celle-ci : la philologie classique du XIX^{ème} siècle avec les méthodes formelles et structurales du XX^{ème}. Sa méthode de réflexion interdisciplinaire semble particulièrement actuelle : bénéficiant de connaissances fondamentales en philosophie et s'orientant professionnellement dans les théories philologiques, il prêtait une attention particulière aux frontières des champs et des discours conceptuels, aux problèmes de transfert et de réélaboration d'idées théoriques dans un champ disciplinaire «étranger». Tous ses quatre gestes critiques, examinés plus haut, tiennent précisément à une révision des frontières disciplinaires : préciser la place de Potebnja dans le champ méthodologique de la linguistique, séparer la philologie et l'esthétique de la psychologie, distinguer la problématique «psychologique» et «gnoséologique», définir et développer l'esthétique

potebnienne (y compris une esthétique de la réception). À la théorie génialement syncrétique de Potebnja, unissant des potentialités méthodologiques de différentes disciplines, il substitue la division de ces disciplines et leur interaction complexe et consciente, permettant de produire de nouveaux résultats analytiques. En ce sens, ses ouvrages anticipent des gestes intellectuelles de la «théorie» dans les humanités d'après-guerre, d'une réflexion théorique interdisciplinaire qui réinterprète ses propres limites et met en marche son propre processus de croissance d'idées.

© Serge Zenkine

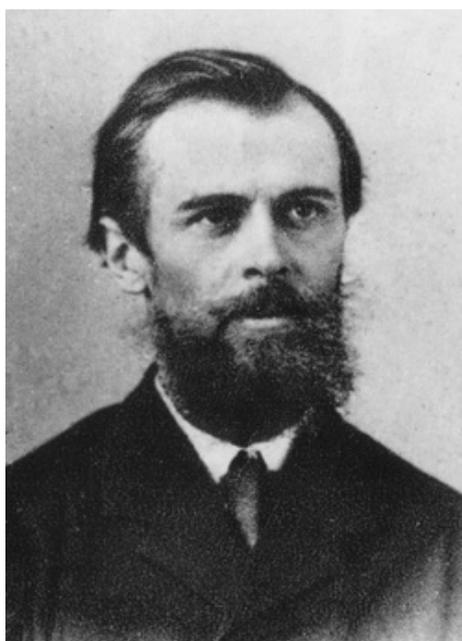
REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BOLDYREV Aleksandr, 1998 : *Osadnaja zapis' : Blokadnyj dnevnik* [Notes du siège : journal du blocus], Sankt-Peterburg : Evropejskij dom.
- ENGEL'GARDT Boris, 1924 : *Aleksandr Nikolaevič Veselovskij*, Petrograd : Kolos.
- 1927 : *Formalnyj metod v istorii literatury* [La méthode formelle dans l'histoire de la littérature], Leningrad : Academia. Rééd. in : Engel'gardt, 1995.
- 1995 : *Izbrannye trudy* [Œuvres choisies], A.B. Muratov (éd), Sankt-Peterburg : Izdatel'stvo SPbGU
- 2005 : *Fenomenologija i teorija slovesnosti*, A.B. Muratov (éd.), Moskva : Novoe literaturnoe obozrenie.
- LEVI-STRAUSS Claude, 1958 : *Anthropologie structurale*, Paris : Plon.
- LOTMAN Jurij, 1998 : *Ob iskusstve* [A propos de l'art]. Saint-Pétersbourg : Iskusstvo-SPb.
- POTEBNJA Aleksandr, 1976 : *Estetika i poetika* [Esthétique et poétique]. Moskva : Iskusstvo.
- VINOGRADOV Viktor, 1971 : *O teorii xudožestvennoj reči* [Sur la théorie du langage littéraire], Moskva : Vysšaja škola.
- VOLOŠINOV Valentin, 1929 : *Marksizm i filosofija jazyka* [Marxisme et philosophie du langage]. Léningrad : Priboi.

Sommaire

P. Sériot:	<i>Présentation.....</i>	1
R. Comtet :	<i>Le verbe dans la dernière partie des Notes de grammaire russe d'A. Potebnja.....</i>	3
A. Dmitriev :	<i>Philosophie romantique et positivisme dans l'héritage de Potebnja : le contexte russe et ukrainien.....</i>	25
D. Ferrari-Bravo :	<i>La signification sémiotique du concept de 'forme': Potebnja et alii.....</i>	47
V. Feščenko	<i>Forme et contenu comme guerre et paix (la philosophie russe du langage après Potebnja).....</i>	61
P. Flack :	<i>Andrej Belyj, lecteur de Potebnja : un jalon néo-kantien de l'approche poétique du langage en Russie.....</i>	79
T. Glanc :	<i>'Ils s'opposaient à tout le monde'. Le statut de la pensée chez Potebnja vu par Jakobson...</i>	93
L. Gogotišvili :	<i>La forme interne immanente dialogique chez Bakhtine comme alternative à Humboldt et Potebnja</i>	105
L. Heller	<i>Les mystères du 4^e élément, ou les composantes du signe selon Potebnja. Le problème du matériau dans l'art.....</i>	111
I. Pil'sčikov :	<i>La forme interne du mot dans l'interprétation des Formalistes russes.....</i>	121
M. Schoenenberger :	<i>La Pensée et le langage de Potebnja comme réaction probable aux recherches philologiques de N. Kostyr'</i>	143
P. Sériot :	<i>Matérialisme ou mentalisme ? Une querelle post-marriste à propos de Potebnja (années 1930-40).....</i>	159

S. Wakoulenko :	<i>Les emprunts de Potebnja à Lazarus : essai d'élucidation.....</i>	185
S. Zenkin :	<i>La critique de Potebnja dans les travaux de Boris Engel'gardt.....</i>	203
	Sommaire.....	215



Potebnja jeune